

AMUSEMENS  
DES EAUX  
DE SPA.

Ouvrage utile à ceux qui vont boire  
ces Eaux Minérales sur  
les Lieux.

*ENRICHIE DE TAILLES-DOUCES.*

*Qui représentent les Vues & les Perspectives  
du Bourg de Spa, des Fontaines, des  
Promenades, & des Environs.*

NOUVELLE EDITION.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,  
Chez *PIERRE MORTIER.*  
MDCCL.



ANNUAIRE

DES EAUX

DE SPA.

Ouvrage utile à ceux qui vont boire  
les eaux minérales de  
la Spa.

PAR M. DE LAET

Le plus ancien Médecin de la Province  
de Brabant, et de la Cour de  
Lombardie, &c.

DEUXIÈME ÉDITION

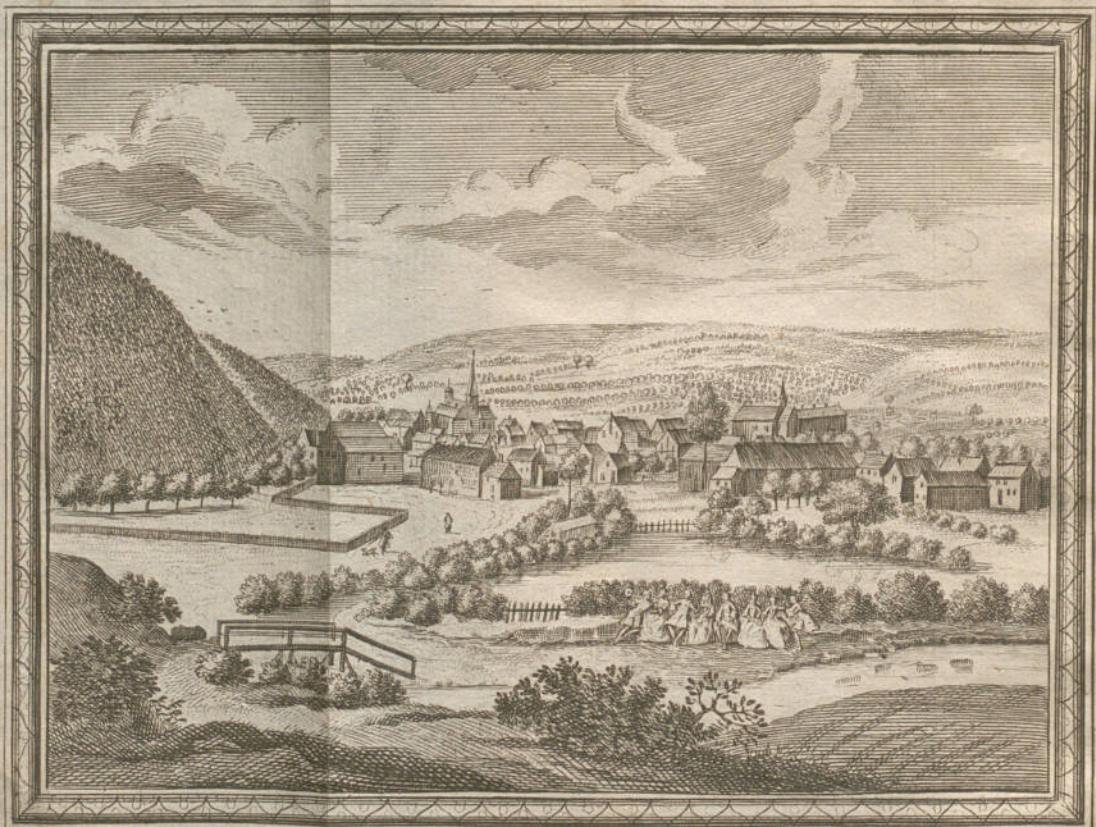
TOME SECOND.



A AMSTERDAM

MDCCLXXII





*La Prairie de Sept heures,  
à Spa.*

*De Wey van Seven uren,  
tot Spa. N<sup>o</sup> 7.*

*The Seven o' Clock Meadow at Spa.*



# AMUSEMENS

DES EAUX

DE SPA.

**L**A vie des Buveurs d'Eau a quelque chose de si amusant à Spa, que les jours y coulent avec une rapidité surprenante. On est perpétuellement dans l'inaction, & cependant on y paroît toujours occupé. A peine a-t-on le tems d'y écrire une Lettre. On n'y fait aucune lecture, parce que toute occupation sérieuse y est interdite & pernicieuse. On y a presque toujours envie de dormir, on y dort pourtant moins qu'ailleurs: encore se reproche-t-on le peu de tems que l'on donne au sommeil, comme un larcin fait aux plaisirs publics; & nous nous trouvâmes honteux d'avoir osé faire une partie de dormir. Aussi nous nous habillâmes promptement, pour réparer le

TOME II.

A

tems

tems perdu; & dès-que nous eûmes dîné, le Marquis alla prendre l'Abesse, Mr. Lake vint avec moi chercher Milady, & nous les conduifîmes chez la Duchesse. On y fit une partie de Quadrille; mais comme l'Abesse n'y étoit pas fort habile, & qu'elle n'aimoit pas le Jeu, la Duchesse proposa une promenade aux Capucins. Milady parut souhaitter qu'on allât à la Prairie *de sept heures*, qui lui avoit beaucoup plû la veille, & nous en prîmes le chemin.

Cette célèbre Prairie n'a rien de plus merveilleux que celle *de quatre heures*, dont j'ai déjà parlé. Elle n'a, comme elle, d'autre mérite à mon avis, que celui qu'elle emprunte de la nécessité où l'on est de s'y promener, quand on veut respirer vers le soir. Les Pères Capucins fermant leur Jardin à six heures & demie, on seroit à plaindre sans cette Prairie dans les jours caniculaires; parce que les maisons étant échauffées par la reverbération des Rochers & des Montagnes, sont extrêmement incommodes vers la nuit. La ressource des Etrangers est d'aller après souper à cette Prairie, qui pour cela s'appelle *la Prairie de sept heures*. Comme elle est beaucoup plus près du Bourg que l'autre, & qu'elle n'est qu'à une portée de mousquet du Pouhon, elle est très-fréquentée à toutes les heures du jour. Elle est aussi beaucoup plus spacieuse & plus unie que sa rivale; mais

les

ses vues sont moins étendues, parce qu'elles sont bornées par le Bourg; & la proximité des maisons la rend moins propre que l'autre aux rendez-vous secrets. A cela près, elle a les mêmes agrémens. Elle est défendue du côté du nord par une Montagne couverte de bruyères & d'arbrisseaux; de l'autre côté elle est entourée d'un Ruisseau pierreux, où l'on a souvent le plaisir de voir marcher les Ecrevisses, qui y sont très-abondantes; & ce Ruisseau est bordé de quelques petits arbres, qui fournissent de l'ombre en tout tems. Sans l'avarice de quelques Habitans, qui pour étendre leurs héritages aux dépens de la commodité publique, ont défriché & enclos la meilleure partie de ce terrain, cette Prairie seroit estimée par-tout ailleurs qu'à Spa. On pourroit même en faire à peu de fraix une magnifique promenade, si la Communauté des Habitans, un peu plus attentive aux plaisirs des Etrangers, s'avoit un jour de leur faire restituer ces larcins crians, & d'y faire planter des Allées d'arbres, qui y viendroient à merveille.

Nous arpentâmes cette Prairie en faisant divers projets pour son embellissement, qui suivant les apparences ne seront pas si-tôt exécutés; & nous nous amusâmes à voir danser une troupe d'Enfans, qui nous régalerent de leurs Chansons Liégeoises, aussi intelligibles pour

nous que l'Alcoran , mais dont l'accent & le patois nous réjouissoient. Nous leur jettâmes quelques escalins , qui les charmèrent si fort , qu'ils voulurent nous divertir par cent petits tours d'adresse. Leur agilité à grimper les Montagnes à travers les roches & les bruyères , a quelque chose de surprenant ; mais ce qui ne l'est pas moins , c'est de les voir se rouler du haut en bas avec une vitesse imperceptible , & sans se faire aucun mal. C'est un plaisir qu'ils donnent tous les soirs aux Etrangers , pour quelques liards , au risque de leur vie. Ce périlleux exercice ne plut point à Milady , qui craignoit avec raison que ces Enfans ne se tuassent ; car parmi eux il y avoit de petites filles qui n'avoient que six ou sept ans. Nous leur ordonnâmes de cesser ce jeu ; mais nous eûmes beau crier , ils se moquèrent de nos allarmes. Laissons-les donc , dit la Duchesse. Je crois qu'ils sont de la nature des Chevreuils , & que la Providence , en les faisant naître dans ces lieux montagneux , leur a donné l'agilité nécessaire pour les parcourir.

Nous reprîmes notre promenade , & comme le Marquis avoit donné le bras à l'Abesse , Mr. Lake lui en fit la guerre. Mais Milady feignant de le défendre , dit en riant : Laissez-les ensemble , ce pauvre Marquis croit parler à sa chère Emilie. A ce mot , le Marquis soupira profondément. La raillerie étoit en effet

dé-



déplacée, & Milady s'oublia dans cette occasion, elle qui savoit jusqu'à quel point le Marquis étoit tendre. L'Abesse, qui n'avoit rien su de l'Histoire d'Emilie, crut devoir pousser la raillerie. Le pauvre Marquis s'attendrit si visiblement, que Milady lui fit excuse de son imprudence; & pour détourner son imagination de ce triste objet, elle pria l'Abesse de nous expliquer la complainte qu'elle avoit faite sur la vieille Fontaine de Géronstère. L'Abesse dit en riant, que puisqu'on lui faisoit mystère de l'affaire du Marquis, elle pouvoit bien faire un peu la difficile sur son histoire. Ce n'est pas un mystère, Madame, dit alors le Marquis; & quand vous aurez des larmes à verser, je suis prêt à vous entretenir de mes malheurs; je m'en rapporte à ces Dames, qui pourront vous en dire quelque chose. Milady se chargea d'en faire quelque jour l'histoire à l'Abesse, qui en paroïssoit fort curieuse, & qui se défendoit de raconter la sienne, sur ce qu'elle croyoit qu'une affaire passée dans le fond d'un Cloître, n'auroit rien d'intéressant pour des Dames Angloises. Eh bien, dit la Duchesse, pour vous encourager je vai vous raconter une historiette qui m'est personnelle. Il n'y a rien de tragique dans cette aventure, ni de fort divertissant, comme dans la plupart de celles que l'on a racontées jusqu'ici dans la Compagnie: c'est pourtant l'évènement le plus intéres-

fant de toute ma vie, & le point décisif de la tranquillité de mes jours. Quoique j'aime naturellement mieux entendre une histoire que de la raconter, je crois cependant devoir quelque chose en ce genre à la Compagnie, par reconnoissance pour les évènements curieux que chacun nous a communiqués. Oh je vous en prie, Madame, que je sache quelque chose de votre vie, dit Mr. Lake; c'est sans-doute quelque histoire tendre; car on ne peut pas n'avoir jamais aimé, étant aussi belle que vous l'êtes. Laissons ce badinage, dit-elle, & écoutez-moi tandis que je suis en humeur de causer.

Pour vous, Mesdames, qui êtes Angloises, vous savez, dit la Duchesse, que j'ai été mariée fort jeune, & dans un âge où l'on connoit à peine les suites d'un engagement. Je les ignorois certainement; & quoique je n'aye jamais eu lieu de regretter la vivacité avec laquelle je m'y livrai, il y a peut-être eu plus de bonheur que de prudence dans mon choix. J'étois fille unique, héritière d'un bien considérable, & d'un nom qui avoit quelque éclat. J'avois été élevée toute jeune à la Cour de la Reine Anne, & malgré les changemens arrivés à sa mort, ma famille avoit part aux faveurs du feu Roi, & je paroissais à sa Cour aussi bien qu'aucune autre. Ce Prince se mit en tête de me marier; mais comme les Princes font rarement des faveurs gratuites, le

le fin de son affection pour moi étoit de me faire entrer dans une famille qui lui étoit attachée, dans la crainte que je ne portasse dans une autre maison les préventions & les maximes du Règne précédent. On me proposa Milord-Duc de . . . Il étoit jeune, bien fait, enjoué, & nouvellement revenu de ses voyages. Sa figure me plut, car c'est-là l'hameçon des petites personnes de l'âge que j'avois. Il n'en fallut pas davantage. Je ne songeai pas même à m'informer de son caractère. Je le crus excellent, & heureusement pour moi il étoit tel. Le Roi me le présenta. Je le trouvai charmant, aimable au possible. Il me dit qu'il m'adoroit, qu'il m'aimeroit toujours; je l'en crus sur sa parole, & je me serois fait un scrupule d'en douter, puisqu'il me le juroit cent fois par jour. Avouez, Mesdames, que j'étois bien crédule. Une Amie cependant voulut me donner quelque défiance sur la sincérité du Duc, & me le représenta comme un volage encore tout bouillant de passions, & plein d'intrigues: elle me le dépeignit enfin comme un homme tel que vous l'êtes tous, Messieurs, dans un certain âge, c'est-à-dire, toujours prêts à jurer une inviolable fidélité à vos maîtresses, & toujours prêts à devenir parjures à la première occasion. Elle m'insinua d'ailleurs, qu'il entroit plus de politique & d'ambition dans ses sermens, que de vé-

table amour. Il est sûr que mon Amie raisonnoit mieux que moi, & sur des principes mieux établis. Elle se trompoit pourtant dans l'application. Mais quoique je l'ignorasse alors, je soupçonnai ses avis de quelque intérêt secret, & je passai outre. Mon mariage fut conclu, le Roi l'honora de sa présence, & me fit présent de ce diamant, le jour de mes noces. J'aimois tendrement Milord, & j'eus lieu de croire qu'il m'aimoit uniquement. Sa tendresse augmenta par la naissance d'un fils au bout de l'an, & elle s'accrut encore par le présent que je lui fis d'un second, dix-huit mois après. Enfin, je me croyois la plus heureuse épouse qui fut jamais. La conduite régulière de Milord, ses attentions, ses petits soins flattoient extrêmement ma vanité, parce que je ne croyois devoir sa constance qu'à mes charmes. Passez-moi ce mot, Mesdames, vous savez que c'est-là l'erreur des jeunes femmes. Ma condition sans-doute étoit supérieure à tous mes vœux. Il me manquoit pourtant une fille, que je desirois passionnément, & je ne sai pourquoi. J'en eus une qui pensa me coûter la vie, & qui altéra ma tranquillité. J'eus peine à me rétablir de cette couche, & je perdis au bout de trois mois cet enfant si chéri. Sa mort dérangeria considérablement ma santé, je restai longtems languissante & dans les remèdes. Une femme malade est

est une triste compagnie pour un jeune époux. Le mien partagea pendant quelque tems mes maux avec une extrême compassion, & ses inquietudes redoublaient mon amour pour lui. Sa tendresse cependant se relâcha un peu; je le trouvais moins assidu à mon appartement, plus répandu dans le monde qu'auparavant, & plus attentif que jamais à lier des parties. Mon amour s'en alarma; mais je le justifiois en moi-même, par les réflexions que je faisois sur ma langueur. M'imputant à moi seule son refroidissement, je me fis une étude de ne m'en point affliger, de peur de retarder mon rétablissement, que je regardois comme le terme de ses froideurs.

Malgré mes inquietudes, ma santé reprit le dessus; mais Milord n'en devint pas plus passionné pour moi. Il est rare en effet, qu'une tendresse ébréchée revienne si promptement. Je m'en affligeai; mais je dissimulai mon chagrin, pour mieux connoître ma rivale. C'eût été, ce me semble, une douceur pour moi, d'être convaincue que le Duc eût donné son cœur à quelque objet qui le méritât mieux. Mais il cacha si bien ses démarches, que je n'en pus rien découvrir. L'obscurité de sa conduite humilioit étrangement ma vanité; parce que ne pouvant croire que Milord aimât ailleurs, je pensois que ses froideurs étoient méritées de ma part; & rien n'est plus

douloureux pour une femme qui n'a rien à se reprocher. Je résolus pourtant d'éviter ces éclats si fort à la mode, & de tout attendre du tems.

J'avois passé six mois dans cette cruelle situation, lorsque j'appris par hasard quelle étoit ma rivale. Elle ne devoit pas m'être bien redoutable, au-moins du côté de la qualité. Le croiriez-vous, Mesdames ? c'étoit la fille de mon Jardinier. Je savois que Milord alloit souvent à sa Campagne, qui étoit à trente milles de Londres; mais jamais il ne m'étoit tombé dans l'esprit de le soupçonner de cette galanterie. La façon dont je l'appris, est tout-à-fait plaisante. Étant un jour chez la Duchesse de K.... on y raconta qu'un de nos jeunes Seigneurs ayant mené quelques-uns de ses amis à sa Campagne, ils y avoient été témoins d'une aventure assez bizarre. Ce Seigneur en descendant de cheval, avoit rencontré son Jardinier, à qui il avoit demandé familièrement des nouvelles de son jardin, de sa femme & surtout de sa fille. Ses amis, qui ne trouvoient rien que de fort ordinaire dans cette question, avoient été fort étonnés d'entendre que le Jardinier répondoit brusquement : *Tout va bien, Milord, & mieux que je ne voudrois.* Qu'avez-vous donc, lui dit le Maître ? vous me paraissez brusque. *Le voici, Milord,* répondit le bon-homme tout en colère :  
*c'est*

*c'est qu'on dit que notre fille est grosse, & tous les voisins assurent que c'est de vous.* La Dame qui faisoit ce conte, assuroit que Milord n'avoit fait qu'en rire, mais d'une façon pourtant à laisser croire à ses amis qu'il en étoit quelque chose. J'en ris moi-même la première, continua la Duchesse, parce que j'ignorois à quel point cette histoire me touchoit. Cependant, la réflexion me fit soupçonner que cette aventure pouvoit regarder le Duc. Je m'informai indirectement du nom de ce Seigneur, sans pouvoir l'apprendre ; & suivant les apparences, les amis du Duc en la racontant lui avoient gardé le secret, qu'il avoit exigé d'eux par ménagement pour moi. J'allai donc à la source, & j'appris toute l'histoire. Toute autre que moi, peut-être, eût fait beaucoup de vacarme. Je pris un parti contraire, bien résolue de rendre à Milord mépris pour mépris, si ma patience ne le ramenoit pas après l'exécution du projet que je méditois pour le corriger. Je m'avisai d'envoyer chercher secrètement la femme du Jardinier, & de la plaindre beaucoup des bruits qui couroient sur sa fille. Je lui dis que je songeois à la marier, pour éviter le scandale ; & je lui promis cent pièces pour ma part de la dot, & d'engager mon mari à y contribuer. Mais j'y mis une condition ; c'étoit de vuider incessamment la plus belle de leurs chambres, pour

pour la remplir des meubles que j'y enverrois, & dont je faisois présent à la fille. J'exigeai d'elle qu'elle garderoit un secret inviolable sur cette affaire jusqu'à son entière exécution, dont je lui expliquai tout le plan. Dès le lendemain je fis partir un Tapissier, avec ordre d'aller meubler la chambre que ma Jardinière lui marqueroit. Il la tapissa très-proprement, y mit un très-beau lit, des chaises assorties, & des rideaux aux fenêtres, en un mot tout ce qui pouvoit rendre cette chambre commode & honnête. J'y fis aussi porter mon portrait, que je fis mettre à côté du lit, & j'écrivis de ma main un mot au Jardinier, pour lui expliquer mes intentions.

Le secret fut parfaitement bien gardé, jusqu'à la première visite que Milord alla faire à sa Nymphe Potagère. Il avoit pris le jour que le Jardinier avoit coutume de venir à Londres vendre ses denrées. Milord Duc alla d'abord à la maison de sa Chère, & la mère le conduisit à la chambre nouvellement meublée. Qu'est-ce que cela signifie, dit Milord, & d'où vient cette décoration si subite? Avez-vous trouvé la Pierre Philosophale? Non, Milord, répondit la bonne-femme, c'est Milady qui a pris ce soin. Elle a su que vous veniez souvent ici, elle a appris sans-doute que vous aviez envie d'y coucher, & sa tendresse pour vous  
lui



lui a fait craindre que vous n'y fussiez pas à votre aise. Voilà, Milord, la Lettre qu'elle nous a écrite à ce sujet. Milord, déconcerté par la malice que je lui faisois, sentit renaître tout son amour pour moi. Il s'attendrit, il pleura même, & jettant alors les yeux sur mon portrait, il fit toutes les folies d'un amant malheureux ou repentant. Il se reprocha ses égaremens, & ses froideurs pour moi: il me demanda pardon, il me fit des sermens qui le firent soupçonner de délire par la Jardinière, qui n'étoit pas accoutumée à voir Milord parler à des images. Quoique le jour fût fort avancé, mon mari remonta à cheval, & revint à toute bride à Londres. Cependant, j'étois fort impatiente d'apprendre l'effet qu'auroit produit mon projet, dont le succès devoit décider de sa tendresse & de mon amour. Mon cœur n'étoit pas sans allarmes, parce que, tout sensible qu'il étoit aux mépris du Duc, il craignoit d'être forcé de s'en venger par une indifférence qui n'avoit rien de réel. Mes soins pour corriger l'inconstance de Milord, me prouvoient assez que je l'aimois encore tout infidèle qu'il étoit, & que je ne pouvois me résoudre à le haïr.

J'étois agitée de ces réflexions, lorsque j'entendis les chevaux de Milord à la porte du logis. Il étoit tard, on ne l'attendoit point, & le portier étoit couché.

ché. Le bruit que son impatience lui fit faire, me fit croire que piqué du tour que je venois de lui jouer, il accouroit pour m'en faire des reproches. Hélas ! je lui faisois injustice. Milord appella ma femme de chambre, & la pria avec les expressions les plus tendres & les plus soumises, de me disposer à la recevoir. Je me levai, & j'allai au devant de lui avec un air respectueux. Milord-Duc se jetta à mes pieds, me fit mille excuses de sa foiblesse, qu'il appelloit ingratitude, il pleura, il soupira, il me fit l'aveu de ses caprices, & me protesta que tout indigne qu'il se croyoit de ma tendresse, il en regardoit le retour comme le plus grand présent que je pouvois lui faire. Je n'eus garde d'user du droit que me donnoit son repentir, pour lui faire des reproches inutiles : j'aimai mieux lui faire des excuses de la pièce que je lui avois faite, en lui représentant qu'il n'en devoit accuser que mon amour pour lui. A ces conditions la paix fut bientôt faite. La naissance de ma fille fut le prix de notre raccommodement, & nous avons toujours vécu depuis dans l'union la plus parfaite.

Peu de jours après, Milord concerta avec moi le moyen d'écarter la personne qui nous avoit desuni. Il m'en laissa tout le soin, pour m'ôter tout soupçon sur sa sincérité. J'ai fait épouser cette fille à un riche Payfan du País de Galles ;

les; je lui ai tenu parole sur les meubles, & j'ai triplé la dot que je lui avois promise. Je jurerois que depuis ce tems Milord ne l'a point revue. Il m'a su un gré infini de l'avoir rappelé à son devoir, d'une façon si discrète. Quant à moi, j'ai tout lieu de m'en féliciter. Le Duc a porté sa tendresse & sa complaisance pour moi au point que chacun fait, par le sacrifice qu'il a fait à la Cour de toutes ses Charges, pour partager une disgrâce qui me fait honneur. Voilà, dit la Duchesse, ce que j'avois à vous raconter. Je ne crois pas, ajouta-t-elle, que Madame l'Abesse se fasse encore une peine de nous parler de son Cloître, puisque j'avois les mêmes raisons pour supprimer un fait qui n'a aucun rapport avec son état.

L'Abesse répondit poliment, que si elle avoit le talent de raconter aussi agréablement que Madame la Duchesse, elle se feroit un plaisir d'amuser la compagnie du récit de ses aventures. On étoit en goût d'écouter: chacun l'en pria, & elle le promit. Mais comme le monde commençoit à venir abondamment à la Prairie, on s'écarta dans un coin pour l'écouter plus tranquillement. Avant que de commencer l'histoire, chacun fit ses réflexions sur la sagesse avec laquelle Madame la Duchesse s'étoit conduite dans l'infidélité de son mari; & l'on convint que si toutes les femmes l'imitoient en  
pareil

pareil cas, elles s'épargneroient bien des chagrins, & ramèneroient plus sûrement leurs époux par cette voie, que par les éclats scandaleux qu'elles ont coutume de faire. Après quelques complimens de part & d'autre, l'Abesse commença ainsi son récit.



## H I S T O I R E

DE L'ABESSE DE N....

Quelles que soient, Mesdames, les histoires que l'on vous a racontées, je doute que vous ayez rien entendu de plus bizarre, que les évènements qui m'ont arraché le soupir qui excita votre curiosité à Geronstère. Je ne fai si ce récit sied bien à une personne de mon état; car j'aurai à vous parler de bien des choses auxquelles j'ai renoncé, & dont le souvenir ne seroit pas sans danger pour moi, si j'étois moins affermie dans ma Profession. Je ne paroissais pas faite pour l'habit que je porte, & j'ai vécu longtems sans penser à le prendre. On m'avoit élevée pour le Monde, & l'on avoit de grandes vues pour m'y attirer. Mon père, qui étoit Président au Parlement de Paris, avoit épousé une des belles femmes de son tems. Le bruit qu'a fait sa beauté, excuse l'air

l'air ingénu avec lequel je vous en parle. Ma mère étoit fille d'un Officier du Roi, fameux par la confiance & les bienfaits de Louis XIV. Toute belle qu'elle étoit, mon père en l'épousant avoit, selon les apparences, beaucoup plus consulté l'intérêt de sa fortune que son cœur. Il y avoit même quelque différence du côté de la naissance; & ceux qui connoissoient la délicatesse de mon père sur ce point, s'étonnèrent de cette alliance. Ma mère étoit fort riche, mon grand-père avoit un crédit immense à la Cour, & mon père pouvoit sans témérité aspirer par cette route aux premières Dignités de la Robe. Ce furent-là, sans-doute, les funestes ressorts d'un mariage dont les suites ont été si tristes. Leurs noces se célébrèrent à Versailles, avec une pompe presque royale. Il y eut un Bal superbe, où toute la Cour fut invitée, & dont les Annales Galantes conservent la mémoire, comme d'une Fête magnifique. Mon père amena son épouse à Paris, où sa Charge le rappelloit. Je fus le premier fruit de leur union, & pendant cinq années l'unique objet de leur tendresse. Mais soit qu'elle se fût épuisée dans ma naissance, ou qu'en se concentrant dans ma petite personne elle n'eût plus aucun pouvoir sur eux, on ne s'aperçut que trop de leur refroidissement mutuel. Mon père étoit grave & sérieux, au-delà même de ce que la bien-

TOME II. B séan-

féance de sa Charge exigeoit de lui. Ma mère étoit vive, enjouée, & avoit un grand goût pour tous les plaisirs. Elevée dans les délices bruyantes de Versailles, il étoit difficile qu'elle y renonçât si-tôt. Son enjouement s'accommodoit mal de la gravité de mon père, & mon père croyoit que la vivacité de son épouse ne s'accordoit pas avec le rang de Présidente.

Il n'est pas étonnant que des caractères, estimables d'ailleurs, chacun dans leur espèce, mais si mal assortis, en soient venus depuis à une rupture ouverte, tandis que l'un & l'autre pouvoient par des qualités charmantes faire ailleurs le bonheur de leurs familles. Ils n'en vinrent pourtant pas d'abord à un éclat. Ils se ménagèrent l'un l'autre pendant quelque tems. Mon père pria ma mère d'être un peu plus retirée, elle le lui promit : mais son penchant naturel pour les plaisirs la remenoit toujours dans le grand monde, dans lequel elle étoit née. Elle étoit belle, & la médifance ne l'épargna point. On lui donna des galands & des intrigues. C'est une maxime assez générale à la Cour, qu'une Femme ne peut point être aimable sans être galante; & la plupart des Hommes croient qu'une belle Dame ne peut pas inspirer de passions tendres, sans en favoriser quelqu'une. On fit à ma mère l'injuste application de cette maxime, que l'on autori-

soit

soit de cet air libre qu'elle avoit sucé à la Cour. Ces bruits revinrent à mon père, & il en fut averti par son frère aîné, dont la fèvre vertu s'effarouchoit de tout. Ma pauvre mère fut la victime de l'austérité de ce beau-frère, qui étoit un des premiers Magistrats du Royaume. Comme il n'étoit point marié, & que ses biens devoient nous revenir, l'espoir de sa succession donnoit un poids infini à ses avis. Mon père, qui ne voyoit que par ses yeux, voulut engager ma mère à se retirer pendant quelques mois dans un Couvent, pour faire cesser les bruits que l'on avoit semés, & que mon oncle n'auroit pas à étouffer. Le soin de sa réputation ne lui permit pas d'accepter ce parti, & dès-lors la division commença d'éclater. Ils demeurèrent chacun dans leur appartement sans se voir, & vivoient séparément. Mon grand-père tâcha de les rallier, & vint à bout de les bien remettre ensemble. Un voyage que ma mère fit à Versailles dans sa famille, troubla la paix, on les réunit encore : mais, comme Madame la Duchesse l'a fort bien remarqué, une union une fois altérée entre des époux n'est pas aisée à rétablir. Mon père, toujours aigri par mon oncle, s'offensoit des visites que ma mère recevoit, & il suffisoit que quelqu'un s'avisât de la plaindre, pour qu'il le crût son galand. Cependant, dans ces alternatives de querelles & de ra-

commodemens, mon père avoit eu quelques retours de tendresse, qui me donnèrent une sœur. Sa naissance étant arrivée dans le tems d'une nouvelle brouillerie, les amis de mon père en prirent occasion d'inventer une affreuse calomnie. Mon oncle, en vrai Dévot, n'en rabattit rien: il fit un scrupule très-sérieux à mon père de vivre plus longtems avec son épouse, & mon trop crédule père prit le parti de la quitter. Un reste de ménagement pour mon grand-père, ne lui permit pas cependant de rendre la séparation publique par les voies odieuses de la Justice. On en régla les articles entre les deux familles, & ma mère s'en retourna à Versailles, où elle emmena ma petite sœur.

Je restai quelques années chez mon père, qui prit un grand soin de mon éducation, & qui me mit en pension à l'Abaye de St. Antoine, pour apprendre tous les Exercices qui conviennent à une jeune Demoiselle. Il venoit souvent m'y voir; mais quelques instances que ma mère ait faites à ce sujet, il ne lui fut jamais possible d'avoir la même consolation. Elle obtint cependant une Lettre de cachet, qui ordonnoit aux Religieuses de m'amener à la grille, & de me laisser tout l'après-midi avec elle, en présence de mon grand-père. Quelque Religieuse avertit mon père de cette entrevue. Il ne pouvoit la rompre,  
puis-



puisqu'elle étoit autorisée d'un ordre du Roi ; mais mon oncle s'y trouva dans le même instant avec mon père. Ils vinrent fort mal à propos troubler la joie de cette entrevue. J'étois charmée de revoir ma mère , & ma petite sœur qu'elle avoit amenée ; car j'avois pour elle toute la tendresse & le respect imaginable , malgré les impressions que l'on m'avoit données contre elle. Nous nous embrassâmes un million de fois , & nous pleurâmes beaucoup toutes trois. Mais l'arrivée de mon père nous déconcerta , & après quelques instans de silence , cette scène muette devint'une des plus tristes que j'aye vues. Enfin ma mère s'en retourna , & ce fut la dernière fois que je la vis ; elle mourut quelques mois après. Mon père ne lui survécut que d'un an.

Cette double perte me fut d'autant plus douloureuse , qu'étant déjà d'un certain âge , je sentoisi tout le tort que la séparation de mon père nous feroit dans le monde. Je tombois d'ailleurs sous la puissance d'un oncle , dont la sévérité m'étoit odieuse , & par rapport à mon âge , & par rapport à l'aversion qu'il avoit eue pour ma chère mère. Ces réflexions m'affligèrent. Mon oncle m'offrit sa maison , & voulut m'y ramener , pour être élevée sous ses yeux , par les soins d'une Gouvernante dont il me vanloit extrêmement la sagesse : mais plus il me la dé-

peignoit habile , moins j'avois de goût pour elle. J'avois lieu de croire que ce seroit quelque Béate incommode, qui pour lui plaîre enchériroit encore sur l'austérité de ses maximes. Je préfèrai de rester au Couvent. Il m'en fut mauvais gré ; mais j'avois vingt ans , & il n'avoit plus le droit de me contraindre. J'écrivis ma résolution à mon grand-père , en le priant de mettre ma sœur en pension avec moi. Il le fit ; mais dès-que mon oncle l'apprit , il me défendit de la voir , & voulut me retirer. Ma sœur avoit hérité de son aversion pour ma mère ; il ne voulut jamais la voir , ni répondre à ses Lettres. Enfin , je crus devoir céder à ses caprices , & j'allai chez lui , dans l'espérance de le réconcilier avec ma sœur. Je n'y réussis pas ; mais ma démarche lui plut tant , qu'il me fit en mourant son unique héritière. Mon père en avoit fait autant , & sans deshériter absolument ma sœur , il ne lui avoit laissé précisément que ce qu'il ne pouvoit lui ôter. Ma mère qui s'en défioit , avoit avantagé ma sœur à mon préjudice , & lui avoit donné tous ses bijoux , & le fond de ses épargnes. Cette inégalité avoit nourri un peu d'indifférence dans le cœur de ma sœur contre moi. Je tâchai pourtant de la ramener , & d'étouffer sa jalousie par des offres très-avantageuses , & j'eus lieu de croire que j'y avois réussi.

Après la mort de mon oncle , nous  
re-

retournâmes à la maison paternelle, & nous y vécûmes ensemble sous les yeux d'une vieille parente qui vint s'y loger, & qui nous tint lieu de Gouvernante. Quand le tems de notre deuil fut expiré, nous vîmes un peu plus de monde, & plusieurs personnes me firent l'honneur de me proposer des partis avantageux. Mais le sort de ma mère me rendoit un peu difficile. Ma sœur ne le paroïssoit pas tant, & ne manquoit pas d'adorateurs. Elle ressembloit parfaitement à ma mère, & en avoit les traits & la délicatesse. Elle en avoit aussi tout l'enjouement, & le même goût pour les plaisirs. Son séjour au Couvent ne lui avoit rien fait perdre des maximes de Versailles, où elle avoit été élevée. Il me parut même qu'elle n'étoit pas assez mesurée dans ses démarches, & je crus devoir l'avertir de s'observer davantage à l'égard d'un jeune Colonel qui la suivoit par-tout, & pour qui il me sembloit qu'elle n'étoit pas indifférente. Mes avis ne lui firent d'abord qu'une légère impression. Ma qualité d'aînée m'autorisa à les réitérer, & j'eus la satisfaction de voir qu'elle en faisoit cas, & qu'elle en profitoit. Je m'apperçus même qu'elle les portoit un peu plus loin que je ne voulois. Elle s'éloigna peu à peu des compagnies, elle négligea sa parure, elle renonça au Jeu, aux Spectacles, & ne m'accompagnoit plus

aux Thuilleries & au Cours, qu'avec une répugnance extrême.

Un changement si subit m'étonna. Je lui en fis la guerre, & lui en demandai les raisons. Elle m'en dit d'excellentes, & me fit comprendre qu'elle avoit envie de renoncer au Monde dont les dangers l'effrayoient, & me fit une morale que je ne connoissois pas. J'en avertis mon grand-père, qui vivoit encore : il s'en moqua, & me dit que ces idées sombres venoient de quelque dépit amoureux, que le tems dévoileroit ; & même que tout cela pourroit bien n'être qu'un jeu, pour couvrir quelque intrigue dont je devois me défier. Cette idée me parut trop injurieuse pour la suivre. Hélas ! mon grand-père ne raisonnoit que trop juste ; & ce n'est pas la seule fois que j'ai remarqué que l'expérience des personnes avancées en âge les rend souvent Prophètes.

Cependant ma sœur arbora publiquement l'étendard de la Dévotion, & choisit la plus sévère. Elle se mit sous la direction de l'Abé du Guet, qui demouroit alors chez la Présidente de M . . . Cet Abé, qui étoit l'Oracle des Jansénistes, la confirma dans son dégoût du Monde ; mais il s'opposa à l'envie qu'elle avoit de se faire Religieuse. Vous savez peut-être, Mesdames, dit l'Abesse, que depuis la destruction de leur *Port-Royal*, les Jansénistes sont presque aussi opposés aux  
Vœux

Vœux Monastiques , que vos Ministres ; & ce n'est pas le seul point dans lequel ils s'accordent avec vous. Ma sœur ne tarda point à entrer dans les intrigues , & même dans le secret du Parti. L'Abé du Guet lui fit faire connoissance avec la fameuse Demoiselle de Joncourt, qui a traduit les Notes de Wendrock sur les *Lettres Provinciales*. Elle fit son Cours de Théologie Jansénienne sous cette Demoiselle. Celle-ci la mit en relation avec les Dames de Rochebouet, la Demoiselle Nicole, & quelques illustres échappées du défunt *Port-Royal*, qui l'instruisirent des Mystères les plus secrets de la Grace. On l'initia aux Assemblées de Dévotion, elle fut admise aux Conférences que Mr. l'Abé d'Asfeld faisoit tous les jeudis sur la Bible, dans une grande salle de la maison du Curé de St. Roch, où les Dames Jansénistes se trouvoient régulièrement. Elle acheta même bien cher les Cahiers de cet Abé, dont on écrivoit tous les Commentaires pendant qu'il parloit ; & ces papiers étoient si précieux au Parti, que la Communauté des Filles de *Ste. Agathe* à Paris ne subsistoit que de l'argent qu'on y gagnoit à les transcrire proprement.

Ma sœur, qui avoit beaucoup d'esprit, fit des progrès immenses dans cette nouvelle route. Elle ne parloit que du Pouvoir de la Grace, que d'Excommunication injuste, que d'Abus introduits dans

l'Eglise par les Jésuites, dont elle apprit par cœur jusqu'à la moindre historiette. Son Cabinet fut meublé à la Janséniste: elle se fit une Bibliothèque composée de tous leurs Livrets, elle l'orna de jolies Estampes qui représentoient tous les appartemens de l'Abaye de *Port-Royal*, des Portraits des Arnauds, des Nicoles, des Pascals, des Sacy, des St. Cyran, des Quesnel, & de tous les Saints de l'Ordre. Elle y mit un Prié-Dieu fort simple mais commode, avec des carreaux très-mollets pour poser ses genoux & ses coudes pendant sa prière. Elle avoit toujours à la bouche le terme de *Grace Efficace*, qui est comme le Mot du guet du Parti; & tandis que je faisois mes visites, elle recevoit celles de quantité de Prêtres faînéans, & d'une troupe de vieilles Dévotes critiques, qui venoient méditer chez elle autour d'une petite Collation, qu'elles payoient toujours de quelques médifances charitables contre les Jésuites. Son appartement devint le magasin de tous les Colporteurs de Paris. Elle avoit une chambre destinée à relier les Brochures: deux fois la semaine on s'y assembloit pour les coudre, & certain vieux Prêtre crasseux, nommé Barneville, si je ne me trompe, venoit de tems en tems se charger des Livres pour les débiter. Cet Homme étoit une sorte de Crocheteur Ecclésiastique, qui s'étoit déjà fait mettre vingt fois à la Bastille pour ce commerce.

merce. Je craignois toujours un pareil sort pour ma sœur, car son zèle étoit excessif ; & je crois que si elle eût continué, elle fut devenue une des plus illustres du Parti. On peut dire qu'elle y avoit fait toutes ses preuves ; tout étoit Janséniste chez elle, jusqu'à son Médecin. Aussi le Parti citoit son renouvellement, comme un Miracle vivant de la Grace Efficace.

Quand ma sœur eut bien affermi sa conversion, elle crut qu'il étoit de sa piété de travailler à la mienne. Elle m'engagea d'abord à assister à quelques Assemblées. J'eus la complaisance d'aller aux Conférences de l'Abé d'Asfeld. Il parloit bien ; mais tout ce qu'il y disoit étoit si savant pour moi, que je n'y entendois rien, & je pense qu'il y en avoit plusieurs dans le même cas. Elle me traîna de même aux Sermons d'un certain Père d'Albizy, Moine Italien, & pourtant Janséniste, mais le plus plat & le plus ennuyeux Prédicateur qui fut jamais. Tous ces Exercices firent moins d'impression sur moi, que les Sermons journaliers que ma sœur me faisoit sur la vanité des choses de la Terre, sur les difficultés de se sauver dans le Monde, d'y conserver même la réputation de femme sage, quand on a du bien, de la jeunesse & de la beauté. Le triste sort de ma trop malheureuse mère en étoit un exemple frappant, & elle faisoit valoir toutes ces réflexions,

flexions, solides d'ailleurs, avec tant d'esprit & de candeur, qu'elle me disposa à consentir à sa retraite. La mort de mon grand-père, qui arriva sur ces entrefaites, lui fournit une nouvelle preuve de la caducité des choses terrestres, qu'elle ne négligea pas pour appuyer sa résolution. Quoiqu'elle fût maîtresse de l'exécuter sans moi, je lui fus gré de sa confiance; & cessant de combattre ses dessein, je louai son courage, & la priai du-moins de choisir une retraite moins austère que celle des *Carmélites* dont elle m'avoit parlé. Je la conjurai de ne rien précipiter, & surtout de consulter ses Directeurs. Elle m'avoua que l'Abé du Guet n'étoit point de cet avis, & me fit comprendre que les Jansénistes ne s'opposoient à sa résolution, que dans l'idée qu'elle pourroit leur être plus utile en restant dans le Monde. J'y trouvai de l'apparence, car l'esprit de Parti fait tout servir à ses vues. Ma sœur eut pourtant la complaisance de consulter sur son projet le Père de la Tour, Général de l'Oratoire, qui tenoit une sorte de milieu entre les Jansénistes & les Jésuites, par un patelinage qui l'a rendu suspect aux deux côtés. Ce Père, en deux ou trois visites, examina & confirma la vocation de ma sœur. Outre que ce Théologien étoit un Casuiste de Cour, il s'étoit fait une étude de ne contredire jamais personne, & il a toujours préféré dans ses avis,



avis l'agrément à la solidité de ses réponses, qu'il favoit finement diriger sur les desirs de ceux qui le consultoient. Ma sœur, qui le connoissoit, avoit trop d'esprit pour ne pas lui laisser entrevoir l'envie qu'elle avoit de prendre le parti du Cloître. Aussi l'affaire fut conclue, & ma sœur choisit pour sa retraite l'Abbaye de . . . . Ordre de St. B. . . à . . . . lieues de Paris, où nous avons une parente.

Elle m'annonça sa résolution avec une assurance & une fermeté inouïe, & me dit qu'elle avoit fixé son départ à la huitaine. Ce tems fut employé aux préparatifs de sa retraite, & à des réflexions toutes Chrétiennes sur l'obligation de songer à son salut. Quand je m'avisois d'opposer des raisons au choix d'un genre de vie qui paroissoit si peu conforme à son tempérament, elle me répondoit modestement, que rien ne résistoit au pouvoir de la Grace. Enfin le jour de son départ approchant, je versai beaucoup de larmes sur notre séparation, & un jour que je l'embrassois, elle me dit ces paroles que je n'ai jamais oubliées : *Adieu, ma chère Sœur, je quite le Monde sans regret ; & si j'emporte quelque inquietude dans la retraite, c'est de vous laisser dans les dangers du siècle.* Ces paroles si touchantes firent sur mon cœur une impression dont je ne pus me défendre. J'y réfléchis toute la nuit, & je sentis une certaine inquié-

quietude , qui fut le germe de ma Vocation. Le lendemain , je montai en carrosse pour accompagner ma sœur ; & pendant toute la route , elle ne m'entretint que de choses pieuses. Pour moi je gardois le silence , & quelquefois je me sentoient tentée de lui déclarer que j'enviois son sort. Sa joie aux approches de l'Abbaye me persuada plus que jamais de la sincérité de sa Vocation , & du bonheur de la retraite. Nous y arrivâmes enfin , & nous y fûmes parfaitement bien reçues. L'Abesse , qui étoit une Princesse de la Maison de.... nous embrassa , & nous logea dans son quartier. Toutes les Religieuses y vinrent saluer ma sœur , & s'empresèrent à l'envi de lui faire mille caresses. La tendresse de ces Dames pour leur future Compagne , me fit croire que l'on se trompe quand on dit communément , que l'on s'assemble dans nos Cloîtres sans se connoître , que l'on y vit sans s'aimer , & que l'on y meurt sans se regretter. Je n'en voyois alors que l'écorce & l'extérieur , aussi je fus enchantée de cette Communauté. L'union de ces Dames , leur air satisfait & content , leurs manières douces & insinuantes , leur régularité au moindre coup de cloche , leur docilité aux ordres de l'Abesse , & leur empressement à les exécuter , me donnèrent une haute idée de leur vertu. Tout me charma en elles , & je n'y vis rien que de désirable

pen-

pendant les premiers jours que je passai avec elles. C'est ici, disois-je en moi-même, un Paradis sur Terre, une image du Ciel. Ces saintes Dames ont quitté le Monde, elles sont éloignées de son tracas importun, à l'abri de ses tentations, exemptes de soins, délivrées de toute inquiétude. Elles n'ont à plaisir qu'à une personne, qui n'exige d'elles qu'une obéissance raisonnable; & elles ne sont ici occupées que de leur salut. C'est ici le séjour de la Paix & de l'Innocence. La Piété n'y est pas austère, elle a ses dédommagemens. La vie n'y est pas si dure, on y est commodément logée, proprement vêtue, frugalement nourrie. La longueur des Offices est adoucie par la mélodie des voix & des instrumens, & la variété des Exercices est un sûr préservatif contre l'ennui. Ah, disois-je, que leur état est heureux! Enfin, j'avois l'imagination échauffée pour tout ce que ma sœur m'avoit dit du bonheur de la retraite, & le cœur attendri sur notre séparation. Il ne m'en fallut pas davantage pour prendre mon parti. Je me piquai d'une sainte émulation contre ma sœur, & je conçus le desir de me rendre aussi heureuse qu'elle, en restant dans le Cloître.

Je lui communiquai ma résolution, elle en tressaillit de joie. Nous nous embrassâmes, & elle courut en faire part à l'A-

l'Abesse. Cette Dame, qui étoit très-prudente, fit difficulté de me recevoir. Elle se défioit avec raison d'une résolution si prompte, qu'elle regardoit comme un accès de dévotion passagère. Elle me pria d'y penser, & me donna trois mois pour examiner ma Vocation. Elle tint en cela une conduite qui m'a tenu lieu de règle, depuis que je suis en place, à l'égard des jeunes Filles qui se font présentées à moi. Car je vous avouérai, Mesdames, que rien n'est plus ordinaire, que de voir de jeunes personnes dans le transport d'un zèle indiscret, se laisser éblouir par l'éclat extérieur de nos Cloîtres, qu'elles n'envisagent que du beau côté. Elles n'y voient d'abord, comme moi, qu'innocence & que paix; & souvent le rideau qui cache le reste, ne se tire que quand leur ferveur est passée, & que leur choix est fait. Voilà la source de tant de desespoirs & de crimes. Heureusement, Dieu confirma ma Vocation: sans son secours, j'aurois été moi-même un exemple nouveau de cette séduction, d'autant plus forte, qu'ayant passé les premières années de ma jeunesse dans un Couvent fort édifiant, je n'avois pas été aussi touchée des exemples que j'avois vu, que je le fus de celui de ma sœur. La sage Abesse, en se refusant à mes desirs, admit ma sœur aux premières épreuves des Postulantes. Ses refus irritèrent ma ferveur, & je me trou-

trouvois offensée de la préférence de ma cadette. Cependant, comme je pris goût à la retraite, & que tout m'y portoit dans cette Maison, je fis tant par mes instances, que je fus admise aussi au bout de trois mois. Suivant les Statuts, ma sœur devoit alors prendre l'habit de Novice; mais Madame l'Abessé jugea à propos de reculer cette cérémonie jusqu'à l'expiration de mes premières épreuves, pour n'en faire qu'une, en cas que je persévérasse. Ma sœur, à son tour, marqua beaucoup de regret de ce délai; mais en vertu de la sainte obéissance, il fallut s'y soumettre. Elle s'en fit un mérite, & me donna l'exemple de la régularité dans tous les Exercices.

Notre retraite fit beaucoup de bruit dans le Monde, on en parla diversement. Comme nos proches devoient être nos héritiers, ils louèrent notre courage; peu s'y opposèrent, & tous le firent faiblement. Il n'y eut que le Comte du R . . . qui s'étant flatté de m'épouser, m'écrivit Lettres sur Lettres, & me dépêcha tout ce qu'il connut de personnes capables de me détourner de ce projet. Il n'y réussit pas. J'avois pris mon parti, & nous reçûmes l'Habit Religieux en même tems.

La Cérémonie fut aussi touchante que singulière; parce qu'il est rare de voir deux sœurs en un même jour renoncer au Monde avec tant d'éclat. Je souhaitai

taï que la chose se fît à *buis clos* : mais ma sœur, qui aimoit la pompe, voulut que sa renonciation fût solennelle. On nous habilla superbement, on nous fit friser & charger de pierreries comme des épouses, & l'on nous plaça sur une estrade au milieu de l'Eglise, comme pour nous donner le dernier spectacle de la Vanité Mondaine. En cela pourtant, Mesdames, on ne fit rien pour nous d'extraordinaire: c'est une pratique que l'on suit par-tout, il n'y a que du plus ou du moins: mais je l'ai trouvée si ridicule, que je l'ai abolie dans ma Maison depuis que je suis Abesse. En effet, c'est profaner & rendre comique un Acte qui doit pour le moins être très-sérieux, puisqu'il décide toujours du bonheur de cette Vie présente, & souvent de l'Eternité. Quand Madame l'Abesse, suivant la coutume, nous coupa les cheveux en public, elle s'attendrit sur notre résolution. Hélas! la bonne Dame en ignoroit comme moi les fatales suites. L'Habit de Novice augmenta la ferveur de ma sœur; elle se livra avec une soumission rare à toutes les pratiques du Noviciat; elle enchérissoit sur les austérités de l'Ordre; elle faisoit exprès de petites fautes, pour s'attirer des pénitences surérogatoires; elle mendoit les offices les plus vils; enfin elle se livra à toutes les rigueurs de la Retraite, avec une volonté si constante, qu'il n'y a point de Vocation chan-

ce.

celante que son exemple n'eût été capable de raffermir.

Pour moi je vous avoue, Mesdames, que j'y allois un peu plus rondement, & que ma conduite en comparaison de celle de ma sœur devoit paroître fort lâche. Je doute même que sans ma qualité d'aînée, on eût voulu me recevoir. Mais la dot considérable que j'avois promise au Couvent, réunit tous les suffrages en ma faveur, & rendit aux yeux des Dames ma Vocation excellente. Le terme du Noviciat approchoit: je réglai ma dot & celle de ma sœur, & nous nous réservâmes chacune une pension sur nos biens, que nous abandonnâmes à nos Collatéraux. J'aurois voulu en régler le partage par un testament; mais ma sœur me fit un si grand scrupule de cette idée, que je l'abandonnai. *Laissons, me dit-elle, aux Morts le soin d'ensevelir les Morts.* La seule disposition que je fis de mes biens, fut d'une somme de 12000 francs, que je donnai à ma femme de chambre, qui s'est ensuite faite Religieuse, & c'est celle qui est venue ici avec moi. J'envoyai aussi mes bijoux & mes joyaux au pauvre Comte du R . . . pour reconnoître par cette marque d'amitié, la passion qu'il avoit eue pour moi. Ma sœur ne voulut se mêler de rien, & laissa sa succession au pillage.

Le jour arriva enfin où devoit se consommer notre sacrifice par un engagement

irrévocable. On invita toute la Noblesse du voisinage à cette cérémonie. Mr. l'Archevêque de... fut prié d'y présider, & Mr. l'Abbé de C... y prêcha. Son Sermon m'émut; je frémis à la peinture qu'il fit de l'étendue & de la durée de notre engagement: c'étoit apparemment le dernier effort de la Nature, dans ce moment critique qui alloit m'arracher pour jamais au Monde & à ses commodités. Quoique ma sœur fût entrée la première, on me deféra l'honneur du pas, comme à l'aînée, pour me conserver le premier rang dans la Maison. Conséquemment à la distinction que l'on m'accordoit, c'étoit à moi de parler la première. Je me remis un peu de l'émotion où j'étois, pour entonner le Pseaume ordinaire, & je prononçai mes Vœux d'une voix si claire & si ferme, que toute l'Assemblée s'attendrit. Je les signai entre les mains de Mr. l'Archevêque, & en lui remettant la plume je m'apperçus que tout le monde fondoit en larmes. C'étoit en effet, Mesdames, un spectacle assez touchant, de voir deux sœurs, jeunes, maîtresses de leurs personnes & de leurs biens, renoncer publiquement aux avantages réels d'une vie au moins commode, & se livrer aux ennuis d'une vocation obscure & pénible.

Pendant que je consommois ainsi mon engagement, ma sœur prosternée à mon côté pouffoit de longs soupirs, & lais-  
soit



soit échapper certains élans de zèle qui édifioient admirablement l'Assemblée. On l'avertit d'approcher de l'Autel à son tour. Mais comme elle se relevoit, un évanouissement subit la mit hors d'état d'avancer. Elle perdit la connoissance & la parole, & quelque secours qu'on pût lui donner on ne put la faire revenir. Ses yeux parurent égarés quand elle les ouvrit, & elle fut prise d'une sorte de convulsions, qui obligèrent l'Abesse à la faire porter à sa chambre. Cet accident imprévu me troubla, & l'on fut obligé pour ce qui regardoit ma sœur, de remettre la cérémonie à un autre jour. Quand elle fut revenue de sa foiblesse, elle marqua une affliction infinie de n'avoir pu se joindre à moi. Son déplaisir l'occupoit tellement, que l'on craignoit même qu'il n'altérât sa santé. L'Abesse lui ordonna de se tranquiliser pendant quelques jours, après lesquels, suivant l'état de sa santé, on lui donneroit la satisfaction qu'elle desiroit. On en fixa le jour à la huitaine, & l'on y invita de nouveau les Amis & les Parens.

Un nouvel accident pensa déranger encore la cérémonie. Une bonne Religieuse, infirme & âgée, mourut deux jours auparavant; &, suivant les règles, on devoit l'enterrer le jour marqué pour les Vœux de ma sœur. L'incompatibilité de ces deux cérémonies fit avancer les funeraillles de la Défunte, & on l'enterra le lendemain de sa mort, au soir.

Quoique ma sœur fût hors du Noviciat, & exempte des exercices qui y sont attachés, elle voulut encore, pour donner une nouvelle preuve de sa ferveur, aider à descendre le corps mort dans le Caveau; car c'est la fonction des Novices, & ce fut la dernière que ma sœur fit parmi nous. C'étoit la veille de ce jour qu'elle avoit tant désiré. Il y avoit déjà beaucoup de monde arrivé à l'Abaye, & tout y étoit en mouvement pour recevoir la compagnie, que je fus seule chargée d'entretenir; car ma sœur ne voulut pas y paroître, avant d'avoir consommé cette grande affaire.

Je me retirai à ma chambre assez tard, & fort fatiguée des complimens que j'avois reçus. Je frappai en passant à celle de ma sœur, où je vis encore de la lumière, qui me fit craindre qu'elle ne fût incommodée. Elle ne voulut pas m'ouvrir, & me fit quelques reproches sur ma dissipation à cette heure indue. Elle me pria de ne la pas troubler dans les prières qu'elle faisoit pour se disposer au terme de ses Vœux, & je la laissai pour m'aller coucher. Ah! Mesdames, que cette nuit me fut douloureuse, & qu'il en couta à ma tendresse pour cette malheureuse sœur! Il n'y avoit pas trois heures que j'étois au lit, quand je me sentis éveiller par le bruit confus de plusieurs de nos Dames qui crioient au secours. Je me levai promptement, & je sortis de  
ma

ma chambre à demi-habillée. Je trouvai tout en allarme dans le Dortoir; chacun couroit vers le quartier de Madame l'Abesse, pour avoir les clés des portes, en criant au secours, à l'eau, & au feu. Tout étoit plein de fumée, mais j'ignorois d'où elle partoit. Je fus même la dernière à l'apprendre, quoique la plus intéressée, parce que je fus chargée d'aller tirer la cloche pour donner l'allarme dans le voisinage. Elle s'étoit déjà répandue dans le quartier des Hôtes. Les Etrangers qui y étoient logés, voyant le danger plus clairement que nous, enfonçoient les portes, & montoient sur les murailles du Jardin pour venir nous secourir. Madame l'Abesse fit enfin ouvrir toutes les portes de la Maison, & en moins d'une demi-heure toute l'Abaye fut remplie de monde, & de Païsans des environs qui vinrent à notre secours. Je remontai alors au Dortoir, où j'entendis des lamentations affreuses. Je doublai le pas, j'interrogeai tous ceux que je rencontrais pour savoir où étoit l'incendie. Hélas! j'appris que c'étoit au quartier de ma sœur. Etonnée de ne la point rencontrer parmi nos autres Dames, je perçai la foule pour en apprendre des nouvelles. Madame l'Abesse, qui me cherchoit pour m'en donner, me prit par la main, & me dit tristement: Calmez-vous, ma Fille, l'incendie est éteint, & le danger est passé... Mais où est ma sœur? lui

dis-je , je ne la vois pas . . . . Elle est-là , me répondit-elle , au milieu de nos Dames . . . Un soupir qu'elle poussa alors , me fit deviner quelque chose de funeste. Ah ! Madame , m'écriai-je , vous me trompez ; ma sœur n'est plus , & mon cœur allarmé me lè dit assez. Ah ! Princesse , ne me le cachez pas , apprenez-moi son fort. Vous le savez , ma Fille , me dit-elle en pleurant. Que puis-je vous dire de plus ? Hélas ! vous n'avez plus de sœur . . . Cette accablante nouvelle me déchira le cœur. Je pleurai , je gémis , mais un évanouissement total me déroba quelque tems à ma douleur. Madame l'Abesse me fit porter dans son appartement , & à force de soins & d'essences on me fit revenir. Dès-que j'eus recouvré la connoissance , je demandai avec empressement à voir ma sœur , comme si j'avois oublié ce que l'on m'en avoit appris ; & toutes les fois que je me rappellois son fort , je retombois en foiblesse. Je passai douze heures dans cette déplorable situation , qui , toute mortelle qu'elle étoit , avoit des douceurs que j'ai quelquefois regrettées ; parce qu'au moins ces évanouissemens alternatifs donnoient quelque trêve à mes réflexions funestes. L'Abesse me garda dans son appartement , & ne me quita point ; elle mêloit ses larmes aux miennes , avec une bonté qui me consolait. Mais elle refusa constamment de me laisser voir le corps  
de

de ma sœur, que je demandois avec empressement, comme une consolation. Hélas! qu'aurois-je vu? car lorsque je fus en état d'en entendre l'histoire, j'appris que ce corps infortuné n'étoit plus qu'un cadavre défiguré par les flammes, où l'on avoit peine à retrouver des vestiges de la forme humaine: encore ne l'avoit-on retiré de la chambre, qu'avec des dangers infinis.

Dispensez-moi, Mesdames, dit la pauvre Abeſſe toute en larmes, d'entrer dans un plus grand détail sur cet article. On ensevelit ces tristes restes avec toute la décence possible; on fit à la Défunte des funeraillies magnifiques; on supprima seulement le son des cloches, pour ne pas renouveler ma douleur. Mr. l'Archevêque fit un Discours des plus touchans à la Communauté sur ce funeste évènement, & son Discours fut une Oraison funèbre pour ma sœur. Il la peignit comme une Martyre de la Retraite, & un exemple peu commun de régularité. Il n'oublia point de faire valoir la situation religieuse, dans laquelle on avoit trouvé le cadavre. Ses bras croisés sur la poitrine marquoient assez, disoit le Prélat, avec quelle résignation elle avoit accepté cet affreux supplice; & la douceur de cette mort, si terrible aux yeux de la Chair, lui parut bien précieuse aux yeux de la Foi. Cependant ces consolations, quelque puissantes qu'elles fussent,

ne l'étoient pas assez pour étouffer en moi la voix du sang. La vue de la famille, assemblée pour une tout autre cérémonie, faisoit sur mon triste cœur un contraste des plus affligeans. Je me livrai aux soupirs & aux pleurs. Hélas ! Mesdames, j'ignorois encore tout ce que j'avois à pleurer, & l'unique & légitime source de mes larmes m'étoit bien inconnue. . .

La tendre Abesse s'abandonnant alors à sa douleur, que ce funeste récit avoit réveillée, les Dames la prièrent d'interrompre sa narration, & d'en réserver le reste pour une autre fois. Cette histoire si touchante nous avoit tous attendris, & j'avois vu la Duchesse, & Milady même, verser des larmes en plusieurs endroits. Nous restâmes quelque tems en silence, & sans nous regarder. Enfin, le Marquis donna la main à l'Abesse pour la relever ; & comme le soir étoit venu, on fit encore un tour dans la Prairie, & nous remenâmes les Dames au logis. Avant de nous quitter, on convint de se rassembler le lendemain à Géronstère.

Quand nous fûmes à l'Auberge, on avoit déjà soupé, & nous mangeâmes tous trois à notre petit couvert. Nous réfléchîmes beaucoup sur l'histoire de l'Abesse, sans pouvoir deviner quelle pourroit être cette dernière catastrophe, qu'elle nous faisoit envisager comme la véritable source de ses larmes. Sa sœur  
étant

étant morte dans les flammes, ce triste accident sembloit devoir naturellement faire la clôture de l'histoire, & cette incertitude excitoit beaucoup notre curiosité.

Nous fûmes interrompus dans nos réflexions, par les adieux de plusieurs personnes qui vinrent prendre congé de nous pour s'en retourner. Le Chanoine de Liège, le Conseiller de Bruxelles, & le jeune Milord, partoient le lendemain. Le départ de ce dernier nous toucha peu, parce que son caractère avare & contredifant nous l'avoit rendu fort desagréable. Nous fûmes plus sensibles à l'éloignement du Chanoine & du Conseiller, qui étoient gens d'un aimable commerce. Nous fîmes venir du vin pour faire les adieux en forme, & ils furent aussi tendres que si nous avions été proches parens. L'un & l'autre nous invitèrent à les venir voir en repassant, & toute la soirée se passa en politesses de part & d'autre. L'un des deux Allemands qui étoient logés chez nous, & qui jusques-là s'étoit tenu fort solitaire, s'étant trouvé présent à ces adieux, nous demanda d'entrer dans notre petite Société, & d'y remplir la place vacante par le départ de ces Messieurs. Il portoit un nom illustre & connu; & comme on est extrêmement roide en Allemagne sur les Titres & la Qualité, nous avons regardé sa solitude comme une suite des hauteurs ordinaires à la plupart des Seigneurs  
de

de cette nation. Nous lui fîmes comprendre que notre Société étoit si libre, que nous en avions banni tous les Titres de distinction, pour vivre plus aisément les uns avec les autres. Le Comte nous répondit, qu'il feroit le même sacrifice avec d'autant plus de facilité, que sa Comté n'étoit plus qu'un vain titre, dont il voudroit pouvoir effacer le souvenir, pour oublier les malheurs qu'il lui avoit causés, & dont il supposoit que nous avions ouï parler. Un Comte malheureux nous parut une trouvaille; c'étoit au moins de quoi fournir encore à l'amusement de quelques jours pluvieux. Nous lui rendîmes civilités pour civilités; & le Marquis, qui se sentoît déjà une grande compassion pour lui, se chargea de le présenter le lendemain à la Duchesse & aux autres Dames, s'il vouloit se trouver à la Géronstère. Il promit de s'y rendre, quoique sa santé s'accommodât mieux des Eaux de la Sauvenière, où il avoit constamment été depuis qu'il étoit à Spa.

Il y vint en effet, & les Dames le reçurent poliment, mais il n'y but qu'un verre pour en goûter: il s'étoit fait apporter deux bouteilles de la Sauvenière, qu'il prit tandis que nous buvions à la Géronstère. Bien des gens font la même chose, pour ne pas se priver du plaisir de la compagnie. Nous vîmes même plusieurs Allemands à Spa, qui prenoient  
sur



sur le bord des Fontaines les Eaux de Zell & de Pyrmont, dont ils avoient apporté des paniers pleins, pour achever la cure qu'ils avoient commencée sur les lieux. Le Médecin que nous y avons trouvé les jours précédens, & qui vint nous joindre encore ce matin, blâmoit cette pratique, & nous prouva par des raisons sensibles, que toutes les Eaux minérales sont infiniment plus salutaires quand elles sont bues à la source; & que quand on ne peut les prendre sur les lieux, il vaut mieux les boire en tout autre endroit, que dans le voisinage d'une autre Fontaine minérale.

Son systême étoit plausible, & il nous l'expliqua d'une façon très-claire. Toute Fontaine, nous dit-il, qui contient des minéraux, exhale des vapeurs qui participent de sa nature; & quoique ces esprits soient souvent imperceptibles à nos yeux, ils n'en sont pas moins réels que la fumée qui s'élève au-dessus d'une eau chaude. On doit croire même, que moins ils sont sensibles, plus ils sont subtils. Ils s'échappent par la fermentation continuelle de ces eaux, ou par l'air souterrain qui sert de véhicule pour chasser cette eau de sa source. Apparemment, Monsieur, lui dit la Duchesse, que c'est cet air qui forme ces petites vessies qui paroissent continuellement dans la source du Pouhon, & dans celle-ci. Oui, Madame, répondit le Médecin; & quand ces

pe-

petites bulles ont atteint la superficie de l'eau, elles s'y crévent par le froissement continuel des unes contre les autres; & cet air, qui étoit auparavant comprimé, entraîne en s'échappant les particules les plus subtiles des minéraux qui y étoient mêlées. Vous en ferez, dit-il, l'épreuve quand il vous plaîra. Si vous approchez les yeux sur le bouchon d'une bouteille de ces eaux quand vous la débouchez, vous vous sentirez l'œil frappé d'une légère acidité, qui en éclaircissant pour un moment la vue, humecte la prunelle de l'œil, à peu près comme la vapeur de *l'Eau de la Reine d'Hongrie*, de *l'Eau de Carmes*, & de toutes les Liqueurs spiritueuses. L'Abesse dit qu'elle avoit souvent éprouvé ce phénomène, mais qu'il ne l'aïdoit pas à comprendre le tort que cette évaporation pouvoit faire à une eau que l'on boiroit au bord d'une autre Fontaine minérale.

Le Médecin, qui étoit extrêmement poli, ne s'offensa point de la précipitation de l'Abesse. Il suffit, dit-il, Madame, que vous conveniez de ce fait, pour vous convaincre des autres. C'est, continua-t-il, un principe également constant, qu'il y a dans la Nature une étroite union entre toutes les choses qui sont de même espèce. Elles se recherchent, & s'unissent si on les sépare. On a beau, par exemple, mêler l'Huile & l'Eau ensemble, toujours les  
par-

parties d'Huile se racrochent, & toujours les parties d'Eau se réunissent. Il en est de même des esprits les plus subtils, qui s'échappent des autres substances. Le Souphre s'unit au Souphre, l'Acier s'unit à l'Acier, ainsi du reste. Il est donc aisé de comprendre, que si l'on débouche une bouteille d'Eau minérale auprès d'une Fontaine qui est aussi minérale, les esprits qui s'en échappent se réunissent en l'air; & comme le plus fort doit emporter le plus foible, il est indubitable que les vapeurs de la Fontaine étant plus considérables, dépouilleront l'Eau de la bouteille, des esprits qui auront rapport aux siens. Je comprends, dit Milady, que cette communication se fait à peu près de la manière qu'une bougie allumée enflamme un lumignon fumant que l'on en approche à certaine distance, dans laquelle une bougie neuve & froide ne s'allumeroit cependant pas. On ne peut, dit le Médecin, en trouver une plus juste idée, que celle que Madame vient de nous donner dans cette comparaison. Mais tout ceci supposé, il est facile d'en conclure, que comme les Fontaines minérales ne contiennent pas toutes les mêmes minéraux, les qualités de l'une s'altèrent par le voisinage de l'autre. Ainsi, qu'un homme à qui le Pouhon convient pour tempérer les ardeurs du sang, des insomnies, ou des vapeurs, vienne en boire  
les

les eaux au bord de la Géronstère ; de deux choses l'une ; ou le Pouhon perdra de sa qualité , en les unissant à celles de la Géronstère ; ou il s'impregnera des esprits de la Géronstère qui ne lui conviennent pas , & cette altération doit être nuisible au Malade. Le Pouhon contient peu de souphre , la Géronstère en a beaucoup : sûrement , l'un doit attirer l'autre , & altérer ce mélange si précieux à la santé. J'en ai fait l'épreuve , dit le Médecin , & une même quantité d'Eau du Pouhon mêlée en quantité égale avec celle de Géronstère , m'a produit dans l'analyse une rubrique beaucoup plus sulphureuse à proportion , qu'une pareille quantité d'eau de chacune de ces Fontaines analysée séparément. Preuve incontestable , que-là où le minéral est plus abondant , il entraîne avec soi les particules de même espèce qu'il rencontre , quand elles lui sont inférieures en quantité.

La chose est sensible , dit Mt. Lake ; & ce mystère sympathique de la Nature s'explique tous les jours par une expérience commune. Si par malheur je me brûle la main , & que la brûlure soit légère , le plus prompt & le plus sûr remède que je connoisse , est de tenir ma main le plus près que je puis d'un grand feu : j'empêche l'enflure & le progrès de la brûlure ; parce que le feu dont je m'approche , étant plus fort que celui qui est dans ma main , en rappelle à soi les particules

zieules brulantes qui causent ma douleur & la diminuent. L'application, dit-il, me paroît aisée à faire aux bouteilles dont nous parlons. Mr. Lake, qui aimoit passionnément la Chymie, alloit engager une conversation toute savante ; mais le Marquis lui fit remarquer que ce seroit peut-être fatiguer les Dames, & l'on en resta-là, d'autant que le Médecin fut rappelé par le Malade qu'il accompagnoit.

Après cette Dissertation fondée en preuves, il resta constant que le Médecin avoit raison, & Mr. le Comte promit d'en profiter. Nous allâmes ensuite nous promener sur la terrasse, où nous nous divertîmes à entendre la symphonie. Nous la fîmes cependant cesser, pour avoir le plaisir d'écouter un garçon qui étoit perché au haut d'un arbre, où il contrefaisoit le chant & le cri de toutes sortes d'Oiseaux. Il imitoit si parfaitement le Rossignol, que l'on nous assura que l'année précédente on avoit vu de ces petits animaux tomber morts à ses pieds, à force de faire des efforts pour le surpasser. Il contrefaisoit le hennissement des Chevaux, les hurlemens des Chiens & des Chats en colère avec tant de naturel, que plusieurs fois on s'en effrayoit quand on n'en étoit pas prévenu. Nous primes beaucoup de plaisir à l'entendre, & après avoir fait quelques tours sur la terrasse, les Dames reprirent le chemin

du Bourg, où elles nous invitèrent de venir les accompagner pour faire des emplettes. Nous primes les devans pour être habillés à leur retour; parce que c'étoit le jour du Bal public, où suivant les apparences nous devons mener les Dames.

Nous allâmes les joindre sur les dix heures, & nous parcourûmes plusieurs Boutiques de Vernis. Milady en ordonna une Toilette magnifique, & la Duchesse en fit faire une qui devoit être relevée de feuillages d'or, avec ses armes & son chiffre sur toutes les boëtes. De-là elles allèrent ordonner de petits Colliers & des Brasselets de petits grains de verre de Venise, ou d'Émail. Ces ouvrages font l'occupation de presque toutes les femmes de Spa. Elles y réussissent très-bien, & j'en ai vu de très-jolis, avec des compartimens, des lettres, & des chiffres de toutes couleurs. Les Dames Angloises donnent beaucoup dans ces bagatelles, & la Duchesse seule en prit pour cent francs. Nous en primes aussi, que les Dames nous choisirent; car les filles qui travaillent à ces petites curiosités sont si pressantes, que l'on ne peut se défendre d'acheter leurs colifichets, qui ne sont pas fort chers.

L'après-midi nous menâmes les Dames voir travailler un Tourneur en yvoire, qui est parfaitement habile. Il nous montra quantité de petits ouvrages qui étoient autant de petits chefs-d'œuvres, que l'on ne

ne pouvoit presque voir qu'à l'aide d'un Microscope. Nous vîmes entre autres une petite Table avec six tasses, leurs foucoupes, la thétiere & le fucrier, qui se renfermoient dans un petit œuf d'yvoire qui n'étoit pas plus gros qu'un pois. La Duchesse le trouva si curieux, que Mr. Lake lui en fit présent, & le paya. Les Anglois sont fort curieux de ces ouvrages délicats, & y réussissent plus qu'aucune autre Nation. Milady nous dit à ce sujet, que sous le Règne d'Elizabeth, un Serrurier de Londres, nommé Marc Shalio, avoit fait quelque chose d'incompréhensible en ce genre. C'étoit une Serrure composée de fer, d'acier, & de cuivre, d'onze pièces distinctes, qui avec la clé ne pesoit pas en tout beaucoup au-delà d'un grain d'or. Il avoit fait aussi une chaîne d'or de quarante-trois chaînons, qui étant attachée à la serrure & à la clé & mis au cou d'une puce, étoit aisément tirée par ce petit animal : la chaîne, la serrure, la clé & la puce ne pesoient ensemble que deux grains. Avec tout le respect que je conserve pour Milady, je n'aurois jamais ôsé écrire ce merveilleux fait, si je ne l'avois trouvé depuis rapporté sérieusement dans des Annales d'Angleterre, sur l'année 1578.

Ces curiosités nous mirent en goût d'entrer dans toutes les boutiques, & nous allâmes chez le Capitaine de Spa nommé Chrouet, qui excelle dans les Ouvrages en

Nacre de perles , qu'il travaille tant en gravure , qu'en ciselure ou en bas-relief , avec une délicatesse surprenante. Nous lui ordonnâmes tous des Cachets de Nacre , & je n'ai jamais rien vu de plus fini. Nous passâmes la journée à parcourir ces curiosités , après quoi nous allâmes au Bal. L'Abesse s'en fit un peu de scrupule , mais à force d'instances , nous l'engageâmes à prendre ce plaisir.

Les Bals de Spa ont cet agrément , qu'on n'y force personne à danser , & qu'un Cavalier ne peut s'offenser du refus d'une Dame qui s'excuse sur sa santé. Les Dames même ne vont reprendre personne , c'est aux Messieurs à leur donner la main , & à les reprendre quand il leur plaît. Cette étiquette est très-commode , parce que l'on choisit à son gré le plaisir de la Danse ou du Spectacle , qui n'a rien que de fort innocent pour des personnes malades , à qui la joie est aussi nécessaire que les Eaux. Le Bal de ce soir fut un des plus réguliers que nous eussions encore eu à Spa ; on y dansa avec beaucoup plus d'ordre & de mesures , & nous en sortîmes tous très-satisfaits. La Duchesse en se retirant proposa à la compagnie d'aller le lendemain à la Sauvenière pour varier les promenades. Chacun y consentit , parce que , comme notre santé n'entroit pour rien dans le régime des Eaux , toutes les Fontaines nous étoient assez indifférentes , pourvu que  
nous







*La Fontaine de la Sauveniere,  
à Spa.*

*De Fontein van de Sauveniere,  
tot Spa. N.º 8.*

*The Fountain of Sauveniere, at Spa.*

nous y trouvaſſions de l'agrément.

Dès quatre heures du matin nous nous trouvâmes comme de coutume au Pouhon pour partir enſemble, quoique la Sauvenièrè ne ſoit qu'à une demi-lieue de Spa. La route en eſt moins rude que celle de Géronſtère, elle n'en a pas auſſi les agrémens. La vue y eſt moins belle & plus bornée, & les commodités de cette Fontaine ſont beaucoup plus négligées que celles des deux autres. Elle eſt ſituée ſur un Rocher expoſé au Midi. Elle eſt couverte d'un Dôme de pierre de taille plus petit que celui des autres, & ce petit Dôme eſt enfermé dans une enceinte de murailles. Son Baſſin eſt beaucoup moins large & moins abondant en eau, que ceux du Pouhon & de la Géronſtère. Il arrive même aſſez ſouvent qu'on l'épuïſe. Quand la foule des Buveurs y eſt abondante, les Femmes qui empliffent les verres ont ſoin de prier les Malades de boire lentement, pour donner à la Source le tems de fournir de l'eau; & c'eſt par cette raiſon, que quoique cette Fontaine ſoit plus près du Bourg que celle de Géronſtère, on en revient toujours beaucoup plus tard.

Derrière cette Fontaine, & à deux pas dans la même enceinte qui ferme l'Esplanade, on trouve encore une Source minérale ſous une petite niche quarée. Cette Source s'appelle la Fontaine de Groesbeeck. Elle a pris ſon nom du

Baron de Groesbeeck, Chanoine de Liège, Archidiacre du Condroz, & Chancelier du Prince. Ce Seigneur, touché du pitoyable état où étoit cette petite Fontaine, dont il avoit éprouvé la vertu, la fit nettoyer en 1651, & y bâtit un petit appartement, au-dessus duquel on voit encore ses armes. La situation de ces deux Fontaines, aussi bien que celle de Géronstère, est beaucoup plus avantageuse que celle du Pouhon; parce que leur élévation les met à couvert des inondations, & rarement leurs Eaux se trouvent altérées par les pluyes. Le Comte fit les honneurs de la Sauvenière, & en présenta des gobelets aux Dames; nous en primes aussi; j'en bus sans répugnance, mais avec moins de plaisir que je ne buvois la Géronstère.

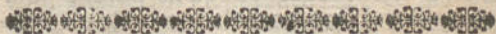
Après avoir bu quelques verres, nous allâmes nous promener à l'ordinaire, & nous montâmes sur une terrasse qu'on y a défrichée dans le goût de celle de Géronstère; mais elle n'en a ni la belle vue, ni les commodités. Le Salon même qui sert de chauffoir & de retraite contre la pluye, est beaucoup plus petit & plus mal-propre. Ce n'est qu'une misérable mafure, dans laquelle d'honnêtes gens se feroient par-tout ailleurs une peine d'entrer. Nous y mîmes une fois le pied, uniquement pour avoir le droit de la mépriser avec connoissance de cause. Telle qu'elle est, cependant on

y disoit autrefois la Messe, que l'on appelloit *la Messe des Bobelins*. Mais depuis quelques années, on en a transporté la fondation aux Capucins, où elle se dit tous les jours à dix heures. C'est un égard que les Habitans de Spa ont eu pour les Etrangers, que cette cérémonie incommodoit, & qui a plus d'une fois causé des desordres, par le zèle outré des Liégeois, qui par une odieuse tyrannie vouloient soumettre à leurs pratiques des Etrangers libres. Comme nous nous étonnions de la malpropreté de ce lieu, comparée avec la magnificence des Eaux de Bath, des Eaux de Pyrmont, où le Comte avoit été, & de quantité d'autres, un vieux Liégeois qui nous entendit, nous assura qu'il étoit impossible de faire mieux. Il nous dit que vingt fois le Magistrat de Spa avoit eslayé d'y travailler, mais que l'on en avoit enlevé les portes & les fenêtres. Ces Fontaines étant toutes dans des lieux déserts, & au milieu des Bois, les Bohémiens & autres Bandits qui courent le País, en font leur retraite pendant l'Hiver, & brulent tout ce qu'ils y trouvent. Leurs ravages ont fait abandonner le dessein d'orner ces lieux.

Comme la Sauvenière est souveraine pour la Gravelle, la Pierre, les Maux de Reins & quantité de Maladies aigues, telles que sont les Hémorrhoides &c. elle est très-fréquentée, & il s'y oère de tems en tems des prodiges de guérison.

Mais la nature des maux qu'elle soulage, ne contribue pas à rendre plus agréable la compagnie qui s'y trouve. On n'y voit que des visages pâles, défigurés, & hydropiques; des Moines languissans, & de vieux Chanoines à faces boutonnées, qui viennent payer à cette Fontaine le tribut de leur pieuse oisiveté, mère de tous les maux que la Fontaine guérit. On pourroit à juste titre appeller la Sauvinière, *la Fontaine Ecclésiastique*; car elle fourmille de Prêtres, de Moines & de Religieuses, qui viennent tous y chercher, ou l'écoulement de la gravelle, ou la dissolution de la pierre, ou la fraîcheur d'un teint brûlé par leurs excès de table, ou l'adoucissement de leurs hémorrhoides, causées par la langueur d'une vie oisive & sédentaire; car ces incommodités sont les maux favoris des Gens d'Eglise. Malgré notre peu de goût pour ces gens si peu propres à nous rejouir, nous fûmes joints par plusieurs Moines Gris, qui nous demandèrent la charité; l'un pour sa Chapelle, l'autre pour son Hermitage, quelques-uns pour rebâtir leur Cloître; mais tous sûrement pour mieux fonder leurs marmites. Nous n'en refusâmes aucun, pour pouvoir nous en délivrer au-plutôt; & comme ils nous connoissoient pour Protestans, ils disoient entre eux, que c'étoit dommage que nous fussions hérétiques & damnés, étant aussi charitables que nous l'étions. Nous rîmes de leur sur-  
pri

prise ; & pour nous débarrasser de cette Troupe Monachale , que l'Abesse n'aimoit pas plus que nous , nous remontâmes auprès du Sallon , & nous nous tinmes à l'écart pour causer plus librement. Milady dit alors à l'Abesse , que ce seroit-là le lieu de nous donner la suite de son histoire , si ce récit ne l'incommodoit pas. Volontiers , dit-elle ; mais Mr. le Comte n'y comprendra rien , vu qu'il n'en a pas entendu le commencement. Pardonnez-moi , Madame , dit le Marquis ; j'ai pris la liberté d'en dire quelque chose à Monsieur , persuadé que vous ne le trouveriez pas mauvais , & que cette confidence l'engageroit à nous faire aussi le récit de ses aventures , qui doivent être très-intéressantes. L'Abesse dit qu'elle en étoit ravie , & après quelques civilités que le Comte & elle se firent , elle reprit ainsi le fil de son histoire.



## SUITE DE L'HISTOIRE

DE L'ABESSE DE N...

**V**ous n'avez encore entendu , Mesdames , que le commencement de mes justes ennuis , & je doute que la compagnie sente à quoi elle s'engage en desirant d'en apprendre la suite. Puisque vous avez eu la bonté d'honorer de vos

larmes mes premières douleurs, que ne dois-je point attendre de votre tendresse pour tout ce qui me reste à vous raconter ? Souffrez donc que je vous rappelle à l'affligeante époque de l'incendie où j'ai terminé mon récit. Vous vous imaginez bien, Mesdames, que ma consolation ne fut pas l'ouvrage d'un jour. L'affreux spectacle d'une sœur expirée dans les flammes, étoit par-tout présent à mon imagination. Tout me la retraçoit, cette malheureuse sœur, dont l'idée seule m'arrachoit des larmes continuelles. Ma tristesse me jeta au bout de trois mois dans une langueur, dont je ne suis pas encore remise. Nos héritiers cependant, qui s'étoient mis en possession de nos biens, craignant que je ne profitasse du prétexte de ma langueur pour réclamer contre mes Vœux & rentrer dans le Monde, suivant les exemples tout récents que l'on en avoit, firent tout ce qu'ils purent pour travailler à ma consolation. Ils engagèrent Madame l'Abesse à me permettre de changer d'air, & d'aller passer quelque tems dans une autre Abaïe, pour me dérober aux tristes objets qui pouvoient entretenir ma douleur. Mr. l'Archevêque s'en mêla aussi, & la tendre Abesse y consentit. On m'indiqua l'Abais de T. . . & je partis avec ma femme de chambre dans le carrosse d'une de mes parentes qui voulut m'y mener. J'y fus reçue avec toute la tendresse imaginable, &



& les attentions de ces nouvelles Compagnes à me divertir, diminuèrent peu à peu ma douleur. Au bout d'un an même, je me vis en état de suivre tous les Exercices de la Maison, & je trouvai mille douceurs dans mon état. Je bénis alors la Providence de m'y avoir appelée; car depuis l'émission de mes Vœux, je n'avois pas eu le tems de penser à mes engagements. L'Abesse entre les mains de qui je les avois contractés, vint à mourir, & ce fut pour moi un renouvellement d'affliction. Je l'aimois tendrement, & cette Princesse s'étoit acquis le cœur de toute la Maison. Celle qui lui succéda étoit toute propre à augmenter les regrets que nous avions de sa perte, & suivant les apparences j'aurois passé de tristes jours avec elle si l'Abesse de la Maison où j'étois, ne m'eût demandée au Roi pour être sa Coadjutrice. Les deux Communautés y consentirent, & ma famille entra généreusement dans toutes les dépenses qui me devinrent nécessaires, tant pour l'expédition du Brevet du Roi, que pour avoir l'agrément du Pape. Je fus dès-lors Abesse sous le nom de Coadjutrice, parce que celle qui me destinoit sa place, étoit extrêmement âgée & fort infirme. Je me formai sous ses yeux dans le gouvernement, & ses avis soutenus de son expérience me concilièrent la confiance de toutes les Dames.

○ Au bout de trois ans, la vieille Abesse

befse mourut, & quoique fort jeune encore, je me vis à la tête d'une nombreuse Communauté. Je n'avois que vingt-neuf ans, & il y en avoit précisément cinq que j'étois Religieuse. Le Cardinal de . . . fit la cérémonie de mon installation; tous mes parens s'y trouvèrent, & firent les fraix de la cérémonie. Tout s'y passa dans la joie, & rien ne put la troubler que le souvenir de ma chère sœur.

„ Qu'il me seroit doux, disois-je en soupirant, de partager avec elle les soins de cette Maison! Que ses conseils me seroient utiles, que ses exemples donneroient de force à mes avis! Ciel! pour quoi me l'avez-vous ravie? ” On s'aperçut de ma tristesse, j'en avouai naturellement la cause, & l'on tâcha d'éloigner cette idée.

Ma femme de chambre, qui étoit restée à mon service sous le nom de pensionnaire, voulut s'attacher à moi par des liens plus étroits, & ses instances m'obligèrent à lui donner enfin l'Habit, & à recevoir ses Vœux au bout de l'an. Cependant je m'appliquai à remplir tous les devoirs de mon état, & ceux que m'imposoit la qualité d'Abefse. J'étois uniquement occupée de ce soin important, lorsque je reçus une Lettre, qui vint m'arracher pour toujours à la délicieuse tranquillité dont je jouissois dans ma retraite.

Cette Lettre étoit de mon plus proche parent,

parent, qui me donnoit avis qu'il se répandoit un bruit sourd que ma sœur n'étoit pas morte ; & qu'une personne qui avoit son air, ses manières, & son ton de voix, prenoit son nom, & menaçoit de se faire reconnoître. Quelque extravagante que me parût cette nouvelle, elle me troubla par des endroits bien plus sensibles que ceux qui allarmoient mon parent. Je n'y voyois aucune apparence : cependant mon cœur fut saisi d'une tristesse mortelle, comme s'il eût pressenti tous les coups qui le menaçoient. Le triste souvenir de cette sœur tant pleurée, me replongea dans les larmes, & je m'affligeois de voir que quelque Avanturière osât emprunter & deshonorer le nom d'une sœur, que ses malheurs me rendoient infiniment respectable. Hélas ! que j'étois bien la dupe de ma tendresse ! Je répondis à mon parent conformément à mes idées & à ma douleur, & le conjurai par l'estime qu'il me marquoit, d'employer tout ce qu'il avoit d'amis & de crédit pour étouffer cette imposture, & empêcher que quelque misérable Créature ne trainât indignement notre nom par le monde. Il y étoit lui-même trop intéressé pour négliger cet éclaircissement, qui ne vint que trop tôt pour son malheur & mon repos. Il m'écrivit une seconde fois, pour m'apprendre que ce bruit augmentoit, & qu'il étoit semé hautement par-tout, par ce jeune Colonel qui  
avoit

avoit aimé ma sœur , & qui prétendoit l'avoir épousée. J'en reçus moi-même des avis de toutes parts, qui ne me laissoient aucun doute sur l'imposture. Je compris , comme il étoit naturel de le penser , que c'étoit un artifice de ce Colonel , qui ayant dissipé son bien & vendu son Régiment , cherchoit à tirer quelque argent de mes héritiers à l'ombre de cette fourberie. Pour l'éclaircir , j'envoyai mon Chapelain à l'Abaye où j'avois fait mes Vœux , pour prier l'Abesse de me faire expédier un Certificat de la mort de ma sœur , tiré du Nécrologe de l'Abaye. Il me l'apporta , avec l'Attestation de toutes les Religieuses. Je le fis revêtir de toutes les formalités juridiques , & après y avoir fait joindre la Signature & le Sceau de Mr. l'Archevêque qui avoit fait les funeraillies , je l'envoyai à mon parent. Jugez , Mesdames , combien il en dut coûter à mon cœur dans ces tristes preuves , qui me retraçoient le funeste sort de ma pauvre sœur. Cinq années de larmes ne suffisoient-elles donc pas pour constater ce lugubre évènement ? en falloit-il d'autres témoignages ?

Vous pensez peut-être , qu'un Certificat si authentique fut capable d'étouffer ces bruits. Hélas ! il ne fit que rendre la chose plus obscure. Le Colonel leva le masque , il osa m'écrire à moi-même pour m'annoncer que ma sœur étoit vivante , qu'elle étoit son épouse , & qu'au  
premier

premier jour il me l'amèneroit. Je ne daignai pas lui répondre; mais huit jours après, je reçus une Lettre portant le nom & le caractère de ma sœur. Je frémis à la vue de cette Lettre, je m'évanouis même après l'avoir lue. J'y reconnus sa main, son caractère, son tour de penser, ses expressions favorites, & j'y lus des choses qui n'étoient connues que d'elle & de moi. Toute autre se seroit rendue à ces preuves; mais j'avois l'idée si pleine du malheur de ma sœur, que je ne pouvois regarder cette Lettre que comme l'effet d'une imposture habilement menée. Quelquefois cependant je souhaittois pouvoir me persuader que la chose fût possible, & me livrant en idée au doux plaisir de revoir cette sœur si chérie, je cherchois dans les ressorts de la Providence, ou dans la Toute-puissance Divine, des moyens de justifier cette douce erreur par quelque miracle. D'autres fois aussi, honteuse de mon illusion, je retombois dans les regrets & les larmes sur une perte dont j'étois trop certaine; & mon triste cœur déchiré par ces divers mouvemens, ne trouvoit de situation fixe que dans sa douleur constante. Mes parens, allarmés de l'opiniâtreté du Colonel, qui leur redemandoit juridiquement les biens de ma sœur à titre de son époux, vinrent me trouver pour concerter les moyens de finir cette affaire. Dans le desespoir d'y réussir, ils me pro-

posèrent

posèrent de réclamer contre mes Vœux, aimant mieux me rendre les biens dont ils s'étoient emparés, que de les remettre à un Aventurier. Ils m'offrirent tout leur crédit à Rome, la recommandation de divers Cardinaux, & celle de l'Abbé de Tencin, qui étoit pour-lors Ambassadeur en cette Cour, & qui pouvoit mieux qu'un autre faire réussir ce projet, puisqu'il venoit d'en faire autant pour sa sœur. Cette proposition me fit horreur, & je la rejettai avec indignation. Je n'eus pas moins de répugnance à consentir que l'on exhumât le corps de ma sœur, pour vérifier sa mort. Mais cette triste cérémonie fut exécutée en vertu d'un ordre du Procureur-Général du Parlement de . . . . dans le district duquel cette Abaïe étoit située. Mr. l'Archevêque voulut s'y trouver, pour rendre cet acte plus décent. On en dressa un procès verbal, & l'on trouva sur les ossemens de la défunte, des marques subsistantes de l'incendie qui en avoit offensé plusieurs parties.

Toutes ces formalités, Mesdames, étoient autant de nouveaux coups portés à ma tendresse, qui renouvelloient les plaies de mon cœur. Il me sembloit à chaque fois voir expirer encore ma chère sœur dans les douleurs d'un supplice si cruel, & cette idée en étoit un continuél pour moi. Ce procès verbal fut signifié au Colonel. Qui n'auroit cru qu'il  
qu'il

qu'il se seroit rendu à des preuves aussi authentiques ? Pour moi , qui n'avois à cette affaire qu'un intérêt de bienfaisance , je me reposois de son éclaircissement sur l'évidence des preuves alléguées , & sur la force de ma conviction. Hélas ! que les lumières humaines sont sujettes à erreur ! & que la perfidie est ingénieuse ! Je respirois à peine de toutes ces alarmes , lorsque je fus avertie qu'une Dame arrivée à la porte de mon Abaie dans un carosse à six chevaux , demandoit à me voir. On l'amena à mon parloir , où j'étois alors avec deux de mes Religieuses , mon Chapelain & deux Gentilshommes du voisinage. Ciel ! quel fut mon trouble , quand je vis entrer le Colonel , & que la Dame qu'il menoit ressembloit à ma sœur ! Elle me salua d'un air assuré , elle me parla , je reconnus sa voix , j'en frémis , & je perdis tout sentiment. Je repris mes forces , & l'ayant envisagée de nouveau , je ne pus méconnoître la ressemblance : ses yeux , sa bouche , sa taille , ses discours , ses larmes même me disoient que c'étoit ma sœur ; mais le souvenir de sa mort s'opposoit à la reconnoissance. Allez , lui dis-je d'un ton sévère , allez , Madame , porter ailleurs vos impostures , & n'en couvrez pas la honte , d'un nom aussi cher à mon souvenir que celui de ma défunte sœur. La Dame s'attendrit , & me racontant en deux mots une particularité qui regardoit

ma mère, & qui n'étoit connue que de nous deux, elle s'avança pour m'embrasser à travers la grille. La voix du sang réveillant alors en moi la nature ensevelie dans mes doutes, je reconnus celle que je croyois dans le tombeau. „ Que „ vois-je, m'écriai-je, & qu'entens-je? „ C'est donc vous, ma chère sœur, que „ j'ai tant pleurée, & vous vivez encore! Est-ce bien vous, ma sœur, n'est-ce pas une illusion? „ Je m'approchai pour lui donner la main; mais ne pouvant soutenir ces mouvemens confus de joie, de tristesse, d'inquiétude & de tendresse qui se mêloient dans mon ame, je tombai dans une espèce d'extase, qui m'ôta l'usage de la parole. Je restai immobile; & quand je réfléchis sur ce moment, je m'étonne que je vive encore. Ma sœur, ( car enfin, Mesdames, c'étoit elle-même, ) ma sœur fondant en larmes, me demanda pardon de la douleur qu'elle m'avoit causée, & me dit que tout ce qu'elle avoit fait étoit excusable; puisqu'elle ne l'avoit fait que pour plaisir à son époux, qu'elle me présentoit, & pour qui elle me demandoit un peu d'amitié. Le Colonel se jettant aussi à genoux, me pria de reconnoître son épouse pour ma sœur, & de souffrir que les Notaires qu'ils avoient amenés avec eux en dressassent l'Acte, pour ne pas les exposer eux ni leurs enfans à la mendicité. Ah! c'en étoit trop, Mesdames,

pour



pour mon pauvre cœur; toutes ces idées m'accablèrent, & je tombai dans un évanouissement, qui obligea mes Religieuses à me porter sur mon lit.

La compagnie que j'avois avec moi étoit restée dans le silence, & dans la surprise d'une scène si rare & si sensible. Le Colonel, occupé de ses intérêts, fit interpellier ceux qui étoient avec moi, de signer au procès verbal, dressé par le Notaire; mais les Gentilshommes & mon Chapelain, qui n'entendoient encore rien à ce mystère, appellèrent des valets, & le firent chasser, comme un insolent qui osoit venir m'insulter chez moi. Ils firent venir mes Officiers, ( car mon A-baïe à le droit de haute & basse Justice ) & ils instrumentèrent à leur tour contre le Colonel & sa compagnie. Ma sœur, craignant alors quelque violence qui auroit gâté l'état de ses affaires, engagea son mari à remonter doucement en carrosse, & ils s'en retournèrent coucher à . . . qui n'est qu'à deux lieues de chez moi. Cependant j'étois revenue de ma foiblesse, & je me trouvai environnée de toutes nos Dames, que mon évanouissement avoit allarmées. Leur inquiétude étoit extrême, j'étois hors d'état de les satisfaire; les noms de sœur, d'époux, d'enfans, auxquels je n'étois pas accoutumée, dérangoient absolument mes idées; & malgré ce que j'avois vu & entendu, mes doutes revinrent. J'aimois ma sœur,

mes larmes en étoient la preuve ; mais la crainte de la trouver coupable, jettoit dans mon esprit un cahos que je ne pouvois démêler. Je formois divers systêmes pour expliquer cette énigme, sans pouvoir l'éclaircir ; & je passai toute la nuit dans cette agitation, que l'on ne peut imaginer que quand on l'a éprouvée.

Le lendemain je reçus par un Exprès une Lettre, qui me dévoila tout le mystère. Elle étoit de ma sœur. Je frémis en l'ouvrant, & je la lus en versant des torrens de larmes. La Lettre étoit longue, aussi contenoit-elle d'étranges aveux. Ce n'est pas sans répugnance, Mesdames, que je vai vous en rapporter les principaux articles : car une sœur, quoique coupable, est toujours respectable. Mais la part que vous prenez à ma tristesse, qui est une suite de ses malheurs, me fait croire que le reste de son histoire ne servira qu'à augmenter votre compassion pour elle & pour moi.

Ma sœur commençoit sa Lettre par de longues excuses sur la conduite qu'elle avoit tenue à mon égard, & l'histoire qu'elle m'en faisoit me fit comprendre que toute sa dévotion n'avoit été qu'un voile pour me duper, & couvrir ses amours pour le Colonel qu'elle adoroit.

„ Elle avouoit que cet Amant n'ayant  
 „ pour tout bien que son Régiment, &  
 „ une Terre fort endettée, elle avoit  
 „ succombé à la tentation de l'enrichir à  
 „ mes

„ mes dépens , en se vengeant sur moi  
„ de l'inégalité du partage que mon on-  
„ cle & mon père avoient fait dans leurs  
„ testamens. Que c'étoit dans cette vue  
„ qu'elle avoit tâché de me séduire pour  
„ le Cloître par ses discours de piété ;  
„ & que l'évanouissement qu'elle avoit  
„ eu dans l'instant critique de ses Vœux ,  
„ n'étoit qu'un évanouissement de com-  
„ mande , afin de pouvoir prendre des  
„ mesures pour se tirer avec honneur du  
„ pas qu'elle avoit fait. Elle m'avoit  
„ encore , que dans l'incertitude du parti  
„ qu'elle prendroit , elle avoit saisi l'oc-  
„ casion de la mort de la vieille Reli-  
„ gieuse , pour sortir clandestinement.  
„ Mais le croiriez-vous , Mesdames ? ma  
„ malheureuse sœur avoit eu l'inhumani-  
„ té d'aller enlever le corps de la Dé-  
„ funte , & après l'avoir couché dans  
„ son lit , elle y avoit mis le feu , & s'é-  
„ toit échappée dans la confusion que  
„ l'incendie avoit causée. Le Colonel ,  
„ qu'elle avoit averti de son dessein par  
„ un Billet , s'étoit trouvé prêt à l'enle-  
„ ver , & il s'étoit retiré avec elle à Nan-  
„ cy en Lorraine , où ils s'étoient mariés  
„ six mois après avec les formalités  
„ ordinaires , & ils avoient une petite  
„ fille de leur mariage. Elle me man-  
„ doit enfin , que ne pouvant se résou-  
„ dre à soutenir mes regards après cet  
„ aveu nécessaire au rétablissement de sa  
„ fortune , elle alloit en Cour implorer

„ l'autorité du Roi, pour se faire ren-  
„ dre les biens de la famille.

Je ne puis, je n'ose même vous exprimer, Mesdames, tout ce que je souffris en lisant cette affreuse Lettre. Horreur, tendresse, indignation, vengeance, compassion, en un mot, toutes les passions dont un cœur peut être susceptible, je les éprouvai toutes, & successivement, & tout à la fois. J'eus besoin de toute ma religion, pour calmer ces mouvemens dont on ne peut se défendre à la vue d'une perfidie si noire. Grand Dieu! m'écriai-je, soutenez ma raison qui se perd dans cet abîme de tristesse; & pardonnez à ma malheureuse sœur, si elle est coupable des crimes dont cette Lettre l'accuse! Car enfin, Mesdames, j'en doutois encore, malgré son propre aveu. Il m'en fallut des preuves plus claires, & elles ne me manquèrent pas. J'envoyai cette Lettre au parent qui m'avoit écrit, & je lui conseillai d'obtenir un ordre pour faire ouvrir le caveau qui sert de sépulture aux Religieuses. On alla juridiquement à la tombe de la vieille Religieuse, que ma sœur avoit aidé à enterrer, & l'on trouva son cercueil vuide & ouvert, sans aucune marque de corruption, ni le moindre indice qu'il y eût jamais eu de corps. La chose n'étoit pourtant pas naturelle; car de la manière dont on ensevelit les Religieuses de cette Maison, les corps morts doivent s'y conser-

ver

ver très-longtems. On ne les met pas en terre, mais on les place chacune séparément dans de longues niches, pratiquées les unes sur les autres dans l'épaisseur de la muraille, & l'on en ferme l'embouchure par une pierre taillée exprès, d'environ un pied & demi en quarré, que l'on scelle exactement, à peu près à la manière d'un four; en sorte que l'air n'y pénétrant pas, les corps y durent plus longtems qu'ailleurs, sans exhaler la moindre odeur de corruption. Ce caveau, qui est sous l'Eglise, a une issue sur le Jardin: de cette façon il avoit été aisé à ma sœur d'ôter la pierre encore fraîchement scellée, & de la remettre sans que l'on s'en fût apperçu; d'autant plus que la vieille Religieuse étant de petite taille, & fort atténuée, ne devoit pas être fort pesante.

Il fallut me rendre à cette dernière preuve de la vie de ma sœur: mais que son retour au Monde eut d'amertume pour moi! Les larmes que j'avois versées sur sa mort prétendue, avoient au-moins quelques douceurs; parce que, malgré l'horreur des circonstances qui l'accompagnoient, elles étoient dans un certain ordre de piété qui les sanctifioit. Elles faisoient au-moins présumer que Dieu, dans sa miséricorde, auroit accepté le sacrifice d'une mort arrivée au fort de son zèle pour la Retraite. Mais que n'avois-je point à craindre pour elle de la Justice Divine, sur cet enchaînement de crimes?

Pouvois-je penser que le Ciel laisseroit impuni ce principe d'avarice & de jalousie, qui avoit été le pivot sur lequel ma sœur avoit ourdi sa perfidie contre moi? Cette hypocrisie méditée, tant d'actes sacrilèges, ce jeu continuel des choses les plus saintes de notre Religion, cette barbarie sur un cadavre, & le trouble de toute une famille, me paroissoient autant de motifs de craindre pour ma malheureuse sœur quelque coup terrible de la vengeance du Ciel, & ils devinrent dans mon cœur une source continuelle de larmes & d'affliction. Eclaircie sur le passé, je craignois pour elle un terrible avenir.

Quant à moi, je lui pardonnai de tout mon cœur ce qu'elle avoit fait pour m'attirer au Cloître; & loin de profiter du droit que sa Lettre, & l'aveu de sa séduction, me donnoient de faire annuler mes Vœux, je tins ferme contre les sollicitations que l'on me réitéra à ce sujet. Je bénis le Seigneur d'avoir tourné pour ma sanctification les mauvais desseins de ma sœur, & le priai de me donner la force de soutenir toutes ces épreuves. Enfin j'écrivis à ma sœur dans les termes les plus forts & les plus pressans que la tendresse & la religion purent m'inspirer, pour la prier de songer à son salut, & de penser à éviter par un sérieux retour sur elle-même les effets de la vengeance Divine. Hélas! la suite ne vérifia que trop cet avis prophétique!

que ! J'ignore l'effet que ma Lettre fit sur son cœur. Elle n'y répondit pas. Elle étoit à Paris, à solliciter la restitution de ses biens. Elle y avoit trouvé quelque protection auprès du Duc R . . . à qui elle avoit su peindre ses prétendus malheurs avec tant d'esprit, qu'il prit plaisir à s'en faire conter toute l'histoire. Les Gens de Cour sont ordinairement peu sensibles aux choses qui regardent la Religion, parce qu'elle est souvent l'objet de leurs railleries; ils ne connoissent de crimes que ceux qui vont à la mort, & le Duc R . . . est assez connu pour avoir raillé plus d'une fois sur les choses les plus sérieuses. L'idée de la Religieuse brulée le divertit beaucoup, & comme il étoit extrêmement badin, il ne pouvoit se lasser de rire de la supercherie qu'elle m'avoit faite pour avoir tout le bien. Ma sœur étoit jeune, aimable, spirituelle: avec ces qualités elle pouvoit tout espérer, dans une affaire surtout que le Duc traitoit de badinage. Aussi elle obtint au bout de quinze jours main-levée de tous ses biens, & le Colonel partit pour s'en mettre en possession. Elle me manda cette nouvelle, qui me fut assez indifférente, pour ne savoir si je devois m'en réjouir, ou m'en affliger. Mais ce qui me pénétra de douleur quelques jours après, ce fut d'apprendre que ma sœur restoit à Paris, où l'on parloit beaucoup des fréquentes visites que le

Duc R. . . . lui rendoit. Le Duc n'étoit point accoutumé à obliger gratuitement une belle Dame; & la Marquise d'A . . . qui étoit pour-lors sur les rangs , crioit par-tout contre la nouvelle favorite, dont elle craignoit les charmes. Cette nouvelle me fit frémir. J'en prévis obscurément les suites, j'en écrivis à ma sœur pour lui faire appercevoir le piège. Hélas! la catastrophe ne tarda point à justifier mes allarmes.

Mon beau-frère , qui aimoit passionnément son épouse, s'inquiéta du séjour qu'elle faisoit à Paris: il auroit souhaité qu'elle vînt partager ses soins pour le recouvrement de son bien, & la rappella en province. Ma sœur, qui avoit un goût naturel pour la vie de Paris, dont elle avoit été si longtems absente, ne put se résoudre à le quitter si-tôt. Elle s'en excusa sur la nécessité de s'y trouver à portée de lever les obstacles que les héritiers pourroient former à la mainlevée de ses biens. La Marquise d'A . . . qui prenoit ombrage de ce séjour, eut soin d'inspirer sous main au Colonel des soupçons sur la vertu de sa femme, & lui fit donner plusieurs avis anonymes des visites du Duc R . . . Le Colonel enfin se piqua des lenteurs de ma sœur, & revint à Paris pour tâcher de l'amener en province. Ma sœur lui promit tout, & ne tint rien. Peut-être même n'étoit-elle plus assez maîtresse d'elle-même, pour  
rompre



rompre les funestes liens qui la retenoient à Paris. Mon beau-frère me fit prier de lui en écrire encore: je le fis, & l'invitai tendrement de me venir voir: j'offris même d'aller la chercher, pour lui fournir un prétexte honnête de se retirer. En cela, Mesdames, je faisois un effort inconcevable sur moi-même, car sa visite ne me promettoit rien de fort réjouissant: cependant je crus devoir encore cette fois faire céder la nature à la Religion, pour retirer ma pauvre sœur du précipice où elle alloit tomber. Mais il étoit trop tard, & elle étoit engagée. Il y a même apparence qu'elle montra ma Lettre au Duc; car huit jours après on me signifia un ordre du Roi, qui me défendoit de sortir de mon Abaïe. Je courus risque dans cette occasion d'être encore une fois sacrifiée aux emportemens de ma sœur. Tant il est vrai qu'on n'est jamais criminel à demi, dès qu'une fois on a franchi les bornes légitimes que la Vertu a mises dans tous les cœurs!

Le mien, accoutumé depuis longtems à la tristesse, abandonna à la Providence le soin de ma sœur, & je me contentai de faire des vœux continuels pour son retour à elle-même. Son mari, devenu jaloux jusqu'à la fureur, se seroit porté à quelque violence, sans le respect dû au Duc. Mais comme il craignoit lui-même qu'on ne l'arrêtât sous quelque prétexte,

il

il diffimula son chagrin, & affecta de rendre sa confiance à son épouse, qu'il comptoit ramener en province au printemps suivant. On les voyoit souvent ensemble; ma sœur le mettoit de ses parties de plaisir, & chacun auroit juré qu'ils étoient ensemble le mieux du monde. Je ne déciderai pas si leur réunion fut sincère, parce qu'il n'appartient qu'à Dieu de sonder les cœurs; mais l'évènement qui suivit, donna beaucoup à penser.

On étoit alors dans les plaisirs du Carnaval, & ma sœur, qui aimoit passionnément la Danse, fit partie avec son mari d'aller en masque au Bal de l'Opera, avec quelques Dames qu'elle lui nomma, lui laissant le choix des amis qui viendroient les prendre pour les y mener. On a toujours cru que le Colonel avoit pris cette partie pour un rendez-vous. Quoi qu'il en soit, ma sœur s'habilla pour ce divertissement, & à l'heure qu'elle se dispoit à partir, deux personnes masquées entrèrent dans sa chambre, & s'y enfermèrent. Elle les prit sans-doute pour les amis que son mari avoit choisis. Mais quels étranges amis! Ils s'approchèrent d'elle, & lui mettant le pistolet sur la gorge, ils lui présentèrent un poignard d'un côté, & du poison de l'autre, & l'obligèrent de choisir au plutôt l'un des deux. On ne lui laissa point apparemment beaucoup de tems pour se déterminer. La pauvre Dame choisit

choisit le poison. Il étoit sans-doute des plus subtils ; car suivant les conjectures que l'on en a tirées, il a dû faire son effet en beaucoup moins d'une heure de tems, puisque sa femme de chambre la trouva morte une demie heure après le départ des Masques. Quel funeste sort pour une personne si aimable ! Hélas ! faloit-il tromper son aînée pour jouir si peu du fruit de ses intrigues, & les terminer d'une façon si tragique ! Ah ! si l'on méditoit autant sur les suites du crime que sur la manière de le commettre, que l'on s'épargneroit de remords & de tourmens !

J'ignorai pendant huit jours ce triste évènement, qu'on me fit annoncer par le Prieur de . . . . homme propre à ces sortes de commissions. Après m'y avoir préparée par beaucoup de préliminaires, il me remit la copie d'un Billet de mon infortunée sœur, que l'on avoit trouvé commencé sur sa table. Il n'y avoit que six lignes, qui contenoient à peu près en substance ce qui suit, avec cette adresse.

## A M A S O E U R.

„ Je meurs, sans savoir à qui je dois  
 „ ma mort. Les auteurs s'étoient mas-  
 „ qués. Ils m'ont présenté le pistolet.  
 „ O Dieu, que je souffre ! . . J'ai préféré  
 „ le poison au poignard. Ah ! je me  
 „ meurs.

„ meurs . . . Seigneur , pardonnez-leur  
 „ cette violence , & à moi toutes mes  
 „ fautes. Je vous en demande pardon,  
 „ ma chère sœur , & vous recomman-  
 „ de ma pauvre fille . . . Ah que je  
 „ souffre ! Adieu . . . je me meurs . . .  
 „ Adieu , chère sœur . . .

Est-il nécessaire , Mesdames , de vous dire que cette nouvelle & ce triste Billet me jettèrent dans une affliction inconcevable ? Je sentis renaître toute ma tendresse pour cette infortunée sœur , dont le souvenir me coute encore des larmes. „ C'est est donc fait , m'écriai-  
 „ je , & le Ciel a frappé ce coup que je  
 „ redoutois ! Ah ! plaîse à Dieu que ce  
 „ soit dans sa miséricorde , & non dans  
 „ sa sévérité , & qu'il ait accepté le re-  
 „ pentir tardif de ma misérable sœur ! . . .  
 „ Ah , ma chère sœur ! pourquoi avez-  
 „ vous méprisé mes avis ! . . . Je l'avois  
 „ prévu , ce sort terrible qui nous sépa-  
 „ re . . . Mais qu'est devenue votre ame ?  
 „ Une mascarade est-elle une disposition  
 „ prochaine à la mort ” ? . . . Enfin , Mes-  
 „ dames , je pleurai , je gémis sur ce triste  
 évènement , bien moins par les endroits sensibles à la Nature , que par ceux qui ont rapport à la Piété. Le Prieur essaya de me calmer par les tours ordinaires à ces Consolateurs de profession ; mais ma douleur étoit trop vive pour recevoir si-tôt quelque adoucissement.

Le silence du Colonel à mon égard ;  
 fa

sa fuite, qui suivit de près; l'enlèvement des bijoux, des nipes & de tout l'argent de ma sœur après sa mort, donnèrent lieu à le soupçonner de l'avoir avancée. Ceux qui l'en chargeoient, appuyoient leurs conjectures sur la tranquillité qu'on lui avoit remarquée au Bal, pendant l'absence de sa femme. Elle n'étoit pas naturelle en effet, dans un homme dont la jalousie avoit éclaté jusqu'à menacer le Duc. D'autres prétendoient que ma pauvre sœur pouvoit bien être autant la victime de la jalousie de sa rivale, que de celle de son mari. Quoi qu'il en soit, le Colonel demeura chargé de ce crime détestable, & il n'a pas reparu depuis. Le Duc, qui en prit la vengeance fort à cœur, prit la peine de m'en écrire, en m'annonçant la révocation de ma Lettre de cachet. Quelque tendre & polie que fût sa Lettre, je m'en trouvai offensée, & je me contentai de l'en remercier sèchement, & de le prier d'oublier & l'auteur & la victime de cet attentat. Bien des gens ont cru qu'il fut encore plus puissamment sollicité d'étouffer cette affaire, par une personne intéressée à répandre de l'obscurité sur le genre de mort de ma sœur, dont on ne parla plus qu'à l'oreille. Quant à moi je m'occupai à la pleurer, & à employer le crédit de mes amis pour conserver à ma nièce (unique & triste fruit des amours de ma sœur) le peu de bien qui

qui lui reste. On lui a nommé des tuteurs étrangers, dont les soins seront apparemment moins intéressés; & cette enfant doit m'être remise jusqu'à l'âge de vingt-quatre ans. Cette chère nièce est actuellement dans un Couvent à Nancy, où sa mère la laissa en revenant en France; & je dois l'y prendre en partant d'ici, pour la ramener avec moi. Je me propose de l'élever sous mes yeux, & de la précautionner contre les dangers du Monde, par la représentation continuelle des malheurs de sa mère. Je me flatte que cet exemple domestique est une des plus puissantes leçons que je puisse lui faire, pour lui inspirer les sentimens de la solide Vertu, & la lui rendre précieuse, même par amour-propre.

Affurément, Madame, dit alors la Duchesse, cette histoire, ses circonstances & son dénouement ont quelque chose de bien triste & de bien touchant. J'en suis toute attendrie, & je ne comprends pas que vous ayez pu soutenir ces étranges évènements. Il faut, dit Milady, que Madame ait une force d'esprit bien supérieure, & une vertu bien rare pour n'avoir pas voulu rompre des engagements qui la condamnent à la retraite, tandis qu'elle seroit si utile à la consolation de sa famille. Hélas! ajouta le Comte, le malheur a ses ressources; & je suis sûr que Madame  
en

en a trouvé beaucoup dans la retraite, qui me paroît l'unique consolation des Malheureux. Je le suis moi-même; & il me semble que je le serois moins, si je pouvois trouver quelque Désert où rien ne pût troubler ma rêverie. La belle idée! s'écria Mr. Lake en riant. Croyez-moi, Monsieur le Comte, le vrai remède à la mélancolie la mieux fondée, est de la dissiper dans le commerce du Monde. Allons, allons Mesdames, dit-il en donnant la main à la Duchesse, il faut retourner au Bourg, de peur qu'il ne prenne envie à Mr. le Comte de se faire Hermite en ce lieu. Il y trouveroit une maison toute prête... Sa faillie réveilla un peu la gayeté que le récit de l'Abesse avoit amortie, & l'on reprit le chemin de Spa.

Il étoit heure de dîner quand nous y arrivâmes, & nous allâmes droit à table, où nous trouvâmes de nouveaux visages. Il étoit arrivé beaucoup de monde la nuit précédente, & ce même matin: la plupart venoient de Chaud-Fontaine, où bien des gens vont se préparer au régime de Spa par ses Bains purgatifs. Ils nous racontèrent tant de choses des agrémens de ce lieu, que je regrettai de n'y avoir pas été auparavant. Le Marquis, qui ne le connoissoit pas, marqua beaucoup d'envie d'y aller. Nous en fîmes la partie entre nous, en cas que les Dames n'en voulussent pas être, & nous la re-

mêmes après leur départ. Mr. Lake, toujours prêt d'aller où le plaisir l'appelloit, se chargea de le leur proposer, & nous allâmes chez elles d'abord après dîner. Milady accepta la partie. La Duchesse voulut que l'Abesse en fût, & nous l'allâmes chercher. Elle se fit un peu prier, mais enfin elle y consentit. Les Dames nous laissèrent le soin d'en régler les voitures. Nous envoyâmes à l'heure même retenir des chevaux; mais comme d'autres les avoient arrêtés pour une promenade qu'ils devoient faire le lendemain, notre partie fut remise au jour suivant. L'Abesse, qui avoit son propre équipage, y offrit une place à la Duchesse & à Milady: les deux autres Dames prirent une chaise, & nous arrêtâmes que les femmes de chambre iroient dans une autre, & que nous escorterions la compagnie à cheval.

Des parties ainsi brusquées ont toujours beaucoup plus d'agrément, (nous l'avions déjà éprouvé à Franchimont, ) & celle-ci n'en manqua point. Le plaisir seul de la régler en fut un fort grand pour la compagnie, & nous nous y livrâmes avec tant de goût, que nous nous promenions sans savoir où nous allions, & sans dessein fixe, tout occupés du voyage de Chaud-Fontaine. Cette distraction nous mena insensiblement sur le chemin d'Aix-la-Chapelle. Mais... où allons nous, dit la Duchesse? Chacun se fit la même question,



tion, sans pouvoir y répondre. Je crois, dit l'Abesse, que ces Messieurs nous mènent en pèlerinage à ces Croix qui sont au haut de la Montagne . . . Et pourquoi non, Madame, répondit Mr. Lake ? Savez-vous que c'est le plus bel endroit du monde, & qu'il n'est pas permis de partir de Spa sans y avoir été faire un tour ? Nous voilà presque à mi-chemin, je vous conseille de faire la route entière. Jugez, continua-t-il, des belles vues que l'on y doit trouver, par les charmantes perspectives que l'on découvre d'ici. Mr. le Comte y pourra choisir quelque place à souhait, pour bâtir son Hermitage . . . L'air étoit clair, il ne faisoit pas fort chaud ce jour-là, & nos Dames étoient dans leur humeur ambulante. L'on résolut de grimper les Montagnes. Pendant qu'on faisoit une petite halte pour respirer, le Marquis dépêcha son valet au Bourg, pour faire apporter quelques bouteilles de vin de Rhin, en cas que les Dames eussent besoin de se rafraîchir. Mr. Lake, qui l'entendit, le chargea secrètement d'avertir Mr. Gratiani de cette partie, afin qu'il pût imaginer quelque petite fête pour surprendre les Dames, & lui marqua la seconde Croix pour rendez-vous.

Après avoir donné ces ordres, Mr. Lake revint auprès des Dames sans leur en parler, & les amusa à leur faire observer tous les environs de Spa, qui quoique

sauvages sont très-agréables dans la perspective. Comme il en connoissoit jusqu'au moindre sentier, il nous mena insensiblement jusqu'à la Croix la plus éloignée; c'est celle qui est du côté de Liège. Nous nous y reposâmes, car la route est difficile. Il me parut que c'étoit le point de vue le plus favorable au Bourg de Spa, & je tirai mon crayon pour en lever un Plan à *vue d'oiseau*. Je fus assez heureux pour y réussir, & chacun le reconnut à la première esquisse. Ce succès m'engagea à le perfectionner, tandis que la compagnie causoit avec un Paysan qui se trouvoit-là, & qui travailloit à défricher la Bruyère; car tous les environs de Spa ne produisent autre chose. La stérilité de ce terrain vient assurément de ce qu'il est plein de Mines, dont les vapeurs chaudes, sèches & tranchantes, écartent les parties les plus solides des Plantes, & brûlent leurs racines. Aussi ne voit-on jamais des Eaux minérales en des Pays gras. Quelqu'un demanda à ce Paysan, pourquoi on voyoit presque toujours de la fumée sur les Montagnes voisines; car en quelques endroits, on les prendroit pour les cimes du Mont Vésuve. Le Paysan nous apprit que c'étoit la manière de préparer la terre, avant que de l'ensemencer. L'Abesse, qui avoit du goût pour l'Agriculture, le fit raisonner sur cette manœuvre. Le bon-homme l'expliqua assez clairement à sa manière, mais  
dans

dans un langage que nous avons peine à entendre. En voici le précis.

Le Prince de Liège, nous dit-il, qui est notre Maître, est Seigneur de toutes les terres que vous voyez, & il seroit bien riche si elles étoient toutes labourables. Comme la chose est impossible, par la faute du terrain, & par le défaut d'hommes, parce que la moitié de ce Pays est occupée par des Prêtres, des Moines & des Religieuses, Son Altesse permet à chacun de prendre & de cultiver le terrain qu'il veut. On choisit ordinairement quelque endroit où les voitures ou les chevaux puissent arriver, & alors on se met à sonder la terre, pour défricher la place où la pierre est plus couverte de sable. Après qu'on a haché les racines de la Bruyère, on les range par monceaux, & l'on y met le feu: la cendre qu'elle produit tient lieu de fumier, & engraisse la terre, qui rapporte assez abondamment la première année, mais beaucoup moins la seconde. Sans doute, lui dit la Duchesse, que votre Prince tire quelque chose de votre récolte. Oui, Madame, le plus beau & le meilleur; car il faut lui payer la dîme des gerbes qu'on lève, sans compter ce que le gibier mange; encore n'ôseroit-on tirer dessus. Mais quel grain semez-vous dans vos terres, lui demanda l'Abesse? est-ce du Froment? Vraiment non, dit-il; avec toute notre travail, nous avons

encore bien de la peine à lui faire produire un peu d'Avoine, de Seigle ou d'Epautre. Ce terroir est si ingrat, que la terre même que nous brulons ne porte que deux fois. Cependant, quand on veut faire les fraix de la recharger de chaux, elle demeure en vigueur jusqu'à dix-huit ou vingt années de suite, & porte indifféremment toutes sortes de grains. Mais tout le monde ne peut pas risquer cette dépense. A ce qu'il me paroît, lui dit quelqu'un de la compagnie, la Chasse est excellente ici. Oui, oui, pour les Officiers du Prince, dit le bon-homme. Ils ne se nourrissent que de Perdrix, Gelinottes, Coqs de Bruyère, Chevreuils & Sangliers, qui sont ici très-abondans pour notre malheur. Son Altesse est si jalouse de sa Chasse, qu'il vaudroit mieux qu'un Payfan eut tûé son Père, que d'avoir été pris tirant sur un Lièvre. Nous sommes même obligés d'emmuser tous nos chiens, & de leur attacher un bâton au cou, pour les empêcher de quêter & de suivre le gibier; & si malheureusement nos chiens s'échappent sans être accommodés de cette façon, les Garde-chasses les tuent sans que nous osions dire un mot.

Ce bon-homme nous divertissoit par ses contes qui n'étoient pas dépourvus de sens, & nous prenions plaisir à l'entendre. Mais Mr. Lake s'apercevant que j'avois cessé de dessiner, fit signe au  
Mar.

Marquis d'engager les Dames à prendre le chemin de l'autre Croix, & nous nous remîmes en marche. Le bon-homme, à qui nous avons donné quelque argent pour boire, s'offrit à nous conduire par les sentiers les plus aisés, & nous arrivâmes à la Croix du milieu sans beaucoup de peine. Nous lui demandâmes pourquoi l'on avoit mis toutes ces Croix si près les unes des autres? Il nous dit bonnement, que c'étoit pour empêcher que le tonnerre ne vînt tomber sur le Bourg; que ce merveilleux préservatif avoit été révélé à un bon Père Capucin par St. François; & qu'en effet, depuis qu'elles étoient plantées sur ces Montagnes, la foudre avoit respecté les maisons de Spa. L'Abesse sourit elle-même de sa simplicité, que nous ne voulûmes pas relever, pour ne pas le scandaliser par des réflexions au-dessus de sa portée. Quelqu'un pourtant m'a dit depuis, qu'il n'y avoit d'autre mystère dans ces Croix, que la pieuse invention d'un Capucin, qui voulut en faire des perspectives dévotes, parce qu'elles répondent aux trois principaux points de vue de leur Couvent. Quoi qu'il en soit, le bon-homme y fit sa prière, & se mettoit en train de nous raconter bien d'autres merveilles, lorsque nous fûmes interrompus par le bruit des Cors de chasse & des Hautbois que Mr. Grattiani amenoit. Cette symphonie surprit agréablement les Dames, qui accusèrent

le Marquis de cette galanterie, Il s'en excusa, & Mr. Lake affecta d'en être également surpris. Le mystère s'expliqua une demi-heure après, par l'arrivée du Signor. Il étoit suivi de nos valets, qui apportoient un panier de bouteilles, & des biscuits, qui firent beaucoup de plaisir aux Dames. A cette symphonie succéda celle des Harpes & des Violons, qui s'étoient placés dans la Bruyère voisine, sans qu'on les eût apperçus. Les Dames se reposèrent jusqu'à six heures, qu'elles voulurent descendre. Mr. Lake les conduisit jusqu'au haut du chemin d'Aix, où elles trouvèrent des chaises pour les ramener. Il y avoit aussi des chevaux pour nous tous, pour nos valets, & pour les Cors de chasse. Il obligea les Dames de se placer dans les voitures, & nous força de monter à cheval, quoique nous n'eussions ni bottes ni éperons; & nous descendîmes la Montagne au son des Instrumens. Quand nous fûmes vers le bas, l'Italien pria les Dames de descendre, pour grimper à un petit Cabinet de verdure, célèbre parmi les Bobelins sous un nom que l'on ose à peine prononcer devant les Dames. Elles s'effarouchèrent d'un nom si grossier, & s'excusèrent d'y monter, sur la fatigue de leur promenade; mais il les en pria si instamment, & Mr. Lake les en pressa aussi si fort, qu'elles eurent la complaisance d'y aller.

Ce lieu, qui n'est autre chose qu'un  
petit

petit cabinet, n'a rien de vilain que le nom qu'il porte; apparemment pour avoir été la scène de quelques vieilles galanteries. Il domine sur tout le Bourg, & la vue y est charmante. Il est à mi-côte, & tout propre à faire un lieu de plaisir. Mr. Gratiani y avoit fait servir une collation, aussi propre que le peu de tems qu'il avoit eu pouvoit le permettre. Il y avoit des confitures sèches & liquides, toutes fortes de biscuits, des écrevisses, enfin de tout ce que l'on trouve à Spa. Cette galanterie imprévue charma les Dames, elles se mirent à table, & y firent le petit souper des *Bobelins*. On s'y réjouit beaucoup. La symphonie s'y étoit rendue, & soulageoit les Cors de chasse & les Hautbois, que le Signor avoit soin d'animer avec force bouteilles. Cette Musique nous mit tous en joie. L'Abesse, le Marquis & le Comte oublièrent leurs malheurs, & chantèrent chacun à leur tour. Il n'est point en effet de mélancolies qui puissent tenir contre ces innocens plaisirs; & je crois que sans eux les Eaux de Spa, toutes merveilleuses qu'elles sont, feroient bien moins de miracles. Quoiqu'il en soit, nous fîmes l'honneur entier à la fête de Mr. Gratiani. Il accompagna ce petit Divertissement de tant de politesse, qu'il nous engagea de rester jusqu'au petit soir dans ce joli endroit; & si le terrain avoit été assez grand pour y danser, les Dames y auroient accepté le

Bal, tant cette petite fête leur plaffoit. La symphonie nous suivit jusqu'au Bourg, nous y rentrâmes au bruit des Instrumens, & notre Cortège qui avoit l'air d'une Cavalcade, y porta la joie. Chacun mit la tête à la fenêtre pour nous voir passer, & l'on vint emprunter notre symphonie pour un Bal qui se donnoit, où l'on invita les Dames. Elles remercièrent, parce qu'en effet elles devoient être fatiguées; & elles prièrent le Signor Gratiani de céder les Violons à la compagnie qui les demandoit. La Duchesse nous retint jusqu'à dix heures chez elle, après quoi elle nous congédia jusqu'au lendemain, où elle nous invita encore à la Sauvenière, s'imaginant que notre gayeté étoit un effet de ses Eaux. Ce qu'il y a de vrai, c'est qu'elles nous convenoient davantage après la petite débauche que nous avons faite, vu qu'elle a des qualités rafraîchissantes; au lieu que nous aurions couru risque de nous enivrer à la Géronstère, dont les vapeurs auroient réveillé les fumées du vin que nous avons bu la veille.

Personne ne manqua au rendez-vous, le Signor Gratiani s'y trouva aussi, & depuis ce jour il fut beaucoup plus assidu avec nous qu'auparavant. Les Dames lui firent la guerre sur son humeur volage, & le prièrent de venir prendre quelquefois part à nos conversations, pour se payer de la peine qu'il avoit prise de nous raconter son histoire. Elles lui fi-

rent



rent aussi quelque politesse sur son impromptu de la veille, dont elles le remercièrent de nouveau, & nous partîmes. Nous trouvâmes encore la Sauve-nière obsédée de la Troupe Ecclésiastique & Monachale, dont nous eûmes peine à percer les rangs pour approcher de la Fontaine. Un des Moines à qui nous avions donné l'aumône la veille, ayant reconnu la Duchesse, lui fit faire place, & lui présenta un gobelet. La Duchesse l'alloit boire, mais tout à coup elle le renversa avec un air de dégoût qui ne lui étoit pas ordinaire. Elle n'attendit pas même que nous lui demandassions la raison de sa répugnance. Fi! nous dit-elle, sortons d'ici, & ne buvons pas; j'ai vu une femme qui se lave les pieds dans la Fontaine... Dans la Fontaine! s'écria l'Abesse. Ah! c'est un sacrilège qui ne peut rester impuni. Mais ne vous trompez-vous pas, Madame, lui dîmes-nous? La Duchesse assura si positivement qu'elle l'avoit vu, que je fendis la presse avec Mr. Lake, pour avoir raison de cette affaire, en prendre des témoins, & dresser notre plainte au Capitaine ou Major de Spa. Nous vîmes effectivement une femme qui avoit le pied dans l'eau, & qui buvoit actuellement. Mr. Lake couroit à elle pour l'en arracher; mais j'observai assez à tems que l'Eau dans laquelle elle avoit plongé le pied, n'étoit pas celle de la Fontaine même,

me, mais une espèce d'égoût qui est tout contre. Les Dames, à qui quelqu'un avoit déjà assuré la même chose, s'étoient approchées pour s'en convaincre par leurs yeux ; & quand la femme eut fini sa cérémonie, nous bûmes tous sans répugnance. Nous demandâmes à un jeune Prêtre fort alerte qui se trouvoit près de nous, ce que signifioit cette singularité, si c'étoit un acte de Dévotion, ou une pratique de Médecine ? C'est, nous dit-il, l'un & l'autre, à ce qu'elle croit ; & ce n'est à mon avis qu'une extravagance, contre laquelle pourtant on n'oseroit ici crier trop haut à cause du peuple. Ce trou, dit-il, où vous lui avez vu mettre le pied, n'est proprement qu'une pierre creusée exprès, par où la grande Fontaine se décharge du superflu de ses eaux en hiver, & lorsqu'elle n'est pas fréquentée. Le hazard a voulu que ce trou, qui ne ressemble pas mal à un grand sabot, ait paru à quelques-uns avoir la forme d'un pied d'homme, & sur cela la Dévotion a bâti une grande histoire. Les bonnes gens du Canton ont imaginé, contre toute vérité, que *St. Remacle*, Patron de Spa, avoit demeuré ici ; que la Cabane que vous voyez est bâtie sur les débris de son Hermitage ; & que la vertu de cette Fontaine est une suite miraculeuse du séjour qu'il a fait en ces lieux. On a embelli cette histoire de plus d'une merveille,

veille; car il n'en coute pas plus, quand on est en train d'imaginer. Il a été révélé à quelque Dévote, que le bon Saint étant un jour en prière, & s'y étant endormi, son pied s'y étoit enfoncé, & y avoit laissé l'empreinte que vous voyez, pour lui faire confusion de cette petite faute. Mais comme il la répara sans-doute dans la suite par sa ferveur, il a laissé dans ce trou une impression de sainteté très-fertile en prodiges. Ce trou, que l'on appelle pour cela *le pied St. Remacle*, convient, dit-on, à toutes sortes de pieds de quelque grandeur qu'ils soient, & on regarde cela comme une merveille. Mais ce qui vaut bien mieux, continua l'Abé en riant, c'est que toute femme qui ne peut avoir d'enfans, y trouve la fécondité après avoir bu neuf verres de cette eau pendant neuf jours de suite, ayant le pied dans cette bénite pierre. C'est-là ce que faisoit la femme qui vous a paru se laver dans la Fontaine, & elle croit fermement qu'au bout de neuf mois le miracle s'opèrera.

Je n'en doute pas, dit Mr. Gratiani, si son mari est aussi jeune & aussi crédule qu'elle. Ah! Monsieur, repartit l'Abé, le miracle n'est pas si facile: car cette femme, qui n'a pas trente ans, a déjà usé quatre maris, sans compter sept ou huit gros galands dont elle étoit veuve dès l'âge de vingt ans, sans avoir un seul enfant. Jusqu'ici elle ne s'en est pas ex-  
trê-

trêmement fouciée : mais son quatrième mari , qui est fort riche & fort vieux , la menace de ne lui rien laisser , si elle demeure sans enfans. Le trait seroit fatal ; car elle s'est toujours flattée d'étendre son douaire sur tout le pays , dont elle a déjà mis les trois quarts à contribution. Oh bien , dit la Duchesse , je ne m'étonne plus de sa dévotion ; mais je la crois mal placée , & je pense qu'un joli petit Saint , un peu plus jeune , rendroit le miracle plus sûr. Je vois bien , Madame , reprit l'Abé d'un ton goguenard , que vous ne connoissez pas *St. Remacle*. Rien ne résiste à sa vertu. Il a su plus d'une fois attendrir les pierres ; en voici encore une vis-à-vis la Fontaine , qui conserve l'empreinte de sa main. L'Abé , en disant cela , nous montra une pierre , où l'on voit en effet une figure assez informe de doigts étendus , qui n'est qu'une de ces bizarreries de la Nature , qui se plaît dans ces sortes de jeux. . . . Oh pour le coup , dit Milady , je me rends. Honneur à Mr. *St. Remacle* ; car , à en juger par les traces de ses pieds & de ses mains , il doit avoir été un des plus grands Saints qui fut jamais , Sans-doute il étoit parent de *St. Christophe* ; & assurément si Rabelais l'avoit connu , il l'auroit mis dans la généalogie de son Pantagruel. La pensée de Milady nous fit faire à tous des éclats de rire. Mais doucement , dit l'Abé ,  
car

car si ces Liégeois nous entendoient , nous serions lapidés.

Mr. l'Abé a raison , dit le Marquis , & je me suis trouvé dans le cas. Étant assez jeune encore , je fus en garnison à Abbeville en Picardie. Quelques Officiers de notre Régiment me mirent d'une partie qu'ils faisoient à un petit Bois , à demi-lieue de la Ville. Dans cet endroit il y a une Chapelle dédiée à un *St. Millefort* , qui guérit , dit-on , les enfans de la fièvre , des vers , & de ce qu'on appelle la Maladie Angloise. Nous vîmes quantité de Nourrices qui y apportoient leurs enfans , & nous allâmes voir la cérémonie. Elle est dans le même goût que celle-ci. Il y a une pierre consacrée par leur *St. Millefort* , sur laquelle il faut asseoir trois fois ces pauvres petits enfans à nud. Cette bizarrerie me fit rire. Les femmes en furent si scandalisées , que sans l'arrivée de mes amis qui y régaloient la Vicomtesse de Melun , & quelques Dames des plus qualifiées du Pays , j'aurois été mis en pièces. J'en fus quite pour quelques égratignures , & quelques sottises que j'essuyai.

Parlons donc plus bas , reprit l'Abé , & venez voir encore une Relique précieuse ; c'est le four où *St. Remacle* cuisoit son pain. Ce four n'est qu'un trou assez petit , naturellement creusé dans une roche voisine , & qui n'est pas mesuré à  
l'ap.

l'appétit que devoit avoir un Saint de cette taille, si son estomac étoit proportionné à ses pieds & à ses mains. Nous vîmes cependant plusieurs personnes aller après nous regarder ces bagatelles, & les baiser avec un grand air de vénération : tant l'esprit de Superstition a de force pour métamorphoser les choses les plus viles, & consacrer les idées les plus ridicules !

Etant revenus à la Fontaine pour boire quelques verres, nous y trouvâmes le Médecin que nous avions vu les jours précédens à Géronstère. Il vint saluer les Dames, qui lui demandèrent ce qu'il venoit faire à cette Fontaine. Il répondit qu'il y étoit venu la goûter encore, avant que de repartir ; parce qu'il méditoit de travailler à son retour sur ces Eaux, & qu'il vouloit s'assurer de l'inconstance dont on les accuse à l'égard de leurs minéraux, qu'elles varient quelquefois suivant les saisons, étant sensibles à l'accroissement & au décroissement de la Lune. Il nous fit comprendre que les divers Traités des Eaux de Spa imprimés jusques-là, excepté celui de Henri de Heers, & la Dissertation de Mr. Chrouet, lui paroissoient mal digérés ; & qu'il croyoit devoir ce service au Public, en lui communiquant les observations qu'il avoit faites depuis vingt ans qu'il en étudioit les principes. Il nous dit encore qu'il avoit coutume de venir tous les ans à Spa,

Spa passer cinq ou six jours, pour observer la nature de ces Eaux, dont les Médecins & les Particuliers abusoient trop souvent, les uns par ignorance, & les autres par indiscretion. On est si fort persuadé en général, dit-il, du pouvoir des Eaux Minérales, qui sont très-abondantes dans le Pays de Liège & les environs, qu'il suffit qu'il y ait du minéral dans quelque Fontaine, pour que, sans en examiner les qualités, on y envoie indifféremment tous les Malades, non seulement aux Eaux de Spa, mais à celles de Bru, d'Isier, de Chevron & de Nivarlet, Villages assez près d'ici, & qui ont aussi des Sources métalliques & minérales, mais toutes différentes dans leurs principes & dans leurs effets. Il arrive de-là, que quantité de personnes à qui elles ne conviennent pas, s'en trouvent mal & décrient nos Eaux, au lieu que tout le blâme devoit retomber sur ceux qui les ordonnent. Voilà par exemple, dit-il, un Professeur de Louvain, que je trouvais en arrivant ici à Géronstère. Il y étoit venu sans savoir qu'il y eût quelque différence dans nos Fontaines, & avoit choisi celle-là comme la plus gaye. Son Médecin lui avoit seulement ordonné les Eaux de Spa en général. Il buvoit seize verres comme les autres, & n'en rendoit pas un. Son estomac s'étoit gonflé, il ne pouvoit même plus se soutenir; il avoit l'air d'un homme ivre; il ne pouvoit

ni dormir, ni manger; & cependant il s'efforçoit encore de boire. J'en eus pitié, je lui fis quelques questions, je sus enfin que son mal demandoit des rafraichissemens. Je lui conseillai de venir à la Sauvenière, je l'y amenai moi-même, & le même jour il rendit une quantité prodigieuse d'eau. Ce n'est aujourd'hui que le quatrième jour qu'il en prend; cependant le sommeil & l'appétit lui sont déjà revenus, & il se trouve à demi guéri. Il m'appelle son Sauveur, & voudroit me retenir ici, mais je repars demain. C'est dommage, Monsieur, dit la Duchesse, que vous ne fassiez pas ici votre séjour, vous seriez d'une grande utilité aux Malades. Pour nous, quoique nous nous portions bien, nous sommes charmées de vous entendre, & si vous preniez votre chemin par Chaud-Fontaine où nous allons demain, nous nous ferions un plaisir de vous y avoir. Le Médecin accepta la partie, à condition qu'on lui permettroit d'aller coucher à Liège, où il étoit attendu.

Comme il étoit extrêmement au fait de tout ce qui regardoit ces Fontaines, nous lui fîmes plusieurs questions sur celle où nous étions, & sur la petite Source de Groesbeek. Nous lui demandâmes aussi, ce qu'il pensoit de la vertu prolifique de St. Remacle. Il en rit de tout son cœur, & nous dit franchement, qu'il étoit bien honteux pour sa Religion, qu'elle auto-  
risât



risât des puérilités aussi ridicules. Mais que voulez-vous, dit-il? tant qu'il y aura des Moines, il y aura des Miracles; c'est-là la base de leur cuisine. Cependant, ajouta-t-il en riant, dans l'espèce de prodiges dont nous parlons, les bons Pères sont très-modestes, & ils ont toujours l'humilité de faire honneur à leur Saint de certains miracles éclatans, qui ne sont dûs qu'à la vertu de quelque gros Frère.

Il est vrai, dit-il, que la Sauvenière contient un peu de souphre, & qu'elle participe de quelques-unes des qualités de la Geronstère. Mais ces qualités sont tellement absorbées par le nitre & autres minéraux, que ce qu'elle tient de la Geronstère y est presque imperceptible, & n'en peut par conséquent produire les effets prolifiques. Elle est d'ailleurs très-différente en tout. Effectivement, dit le Marquis, il me semble que la terre qui est autour de son bassin, est d'une autre couleur. Elle a aussi un autre goût, dit le Médecin. Sur le champ il alla ramasser avec un couteau un peu de crasse jaune comme de l'Ocre, & il nous en fit goûter. Cette terre, qu'il appelloit la *Rubrique*, étoit douce comme du sucre, au lieu que celle du Puhon pique la langue, & que celle de Geronstère est un peu acre. Il nous expliqua toutes les raisons de ces différences, d'une façon qui plut infiniment davantage à Mr. Lake, qu'à ceux de la compagnie, qui n'étoient pas



aussi avancés que lui dans la Chymie.

Le Marquis, pour ramener la conversation à la portée des Dames, demanda au Médecin si la source de Groesbeek étoit la même que celle de la Sauvenière. On le croiroit, dit-il, à les voir si près l'une de l'autre; car elles ne sont éloignées que d'environ dix pieds. Ce sont cependant deux Sources séparées. Mais quoiqu'elles ayent essentiellement les mêmes minéraux & les mêmes sels, il y a dans leurs effets quelques petites différences, dont tout l'avantage est pour la Sauvenière. Ces différences sont cependant si légères, que je conseille souvent indifféremment l'une au défaut de l'autre; & quand la Sauvenière tarit, on peut sans scrupule boire du Groesbeek. Il a été même un tems où l'on s'estimoit très-heureux d'y avoir recours; ce fut après le Tremblement de terre de 1692, qui maltraita beaucoup la Sauvenière. Elle en fut si considérablement altérée, qu'on ne la reconnoissoit plus, & qu'elle ne contenoit pas le tiers des minéraux qu'elle avoit auparavant. Cet affoiblissement étoit d'autant plus surprenant, que la Source de Groesbeek se conservoit dans toute sa force. Elle fut aussi pour-lors l'unique ressource des Malades; la disgrâce de sa voisine établit sa réputation, & fit connoître tout ce qu'elle valoit. Cependant les Habitans de Spa, affligés du malheur de la Sauvenière, la plus antique de leurs Fontaines,

taines, cherchèrent tous les moyens de la rétablir dans son ancien lustre. Il comprirent que cette altération ne pouvoit venir que du mélange de quelque Source d'eau douce, qui dans la secouffe & l'ébranlement du rocher se seroit unie à la Source minérale. Ils déparèrent avec beaucoup de précaution cette esplanade, & firent creuser doucement tout autour, pour découvrir d'où venoit le mal. Enfin, après beaucoup de peines, de sueurs & d'inquietudes, ils trouvèrent ici la veine d'eau douce vers l'Orient, & la détournèrent par un conduit souterrain dans ce petit Ruiffeau vis-à-vis de nous. Ce fut un grand bonheur; car cette Source, qui s'est accrue considérablement, eût entièrement absorbé la Sauvenière. Après cette découverte, on épuisa la Fontaine minérale pendant plusieurs jours de suite, & on s'apperçut qu'elle avoit repris ses premières qualités, qu'elle a toujours conservées depuis. Dès-qu'on fut sûr de sa réintégration, on abandonna le Groesbeek pour revenir à l'ancienne.

Cela est naturel, dit le Comte. Mais pourroit-on demander à Mr. le Médecin, sur quoi est fondé ce qu'il vient d'avancer sur l'antiquité de cette Fontaine? Il me paroît que cet honneur est dû au Pouhon, puisqu'il est au milieu du Bourg, que l'on a vraisemblablement bâti autour, parce que le concours y étoit plus grand, & que c'est-là qu'il a commencé, d'où

l'on peut conjecturer que le Pouhon a d'abord été connu. Permettez, dit Mr. Lake, que je vous dise que cette raison ne prouve rien; parce que le Bourg n'a pas toujours été où il est aujourd'hui; mais il étoit au lieu où sont encore ces mazes du côté de Liège, que l'on appelle *le Vieux Spa*. D'ailleurs, on a dû choisir le terrain le plus commode pour le Bourg, & vous m'avouerez que la situation de la Sauvenière n'est point habitable. J'en conviens, dit le Comte, mais je voudrois au-moins savoir s'il y a quelques raisons pour ajuger à celle-ci l'honneur de l'antiquité, & il me semble que cette curiosité n'est pas indigne de nous. Elle est très-légitime, répondit le Médecin; mais je vous avoue qu'il me seroit difficile de la satisfaire, n'ayant jamais lu sur cela rien de bien positif, & je ne sache point qu'aucun Auteur se soit donné la peine de remonter à l'origine de ces Fontaines. Oh! si cela est, dit Milady, vos Médecins de Liège sont donc bien négligens. Il me semble que des Fontaines qui donnent tant de lustre à leur Pays & à leur Pratique, méritoient bien cette attention. Elle eût été pour le moins aussi intéressante, que le détail ridicule que l'un d'eux nous fait dans son Livret que je viens de lire ici, dans lequel il nous décrit gravement jusqu'aux *vieux secrets* & aux *gazons où les Bobelins vont se soulager*. Le Médecin rit lui-même

me de la critique de Milady, & promit de satisfaire notre curiosité l'après-midi, autant qu'il le pourroit. On lui donna rendez-vous sur les trois heures chez Salpeteur, de qui l'on espéroit aussi tirer quelques lumières sur cette antiquité. La compagnie alla faire encore quelques tours de promenade sur la terrasse, tandis que je levois le plan de ces Fontaines; & quand j'eus achevé, nous retournâmes au Bourg.

Nous ne fûmes pas plutôt levés de table, que nous allâmes chercher les Dames pour les amener chez Salpeteur. Comme la compagnie étoit nombreuse, nous nous assîmes sur le parapet du Pohon. Le Médecin y étoit déjà, & dit aux Dames, qu'en cherchant dans son portefeuille, il y avoit trouvé des notes sur l'antiquité des Fontaines de Spa, qu'il ne croyoit pas avoir, & qui pourroient faire plaisir à la compagnie, si on vouloit lui permettre de les communiquer. On l'en pria avec empressement, & on lui promit toute l'attention possible: on s'en faisoit un plaisir, parce qu'il parloit très-poliment.

Ce n'est pas sans raison, dit-il, que l'on regarde la Sauvenière comme la plus ancienne des Fontaines. Il y a apparence qu'elle étoit connue à Pline, qui vivoit dans le premier siècle, & qui écrivoit sous les Empereurs Vespasien & Tite. J'ai dix raisons pour croire que c'est d'el-

le dont il parle au Liv. 31. de son Histoire Naturelle, Chap. 2. sous le nom de *Fontaine de Tongres*, & je n'en ai pas une pour penser le contraire. L'argument est fort, dit le Comte, & je me rends s'il est prouvé. Je l'espère, Monsieur, reprit le Médecin, permettez seulement que j'établisse mon opinion. Pline parle d'une *Fontaine de Tongres*, dont les Eaux salutaires sont extrêmement claires, & s'élèvent du fond de leur Source à la superficie par petites bulles, ou bouteilles; parfaitement transparentes. Il dit que ces Eaux sont acides, ferrugineuses, rafraîchissantes, qu'elles se troublent à la chaleur; & enfin qu'elles sont spécifiques pour guérir les Fièvres, pour évacuer l'Hydropisie, & sur-tout pour résoudre la Pierre & la Gravelle. Je vous demande, Mesdames; dit le Médecin, à laquelle de nos Fontaines la description de Pline convient le mieux?

Suivant ce que l'on nous en raconte, répondit l'Abesse, il est incontestable que c'est à la Sauvenière. Cependant, il semble que le Pouhon a sa part de ces qualités. Au-moins on peut l'y reconnoître à ces petites vessies d'eau qui s'y élèvent, comme à la Sauvenière. Mais ce n'est pas le tout, Madame, dit le Marquis, car à Tongres même, qui est une petite Ville ruinée à sept ou huit lieues d'ici, il y a aussi une Fontaine minérale, que les Habitans prétendent être celle dont  
Pline

Pline a parlé, & j'en ai goûté. Ma foi, la botte est pressante, dit Mr. Lake; voyons comment Mr. le Médecin s'en tirera.

L'objection n'est pas sans réplique, dit le Médecin, & je l'ai prévue. Tout le Pays que nous nommons aujourd'hui *Pays de Liège*, étoit autrefois connu sous le nom de *Pays de Tongres*; & c'étoit assez l'usage des Romains, d'étendre la dénomination d'une Ville, non seulement à son enceinte, mais au territoire qui en dépendoit: à peu près comme on appelle encore aujourd'hui du nom de *Hollande* en général, les six Provinces qui lui sont unies; & que l'on comprend sous le nom de *Hollandois*, tous les Peuples qui sont soumis aux Etats-Généraux. Quiconque auroit à parler de leur Commerce, diroit du Hareng & du Fromage de *Hollande*, plutôt que de dire du Fromage de *Delft*, de *Schiedam*, &c. ou de *Frise* même, d'où l'on en tire cependant la plus grande quantité. Aussi, suivant tous les Auteurs, on entendoit par *Tongres*, tout le Pays qui en relevoit, & dont elle étoit la Capitale. Elle a même été longtems le Siège des Evêques, qui fut ensuite transféré à *Mastricht*, & de-là à *Liège*, où il est enfin demeuré. Il n'est donc pas étonnant que Pline ayant à parler des Fontaines connues aujourd'hui sous le nom de *Spa*, les ait nommées *Fontaines de Tongres*, pour les désigner par un terme plus con-

nu. Car quel est le Romain qui se seroit avisé de chercher le Hameau de Spa dans l'étendue de l'Empire, où il ne faisoit alors qu'un point presque imperceptible, s'il n'eût été désigné par un nom plus célèbre? Quant à présent, à ce que Mr. le Marquis dit de la Fontaine minérale qui subsiste encore aujourd'hui à Tongres, il ne faut que la goûter, pour juger si c'est d'elle que Pline a voulu parler. Son goût & ses qualités n'approchent pas de la description que cet Auteur en fait; au lieu que les propriétés de la Sauvenière, & du Pohon même si vous voulez, y conviennent parfaitement, & en ont conservé jusqu'à présent les caractères. Aussi tous les Géographes & les Auteurs desintéressés placent à Spa la Fontaine dont Pline a parlé, & la désignent indifféremment sous les noms de *Sabenièrè*, *Savenir* & de *Boulon*, qui ne sont que des corruptions des noms qu'elles portent encore aujourd'hui. Reste à décider laquelle des deux est la véritable, du Pohon ou de la Sauvenière. Mais la question se décide en faveur de cette dernière, par l'analyse de leurs eaux & l'observation de leurs propriétés.

Tout le monde trouva le raisonnement du Médecin fort probable, & Mr. le Comte en convint. Mais la Duchesse se tournant vers le Sr. Salpeteur, lui demanda son avis sur cette Dissertation. Pour moi, Madame, dit-il, je suis d'opinion



pinion que nos Eaux sont les véritables *Eaux de Tongres*, & je crois que j'ai quelque chose d'écrit sur cela par un Curieux qui en recherchoit l'origine. On le pria d'aller chercher ce papier, il y fut. Tandis qu'il étoit allé chez lui, Milady demanda au Médecin, s'il étoit possible que dans la Chancellerie de Liège, ou dans les Régistres de Spa, il n'y eût rien d'écrit sur cela. Il répondit qu'il ne le croyoit pas, & promit cependant de s'en informer en passant, & de nous mander ce qu'il en auroit appris. On fit de nouvelles réflexions sur la négligence impardonnable des Médecins du Pays, & l'on engagea le nôtre à travailler sur ce point d'Antiquité. Il y a quelque apparence que l'on n'en apprendra jamais davantage, puisque les papiers les plus anciens de l'Evêché de Liège viennent d'être consumés dans l'incendie du Palais; car c'étoit-là que notre Médecin se flattoit de pouvoir en découvrir quelque chose. Pendant que nous en raisonnions, Salpêtre revint avec un air triomphant, qui nous annonçoit des découvertes merveilleuses. Notre joie s'accrut quand nous lui vîmes déplier un vieux papier, sale, enfumé, déchiré & à demi pourri, qu'il nous étala comme une Pièce authentique. Il en avoit l'air, & je crois même que le plus habile Titrier des Bénédictins se feroit trompé à la mine antique qu'il avoit. Dès que Milady vit cet-

te

te Pièce , elle s'écria en riant : Approchez, Mr. le Comte, & vous rendez à cette preuve; c'est ici sûrement l'Extrait Batistaire de la Fontaine. Nous étendîmes cette mystérieuse Pièce sur un papier blanc, on envoya chercher de la mie de pain pour la dégraisser, & c'étoit à qui la déchiffreroit le premier. La chose n'étoit pas difficile, l'Écrit n'avoit que cent ans. Il étoit Latin, & ne contenoit que des Extraits de Pline, de Guicciardin, & de quelques Auteurs contemporains de ce dernier, qui rapportoient en substance les raisons sur lesquelles notre Médecin s'appuyoit pour fonder son systême, qui étoit le même que celui des Auteurs cités. Il y a apparence que le Compilateur de ces Extraits étoit Médecin; car il assure avoir analysé & observé les Eaux aujourd'hui connues sous le nom d'*Eaux de Tongres*, & qu'il n'y avoit reconnu aucune des qualités que Pline décrit. Cet Écrit concluoit que les Eaux de Spa, surtout celles de la Sauvenière, étoient les véritables.

Il y avoit au bas de ce Mémoire, une Note d'une autre main, qui paroissoit plus récente. Cette Note étoit une conjecture des plus plaisantes sur l'étymologie du nom de *Sauvenière*. L'Auteur le dériroit du nom de *Sabinus*, qu'il faisoit Général des Romains. Il prétendoit que ce Général ayant été défait avec son Armée dans les Ardennes, avoit été obligé

bligé de chercher son salut dans la fuite ; & qu'après avoir longtems erré dans les lieux incultes & sauvages de cette antique & fameuse Forêt, il s'étoit arrêté près d'une Fontaine, à demi mort de soif & de lassitude. Dénué de tout secours, on prétend qu'il but de cette eau, & qu'il y trouva des qualités si rafraîchissantes & si extraordinaires, qu'il en publia les vertus par-tout où il passa. L'observation étoit digne d'un Général fugitif. L'eau du plus sale borbier pouvoit en pareil cas mériter le même honneur. On y alla sans-doute sur la parole de Sabinus, & l'on vérifia les propriétés de cette eau par des guérisons sans nombre. Une si merveilleuse découverte méritoit bien qu'on en fît honneur à ce brave fuyard. Aussi l'on prétend qu'on nomma cette Fontaine la *Source Sabinienne*, d'où par la suite des tems se sont formés les noms de *Sabenièrre*, de *Savenir* & de *Sauvenièrre*.

Oh ! Mr. Salpeteur, voilà des choses admirables, dit Mr. Lake ; mais c'est dommage que César, qui a remarqué tant de petites choses dans ses Commentaires, n'ait pas grossi de cette anecdote l'Histoire de ses Expéditions dans les Gaules. *Sabinus* cependant ne lui étoit pas inconnu. Il parle souvent d'un *Q. Titurius Sabinus*, qui étoit un de ses Généraux, qu'il avoit employé en diverses expéditions. Il avoit même assez bien réussi

réussi par-tout. Mais ce *Sabinus* pensa ruïner les affaires des Romains, dans ce même Pays où nous sommes. Il eut un différend avec *L. Cotta* son Collègue, pour savoir s'ils attendroient l'Ennemi, ou non, dans leurs quartiers. Ce différend est rapporté fort au long dans César, & l'on en voit encore des vestiges dans une Médaille dont l'Inscription porte son nom. *Sabinus* s'entêta de décampier, & fut la victime de son opiniâtreté : il fut tué en trahison par les ordres d'*Ambiorix* Général des Ennemis.

Voilà, dit Mr. Lake, qui démonte l'histoire de sa fuite, ou bien il faut que ce *Sabinus* n'ait pas été connu à César son Maître. . . Oh ! vous verrez, dit l'Abesse, qu'au lieu de ce *Sabinus*, ce sera quelqu'un de ces anciens *Sabins* qui aura découvert la *Sauvenière*; & je gagerois que les Habitans de Spa sont une Colonie Romaine. Eh pourquoi pas, dit-elle ? cette conjecture n'est-elle pas aussi probable que l'autre ? Vous en riez, dit la Duchesse, mais pour moi je trouve l'histoire bien imaginée; & fable pour fable, j'aime encore autant celle de *Sabinus*, que celle de *St. Remacle*.

Je conviens avec vous, Mesdames, dit le Médecin, que cette ingénieuse Généalogie sent la Fable, & vous trouverez bon que je la mette au rang de *St. Remacle*. Nous pouvons cependant inférer de ces vieux Contes, qu'il y a  
long-

longtems que ces Fontaines sont découvertes. Quelque négligence, quelque ignorance même que vous supposiez dans les Auteurs de ce Pays par rapport à ce point d'Histoire, il n'est pas probable que s'il n'étoit que du Moyen Age, il ne s'en trouvât aucun vestige, ni dans les Historiens du Pays, ni dans la Tradition des Peuples. Ce silence des Auteurs, les Fables même dont on obscurcit l'origine de nos Fontaines, prouvent par leur obscurité même, que l'époque de leur découverte est trop éloignée pour pouvoir la fixer. Il me semble enfin, que supposé que les Eaux de Spa soient les mêmes que celles de la Fontaine de Tongres, c'est une assez belle antiquité pour se dispenser de remonter plus haut; & l'on doit croire qu'elles ont été connues avant Pline, puisque cet Auteur en parle comme d'une Fontaine dont la réputation étoit déjà assez établie pour avoir été jusqu'à lui.

Je n'ai jamais été à Tongres, dit le Signor Gratiani, mais j'en ai lu quelque chose, sous un nom qui n'a nul rapport à ceux du Pouhon ou de la Sauvenière. L'Auteur que j'ai lu l'appelloit, si je ne me trompe, *Iserborn*. . . C'est à moi, dit le Comte, de défendre ici Mr. le Médecin, car ce mot est de mon ressort. C'est un terme Allemand, dérivé de celui d'*Iserbrun*, qui signifie *Fontaine ferrugineuse, minérale, ou acide*; & nous

nommons toutes ces Eaux dans notre Langue, du terme général d'*Iferbrun*, ou de *Saurbrun*. Ainsi cette difficulté ne fait rien contre le Systême de Monsieur; d'autant que quand on parle chez nous en général des Eaux de Spa, on les appelle souvent *Iferborn* ou *Iferbrun*. Mr. le Comte est bien généreux, dit Milady, de défendre son Adversaire; c'est-à-dire pourtant qu'il se rend à ses raisons. J'en fais de même, & je me déclare pour la Sauvenière. Ah! Madame, dit Salpeteur, est-ce que vous renoncez au Pouhon? Point du tout, dit-elle, je veux même en boire un verre. Salpeteur alla aussi-tôt chercher des gobelets, car chacun voulut boire, excepté l'Abesse, qui se réserva pour une tasse de Thé.

Le Médecin voulut l'en détourner, & lui représenta poliment, que le Thé ne s'accorde pas avec l'usage des Eaux Minérales, & qu'il étoit dangereux pour l'estomac. L'Abesse n'en voulut rien croire, & alléguâ sa coutume. La compagnie se rendit chez elle, pour lui donner le tems de le prendre; & le Médecin nous y suivit, en protestant toujours contre le danger du Thé. Quand nous fumes au logis de l'Abesse, il s'approcha de la petite table, & demanda permission de faire une expérience, qui convaincroit la compagnie de la solidité de ses raisons. Dès-que le Thé fut infusé, il fit apporter un gobelet de cristal plein  
de

de l'eau du Pouhon, & il versa dessus une cuillerée d'infusion de Thé un peu forte, qui fit un effet surprenant. L'eau devint violette à vue d'œil, comme si l'on y eût mis de la noix de galle, & un moment après elle se noircit. Il réitéra plusieurs fois l'expérience, & ayant doublé la dose d'infusion, l'eau se teignoit chaque fois, & devenoit plus noire à proportion de la quantité de Thé. Le Médecin présenta alors le gobelet à l'Abesse, & lui demanda ce qu'elle pensoit de ce mélange, & si elle croyoit que son estomac s'accommodât paisiblement de ce desordre. Il lui prouva enfin, que ce combat de liqueurs ne pouvoit qu'aigrir la fermentation des alimens, & troubler leur trituration, en irritant les fibres de l'estomac. L'Abesse se rendit à cette expérience, & nous remerciâmes l'aimable Médecin de ses avis & de ses lumières, qui n'avoient rien d'intéressé. Après cet amusement, nous allâmes nous promener aux Capucins, & nous revînmes à l'Auberge, où nous soupâmes de bonne heure, pour nous préparer à partir le lendemain au lever du Soleil pour les Bains de Chaud-Fontaine.

Il faisoit extrêmement chaud cette nuit, & les mouches, qui sont très-incommodes à Spa, nous firent une guerre si opiniâtre, que nous nous levâmes tous avant le Soleil. C'étoit un mal général: il en étoit sorti des essaims qui s'étoient

répandus par tout le Bourg, & tout le monde s'en plaignoit. Outre ces mouches nocturnes qui sont par-tout les mêmes, il y a à Spa une sorte de grosses mouches particulières à ce Pays, dont on est désolé pendant le jour, & sur-tout aux jambes. Les Dames comme les Hommes sont obligés d'y porter des bas de cuir, pour se défendre contre leurs piqures, qui sont extrêmement sanglantes; & c'est une des premières emplettes que l'on fait en arrivant à Spa. Mais je ne connois point de remèdes contre les mouches de nuit, qui sont également incommodes. Nous avions tous le visage & les mains chargés de pustules quand nous nous levâmes, & ce petit accident nous fournit encore mille badineries le long du chemin: car tout sert à ceux qui ne cherchent qu'à se réjouir, & les moindres bagatelles deviennent intéressantes quand on est disposé, comme nous l'étions, à rire de tout.

La bonne humeur de la compagnie nous fit augurer que notre voyage seroit aussi agréable que nous nous l'étions figuré, & nous ne nous trompâmes point. Avec ces dispositions nous ne fîmes que badiner des difficultés des chemins, qui sont très-desagréables, & en quelques endroits même dangereux. Chaque cahot, chaque tour de roue nous faisoit rire, & je ne sai pourquoi. Nous arrivâmes enfin sur les dix heures à Chaud-Fontaine, pour le moins



moins aussi fatigués des petites folies que nous avons faites sur la route, que de la difficulté des chemins. Nous descendîmes à la seconde Auberge, parce que les meilleurs appartemens de la grande étoient retenus par une Compagnie Liégeoise, à ce que nous dit le valet de chambre du Comte, qui avoit pris les devans.

Notre premier soin en arrivant, fut de faire servir à déjeuner aux Dames. Nous trouvâmes du chocolat tout préparé, & nous en prîmes. La Duchesse proposa ensuite d'aller au Bain, pour se délasser. Mais le Médecin nous conseilla d'attendre le soir, parce qu'il craignoit que le Bain n'épuisât les Dames, qui étoient déjà très-fatiguées de la chaleur du jour. On ordonna le dîner de bonne heure, afin de pouvoir se baigner sur les six heures; & en attendant nous passâmes dans la salle à manger, qui donnoit sur un Bosquet voisin, où l'on respiroit un air très-frais. Un moment après, nous y reçûmes la visite du Chanoine de Liège que nous avons vu à Spa. Comme Chaud-Fontaine n'est qu'à deux petites lieues de Liège, c'est la promenade ordinaire de tous ceux qui aiment le plaisir. Les Chanoines sur-tout en font tous leur campagne. Celui-ci y étoit venu la veille, & en se promenant dans le Village il avoit reconnu nos gens, & vint saluer les Dames sans se faire annoncer. Ce fut de

part & d'autre une joie sensible, de nous retrouver, & nous nous en félicitâmes tous. Ces rencontres imprévues ont quelque chose de si doux, qu'il est difficile d'exprimer le plaisir qu'elles causent. On se fait avec avidité mille questions, on se rappelle cent petites bagatelles, des riens enfin, qui tout riens qu'ils sont, répandent sur ces entrevues des agrémens infinis. Nous éprouvâmes tous ces plaisirs, & après les premiers complimens, nous nous mîmes à parler de tous ceux que nous avions vu à Spa. Nous repassâmes en revue le Moine Lutin, le Comte de L.... le Baron de P.... & nous n'oubliâmes rien des historiettes qui étoient arrivées depuis notre séparation. Nous lui demandâmes des nouvelles du jeune Milord qui étoit parti avec lui. Je ne sai, dit le Chanoine, où il est présent. Je le crois pourtant à Bruxelles; mais si son avarice le suit encore en cette Ville, je doute qu'il y vive agréablement. Au reste, l'aventure qu'il s'est attirée ici pourra l'en corriger. Comment donc, dit la Duchesse? Est-ce que mon petit Cousin auroit encore fait ici quelque sottise? Je le croyois guéri de sa passion pour l'argent, car je lui ai vu donner quelques guinées d'assez bonne grace à notre Aventurier. Vraiment, dit Milady, vous êtes bien dans l'erreur: il a regretté plus d'une fois cet argent, il m'en a fait des plaintes amères, & j'ai eu

eu

eu bien de la peine à l'en consoler. Mais voyons son histoire. Le Chanoine s'en excusa, sur ce qu'il craignoit d'offenser la Duchesse qui venoit de se déclarer sa parente. On l'en pressa: la Duchesse fut même la plus ardente à l'en prier, en l'assurant qu'elle seroit la première à en rire, & qu'elle ne prétendoit pas s'offenser du ridicule de ses parens, fussent-ils aussi fots que le Comte de L.... qui se disoit aussi son Cousin. Sur cette assurance, Mr. le Chanoine nous conta cette aventure.

Vous savez, dit-il, Mesdames, que Milord avoit été à Aix avant que de venir à Spa, & qu'il y avoit passé la première Saison. Il y avoit vu fort assidûment les Dames, que suivant les apparences il aime autant que son argent, c'est-à-dire beaucoup. Quoiqu'il soit d'une complexion fort amoureuse, son caractère tenace le retient souvent dans ses amours; & ce vice, à ce que je crois, sert de contrepoids à son penchant pour le Beau Sexe, qui iroit peut-être au-delà de l'honnête galanterie, sans ce frein singulier & à son âge, & aux Seigneurs de sa Nation. Plus amoureux que galand, Milord cherchoit toutes les Etrangères qui étoient à Aix. Il voyoit les Belles, leur disoit cent jolies choses, & pourvu qu'il ne lui en coutât que des fleurettes, il n'y avoit pas d'homme plus libéral. Mais des-qu'on lui proposoit quelques parties

de plaisir, il étoit toujours engagé ailleurs, & l'on ne pouvoit jamais l'y attirer, qu'il n'eût vu bien clairement que ceux qui lioient la partie, se chargeoient d'en faire les fraix. Sans cela on avoit beau le prier, il n'entendoit pas le François; & toujours prompt à ouvrir son cœur, & à se répandre en tendres sentimens, il n'y avoit pas moyen qu'on le mît d'humeur à ouvrir sa bourse. Deux ou trois parties qu'il évita de cette sorte, & quelques autres dans lesquelles il n'entra qu'à bonnes enseignes & après avoir bien pris ses suretés, firent bientôt connoître son caractère. Rarement on épargne ces sortes de gens; & j'ai toujours remarqué que l'Avarice est si universellement odieuse, que les personnes les plus raisonnables se font un plaisir malin de jeter les Avars dans des dépenses d'éclat, pour venger en quelque sorte le Public de leur économie outrée.

Le caractère de Milord appréta souvent à rire aux Dames d'Aix, qui se faisoient une étude de le pousser à bout sur cet article. Il y en avoit une parmi elles qui étoit de notre Ville, & qui avoit su toucher son cœur: c'est une Demoiselle fort bien élevée, mais vive & enjouée au-delà de l'expression. Milord lui en conta, elle feignit de l'écouter; mais lorsqu'il croyoit ses affaires les plus avancées, elle repartit pour Liège sans plus songer à lui, ni à sa belle passion.

Mi-

Milord apparemment en fit de même de son côté; il vint à Spa, où nous l'avons vu également passionné pour la première venue, sans être plus libéral; il en est reparti de même, & je me souviens encore, que dans une des dernières conversations qu'il eut avec les Dames, il fit grande parade des guinées que le Baron lui avoit excroquées. Je partis avec lui, comme vous savez Messieurs, & nous nous quitâmes à Liège. Il alla loger à *l'Etat Noble*, que je lui avois indiqué comme la meilleure Auberge. Je l'invitai à venir dîner le lendemain chez moi, & il me le promit. J'envoyai mon valet l'en faire souvenir; mais il me fit faire des excuses, sur ce qu'il n'avoit pu refuser d'aller dîner le même jour à Chaud-Fontaine avec des Dames. Je m'en consolai, & ne l'ai pas revu depuis. Mais voici l'histoire de ce dîner, que je tiens d'un des conviés qui y étoient.

Milord se promenant dès le matin sur la Place de St. Paul, vit passer une compagnie de Dames qui alloient à la Messe, & qui le saluèrent d'un air de connoissance. Il eut d'abord de la peine à les remettre; mais reconnoissant aussi-tôt sa Belle d'Aix, il courut à elle, pour lui marquer sa joie de la retrouver, & la pria de lui permettre de la suivre jusqu'à son logis. La Demoiselle lui dit qu'elle alloit à la Messe, que de-là elle iroit dîner à la Campagne avec ses Amies, &

que le carosse viendroit les prendre à la porte de l'Eglise. La Messe alloit commencer, l'heure pressoit ; Milord fut obligé d'attendre dans la rue que sa Belle sortît, pour pouvoir lui dire encore un petit mot. Pendant la Messe, cette Demoiselle avoit engagé ses Amies à souffrir qu'elle invitât Milord à venir avec elles, bien sure qu'il s'en défendrait sous quelque prétexte, par la seule crainte d'être obligé de les défrayer. Elles le trouvèrent à la porte de l'Eglise, où il vint au-devant d'elles d'un air fort satisfait. La conversation fut courte, mais vive. La Belle qu'il avoit vue à Aix lui fit quelques excuses sur ce qu'elle en étoit partie si brusquement, & ajouta agréablement, en baissant la voix, qu'elle se sentoit pour lui certaines dispositions de cœur si favorables, qu'il pourroit en profiter s'il étoit assez sage pour prendre place avec elles dans leur carosse, qui arriva dans l'instant. Les deux autres Dames voulant aussi avoir part au plaisir de se faire refuser, le prièrent de vouloir leur tenir compagnie. Une partie de plaisir, un voyage à la Campagne avec des Dames jeunes & jolies, sans mères ni surveillantes, & tout cela proposé par une Belle qu'on adore, étoient certainement ce qu'on peut appeller une bonne fortune. Le Cavalier le plus neuf n'eût pas balancé un moment à l'accepter. Cependant Milord en fut embarrassé,

fé, il vouloit favoir où l'on alloit. Sa Belle lui répondit au nom de toutes, qu'il n'avoit à se mettre en peine de rien, qu'elles lui vouloient donner à dîner dans une très-jolie Campagne à deux lieues de Liège, & qu'il ne devoit pas craindre de s'ennuyer le reste du jour. Le parti, quoiqu'agréable, n'accommoda point Milord. Il comprit les conséquences du repas offert: sa bourse en frémit, & il eut à son ordinaire un engagement qu'il ne pouvoit rompre. Il s'excusa sur la crainte d'incommoder les personnes chez qui on le mèneroit, & chercha cent défaites de cette espèce pour parer le coup qu'il craignoit. Les Dames, aussi ingénieuses à combattre ses excuses, qu'il étoit fertile à les inventer, l'assurèrent du plaisir qu'on auroit à le voir; & pour démonter sa dernière objection, lui déclarèrent nettement, que la Campagne où elles alloient n'étoit autre que Chaud-Fontaine, où elles avoient fait partie d'aller dîner pour se divertir plus librement, suivant la coutume de ce pays. Comme cette partie pourroit Mefdames, dit le Chanoine, vous donner mauvaise idée des personnes dont il s'agit, & sur la conduite desquelles il n'y a rien à reprendre qu'un peu trop d'enjouement, il est bon de remarquer que Chaud-Fontaine est comme la Gallerie de nos Dames Liégeoises. Pendant l'Été elles y vont sans facon passer quelque tems, sans que l'on s'en

scandalife; & si vous restez ici quelques jours, vous en verrez arriver des troupes, pour la commodité desquelles on a établi une Barque qui part d'ici tous les soirs pour Liège. Le voyage que ces trois Demoiselles y faisoient n'avoit pas d'autre but, & le compliment qu'elles en firent à Milord n'étoit qu'un badinage. Il demeura cependant inébranlable, & s'excusa sur l'invitation que je lui avois faite. Mais comme elles sont de ma connoissance, elles se chargèrent encore de me le faire agréer à leur retour. Cependant tout ce qu'elles purent obtenir de lui, fut qu'il se tireroit d'affaire le mieux qu'il pourroit, & il promit enfin de venir les rejoindre sur la fin de leur dîner, à cette Auberge même où nous sommes, qu'elles eurent soin de lui indiquer. Ces Dames ne furent pas plutôt en carosse, qu'elles rirent ensemble de l'embarras de Milord: elles raillèrent la Belle d'Aix sur la conquête d'un Amant si magnifique, & résolurent en cas qu'il vînt les trouver à Chaud-Fontaine, de se venger de son refus à quelque prix que ce fût. Chacune promit d'en chercher les moyens, & elles se disputèrent entre elles la gloire d'y réussir.

Cependant elles arrivèrent ici, & comme il étoit de très-bonne heure, elles se promenèrent dans ce petit Bois en attendant le dîner. Elles se mirent à table avec trois de leurs Amies qu'elles y avoient



voient trouvées, & retournèrent ensuite à la promenade. Elles n'y furent pas longtems seules. Cinq ou six de nos jeunes gens, & des plus galands de notre Ville, ayant eu avis de cette partie, vinrent aussi à Chaud-Fontaine, & trouvant les Dames hors de table, commencèrent une conversation générale, qui n'alla pas loin. Milord, qui s'étoit fait excuser chez moi, prit aussi des chevaux, & arriva un moment après les jeunes Messieurs. Il se mêla d'abord à la conversation, mais il la réduisit bientôt au particulier. L'heure du dîner étoit passée, sa bourse étoit en sûreté, & son amour reprit le dessus. Il alla se placer auprès de la Belle dont il avoit reçu le matin une déclaration si avantageuse, & chacun à son exemple choisit celle qui lui plut davantage. Ce ne furent presque que tête à tête pendant une demi-heure, dans une compagnie de douze personnes. La Belle d'Aix reçut d'un air fort tendre tout ce que Milord lui disoit de flatteur; & quoiqu'elle déclarât que pour toucher son cœur il falloit se soumettre à des épreuves de complaisance un peu rudes, Milord promettoit tout, parce qu'il n'étoit question que de paroles; il enchérissoit même sur les devoirs pressés qu'elle sembloit exiger. Tandis qu'il l'accabloit de sermens, il s'aperçut qu'elle étoit inquiète & rêveuse. Il lui en demanda la cause, & elle lui dit qu'elle ve-

noit

noit de se souvenir qu'une de ses parentes attendoit réponse d'elle sur une affaire très-importante à ses intérêts, & qu'elle l'avoit oublié en partant de Liège, où elle s'étoit arrêtée à lui parler à la porte de l'Eglise. Elle lui fit comprendre adroitement que ce qui augmentoit sa peine, c'est que faute de quelqu'un pour envoyer à Liège, elle seroit obligée de repartir, & de quitter une si charmante compagnie, avec laquelle elle s'étoit proposé de passer la nuit, parce qu'elle n'avoit qu'un petit laquais incapable de faire cette commission. Milord saisit l'occasion de prouver son ardeur à sa Belle à si bon marché, & lui offrit son valet de chambre, garçon François & fort intelligent, dont il la pria de se servir. La Dame accepta l'offre, le valet fut appelé, & Milord lui commanda de remonter à cheval, & de faire en diligence tout ce que la Dame lui ordonneroit. Elle prit aussi-tôt le valet à l'écart, & lui dit tout bas ce qu'elle voulut. Milord le voyant partir, lui cria encore de loin, de n'oublier rien de tout ce que la Dame lui avoit dit, & vint reprendre auprès d'elle le personnage de soupirant, de la façon du monde la plus galante. Tous les deux firent si bien leur rôle, que chacun crut que c'étoit une véritable affaire de cœur. Quelqu'un de la compagnie en fit la guerre à la Dame : elle entendoit raillerie, & la

la conversation en devint plus enjouée pendant une partie de l'après-midi.

Vers les quatre heures on se disposa à aller au Bain à l'ordinaire, afin d'être en état de repartir vers le soir : chaque Cavalier mena sa Dame jusqu'à la porte, & ils allèrent ensuite dans les Bains destinés aux Hommes. La Belle d'Aix y amusa ses compagnes tant qu'elle put, pour donner au valet le tems de faire sa commission, tandis que Milord & les autres Cavaliers se promenoient aux environs pour reprendre les Dames & les remener au logis. Elle parurent enfin vers les six heures. Chacun rejoignit sa Dame, & comme on rentroit à l'Auberge, on entendit des Violons. Un régal si peu attendu surprit les Dames, car la Belle ne leur avoit rien communiqué de son plan. Les Violons étant entrés en jouant, s'allèrent placer à l'un des bouts du Sallon. On ne manqua pas de leur demander qui les envoyoit. Ils furent muets, & laissèrent à chaque Dame le plaisir de croire que c'étoit pour elle en particulier qu'ils étoient venus. On demeura quelque tems à se regarder, sans que personne ouvrît le Bal. Chaque Cavalier s'en défendoit, en protestant qu'il n'avoit aucune part à la Fête. On en voulut faire les honneurs à Milord, comme au plus qualifié; mais comme il craignoit de payer les Violons, il protesta plus haut qu'un autre, en jurant qu'il

qu'il ne se pareroit pas des plumes d'autrui. Enfin, pour ne pas perdre l'occasion de se divertir, la Belle enjouée prit une Femme à danser, & lui servit d'Homme. Cette démarche ingénieuse ayant levé la difficulté entre les Danseurs, on fit un Bal régulier. Milord fut pris des premiers, & contribua parfaitement aux plaisirs de la danse, dans laquelle on dit qu'il excelle.

A peine avoit-on dansé une heure, qu'on servit une magnifique collation: il y avoit abondamment de toutes sortes de ces Confitures sèches & de ces Pâtes sucrées, que l'on fait à Liège dans la dernière perfection. Ce fut alors que l'on crut véritablement qu'il y avoit du dessein. Le régal fut trouvé galand, & digne d'être avoué. Il fut pourtant inutile d'en chercher l'auteur. On se mit à table sans le connoître, & les Dames le louant en général, mangèrent toujours à bon compte aux dépens de qui il appartenoit. Les Hommes voulurent demeurer derrière pour les servir; mais elles les obligèrent à prendre place auprès d'elles, en disant obligeamment, qu'étant très-certain que l'un d'eux donnoit la Fête, il étoit juste qu'on lui en fît les honneurs au moins *incognito*, puisqu'il s'opiniâtroit à se cacher. Le valet de Milord ayant paru dans la Salle au moment que l'on venoit de se mettre à table, la Dame qui l'avoit employé se leva pour lui aller

ter parler à la porte, & dit ensuite tout haut à son Maître, qu'on ne pouvoit être plus contente qu'elle l'étoit de sa diligence & de sa ponctualité, & en remercia Milord. Comme il s'étoit placé près d'elle, il étudioit ses goûts pour lui choisir tout ce qu'elle paroïssoit aimer. Chacun en faisoit autant pour sa Dame, & l'on fit un étrange dégât de Confitures. On mangea les unes, on pillâ les autres. Les Hommes même sortirent de table chargés de butin. On servit diverses Liqueurs. Milord les aime, il en but; elles le mirent en belle humeur; il chanta le verre en main, & porta solennellement la santé de l'auteur de la Fête. Il avoit, continua le Chanoine, grande raison de s'y intéresser.

Cependant la nuit s'avançoit, & quelques Dames parloient de retourner à Liège. Milord fut des premiers à s'y opposer, & leur représenta qu'elles s'exposeroient trop avec leurs voitures. Il y a en effet d'ici à Liège une Montagne fort dangereuse, dit le Chanoine; & si vous y passez, Mesdames. je vous conseille de ne vous y pas exposer la nuit. Les Dames se rendirent, & ne doutèrent plus que Milord ne fût l'auteur de cette Fête, puisqu'il retenoit la compagnie. Chacun lui en fit les complimens, il s'en défendit toujours. Mais la Belle d'Aix déclara qu'il étoit impossible qu'elle

le

le cachât davantage, que tout le régal étoit une galanterie de Milord, qui vouloit lui prouver par-là sa passion.

Les Dames, à qui son caractère économe étoit connu, quoique bien persuadées qu'il n'en étoit rien, voulurent soutenir la plaisanterie. Elles applaudirent malicieusement à Milord, & répétèrent plusieurs fois, que l'on voyoit bien qu'il ne falloit qu'être Amant pour être prodigue. Il en plaisanta avec elles, & les assura que si elles vouloient rester le lendemain, il s'engageoit à prendre encore les mêmes soins pour les régaler de même. Sa Belle répéta qu'il étoit d'un galant-homme de vouloir cacher ce qu'il faisoit d'obligeant pour sa Maîtresse, à tout autre qu'à la personne à qui il cherchoit à plaire : elle ajouta, que pour sa gloire elle se sentoit obligée de découvrir qu'il n'avoit refusé le matin de venir dîner avec elles, qu'afin d'avoir le tems de donner ses ordres pour le régal; qu'il avoit fait préparer un grand souper, & que lui en ayant fait confidence en arrivant, elle avoit aussi-tôt contremandé les viandes & l'entremets, mais qu'elle n'avoit pu refuser le dessert. Milord, accoutumé à essuyer de plus fâcheuses attaques sur l'article, ne s'émut point de la raillerie; & bien persuadé que le tout n'étoit qu'un jeu, & que sa Belle étoit enfin vaincue, il lui dit qu'en la menant à sa chambre, il comptoit prendre de  
nou-

nouveaux arrangemens avec elle pour le lendemain. C'est trop de peine, Milord, lui dit-elle; je n'ai besoin pour cela que de votre valet, & tout ira à merveilles si vous voulez encore me le prêter demain.

Ce mot lui donna de cruels soupçons. Ce grand repas réduit au dessert, & son laquais emprunté, lui firent craindre qu'on ne l'eût joué. Il ne put tenir contre ces inquiétudes, il sortit de la salle à manger, appella son valet de chambre, & voulut savoir de quelles commissions on l'avoit chargé. Le valet répondit qu'il avoit été selon ses ordres chercher la Symphonie, & ordonner les Confitures & les Liqueurs. Cet éclaircissement fut un coup de foudre pour Milord. Des Violons, des Confitures, des Liqueurs! quel dégât! quel coup pour sa bourse! Il entra dans une colère épouvantable, & son avarice lui faisant oublier qu'il étoit amoureux, il jura qu'il n'en payeroit rien, & qu'il se vengeroit de la pièce qu'on lui faisoit. Il chercha sa canne pour maltraiter son valet de chambre. Le pauvre valet le fit souvenir, qu'il lui avoit commandé deux fois de faire au plutôt ce que la Dame ordonnoit. Mais Milord n'entendoit pas raison, & prétendoit qu'en matière de Violons & de Collation, il ne devoit pas même lui obéir à lui-même, si quelquefois par une bienséance forcée il se trouvoit obligé de lui donner publi-

quement de pareils ordres. Les Violons entendant cette explication, vinrent se présenter pour demander le reste du payement, dont le valet avoit avancé la moitié. Nouveau desespoir pour Milord. Il voulut nier qu'il leur dût rien ; mais eux, sans s'embarraffer de ses discours, allèrent à l'écurie, saisirent son cheval & ceux de ses deux valets, & lui dirent qu'ils alloient les garder, & boire dessus. Le coup étoit traître. Enfin par composition, Milord leur jetta encore deux guinées, pour se tirer d'affaire.

La compagnie, qui entendoit tout ce vacarme, se divertissoit extrêmement de l'embarras de cet avare Amant ; & la Belle d'Aix, craignant qu'il n'arrivât quelque accident, ouvrit la fenêtre, & demanda à son cher Milord la raison de tout ce bruit. Milord, honteux de lui en avouer la véritable cause, feignit qu'il grondoit son valet pour avoir oublié de lui apporter sa robe de chambre & son linge, & que ne pouvant s'en passer il étoit obligé d'aller coucher à Liège. Quelque chose qu'on pût lui dire, on ne put l'arrêter : il fit seller ses chevaux, & repartit au risque de périr cent fois en chemin, dans la crainte d'être obligé de payer encore la dépense de la compagnie à Chaud-Fontaine. Vous jugez bien, Mesdames, que cette aventure divertit beaucoup plus ces Dames, que tout le Régál & les Violons. Un des Cavaliers qui y étoient,



m'a assuré que la compagnie avoit passé le reste de la nuit à en rire.

J'espère au moins, dit Milady, qu'il aura payé les Confitures à Liège. Oui Madame, dit le Chanoine, mais ce n'a été qu'après bien des altercations. Le Confiturier s'est vu forcé à faire arrêt sur ses bagages; encore a-t-il été obligé de perdre quelque chose avec lui, que les Dames ont suppléé à leur retour: car si ces Dames aiment la dépense, elles savent en faire; & pour preuve qu'elles ne cherchoient qu'à rire, elles firent donner dix ducats aux valets de Milord, pour les consoler des gronderies de leur Maître. Avouez Monsieur, dit la Duchesse, que j'ai-là un vilain petit Cousin. Peut-on, avec autant de bien & d'esprit qu'il en a, pousser la lésine à ce point? En vérité Madame, reprit le Chanoine, je me serois fait une peine de vous en raconter ce trait, si vous ne me l'aviez ordonné, en m'assurant que vous ne vous offenseriez pas. Loin de m'en offenser, répondit la Duchesse, je vous suis obligée de me l'avoir appris; je ne manquerai pas de m'en souvenir à Londres, & de lui en faire toute la confusion qu'il mérite, au milieu de sa famille, qui n'est rien moins qu'avare. Le Comte de S.... son père, étoit bien le Seigneur le plus magnifique de toute l'Angleterre; & je ne sai où ce jeune homme a pris cette inclination, qui n'est pas ordinaire à no-

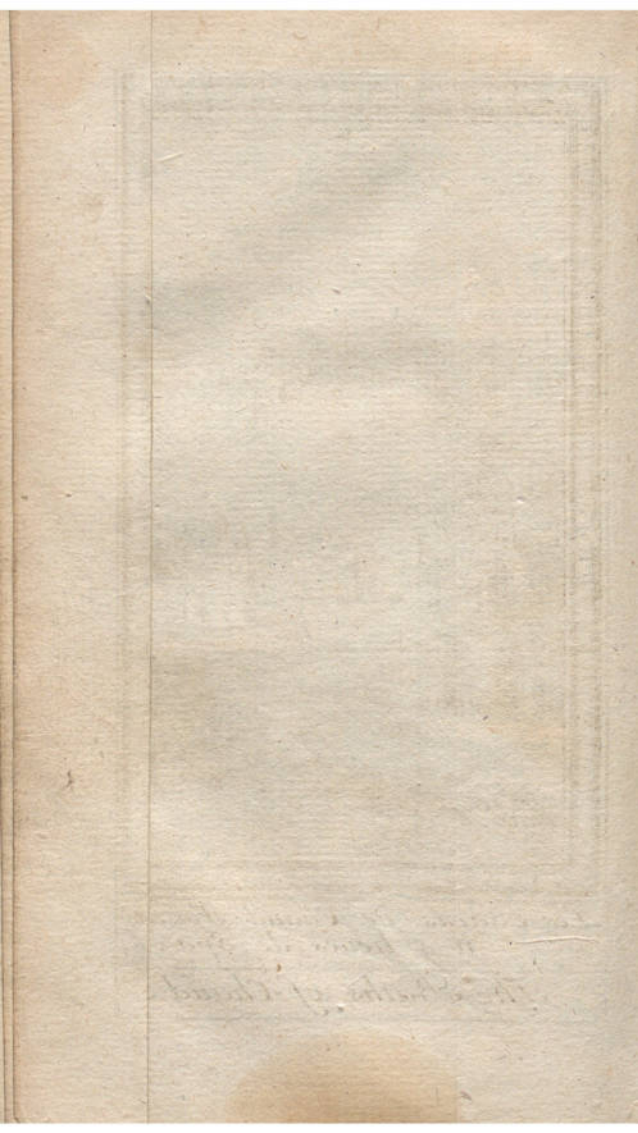
tre Nation. On alloit se répandre en réflexions sur l'Avarice, qui de tous les vices est le moins supportable dans une personne de naissance; mais le dîner que l'on servit, détourna la conversation.

Mr. le Chanoine se mit à table avec nous, & il ne contribua pas peu à la gaieté de la compagnie. Malheureusement pour nous il étoit obligé de repartir pour Liège, parce que c'étoit la veille d'une Fête qui demandoit sa présence à l'Eglise. On abrégea le dîner, pour pouvoir profiter de sa compagnie à la promenade, & visiter avec lui tous les Bains & les jolis endroits de Chaud-Fontaine, dont le Hameau relève du Chapitre de Liège. La qualité de Chanoine & de *Seigneur Tresfoncier* donne à ces Messieurs en ce lieu un pouvoir si étendu, qu'ils ont droit de choisir & de retenir les Bains qu'il leur plaît, & d'arrêter la Barque publique jusqu'à ce qu'ils veuillent repartir. Nous profitâmes de ces privilèges, & il eut la politesse de faire garder pour les Dames les Bains les plus propres. Il nous mena ensuite voir le Village, qui est bien l'endroit le plus joli & le plus riant que j'aye jamais vu. Ce Hameau est situé sur le bord de la Rivière de Wèze, que l'on remonte quand on y vient de Liège. Les Montagnes dont il est environné, forment en quelques endroits des Terrasses naturelles qui sont très-agréables. La Rivière ne l'est pas moins; les  
eaux



*Les Bains de Chaud-Fontaines, De Baden van Chaud-Fontaines,  
à 4 lieues de Spa. vier mylen van Spa. N.º 9.*

*The Baths of Chaud-Fontaines, four miles from Spa.*



eaux en font basses, mais rapides, & claires comme du cristal. Comme elles coulent sur des pierres, leur murmure est charmant; & ceux qui viennent en carosse à Chaud-Fontaine, s'en retournent exprès à Liège par eau, pour se donner le plaisir d'éprouver les sauts inévitables, que la Barque fait dans les fréquentes cascades & les chutes d'eau que l'on rencontre à chaque pas. Ce Hameau est très-petit, mais les maisons y sont très-nettes. Il y en a une magnifique, qui contient quarante Bains, à ce que l'on nous dit: on y est bien servi, on y a de beau linge, tout y est propre, & le voisinage de Liège y fournit abondamment tout ce qui est utile à la vie, au plaisir, & à la santé. Mr. le Chanoine eut la complaisance de nous faire remarquer tous ces agrémens, & de nous conduire au Bain de Sauveur, à la Fontaine de Gadot, & aux autres Puits dont les eaux ne sont pas bouillantes comme celles d'Aix-la-Chapelle, mais seulement tièdes & modérément chaudes, à peu près au même degré que le lait sortant de la Vache.

Comme notre Médecin nous avoit mis en goût d'Antiquité, la Duchesse demanda au Chanoine s'il y avoit longtems que ces Bains étoient connus. Il y a quelque apparence, dit-il, que la découverte des Eaux tièdes de Chaud-Fontaine est assez ancienne, à en juger par le nom

que ce lieu porte depuis longtems. Cependant, il n'y a pas plus de trente ans que l'on a commencé d'en faire usage pour la santé. Leur peu de chaleur comparé à celle des Eaux d'Aix, les a sans-doute fait mépriser en qualité de Bains; & le voisinage des Eaux de Spa aura détourné l'attention des Médecins, qui sont pour la plupart animaux d'habitude.

Il me semble Monseigneur (car les gens du Pays donnent ce Titre aux Chanoines *Tresfonciers*) il me semble, répondit le Médecin en riant, que le reproche est tout nouveau; car jusqu'ici on nous a accusés de ne faire que trop d'expériences sur le Genre Humain. Ah! pardon Mr. le Docteur, pardon, repliqua le *Tresfoncier*, j'oubliois que vous étiez-là: cette critique ne vous regarde pas, & je voudrois que tous vos Confrères vous ressemblassent. Mais pour en revenir à ces Eaux, je crois, continua-t-il, que la Politique a eu aussi quelque part à leur obscurité. La crainte de décrier les Eaux de Spa, ou d'en voir diminuer la réputation, a bien pu obliger le Gouvernement à dissimuler les qualités de celles-ci. Je ne fai même si elles ne seroient pas encore aujourd'hui dans le mépris, sans un bon-homme nommé Sauveur, qui étant accablé de misère, s'avisa, il y a une trentaine d'années, d'en faire les éloges. Il alla par tout le Pays en publier les merveilles, & bâtit auprès de cette

Fon-

Fontaine une misérable Cabane avec de petits Bains, pour y'gagner sa vie. Son plan lui réussit. Il attira d'abord quelques vieilles Femmes crédules, qui allèrent à leur tour vanter les Miracles de Chaud-Fontaine, & insensiblement les Eaux en devinrent célèbres. Sauveur, voyant qu'on se plaignoit que les Bains n'étoient pas assez chauds, voulut perfectionner la Nature, & fit chauffer sur le feu une partie de cette eau, qu'il mêloit dans le Bain. L'invention eut du succès : leur réputation s'accrut par l'aveu de plusieurs personnes, qui déclarèrent y avoir trouvé du soulagement à leurs maux. On en parla d'une façon si avantageuse, que le Chancelier de Liège, Messieurs de notre Cathédrale, & la Chambre des Comptes, prévoyant l'avantage qui en reviendroit au Public & au Pays, ordonnèrent au mois de Mai 1713, de creuser aux environs de la Source tiède, pour la dégager de l'eau froide que l'on soupçonnoit de s'y joindre. L'expérience justifia ce projet. Elle fut si heureuse, qu'elle déterminâ un Particulier de notre Ville à acquérir le droit de la Chambre des Comptes, dans l'espérance qu'avec les connoissances qu'il avoit déjà du terrain, il pourroit pousser l'entreprise beaucoup plus loin, & trouver dans le succès de quoi s'indemniser amplement de ses fraix. Il étudia de nouveau le terrain, & reconnut que cette Eau venoit d'une des Montagnes voisines,

& qu'elle traversoit une Prairie qui lui appartenoit. Il y fit travailler, & coupa la Source en quatre grands Puits, où il la trouva si chaude & si abondante, qu'il prit la résolution d'y bâtir cette belle maison. A cent-cinquante pas de-là, on découvrit encore, en jettant les fondemens de cette autre maison, une nouvelle Source, qui n'étoit ni chaude, ni froide, ni même tiède, mais à peine dégourdie, dont on dit pourtant beaucoup de bien. Elle s'appelle la Fontaine Gadot. On ne manqua pas d'instruire les Etrangers de ces découvertes, & la plupart de ceux qui alloient à Spa s'accoutumèrent à aller à Chaud-Fontaine, malgré la difficulté des chemins, qui pour-lors étoient impraticables aux carosses. Mais l'affluence de ceux qui continuèrent d'y venir, engagea l'Etat à faire tailler une grande route, qui est aussi facile & aussi belle que la situation des lieux peut le permettre; & l'on n'est plus obligé, comme on l'étoit auparavant, de traverser la Rivière pour venir ici. Enfin le Magistrat de Liège voulant contribuer à l'ornement de ce lieu, & à la commodité des Etrangers, fit élever en 1716 cette Colonne, qui sert à distribuer les Eaux; & fit placer au dessus ce Perron que vous y voyez, pour mettre ce Hameau sous la protection de la Cité. J'avois toujours cru, dit l'Abesse, que Chaud-Fontaine n'étoit qu'un lieu de plaisir, & que ses Eaux n'étoient bonnes



à rien ; mais, à ce que je vois, on les croit salutaires. Assurément Madame, reprit le Médecin, & des plus salutaires. Oh pour le coup Mr. le Docteur, dit le Chanoine, à vous le dé, ceci n'est plus de ma juridiction, c'est à vous d'expliquer à la compagnie les principes & les effets de ces Eaux.

Je vous avouérai Monsieur, dit le Médecin, que je n'ai jamais fait d'études particulières sur ces Eaux, & que jusqu'ici je me suis borné à celles de Spa. Cependant j'aurai l'honneur de vous dire ce que j'en ai appris du savant Mr. Chrouet, qui a pris la peine de les analyser à différentes reprises. Je ne puis vous offrir rien de plus sûr, parce qu'il seroit difficile de rien ajouter à ses lumières & à son exactitude. Eh bien Monsieur, dit une Dame, en attendant que vous enchérissiez sur ses découvertes, ayez la bonté de nous dire ce qu'il en pense, nous faisons beaucoup de cas de son savoir.

Volontiers Mesdames, dit le Médecin. Je commencerai par les Eaux du Bain de Sauveur, ainsi nommé du bonhomme qui lui donna la vogue. Cet homme, à qui la misère avoit donné plus de manège que n'en ont ordinairement les Payfans, avoit fort bien compris qu'il avoit peu de chose à espérer de son Bain, s'il n'étoit consacré par quelques Médecins, dont il pût citer

l'autorité. Messieurs les Docteurs de Liège n'étoient pas son fait, pour les raisons que Monsieur le *Tresfoncier* a indiquées. Il résolut de s'adresser à Mr. Chrouet, qui venoit de finir ses Licences à Leyden. Ce Médecin, qui a toujours aimé l'étude, embrassa avec joie cette occasion d'éclaircir les mystères de la Nature, & s'en fit un honneur. Il se transporta à la Cabane de Sauveur, & analysa les Eaux. La distillation ne lui produisit qu'une eau claire, insipide, mais qui sentoit un peu le souphre. Une seconde opération sur les matières restées au fond de l'alembic, ne lui donna cependant ni acier ni souphre en substance. Il réitéra plusieurs fois ces épreuves selon les règles de l'Art, & toujours elles furent les mêmes. Comment donc, dit Mr. Lake, cette eau peut-elle avoir l'odeur de souphre, s'il n'y est pas en substance? Mr. Chrouet, répondit le Médecin, est persuadé qu'elle s'impregne de cette senteur, à l'aide des fines vapeurs de souphre répandues confusément dans le liquide de l'eau, à peu près comme les Bains de Borset à Aix-la-Chapelle, sans qu'il soit possible de pouvoir réunir ces vapeurs ou les condenser, pour en faire du souphre visible & palpable. Des Bains de Sauveur, Mr. Chrouet passa quelques années après à l'analyse des quatre nouveaux Puits. Il leur trouva les

les mêmes qualités dans la distillation ; mais il y découvrit une double quantité de sels fort doux & bienfaisans ; & quoique l'eau distillée eût aussi une petite odeur de souphre, il n'en put cependant pas appercevoir en substance. Cela est d'autant plus merveilleux, qu'il est probable que ces Sources d'Eaux passent sur des Minières de Souphre, dont tout le voisinage abonde. Apparemment qu'elles n'en emportent que les esprits les plus subtils, qui leur communiquent en même tems un peu de cet acide sulphureux si utile à la Médecine. Voilà où se sont bornées les Observations de Mr. Chrouet.

Mais Monsieur, dit le Comte, est-ce que votre Médecin n'a point fait de remarques sur la Fontaine Gadot, dont Mr. le *Tresfoncier* nous a parlé ? il me semble qu'il n'auroit pas dû rester en si beau chemin. Pardonnez-moi Monsieur le Comte, répondit le Médecin : il a donné à la Fontaine Gadot des soins particuliers, & ses Observations lui ont fait des affaires avec les Médecins de Liège, qui dans une Attestation publique avoient trop légèrement attribué à cette Fontaine des qualités inconnues à cet habile Maître. Comme cette Attestation avoit été mendée par le Sr. de Chession Capitaine de Beaufays, qui étoit intéressé à faire valoir ces Fontaines, elle a couru le monde,

de, & j'en ai la Copie dans mon portefeuille, que je n'oserois vous lire, parce que ce sont des termes de Médecine. N'importe, dit Milady, lisez toujours; car les Ecrits des Médecins de Liège me divertissent beaucoup. Le Médecin, pour satisfaire la curiosité des Dames, nous lut le Certificat suivant.

*Approbation de la Fontaine tiède, vulgairement nommée GADOT, située dans le Vallon de Chaud-Fontaine, donnée le 11 Novembre 1711, par les Préfekt & Médecins composans le Collège de Liège, spécialement convoqués au lieu ordinaire.*

*Nous Préfekt & Médecins composans le Collège de Liège, vu le rapport des Srs. Purdo & Brosmal, spécialement députés à la visite de cette Fontaine nouvellement découverte, les expériences réitérées en notre présence, & celles que nous y avons ajoutées pour un entier éclaircissement, déclarons que cette Source est impregnée du Souphre & du Mars, & par conséquent très-utile au Public. Premièrement, pour débarrasser par la Boisson de ces Eaux, les premières voies, rétablir les levains viciés, corriger l'acrimonie des humeurs, ôter les obstructions des viscères, & guérir plusieurs maladies de poitrine. Secondement, nous jugeons ces Eaux propres à faire des Bains pour différentes maladies de l'extérieur. En foi de quoi avons ordonné à notre Greffier d'enregistrer la présente*

*sente Approbation, & d'en donner Copie au dit Sieur de Chesson, & d'y apposer notre Sceel ordinaire.*

*Lieu \* du Sceel.*

*A. Anraet, Greffier du Collège de Medecine.*

Voilà de rares qualités qu'on lui donne dit la Duchesse, & le Sr. de Chesson devoit être bien content. Oui sans-doute Madame, dit le Médecin; & le Propriétaire de cette Fontaine auroit bien voulu que Mr. Chrouet en eût dit autant. Mais cet habile homme, qui ne décide point à la légère, voulut s'en convaincre avant que d'y souscrire. Son scrupule étoit fondé sur le souphre & l'acier, dont on les déclaroit impregnées. Il ne pouvoit se persuader que deux Fontaines tièdes, dans une distance si prochaine, fussent si opposées dans leurs principes. Il les analysa avec le même soin que celle de Sauveur, & n'y découvrit rien de plus. A cela près, convient-il de leurs bons effets? demanda l'Abesse; car voilà l'essentiel. Non seulement il en convient Madame, mais on doit le regarder comme le Père & le Protecteur de ces Eaux. Dès-qu'il eut reconnu leurs principes & leurs qualités, il ne douta point de leurs bons effets, non seulement pour ceux qui s'y baigneroient, mais aussi pour ceux qui les  
boi-

boiroient. La difficulté étoit de persuader le monde d'en venir-là. On vouloit des exemples, qui en fait de remèdes persuadent bien mieux que les plus doctes raisons. Mr. Chrouet étoit encore jeune Médecin, & n'avoit pas eu le tems de s'acquérir cette confiance universelle que les Malades ont aujourd'hui dans ses avis; & deux ans se passèrent sans que personne voulût commencer: car je parle des premiers tems de la réputation des Bains de Sauveur, & longtems avant la découverte du Gadot. Au bout de ce tems, il s'en présenta naturellement une occasion. Une Femme âgée de quarante ans, attaquée d'une espèce d'hydropisie dans le bas-ventre, & dans toutes les parties voisines, même dans les jambes, ne trouvant aucun soulagement à ses maux, vint le consulter sur l'envie qu'elle avoit d'éprouver les Bains de Chaud-Fontaine, dans l'idée que si elle pouvoit suer beaucoup elle guériroit. Il approuva son projet, & lui conseilla d'avalier dans le Bain quelques verres de cette même Eau prise à la Source, pour exciter la sueur, comme l'on fait à Borset près d'Aix. Elle suivit ce conseil, & le premier jour cette Eau fermenta tellement dans son corps, qu'elle vomit plusieurs fois très-abondamment. Dès le lendemain, son visage, ses jambes & ses mains parurent à demi desenfés. Ceux qui étoient au Bain avec elle,

le, frappés d'un succès si prompt, l'encouragèrent encore à boire. Elle continua cinq ou six jours, & les quita, délivrée de son incommodité, & de cette espèce d'hydropisie qu'elle y avoit apportée. Cet exemple a fait la planche pour les autres; on y est accouru depuis pour divers maux; & personne, que je sache, ne s'est repenti de les avoir bues ni de s'y être baigné. Depuis ce tems la plupart de ceux qui vont à Spa, viennent passer quelques jours ici, pour préparer le corps par les Bains, & par ces Eaux purgatives, à l'opération des Eaux Minérales de Spa.

En vérité, dit l'Abesse, j'aurois envie d'en essayer demain, si elles n'étoient pas si desagréables; mais je crains le vomissement. Vous feriez fort bien Mesdames, répondit le Médecin; ce purgatif naturel vaut mieux que toutes les pilules de Spa. D'ailleurs, il y a moyen de déterminer leurs opérations par bas. Vous n'avez qu'à charger le premier verre d'une drachme ou deux de *Sel Polyebreste*, ou faites-y dissoudre trente-cinq grains d'*Arcanum duplicatum*, en buvant par-dessus à diverses reprises jusqu'à huit livres d'Eau; & vous vous en trouverez bien, en observant les mêmes circonstances que l'on observe en buvant les Eaux d'Aix. Sur la parole du Médecin les Dames firent la partie de se purger le lendemain, à condition qu'elles gô-

te-

teroient auparavant cette Eau. Allons-y Mesdames dès ce moment, dit le Chanoine ; & si vous le souhaitez , je vais vous en faire goûter ; aussi bien , voilà l'heure d'aller au Bain. Il étoit effectivement près de six heures, & nous allâmes à la Source qui est près de la Rivière. Nous entrâmes dans la Maison du Bain. Mr. le Chanoine nous fit apporter de l'Eau. Elle est belle & claire au possible. Nous en goûtâmes tous. Elle est tiède, son goût est un peu salé, & elle a une petite odeur de souphre, à peu près comme le Vin souphré ; mais elle n'a rien d'aussi désagréable que l'Eau d'Aix. Les Dames s'en accommodèrent, & persistèrent dans leur résolution. Comme on étoit tout porté dans la Maison des Bains, elles y entrèrent, en priant le Médecin de leur préparer pour le lendemain la dose convenable à chacune, des drogues qu'il avoit nommées ; & il alla y travailler, tandis qu'elles se baignoient. Nous prîmes aussi le Bain. La netteté & la clarté des Eaux en feroit naître l'envie, à ceux qui auroient le plus d'éloignement pour cet exercice. Ces Bains sont de pierre. Il y a de petits bancs par degrés pour s'asseoir, & se plonger autant & aussi peu que l'on veut. L'Eau est si transparente, que l'on ramasseroit une épingle au fond du Bain. Cette Eau y coule par deux tuyaux, dont l'un donne de l'eau froide, & l'autre de l'eau



l'eau chaude, que l'on tempère à son gré; & l'on se fait un amusement d'augmenter ou de diminuer le degré de chaleur. Nous n'y restâmes qu'une demi-heure, pour être en état de rejoindre les Dames, lorsqu'elles reparoistroient. Elles n'en sortirent qu'à sept heures; & après avoir fait un tour de promenade, le Médecin vint leur apporter les drogues, & prit congé d'elles. Mr. le *Tresfoncier* l'arrêta encore, l'assurant que la Barque ne partiroit pas sans lui. On employa ce délai en honnêtetés réciproques. On fit mille remerciemens au Chanoine & au Médecin, sur leur complaisance. Mr. le *Tresfoncier* invita les Dames à venir à Liège passer quelques jours, & leur offrit sa maison & tous les plaisirs qu'il pourroit leur procurer. Elles le remercièrent, & il partit. Nous allâmes les voir embarquer, & nous nous saluâmes encore plusieurs fois de loin. Nous regrettâmes véritablement une compagnie si amusante; car un des plus grands plaisirs des Voyageurs, est de trouver dans les Pays étrangers, des personnes assez polies pour ne pas se rebuter des questions curieuses. Nous retournâmes ensuite à l'Auberge, où nous soupâmes légèrement, à cause que les Dames, qui d'ailleurs étoient fatiguées, vouloient se retirer de bonne heure, pour essayer le lendemain les Eaux purgatives.

Nous ne nous levâmes qu'à six heures;

nous conduisîmes les Dames au Bain, où nous les laissâmes. Nous ne les revîmes qu'au dîner, parce qu'elles avoient besoin de repos & de solitude. J'en profitai, pour aller choisir l'endroit le plus commode pour lever le plan de Chaud-Fontaine; & je passai de l'autre côté avec le Marquis, avec qui je m'entretins toute la matinée. Comme nous rentrions dans le Village, nous vîmes arriver l'Abbé avec qui nous avons causé à la Sauve-nière, & qui nous avoit fait l'histoire de *St. Remacle*. Il vint nous joindre, & nous demanda avec empressement des nouvelles de nos Dames, & sur-tout de Milady. Nous lui répondîmes qu'elles étoient au Bain, & qu'elles y avoient pris médecine. Sont-elles donc malades, nous dit-il d'un air chagrin? Nous lui dîmes que non; mais nous ne pûmes le rassurer sur leur santé, qu'en lui disant qu'il les verroit à dîner, & il fut descendre à notre Auberge. Cette inquiétude nous étonna, & le Marquis (qui étoit connoisseur) me dit qu'il gageroit que cet Abbé seroit tombé amoureux de quelqu'une de nos Dames. Il n'avoit pas effectivement été assez lié avec elles, pour prendre un si grand intérêt à leur santé. Nous en badinâmes, & vers le midi nous fûmes retrouver les Dames.

Elles nous parurent toutes très-satisfaites de leurs opérations, & nous les trouvâmes en fort bonne humeur. L'Abbé

bé étoit avec elles, & leur avoit demandé la permission de manger avec nous. On servit, on se mit à table, & l'on y mangea avec un appétit égal à celui que donnent les Eaux de Spa. La fatigue & la diète de la veille, jointes à l'effet du Bain purgatif, avoient donné aux Dames une faim canine. Nous restâmes fort longtems à table, & je crus remarquer que le Marquis ne s'étoit pas trompé sur les amours de l'Abé, & que c'étoit Milady qui en avoit fait la conquête. Après le dîner nous entrâmes dans un Bosquet, qui est derrière l'Auberge. On y respire un air charmant, & on y est au frais en plein midi. Ce Bois est au pied d'une Montagne qui le défend des ardeurs du Soleil, & la fraîcheur y est entretenue par l'ombrage des arbres, & par les ruisseaux qui coulent de tous côtés du haut des rochers en forme de cascades naturelles. On y voit en quelques endroits de petites napes d'eau, les plus jolies du monde. Le murmure de ces eaux, plus claires que le cristal, joint au gazouillement des oiseaux, fait de ce rustique Bosquet un lieu charmant pour la promenade. Nous nous amusâmes à y considérer les beautés toutes simples de la Nature, & après avoir marché quelque tems, les Dames voulurent se reposer sous des arbres, dont le feuillage épais formoit un berceau naturel. Nous nous y assîmes auprès d'elles, en badinant sur

les effets de leurs Bains purgatifs, sur lesquels Mr. Lake ne cessoit de leur faire la guerre. Finissons, je vous en prie, dit la Duchesse; n'avons-nous pas assez parlé de Médecine depuis hier? changeons un peu de propos. . . Madame a raison, ajouta l'Abesse, & je crois que nous ne ferions pas mal de changer aussi de plaisirs. Il y a quatre jours que nous ne faisons que rire, attristons-nous un peu maintenant; car la tristesse a ses douceurs, & l'on aime quelquefois à pleurer. Que Mr. le Comte, par exemple, nous fasse ici son histoire, il a l'air de n'avoir pas le cœur plus gai que moi, je gage que chacun se fera un plaisir de l'entendre. On trouva l'avis de l'Abesse excellent, & toutes les Dames prièrent le Comte de nous faire le récit de ses aventures. Le Comte, qui en étoit tout plein, ne demandoit pas mieux. Les Dames lui firent place au milieu d'elles, nous nous rangeâmes autour sur l'herbe, & il parla de cette sorte.

~~~~~

## H I S T O I R E

DU COMTE DE T...

**H**Eureusement, Mesdames, vous êtes d'humeur à vous attrister; sans cela, le récit de mon histoire ne pourroit

VOUS

vous faire aucun plaisir. Vous n'y verrez que des malheurs sans nombre, causés par les desordres également honteux d'une mère dérangée, & d'une épouse infidèle. Il est bien affligeant pour la tendresse, d'avoir à se plaindre de deux objets si chers: & s'il étoit de ma destinée de ne pouvoir songer sans douleur aux noms si doux de fils & d'époux, elle est parfaitement remplie. Mon sort a bien du rapport à celui de Madame l'Abesse. Elle a été sacrifiée à la malignité de sa cadette; & vous voyez en moi un infortuné cadet, immolé à l'ambition de son aîné. Le nom que je porte sembloit me promettre une fortune plus heureuse, & j'avois tout lieu de m'en flatter, si mon père eût vécu davantage. Hélas! les malheurs des plus misérables Humains commencent tout au plus avec leur vie, & finissent avec elle; mais l'origine des miens remonte jusqu'au-delà de ma naissance, & ils se perpétueront dans ma postérité. C'est ce qui m'oblige, Mesdames, à vous dire quelques mots de l'état passé de ma triste famille, malgré ce qu'il en coûte à mon cœur pour rappeler ce cruel souvenir.

Peu de tems avant le fameux Siège de Vienne, mon père avoit épousé une Comtesse de la Maison de M. . . en Autriche. Quoiqu'elle fût Catholique & qu'il fût Protestant, la différence de Religion n'empêcha point leur mariage, &

mon père l'aimoit tendrement. Il avoit à peine goûté les plaisirs de l'amour, qu'il se vit obligé de s'arracher des bras de son épouse, pour marcher à la tête de son Régiment contre les Turcs, au secours de la Capitale. Après la victoire remportée sur eux, mon père fut commandé pour aller en Hongrie, & il servit pendant trois ans, sans pouvoir revenir chez lui. Il se trouva enfin à la prise de Bude, & ce fut sa dernière expédition. Pendant l'assaut que l'on donnoit à cette Ville, un coup de canon lui emporta la jambe, & lui fracassa la cuisse. Les Ducs de Lorraine & de Bavière, qui commandoient à ce Siège, lui firent l'honneur de le visiter & de le plaindre, & le firent rapporter sur ses Terres. Quoiqu'il fût couvert de gloire, son retour chez lui n'eut rien de fort consolant pour ma mère. Un époux qui n'a que des lauriers si chèrement payés à rapporter après trois ans d'absence, est ordinairement assez mal reçu d'une Dame de l'humeur & du caractère dont étoit ma mère. Elle étoit jeune & belle, elle aimoit souverainement la dépense & le plaisir, & cette inclination l'avoit aidée à supporter plus patiemment l'éloignement de mon père. Elle avoit continuellement du monde chez elle, & elle se ménagea si peu, que l'on disoit publiquement que quelqu'un la consolait de l'absence de son époux, & l'on parla beaucoup

coup d'un voyage qu'elle fit aux Eaux de Téplitz. Mon père, à qui il en revint quelque chose, ne voulut rien approfondir, & se contenta de la tendresse qu'elle lui marquoit. Uniquement occupé de plaisir à son épouse, il tâcha par des complaisances continuelles de réparer les dégoûts qu'elle pouvoit avoir de son état infirme.

Il se rétablit cependant au bout de dix-huit mois, & je fus le fruit de sa convalescence & de sa tendresse. On m'éleva sous ses yeux. Mon éducation fit son unique étude, parce que sa blessure l'avoit obligé de renoncer à ses Emplois, & cette occupation si digne d'un père charmoit les ennuis de sa retraite. On me choisit quelques jeunes-gens de mon âge, pour me former une société où l'on pût remarquer mes inclinations. Ma mère m'amena un jeune-homme d'une figure fort aimable. Il avoit aussi beaucoup d'esprit. Il étoit, disoit-on, fils d'un pauvre Gentilhomme de Silésie; cependant il étoit entretenu fort proprement. Mais, soit instinct, soit jalousie, je ne pouvois le souffrir. On attachâ sa fortune à la mienne. On lui donna les mêmes maîtres, & il fut avec moi jusqu'à la mort de mon père. Dès que j'eus huit ans, on me donna un gouverneur Protestant & plein de mérite, avec lequel on m'envoya, quand je fus plus avancé, à l'Université de Hall. Mon père pressoit extrêmement mon éducation,

tion, pour me mettre en état de profiter de la faveur d'un de mes oncles, qui s'étoit élevé aux plus hauts Emplois qu'un Gentilhomme Allemand puisse prétendre dans la Milice. Le crédit de cet oncle lui paroissoit une ressource pour mon avancement. Mais je le perdis, & sa mort abrégéa les jours de mon père, qui le suivit six mois après.

Je fus sensible à cette double perte, plus qu'on ne l'est ordinairement à mon âge. Mon gouverneur, qui en prévoyoit les tristes suites, & qui peut-être savoit quelque chose de ce qui me menaçoit, me conseilla de revenir auprès de ma mère. J'avois alors dix-sept ans, j'étois plein de feu & de vanité. Je ne pus souffrir que ce jeune-homme, que je regardois comme un étranger, prît le grand deuil pour la mort de mon père. Je lui en marquai mes sentimens fort clairement, en le rappelant à sa naissance. L'ingrat eut l'audace de me menacer, & de m'offrir le cartel. Je l'acceptai, mais mon gouverneur appaisa cette querelle. Hélas! que ne me laissoit-il chercher la mort, qui m'eût épargné tant de disgraces! Ma mère, alarmée de ce différend, fit tout ce qu'elle put pour nous racommoder; mais ce jeune-homme, accoutumé à traiter d'égal avec moi, prit enfin des airs si insolens, que je le congédiai malgré tout. Son éloignement m'attira la disgrâce de ma mère, qui me maltraita d'u-  
ne



ne façon si opiniâtre, que je pris le parti de voyager pour me dérober à son ressentiment. Je fus en Italie, en Piemont, en Suisse, en Hollande, en Angleterre, & au bout de trois ans je revins chez ma mère.

J'y retrouvai le favori, qui se retira dès-qu'il me vit. Je lui fis dire que j'avois des raisons pour le prier de s'éloigner du Château, mais que j'étois cependant dans la disposition de le servir en tout ce que je pourrois. Je lui fis en effet avoir une Compagnie dans le Régiment du Prince de. . . Je lui envoyai des chevaux, & mille ducats pour se mettre en équipage, & il partit pour aller joindre l'Armée en Flandre. A ces conditions je fis ma paix avec ma mère; & je songeai à me marier, moins par amour, que pour m'affranchir de la tutelle d'une mère impérieuse qui dissipoit tout mon bien.

J'épousai une Frelle de S. G. . . qui me parut aimable. Sa famille étoit Saxonne, & la Comtesse sa mère n'avoit pas déplu à Mr. l'Electeur avant sa Royauté: mais quoiqu'à son exemple elle eût embrassé la Religion Romaine, elle n'avoit pu conserver sa faveur. Mes meilleurs amis me détournèrent de ce mariage, & mon gouverneur fit tout ce qu'il put pour m'en ôter l'envie, par des raisons que mes malheurs n'ont que trop justifiées. J'amenai mon épouse au Château: la

Comtesse sa mère l'y suivit, & y resta pendant deux ans. Jamais on n'a vu trois femmes plus d'accord, que l'étoient ces trois Comtesses. Elles firent une petite Cour de mon Château. Ce n'étoit que Fêtes continuelles, toute la Province y étoit invitée & reçue; & cette foule de personnes qui y venoient, servoit à obscurcir les galanteries de nos Dames. Chacune cependant s'y livroit sans réserve, & les choses allèrent si loin, que dans la crainte que mon épouse ne suivît ces scandaleuses traces, je fus conseillé de congédier les mères. L'occasion étoit favorable; ma femme étoit accouchée d'un fils; elle se portoit bien, & leurs soins nous devenoient aussi inutiles que leur présence. Il étoit tems d'ailleurs de mettre ordre à mes affaires, que ce train de vie dérangoit absolument. Mon gouverneur, à qui j'en avois donné le soin, m'avoit averti confidemment, que pour peu que ce train durât j'étois ruiné sans ressource. Je profitai de ses avis, & sous prétexte de faire changer d'air à mon épouse, après qu'elle fut rétablie de ses premières couches, nous allâmes à une autre de mes Terres, qui étoit un peu plus écartée, & où l'on ne pouvoit pas loger tant de monde. Les deux Comtesses sentirent bien que ce voyage n'avoit d'autre but que de les écarter. Elles soupçonnèrent mon ancien gouverneur de m'avoir suggéré ce dessein; elles le mal-

maltraitèrent en ma présence, & il y a apparence que ce soupçon lui couta la vie. On le trouva massacré quelques jours après, dans un Bois où il avoit coutume de chasser. Je le pleurai aussi tendrement que s'il eût été mon père. Je faisois en effet une perte irréparable; mais je ne pus donner que des larmes à sa mort, sans oser la venger. Je crus même devoir en étouffer les poursuites, parce que je craignois d'en découvrir les auteurs. Il y avoit longtems que sa probité étoit odieuse à ma belle-mère; & ma mère avoit de l'aversion pour lui, parce que, selon les ordres de mon père, il m'avoit élevé dans la Religion Réformée, (dans laquelle elle n'étoit pas bien ferme) & qu'il m'en avoit si solidement instruit, que rien n'a jamais pu m'ébranler, ni dans le tems de ma prospérité, ni depuis mes malheurs.

Cet attentat ne contribua point à rétablir la confiance entre ces Dames & moi. Je dissimulai cependant tout ce que j'en pensois, & je tâchois de ramener mon épouse à la tendresse qu'elle me devoit. Je lui fis comprendre que la retraite étoit nécessaire au rétablissement de nos affaires. Cependant je tâchai de lui procurer tous les plaisirs honnêtes. Nous recevions les Gentilshommes voisins, nous allions les voir, je laissois à mon épouse la liberté d'inviter tous ceux qu'elle vouloit, & j'avois lieu de croire qu'elle étoit

COR-

contente. Je lui proposai même d'aller passer avec elle l'hiver à Vienne : mais elle le refusa, pour ne pas, disoit-elle, faire de dépenses inutiles. Que ce sentiment eût été louable, s'il eût été sincère ! J'en fus la dupe, parce que je le regardai comme une marque qu'elle avoit oublié l'impression qu'avoit pu faire sur elle la conduite de sa mère, & de la mienne. Hélas ! j'eus bientôt sujet d'en douter.

Parmi les Gentilshommes qui fréquentoient ma maison, il y avoit un homme fort aimable, qui y venoit presque tous les jours. Il étoit Bailly de P. . . Il y avoit toujours à ma table un couvert pour lui. J'aimois à l'y voir, & comme il ne demouroit qu'à une demi-lieue du Château, il y venoit souvent à pied & en chassant. Il y étoit toujours bien reçu. Mais insensiblement le voisinage amena la familiarité, sans que je m'en apperçusse. Il étoit souvent avec la Comtesse, & lui disoit mille jolies choses en ma présence, que je n'attribuois qu'à son enjouement. Ce commerce cependant fit éclat. On en parla, j'en fus averti. Je me contentai d'abord d'en parler à ma femme, j'en dis ensuite un mot au Bailly, qui me promit en galant-homme de s'observer davantage devant le monde, & même de venir au Château moins fréquemment. Il me tint parole; mais il y venoit secrètement, & je m'apperçus qu'il  
choi-

choisissoit toujours pour y venir, le tems que j'allois à la chasse ou que je devois sortir. Cette observation me fit soupçonner de l'intelligence, & je le priai de ne revenir que quand il seroit invité. Le chagrin que ma femme ressentit de ce compliment, augmenta mes soupçons, sans cependant oser lui en rien marquer, de peur de l'aigrir & de hâter mon deshonneur. J'affectai même d'inviter le Bailly de tems en tems, & de le mettre de toutes nos parties, pour éviter l'éclat qu'une rupture trop subite auroit pu causer. Je vous en fais juges Mesdames, pouvois-je prendre des précautions plus modérées? Cependant ces attentions, ces démarches, toutes prudentes qu'elles me parurent alors, étoient tout autant de pas que je faisois vers mon malheur. Le Bailly ne venoit au Château que quand je l'invitois, & comme je ne suis pas né jaloux, j'oubliois souvent qu'il pourroit être mon rival. Ma tranquillité sur ce point le dédommageoit des absences, & lui laissoit la liberté d'entretenir mon épouse, & d'avoir avec elle des tête-à-tête, dont jusques-là je ne m'étois pas offensé. Un jour cependant j'en entendis assez, pour croire qu'il étoit de mon honneur d'y mettre ordre. J'interrompis brusquement l'entretien, & je signifiai au Bailly, que si je le retrouvois au Château, je le ferois jeter dans les fossés du haut des fenêtres. Il se le tint pour dit, & n'y

n'y rentra jamais. Il en sortit la rage dans le cœur, & la fureur dans les yeux.

Mon épouse, interdite de cet arrêt, versa quelques larmes, qu'elle accompagna d'une excuse équivoque. Je feignis de lui pardonner son imprudence, & je l'embrassai, bien résolu de la ramener incessamment au Château d'où nous étions fortis, pour la dérober à la passion de mon indigne voisin. Elle le comprit, & rompit mes mesures par une maladie feinte, que je crus véritable. Je m'aperçus alors que je l'aimois beaucoup plus que je ne pensois. Je me reprochai même la brusquerie que j'avois faite au Bailly, la regardant comme la cause de sa langueur. Un Billet que j'interceptai, renouvela mes soupçons. Il étoit de la main du Bailly, & envoyé à ma femme: je l'ouvris, & ce fut la première fois de ma vie que je cédaï à une curiosité que la conduite de mon épouse rendoit légitime. Ce mystérieux Billet n'avoit ni signature ni adresse, & il étoit écrit à tout événement. Tout y étoit énigmes & paraboles pour moi, parce que je n'en avois pas la clé. Je compris cependant, à travers l'obscurité des termes, que ce Billet me regardoit. Je le portai à ma femme, qui m'accusa de lui imputer ce commerce, & d'avoir forgé ce Billet à dessein de la chagriner; & dès ce moment elle rompit avec moi, & me menaça de s'en venger. Je l'aimois cependant, par

de.

devoir & par honneur ; & ma tendresse pour elle me devenoit un supplice importun, parce qu'il n'est pas à mon avis de situation plus affreuse, que celle d'avoir à vivre en contradiction avec des personnes que les liens les plus doux nous doivent rendre chères. Je crus que le tems la ramèneroit, & nous vécûmes près d'un an dans une indifférence aussi grande, que si nous ne nous étions pas connus.

Dans cet intervalle je perdis ma mère, qui mourut à Vienne. J'y allai pour lui rendre les derniers devoirs, & mettre quelque ordre à sa succession. Quelque dérangée qu'elle fût, j'aurois été trop heureux de n'avoir que des dettes pour héritage. Je revins chez moi, où je fus reçu en étranger. Je m'accoutumai peu à peu à cette triste vie, & ces chagrins domestiques me jettèrent dans une indolence si générale, que je négligeai les occasions de solliciter de l'emploi.

Un poste qui vaquoit m'ayant cependant réveillé, je partis un matin de chez moi, pour aller prendre des mesures avec un de mes amis du voisinage pour l'obtenir, & j'en revins vers le soir. J'étois à cheval avec mon valet de chambre, & j'étois suivi d'un second valet. En entrant dans un petit Bois qui m'appartenoit, & qui n'étoit qu'à demi-lieue de chez moi, mon valet de chambre qui marchoit devant, m'avertit qu'il croyoit voir des gens cachés dans le taillis, qu'il  
soup-

soupponnoit être des Chasseurs, & me demanda la permission d'y entrer. A peine étoit-il descendu de cheval, qu'un coup de fusil parti du fond du Bois, passe entre lui & moi, & lui emporte le petit bout de l'oreille; un second tue mon cheval sous moi; un troisième manque; & le quatrième m'emporte la perruque & le chapeau, sans me blesser. Hélas! pourquoi ne péris-je point alors! je serois mort avec toute ma gloire & mon innocence. Ces coups inopinés ayant été tirés si près les uns des autres, me firent croire que l'embuscade devoit être nombreuse. Cependant la fureur & le desespoir m'éblouissant sur le danger, j'animai mes valets, & déterminés à vaincre ou à périr, nous entrâmes dans le Bois, nous nous y enfonçâmes, & nous découvrîmes l'embuscade. Je vis deux personnes armées, que je ne reconnus pas d'abord; & dans le moment que l'un des Assassins rechargeoit son fusil, je le renversai d'un coup de pistolet qui lui fracassa la tête. En même tems, un coup lâché contre moi par le second Assassin, vint me percer le bras. Mes valets devenus furieux par ma blessure coururent sur ce misérable, le mirent en pièces; & voyant que l'autre respiroit encore, ils lui hachèrent la tête avec leurs couteaux de chasse. Je fis ce que je pus pour arrêter leur furie, & je fus même obligé de les menacer de tirer sur eux, quand j'eus reconnu que l'Assassin n'étoit



n'étoit autre que le Bailly & son valet. L'horreur que m'inspira sa trahison, n'éteignit pas en moi les sentimens d'humanité, qui obligent à respecter un ennemi mort. Je plains son sort, je plains le mien, & je regrettai la funeste nécessité où je m'étois vu de tremper mes mains dans le sang humain pour conserver le mien. Je versai même quelques pleurs sur cet évènement funeste ; sans doute, par un pressentiment certain des malheurs qui alloient fondre sur moi. J'en prévis quelques circonstances, qui me firent frémir dès-que je fus en état d'y penser. Accablé de douleur, je remontai sur le cheval de mon valet, & nous arrivâmes au Château au commencement de la nuit.

Mon air inquiet & farouche, mes habits couverts du sang qui couloit de ma blessure, & mes valets tout sanglans, effrayèrent tellement mon portier, qu'il sonna l'allarme au Château. Mon épouse accourut au bruit, & marqua tant d'étonnement sur l'état où elle me voyoit, qu'elle s'évanouït en m'approchant. Elle versa beaucoup de larmes au récit de mon assassinat ; mais je remarquai que ses sanglots redoubloient au nom du Bailly. J'étouffai cependant toutes les idées que cet attendrissement équivoque m'inspiroit, pour penser à ma sûreté. J'envoyai mes gens dès la nuit même retirer du Bois mon cheval tué, pour ôter toute preuve

contre moi. Je balançai si j'irois moi-même dresser plainte d'assassinat contre le Bailly, & j'aurois peut être mieux fait: mais outre que cette voie me paroissoit odieuse à l'égard d'un voisin & d'un ancien ami, mon Intendant me fit remarquer que les coups donnés après la mort sur ces cadavres, dont l'un avoit la tête coupée, gâtoient absolument ma cause, & rejettoient sur moi toute la noirceur de l'assassinat. Suivant ses avis, je fis panser ma blessure, & après avoir pris congé de mon épouse, je me mis dès le point du jour en chaise de poste, & je sortis avec mes deux valets des Terres de l'Empereur. J'arrivai en Saxe le lendemain, & me tins caché à Dresde chez une de mes tantes, jusqu'à ce que j'eusse des nouvelles du train que prendroit cette affaire.

Huit jours après y être arrivé, je reçus quantité de Lettres sur cette aventure, conformes aux divers jugemens que chacun en portoit. Les uns la regardoient comme une rencontre, d'autres comme un duel médité, quelques autres comme un assassinat concerté entre le Bailly & mon épouse. Mais tous s'accordoient à me plaindre, comme d'un malheur qui pouvoit me deshonorer & me perdre. La passion du Bailly pour ma femme avoit éclaté; & comme le Public est rarement la dupe des Amans, on en parloit assez ouvertement, selon  
les

les Lettres particulières qui me vinrent. Cependant celles que mon épouse m'écrivoit , étoient autant remplies de tendresse pour moi que de malédictions pour le Bailly , & elle les finissoit toutes par les protestations les plus vives de tout sacrifier pour ma liberté.

Ma fuite étoit nécessaire; car dès le lendemain de mon départ, les parens du Bailly, sur les informations prises sur les lieux, avoient obtenu un Mandement d'ajournement personnel, & successivement un Decret de prise de corps contre moi. La procédure fut vivement poussée, & malgré les délais que ma femme demandoit, je fus déclaré atteint du crime d'assassinat , & condamné à perdre la tête. Elle en appella à la Chambre Impériale de Wetzlar, & la procédure y recommença toute entière. Mon épouse s'y rendit aussi-tôt en habit de veuve , elle mit tout son équipage en deuil; & pour toucher mes Juges , elle alloit de porte en porte avec mon fils, pour demander en pleurant justice contre la Cour subalterne qui m'avoit condamné injustement. Elle eut la précaution de faire séparer ses biens d'avec les miens , pour les conserver à mon fils, en cas que la Sentence fût confirmée.

Pendant que mon procès se poursuivoit à Wetzlar , je passois de tristes jours à Dresde. Je vivois solitaire , & j'eus tout le tems de faire de cruelles réflexions sur

mon malheur. La plus affligeante de toutes étoit l'opinion publique, qui soupçonnoit ma femme d'avoir eu part à cette trahison. Cette pensée me faisoit horreur. Je croyois mon épouse imprudente, mais je ne pouvois la croire assez mauvaise pour ce coup. Sa conduite présente, les mouvemens qu'elle se donnoit, ses voyages continuels de Wetzlar à Vienne & de Vienne à Wetzlar pour me sauver, justifioient sa conduite passée. Cependant l'assassinat de mon gouverneur me revenoit toujours à l'esprit, & j'avois peine à croire qu'elle l'eût ignoré, si les deux mères y avoient eu part. Et que ne devois-je pas craindre d'un pareil exemple ! Car enfin, si la timide vertu s'effraye du premier crime, elle se familiarise bientôt avec lui, dès-qu'elle s'est écartée du chemin de l'innocence. Rien alors ne coute plus. Cette dernière réflexion m'accabloit, parce que j'avois voulu trouver mon épouse innocente. D'ailleurs, les mouvemens qu'elle se donnoit pour moi, paroissoient intéressés à bien des gens. Le bruit qu'avoit fait la passion du Bailly, obligeoit mon épouse à prendre mon parti vivement, pour ne pas augmenter les soupçons que l'on avoit déjà contre elle. Cette obscurité m'étoit un supplice bien plus rude que la mort à laquelle j'étois condamné ; & je l'aurois mieux aimée, si j'avois pu en séparer l'infamie.

Quel-

Quelque affreuse que vous paroisse cette situation, Mesdames, ce n'est pourtant encore ici que l'ombre de mes disgraces. J'appris pour comble d'horreur, que le Gentilhomme qui avoit été élevé avec moi, s'étoit uni aux parens du Bailly, & les aidoit à solliciter contre moi. Il avoit eu l'adresse de s'insinuer dans la confiance du Prince de . . . son Colonel, & d'obtenir sa recommandation pour mes Parties, en prévenant Son Altesse contre moi. Ce trait de noirceur fut, je vous l'avoue, un des plus sensibles coups que j'aye éprouvés. J'en eus le cœur outré de douleur, parce que son ingratitude me parut inouïe. Mais hélas! puisque sa naissance étoit un crime, pouvoit-il être vertueux? Ce n'est pas tout Mesdames, & le croiriez-vous? L'ingrat ne pouvant assez tôt obtenir ma mort, me déroba mon nom, & profitant du désastre de mes affaires, il demanda la confiscation de mes biens à titre de frère, prétendant être fils légitimé de mon père, & né pendant son mariage. Sa demande, tout extravagante qu'elle étoit, fit pourtant la matière d'un rare & nouveau procès. Comme condamné, je n'avois plus en Justice d'action civile: j'étois plein de vie, & l'on demandoit ma succession; le cas étoit singulier. Mon épouse fut obligée de suivre encore cette nouvelle affaire, au nom de mon infortuné fils. Ce procès devint sérieux,

& attira l'attention générale. Ce Gentilhomme, qui jusques-là n'avoit été connu que sous le nom du Sr. D . . . D . . . se faisoit appeller par-tout le Comte de C . . . du nom d'une ancienne Terre qui faisoit le plus beau titre de notre famille, & prit un équipage qui fit croire qu'il étoit entretenu par quelque ennemi secret. J'ai toujours pensé que la famille du Bailly, qui avoit juré la perte de la mienne, lui fournissoit dequoi soutenir cet inique procès. Ma femme, chargée de ce double fardeau, ne pouvant se partager entre tant de soins incompatibles, demanda que l'une des deux Causes fût remise après le jugement de la première. A force de recommandations, elle obtint enfin que les procédures de mon prétendu frère demeureroient suspendues jusqu'à ce que la Chambre eût jugé celle de l'assassinat, qui duroit déjà depuis trois ans. Il s'en passa encore trois autres, pendant lesquelles ma femme obtint une révision, & que l'on feroit de nouvelles informations.

Pendant ce tems je vivois errant de tous côtés, traînant par-tout l'ignominie d'un crime que je n'avois pas commis. J'avois, il est vrai, répandu le sang de mon ennemi; mais ce n'avoit été que dans les bornes & les mouvemens de la plus juste défense, & précisément dans le cas unique où la Loi permet l'homicide. Cependant il devoit m'en couter  
l'hon-

l'honneur & la vie. Ah Mesdames! qu'il est aisé de dire que l'innocence sert de contrepoids aux accablantes douleurs d'un malheur peu mérité, ou qu'elle en adoucit les rigueurs! Son unique privilège consiste à épargner à l'honnête homme malheureux les remords qui seroient inséparables du crime. Je pense même, après la triste épreuve que j'en ai faite, que sans l'espérance de la Vie future, & d'un Jugement dernier, l'innocence opprimée auroit encore en ce Monde quelque chose de plus affreux à la Nature, que le crime justement puni. Il semble en effet que cette dernière situation doive moins porter au murmure; parce qu'alors les desseins de la Providence sont moins obscurs, quoiqu'également adorables.

Quoi qu'il en soit Mesdames, après six années d'allarmes, d'inquiétudes & d'exil, j'eus un rayon d'espérance. Les nouvelles informations me devinrent plus favorables que les premières, & mon épouse vint à bout de faire civiliser l'affaire. Dès-qu'elle fut dénaturée, & qu'au lieu de l'assassinat dont on me chargeoit, on ne la regarda que comme une rencontre malheureuse, on ne desespéra plus d'obtenir ma grace. La naissance de l'Archiduc augmenta encore mon espoir. Au milieu de la joie publique que cette naissance causa à toute la Cour, ma femme alla en grands habits de deuil se jeter

aux pieds de l'Empereur, dont j'étois né Sujet ; & en considération des services de mon père , Sa Majesté Impériale eut la bonté de m'accorder ma grace, avec la liberté de rentrer dans mes biens. Je ne sai pourquoi cette nouvelle ne me causa point une extrême joie. Le nom de grace offensoit mon innocence , & peut-être ma vanité ; ou bien je prévoyois obscurément que la vie que l'on m'accordoit , me rappelloit à de nouveaux malheurs. Je partis cependant après avoir pris mes sûretés , & je vins à Wetzlar subir l'humiliante cérémonie, nécessaire à l'entérinement de mon Bref d'abolition. De-là l'allai à Vienne , remercier mes protecteurs & rejoindre mon épouse. Sept années d'absence , & tant de malheurs échappés, devoient sans-doute lui rendre mon retour bien doux. Hélas ! elle se refusa à mes embrassemens, & par un caprice inconcevable, elle éteignit, par ses froideurs & ses reproches, tout le mérite des mouvemens qu'elle s'étoit donnés pour moi. Que ne dis-je plutôt pour elle-même ? Car enfin Mesdames , puisque je suis en train de vous raconter mes malheurs, je dois aussi vous apprendre ma honte. Il n'étoit que trop vrai que le Bailly étoit cher à ma malheureuse femme. Elle me reprocha sa mort avec autant de vivacité qu'elle avoit paru solliciter ma grace , & je compris que s'il eût été possible de consentir dé-

cem-



cemment à ma perte , elle y eût concouru pour venger sur moi son criminel Amant. Pardonnez , Mesdames , cet étrange aveu : excusez même un moment de foiblesse . . . je ne puis retenir les larmes que m'arrache encore ce cruel souvenir . . . Qu'il est dur à un cœur reconnoissant de se voir forcé à devenir ingrat ! Et que des bienfaits partis d'une main aussi chère que celle d'une épouse , y répandent d'amertume quand ils sont préparés avec tant de noirceur ! En un mot , mon épouse refusa de me recevoir , elle rendit la séparation de biens générale. Je ne pus en tirer aucun secours : la vie , disoit-elle , devoit me suffire : que ne me l'ôtoit-elle ! . . . J'étois sans argent , les procédures avoient épuisé mes finances & mes revenus : je me vis obligé d'engager toutes mes Terres , pour achever de payer les fraix immenses de ce procès. Encore n'osois-je m'en plaindre , pour ne pas paroître ingrat ; & elle eut la dureté de me voir réduit à des emprunts ruïneux , sans vouloir m'aider. Ah ! que la Providence est aimable , même dans ses coups les plus rudes ! Par ceux-ci elle me préparoit par degrés à ceux qu'elle a frappés depuis , & qui m'auroient paru insupportables , s'ils eussent fondu sur moi tout à la fois.

Je respirois à peine de ces premières allarmes , que j'en prévis de nouvelles. Mon prétendu frère renouvela ses pré-

ventions, & y en ajouta une encore plus terrible. Non seulement il voulut être mon frère, & partager le reste de mes biens; mais il prétendit prouver qu'il étoit mon aîné. En cette qualité, tous mes Fiefs nobles, & mes Seigneuries devoient lui revenir par les Loix de l'Empire; aussi n'en oublioit-il rien dans ses demandes. L'affaire étoit de prouver sa qualité, & il avoit eu tout le tems d'en fabriquer, ou d'en méditer les preuves, pendant le cours de mes premières infortunes. J'intéressai tout ce qui me restoit d'amis dans cette Cause obscure, & je fus conseillé de la faire traîner par tous les délais que la Chicane a inventés, pour tâcher de le lasser par des dépenses au-dessus de ses forces. Je me flattois d'ailleurs que le tems ou la mort termineroit cette injuste procédure. Mais ce prétendu frère éluda cet artifice. Soutenu secrettement par les frères du Bailly, avec qui il avoit conspiré ma ruine, il trouva des ressources que je n'attendois pas. D'ailleurs il s'étoit lié avec un Solliciteur habile en Chicane, qui menoit toute l'intrigue. Cet homme étoit un de ces Plaideurs de profession, qui font métier d'épouser les Causes les plus désespérées, moyennant une certaine somme en cas de succès. Mon prétendu frère s'étoit engagé de fournir la moitié des fraix, & avoit épousé provisionnellement la fille de cet indigne Plaideur, pour  
l'in-

l'intéresser davantage dans sa Cause. Ce procès dura encore quelques années, & il est aisé de comprendre que je les passai très-tristement. L'impossibilité de subvenir à tout, l'indifférence de ma femme, & qui pis est ses galanteries publiques, me mirent quelquefois dans des angoisses mortelles. Je regrettai la mort que j'avois évitée, & je rougissois de devoir la vie à une femme qui la remplissoit de honte & d'amertume. Digne fille d'une mère aussi décriée que la sienne, elle leva le masque, & devint Maîtresse publique de l'Evêque de C . . . Elevée à l'école de sa mère, elle en suivit toutes les traces. La vieille Comtesse, pour plaire au Roi, s'étoit faite Catholique; & ma femme, qui jusques-là avoit professé la Religion Luthérienne, embrassa la Romaine, par complaisance pour son Evêque. Ce n'est pas que toute Religion ne lui fût bonne, dans la vie qu'elle menoit; mais ce qui fit l'excès de mes douleurs, c'est qu'elle y fit élever mon malheureux fils. Ces desordres, tout affreux qu'ils étoient, parurent encore plus odieux dans les circonstances malheureuses de mon procès; & ce qui me toucha plus cruellement, c'est que ma grace avoit été le prix de cette infame galanterie, qu'elle couvroit du voile impie de sa conversion. Elle eut même la cruauté d'insulter à mes malheurs, en me mandant que le seul moyen de les finir, étoit

étoit d'embrasser aussi la Religion Romaine, & qu'à ce prix elle m'offroit tout le crédit de ses amis. On me dépêcha à cet effet un Jésuite célèbre. Il m'étala tout ce que son savoir & son éloquence pouvoient lui fournir, mais il n'y gagna rien : & j'ai su depuis, que pour m'en punir, il avoit employé tout le crédit de sa Société contre moi.

D'aussi puissans ennemis ne pouvoient manquer de m'accabler ; & en effet, je succombai sous leur malignité. Mon prétendu frère pressa le jugement du procès, il produisit des Actes spécieux ; mes Juges en furent éblouis, j'en fus moi-même effrayé ; & desespérant du succès de ma Cause, dont je sentoient cependant le bon droit, je lui fis proposer un accommodement. Les Barons de Ch. . . . & de Fl. . . . lui offrirent de ma part une pension viagère, & une Terre assez considérable pour lui & ses enfans, s'il vouloit se désister du procès. Ces offres le rendirent encore plus insolent, & il répondit fièrement, que c'étoit aux Juges d'en décider. Il fallut donc laisser courir la procédure, & elle ne s'est terminée que trop-tôt pour mon malheur. Ce prétendu frère produisit un Extrait de Batême, tiré des Registres de l'Eglise de D. . . . où il prétendoit que ma mère étoit accouchée de lui sur la route de Tépłitz, dans le voyage qu'elle y avoit fait pendant que mon père étoit  
en

en Hongrie. Cet Extrait de Batême, revêtu de toutes les formalités juridiques, portoit, qu'un tel jour avoit été bap-tisé N. N. Fils de la Comtesse de T . . . . Cet Acte étoit soussigné de la femme de chambre, qui vivoit encore, & qui ratifia sa signature par serment. Il y joignit le Certificat d'un certain Moine Franciscain, qui attestoit le fait véritable, & qui prétendoit avoir été chargé par ma mère du soin de ce précieux enfant. (Car elle méditoit dès-lors sa paix avec l'Eglise Romaine, & elle avoit toujours auprès d'elle quelque Prêtre ou quelque Moine.) On produisit encore des Attestations de la nourrice, & de la maîtresse de l'auberge où l'on disoit que ma mère avoit accouché. Mais ce qui confirma tous ces odieux témoignages, ce fut l'Attestation même de ma mère. Ah! pourquoi faut-il, Mesdames, que je vous révèle ici ce honteux mystère? . . . Mais après tout, lui dois-je un secret qu'elle a déclaré à la face de la Terre, & dont la révélation seule a causé ma perte & celle de mon infortunée famille? Oui Mesdames, un peu avant sa mort, ma malheureuse mère fit appeller des Notaires, & leur déclara devant témoins, que N. N. connu jusqu'ici sous le nom du Sieur D. D . . . étoit véritablement son fils; qu'elle en étoit accouchée secrètement dans son voyage de Tép-litz, où il trouveroit les indices de sa naissance, dont

la femme de chambre & le Père N . . . Franciscain avoient seuls le secret ; & qu'enfin elle se sentoit pressée de faire cette déclaration pour l'acquit de sa conscience , & chargeoit les Notaires d'en envoyer copie audit Sieur D . . . D . . . Voilà, Mesdames, les fameuses Pièces sur lesquelles la Justice m'ajugea un frère, & un frère aîné ; car selon la date de l'Extrait du Batême, le Sieur D. D . . . étoit né dix-huit mois avant le retour de mon père , qui avoit été trois ans entiers en Hongrie sans revoir son épouse. L'absence de mon père constatée par des faits publics , son testament même dans lequel il ne faisoit aucune mention de ce fils qu'il n'avoit jamais connu , sembloient devoir anéantir ou éluder les Actes sur lesquels mon prétendu frère fondoit sa qualité. La déclaration même de ma mère lui étoit si injurieuse à elle-même , qu'elle étoit de nulle valeur ; parce qu'en révélant sa propre infamie , elle infirmoit par-là son témoignage. C'est ce que j'objectai, Mesdames. Mais outre que dix preuves négatives n'en valent pas une affirmative, le Droit Romain m'étoit absolument contraire, & mon sort paroissoit décidé par d'anciennes Loix.

On sentoit cependant toute l'absurdité & les inconvéniens de cette Loi trop générale, & avant de prononcer la Sentence définitive, on consulta les plus fameuses

ses Universités. Cette cérémonie ne servit qu'à rendre ma perte plus solennelle. Ces Docteurs, gens pédans pour la plupart, & servilement esclaves des moindres mots de la Loi la moins juste ou la plus obscure, déclarèrent unanimement, que tant que le mariage dure & que le mari vit, tous les enfans qui naissent de la femme, sont censés ceux du mari, & qu'il ne faut pas leur chercher d'autre père que celui que le mariage indique, suivant ce vieil Axiôme, que *les Fruits d'une Terre appartiennent à celui qui est le Maître de la Terre*. Suivant ces avis, l'Arrêt fatal fut dressé. On me donna malgré moi un frère aîné, dont la naissance deshonorait tout à la fois mon père, ma mère & ma famille. Je fus déclaré cadet, dégradé de la qualité de Comte de T . . . obligé d'en quitter le Titre & les Armes en plein, condamné à remettre dans les six mois à mon nouveau frère, les Titres, Chartes & Papiers concernant les biens possédés par mon trop malheureux père. Quant à moi, je fus réduit à la légitime des Cadets; encore ne pouvois-je lever cette part, qu'après avoir remboursé le nouveau Comte de tous fraix, dommages & intérêts, même des revenus perçus depuis la première instance du procès jusqu'à sa fin.

Cet affreux Arrêt me dépouillant de tout, ne me laissoit de ressource que dans mon desespoir. Que faire, que  
de

devenir ? Une autre Femme que la mienne, eût été ma consolation. Mais la perfide m'abandonna, & menaça même de faire dissoudre mon mariage, prétendant qu'il ne pouvoit subsister, vu l'erreur où elle avoit été sur ma personne, en n'épousant qu'un cadet, tandis qu'elle avoit cru épouser l'aîné.

Ce trait, tout odieux qu'il étoit, eût été sans-doute le moindre de mes maux, si le contrecoup n'eût rejailli sur mon infortuné fils, qui devenoit la victime de mes malheurs. Le déplorable sort de cet enfant augmentoit mon desespoir. Il avoit déjà quinze ans. Il m'aimoit tendrement, par instinct peut-être & par devoir, plutôt que par connoissance; car il n'avoit que quatre ans lorsque je me retirai en Saxe, & je ne l'avois pas revu depuis, parce que les Jésuites s'en étoient saisis & l'élevoient dans leur Collège. Il eut l'adresse de m'écrire un mot, pour me prier de le venir voir. Sa Lettre étoit si respectueuse & si touchante, qu'à ses nobles sentimens je reconnus mon sang. Il m'insinuoit adroitement, qu'il avoit quelque chose à me communiquer; & malgré tout ce que je craignois de douloureux dans cette visite, je partis pour l'aller voir.

J'eus beaucoup de peine à pouvoir l'entretenir seul, à cause de ma Religion. Cependant, par le crédit du Duc de . . bienfaiteur du Collège, on m'accorda cette

gra-



grace , pour une fois seulement. Ah Mesdames ! que cette entrevue eut tout à la fois de douceur , de tristesse & de consolation pour moi ! & qu'il est doux à un père malheureux au point que je le suis , d'embrasser un fils si tendre & si respectueux ! Cet aimable enfant , qui sentoit déjà ses malheurs & les miens , fondit en larmes en me voyant. Il embrassa mes genoux, je le relevai & le ferai entre mes bras ; nous mêlâmes nos larmes & nos soupirs sur notre sort commun, sans pouvoir nous dire autre chose que ces tristes mots, Ah ! mon père . . . Ah ! mon fils . . . La joie d'avoir un fils si plein de sentimens, la douleur de le voir si malheureux, me déchiroient le cœur, & je ne pouvois lui parler. Il se remit le premier , & me dit tendrement ces paroles si consolantes. " Pourquoi

„ vous affligez - vous , mon cher père ?

„ vos malheurs n'ont rien qui deshono-

„ rent , & tout affreux qu'ils sont , je

„ brûle de les partager avec vous. On

„ me retient ici malgré moi , mon des-

„ sein est de vous rejoindre , tâchez de

„ me retirer d'ici de gré ou de force. Je

„ veux suivre votre fortune, & vous dé-

„ dommager par mes respects , de l'in-

„ justice du sort & des mépris de ma mè-

„ re ". Cette résolution me donna , je vous l'avoue, un moment de consolation. Il faut être père , & père malheureux, pour en sentir toute la douceur. Il faut

droit même se transporter dans cette circonstance affreuse où tout mon sang s'armoit contre moi, pour éprouver tout ce qu'il y avoit de tendre & de consolant dans les paroles & les sentimens de ce cher fils. Aussi mon cœur s'en émut, & je me sentis fondre en larmes. J'embrasai de nouveau mon fils, & lui représentai que la Religion dans laquelle on l'élevoit, rendoit ce projet difficile. " Ah! "

„ mon cher père, répondit-il, je ne con-  
 „ nois guères encore la différencce de nos  
 „ Religions : mais si la mienne me dé-  
 „ fend de suivre un père malheureux, je  
 „ la quite dès aujourd'hui" . . . Et sans  
 me donner le tems de lui répondre, il  
 me traça lui-même le moyen d'exécuter  
 ce projet. Il m'indiqua les jours & les  
 lieux qu'on le menoit promener, & cer-  
 taines heures qu'il pouvoit aller seul à  
 l'Eglise, par où il méditoit de s'évader.  
 Je trouvai tant de bon-sens & d'adresse  
 dans ce projet, que je lui promis de fai-  
 re tout ce que je pourrois pour l'emme-  
 ner. Cependant je lui représentai enco-  
 re, que je n'avois que des disgraces à  
 lui offrir, & que n'ayant ni biens ni res-  
 sources, il risquoit de mener une triste  
 vie avec moi. " N'importe, dit-il, j'ai  
 „ de l'honneur, du courage & une épée,  
 „ je ne veux rien de plus ". Des senti-  
 mens si nobles, dans un âge si peu avan-  
 cé, m'encouragèrent moi-même à tenter  
 son enlèvement. Je crus pourtant en de-

voir différer l'exécution jusqu'à ce que j'eusse pu régler ce que j'avois à espérer de mon nouveau frère ; comptant qu'avec les débris de ma fortune, je pourrois me former hors de l'Empire quelque établissement. Je quitai mon fils, avec promesse de l'avertir quand il en seroit tems. Cette séparation nous couta bien des larmes, & je n'y puis penser sans en verser encore.

J'allai droit à ma principale Terre : mais à peine y fus-je arrivé, que je fus averti par un de mes anciens amis, que mon prétendu frère alloit y mettre garnison pour s'en assurer les effets, comme il avoit déjà fait dans toutes les autres Terres. On me conseilla même de me retirer, pour éviter les nouveaux malheurs où mon desespoir pourroit m'exposer. Je suivis ce conseil, plus par Religion, que par insensibilité, & je demurai caché chez cet ami. L'avis étoit à propos ; car le nouveau Comte avoit obtenu un ordre de m'arrêter, & de me garder à vue jusqu'à l'entier remboursement de ses fraix.

Une ame moins basse que celle de ce nouveau frère, se seroit sans-doute piquée de quelque générosité. Tout autre en sa place, content de sa nouvelle fortune, & se souvenant de mes anciennes bontés pour lui, m'auroit offert de relâcher des droits que son Arrêt lui donnoit sur moi. Mais le cruel, en les exigeant

rigoureusement , m'épargna la honte de rien tenir de son infâme main. J'ai su même que l'ingrat m'avoit fait chercher par-tout pour m'arrêter, comme s'il m'envioit encore la liberté, qui étoit le seul bien qui me restoit. Hélas! peu s'en fallut que ma vertu lassée de tant d'indignités, ne se souillât dans ce coupable sang. Mais les Loix de la Religion l'emportant sur celles d'une fausse valeur, je crus devoir prendre le parti de m'éloigner d'un lieu si funeste, avec tous les Titres de ma Maison. Je retournai à la ville où étoit mon fils. Je le fis avertir secrètement de mon dessein. Cet enfant eut le courage de s'échapper. Il étoit déjà assez près de mon auberge, quand il fut reconnu par un misérable Jésuite qui étoit en rue. Ce père le fit arrêter. Mon fils, au desespoir de manquer son coup, tira sa petite épée, pour tâcher de se dégager des mains de ce Moine; mais ne pouvant se défendre contre le monde qui s'attroupa, on le reporta malgré ses cris au Collège. Je n'appris ce contretems qu'après, & j'en fus vivement outré. Sans-doute que si j'en avois été informé, je me serois jetté dans la mêlée, & que j'aurois plutôt perdu la vie, que de le laisser dans cette retraite. Cet enfant, prudent au-delà de son âge, ne voulut jamais dire où il alloit; mais comme on lui trouva mon Billet sur lui, on soupçonna que j'étois en ville, & qu'il

venoit

venoit me trouver. Je fus contraint de fuir encore une fois, pour éviter la punition d'une action si légitime. Je repassai en Saxe auprès de la sœur de mon père, qui m'offrit sa maison pour toujours. C'est une Comtesse fort âgée, dont le mari avoit un des premiers emplois à la Cour. Elle est fort riche, & sans enfans: mais quoiqu'elle soit sortie fort jeune de la famille, elle a conservé pour la mémoire de mon père une tendresse infinie. Elle a partagé mes malheurs avec une vraie compassion. C'est par sa libéralité que je subsiste: & comme elle est pleine d'honneur & de sentimens, elle m'a fait une donation de tous ses biens, pour empêcher que je ne traînasse mon nom avec opprobre. Elle a même vendu depuis peu une assez belle Terre, que son mari lui avoit laissée en mourant, & elle en a placé l'argent en Angleterre sur la tête de mon malheureux fils, pour lui assurer aussi quelques biens. Cette généreuse Dame fait tout ce qu'elle peut pour me faire oublier ou pour adoucir mes malheurs, & elle seule me tient lieu de père, de mère & d'épouse, par une tendresse louable. Elle m'aime comme son fils, & dans une maladie causée par l'opiniâtreté de mes disgraces, elle a pris de moi des soins infinis, & je lui dois la vie plus qu'à personne. Il n'y a que six mois encore que je suis hors de danger, & c'est pour mon rétablissement que je

fuis venu ici. J'ai déjà passé un mois à Aix, dont les Eaux m'ont fait beaucoup de bien. Ce n'est pas que la vie me soit bien douce, mais je la conserve pour mon fils. Ce cher enfant a eu le courage de s'échapper une seconde fois, & il a été trouver la Comtesse sa tante. Je dois l'aller prendre au sortir d'ici à Cologne, où elle doit me l'envoyer; & je compte passer avec lui en Angleterre, pour y ensevelir mes justes ennuis.

Je suis mortifiée Monsieur, dit l'Abbesse, que mes aventures vous aient rappelé le souvenir des vôtres. Je les partage sincèrement, & je suis extrêmement touchée de vos malheurs; mais j'espère qu'ils finiront. Quand on est aussi vertueux que vous l'êtes, on ne peut être longtems malheureux. Assurément, dit la Duchesse, cette aventure est étrange; & je me sens une indignation extraordinaire pour ceux qui ont causé vos malheurs, malgré le respect que vous conservez pour des personnes qui méritent toute l'horreur du Genre Humain. Hélas! ajouta le Marquis, je croyois être le plus malheureux des hommes, mais j'avoue que Monsieur le Comte est encore plus à plaindre. Milady, qui étoit elle-même extrêmement touchée, s'apercevant que le Comte s'attendrissoit de ces complimens, dit à la Duchesse, qu'il falloit engager le Comte à faire avec elles le

voyage

voyage de Londres. De tout mon cœur, dit-elle ; j'en écrirai dès demain à Milord-Duc, & si nous sommes capables de procurer à Mr. le Comte quelques agrémens en Angleterre, nous nous y employerons volontiers. Doucement Mesdames, doucement, dit Mr. Lake en riant ; vous êtes trop belles & trop jeunes pour vous charger de Mr. le Comte, c'est moi qui l'amènerai à Londres. Je lui offre un appartement chez moi. Je suis garçon, nous vivrons ensemble, & je ferai le précepteur de Mr. son fils. Le voulez-vous bien Mr. le Comte, ajouta-t-il ? Le Comte remercia poliment la compagnie, & dit que dès-qu'il seroit à Londres, il auroit l'honneur d'aller saluer les Dames. Mais quelque chose qu'il pût dire, Mr. Lake voulut l'obliger à promettre qu'il logeroit chez lui, & jura qu'ils partiroient ensemble, ou qu'ils se brouilleroient. Le trait étoit un peu Anglois ; il parloit pourtant d'un excellent cœur.

L'Abé, qui étoit présent, voyant la retenue du Comte, dit en regardant tendrement Milady, que si on lui en offroit autant, il ne se feroit pas tant prier. Et que voulez-vous que l'on fît de vous à Londres, lui dit-elle ? nous y avons assez de petits collets sans le vôtre. Je le quitterois Madame, répondit-il, s'il vous déplaisoit. Et ensuite, dit-elle, que feriez-vous ? L'Abé, déconcerté de l'air de Milady, lui dit en tremblant, je . . .

je . . . je . . . je . . . Milady alors riant de toute sa force, lui répondit en le contrefaisant, je . . . je . . . je . . . je pense, Mr. l'Abbé, que vous êtes amoureux; je . . . je . . . je . . . je vous déclare que vous feriez une grande sottise; je . . . je . . . je . . . je vous conseillerois enfin de songer plutôt à dire votre Bréviaire, qu'à penser à l'amour . . . Cette scène, toute courte qu'elle fut, nous divertit extrêmement, & le pauvre Comte lui-même ne put s'empêcher d'en rire. La compagnie se leva pour reprendre le chemin de la maison.

En y rentrant, nous apperçûmes un Chanoine qui ressembloit beaucoup à Mr. le *Tresfoncier*. C'étoit lui-même, qui étoit revenu de Liège depuis une heure. Il aborda les Dames, & leur présenta son neveu, qui est un Cavalier extrêmement poli. Comme mon état, dit-il, & le voisinage de mon Eglise, ne me permettent pas de vous procurer certains plaisirs, je vous ai amené ce jeune Cavalier qui y suppléera. Le neveu donnant aussitôt la main à la Duchesse, la pria d'entrer dans le salon, où il avoit amené de Liège une symphonie complete. Il fit signe aux Musiciens de jouer, & sans autres préparatifs on commença un Bal, qui nous vint à merveilles pour dissiper les sombres idées que l'histoire que nous venions d'entendre nous avoit laissées. Nous y dansâmes tous, excepté l'Abesse, avec qui



le *Tresfoncier* causa. Comme cette danse n'étoit qu'un prélude pour donner le tems à l'Hôte de préparer le souper, une heure après on vint avertir que l'on avoit servi, & nous nous mêmes à table. Nous trouvâmes un souper magnifique. Rien n'y manquoit ; il y avoit de toutes les nouveautés de la saison, & le Chanoine avoit amené son cuisinier pour aider l'Hôte, & diriger le repas. Le dessert fut des plus galands, on y but, on y chanta, & après être levé de table, on se remit à danser jusques fort avant dans la nuit. Le matin les Dames allèrent au Bain, & résolurent de repartir l'après-midi. Mr. le *Tresfoncier* les pria de rester encore, en leur disant galamment, que puisqu'elles ne vouloient pas venir à Liège, il seroit charmé de les garder à Chaud-Fontaine ; & qu'il étoit juste qu'il en fît les honneurs, puisque ce lieu étoit de sa juridiction. Les Dames cependant s'opiniâtrèrent à partir l'après-midi, & nous trouvâmes encore un dîner pareil au souper de la veille. Comme la compagnie s'en étonnoit, le neveu du Chanoine dit que c'étoit lui qui avoit l'honneur de régaler les Dames, & qu'il devoit avoir son tour. On se mit à table dès onze heures, chacun y marqua de la gayeté, & tout nous y excitoit ; car le neveu du Chanoine avoit fait placer les Instrumens dans la chambre voisine, & cette symphonie étant un peu éloignée ne troubloit pas

notre conversation. Mr. le Chanoine demanda aux Dames comment elles s'étoient trouvées des Bains de Chaud-Fontaine, & ce qu'elles pensoient de ce petit hameau. Cette question ramena l'entretien sur l'agréable situation du lieu, & sur le soin que Mrs. de Liège devoient prendre pour l'embellir. Le Chanoine assura que la ville de Liège étoit dans le dessein de ne rien négliger pour rendre ce lieu fameux, & en cita comme une preuve, le *Perron* qu'elle avoit fait élever sur la colonne qui est au bord de la Rivière. La preuve nous parut assez mince, parce que nous ignorions ce que signifioit ce *Perron*. La Duchesse le pria de nous l'apprendre, & il nous dit à ce sujet quelque chose d'assez curieux.

Vous savez peut-être, dit-il, que la principale pièce des Armes de Liège est un *Perron d'or* de trois degrés, appuyé sur trois lionceaux de même, & que ce Perron soutient une colonne. Quoique la Cité ait autrefois porté des Armes différentes, il est constant qu'elle conserve celles-ci depuis l'an 1300, que les Corps de Métier le mirent dans leurs Bannières, en signe d'union & de liberté, dans un Tumulte populaire. Il y a quelque apparence que ce Perron n'étoit que la figure d'un Pilier placé dans le lieu où l'on rendoit la Justice, comme on en voit dans les Campagnes aux endroits qui ont quelque Jurisdiction. Quand le Tumulte des

Bour-

Bourgeois fut appaisé , on éleva un magnifique Perron au milieu de la ville , & cette colonne fut regardée comme consacrée à la Justice , & comme une marque de l'Autorité publique. On avoit coutume d'y convoquer le Peuple , & d'y publier les Loix , les Arrêts & les Sentences ; c'est ce que l'on appelloit publier à *cri de Perron* ; & personne n'osoit violer une Loi revêtue de cette formalité. La crainte ne tarda point à engendrer la superstition. Le Peuple ignorant transporta à la colonne même le respect qui n'étoit dû qu'aux Loix que l'on y affichoit , & insensiblement on s'accoutuma à regarder le *Perron* à peu près comme la ville de Troye regardoit autrefois son *Palladium*. Enfin nos bons Liégeois crurent que leur prospérité dépendoit de la conservation de cette colonne. Cette idée ridicule prit quelque vraisemblance en 1467, lorsque Charles le Hardi Duc de Bourgogne (dont le nom fait encore trembler Liège) prit la ville d'assaut. Pour en punir les habitans , il ne crut pouvoir faire pis que d'enlever leur superbe Perron , & le transporta à Bruges. Il le fit élever dans la Bourse de cette ville , comme un trophée de sa victoire sur les malheureux Liégeois , & y fit graver des Vers très-insultans. Le Chanoine les récita , mais je n'ai retenu que ceux-ci , qui ne sont pas des plus corrects.

*Nobilitatis ego Leodii venerabile signum,  
Gentis & invictæ gloria nuper eram:  
Sum modo ridentis spectaculum turpe Popelli;  
Heus! odio Caroli me cecidisse queror.*

On les a rendus ainsi.

De l'orgueilleux Liégeois je fus jadis l'honneur,  
Chacun me respectoit: mais quelle destinée!  
Dans Bruges je me vois l'ornement du Vainqueur,  
Et je suis à son Peuple un objet de risée.

Le pauvre Perron resta dix années entières dans cette ignominie, qui étoit infiniment plus à charge à la ville, que les dures conditions auxquelles elle s'étoit soumise au Vainqueur. Ce ne fut qu'après la mort du Duc, que les Liégeois osèrent en espérer la restitution. Ils la sollicitèrent vivement auprès de Marie de Bourgogne son héritière: cette Princesse leur permit enfin de la venir reprendre. Les Liégeois députèrent à cet effet l'élite de la Bourgeoisie. Ces Députés formèrent une cavalcade pompeuse, & rapportèrent en triomphe leur cher Perron; les Bourgeois allèrent au-devant; on le reçut avec beaucoup de cérémonies, & on le plaça sur la Fontaine du Marché, où il est demeuré depuis en grande vénération. On mit d'autres Vers en la place de ceux que le Duc y avoit fait graver, & l'on accorda aux Députés qui le rapportèrent de Bruges, des privilèges dont leur postérité

térité jouit encore. Depuis cette infortune le Perron est devenu plus précieux à la ville qu'il n'étoit auparavant, & les Magistrats ne sauroient donner une plus grande marque d'affection aux bourgs ou villages de cet Etat, que de leur accorder *Droit de Perron*. Les lieux où on le place, entrent en quelque sorte en participation du Droit de Bourgeoisie: voilà pourquoi vous en voyez à Franchimont, à Spa, & ici. En un mot, la ville de Liège accorde le *Droit de Perron*, à peu près comme l'ancienne Rome conféroit le titre de *Citoyen Romain*. Vous jugerez de-là, Mesdames, qu'en accordant cette faveur à ce petit hameau, c'est une marque que les Magistrats de Liège ne veulent rien négliger de ce qui peut rendre ce lieu célèbre. Mr. le Chanoine alloit étendre son récit, & ne demandoit pas mieux qu'à prolonger la conversation; mais sur les quatre heures on amena nos voitures & nos chevaux. On fit à Mr. le *Tresfoncier* beaucoup de remerciemens sur sa galanterie & celle de Mr. son neveu, & nous repartîmes. L'un & l'autre voulurent nous accompagner pendant une demi-heure; enfin nous nous séparâmes avec beaucoup de civilités.

Nous revînmes heureusement à Spa, où nous trouvâmes plusieurs personnes arrivées depuis notre voyage. Il y en avoit aussi beaucoup de parties; car c'est une circulation perpétuelle d'allans & de  
venans.

venans. Les nouveaux-venus étoient presque tous Anglois , & gens de marque. Milord Cr . . . . & sa femme Milady R . . . quelques Seigneurs Ecoffois , le Chevalier de B . . . , son épouse, sa belle-sœur, & toute leur famille étoient de ce nombre. La Duchesse avec Milady alla féliciter les Dames tout en arrivant, pour leur souhaiter plus de plaisirs qu'ils n'en eurent , comme nous verrons plus bas. Pour nous, nous nous retirâmes chacun dans nos Auberges. Nous n'allâmes le lendemain à aucune Fontaine, parce que nous étions un peu fatigués. Mais l'après-midi nous nous rendîmes tous chez Milady , qui nous invita à venir jouer. Elle avoit chez elle la plupart des Anglois nouvellement arrivés , & l'on y joua très-gros jeu jusqu'à la nuit.

Le jour suivant, nous allâmes nous réconcilier avec la Géronstère, où l'on nous fit remarquer un Liégeois qui en buvoit jusqu'à quatre , & quelquefois cinq bouteilles, sans s'incommoder; c'est à-dire, environ trente à quarante gobelets. On nous dit que depuis vingt ans il venoit tous les ans passer une quinzaine de jours à Spa, & qu'il buvoit toujours la même quantité. Ce n'est pas qu'il fût malade , il avoit l'air de se porter à merveilles, & il nous raconta lui-même qu'il n'étoit sujet à aucunes incommodités , & qu'il attribuoit sa santé constante à ce régime annuel. Il avoit en effet une si grande confiance dans

la vertu de ces Eaux , qu'il nous assura que pendant les huit premiers jours de son séjour à Spa , il alloit chaque année boire neuf verres à chacune des quatre plus célèbres Fontaines, c'est-à-dire, neuf au Pohon, neuf à la Géronstère , neuf à la Sauvenière, & neuf au Tonnelet, ce qui faisoit trente-six verres par chaque matinée. Si ce n'avoit été un fait connu de quantité de personnes , nous aurions eu de la peine à le croire. Apparemment que quelque différentes que soient ces Fontaines dans leurs effets, leurs diverses qualités combinées n'ont rien de nuisible. Son exemple ne nous tenta point ; mais il nous donna l'idée d'une promenade fort divertissante. La Duchesse , qui s'étoit trouvé fatiguée de la longue séance qu'elle avoit faite au jeu le jour précédent, fut la première à la proposer. L'Abesse, que le jeu ennuyoit, fut parfaitement de cet avis ; & Milady, qui ne se soucioit pas de lier de parties réglées avec la nouvelle compagnie, y donna aussi les mains. Sur le champ nous avertîmes les cochers de se tenir prêts, pour nous mener l'après-midi à toutes les Fontaines. Nous partîmes à trois heures , nous allâmes d'abord à la Géronstère, de-là à la Sauvenière. Nous n'y descendîmes pas, nous nous contentâmes seulement d'y boire un demi verre en passant , mais nous nous arrêtâmes à une petite Fontaine fort négligée, que l'on nomme le Wattroz. Elle est

est entre le Septentrion & l'Orient, à demi-lieue de Spa, & environ à un quart-d'heure de la Sauvenière. Sa situation est fort incommode: elle est dans le bas d'une Prairie marécageuse, dont la terre est si spongieuse, que l'on croit y enfoncer à tout moment; cependant cette terre se relève sous le pied à chaque pas, comme feroit une pelotte de laine. Quoiqu'elle ne soit presque pas fréquentée, on a semé de grosses pierres sur les environs, pour en faciliter l'abord. Cette Fontaine à sa source dans une Montagne voisine, située entre le Midi & le Septentrion. Elle n'a aucun ornement: on y voit autour les débris d'une ancienne muraille ruinée qui l'environnoit, & elle n'est entourée que d'un amas de pierres brutes confusément arrangées. Elle a cependant des qualités singulières. Elle est impregnée d'un peu de souphre, & d'un nitre très-abondant. Elle est purgative; & cet effet est causé par ce dernier sel, qui étant plus pesant, détermine ses opérations par les voies basses. Elle excite aussi le vomissement à quelques personnes, & cause au-moins des nausées; parce que ce nitre dont elle est chargée, picotte les fibres de l'estomac. Nous en goûtâmes. Elle est piquante sur la langue; mais nous n'osâmes en avaler beaucoup, à cause des effets qu'elle produit. Comme elle a peu de Cliens, on n'y a bâti aucune retraite. Il y a cependant  
tou-



toujours quelques personnes qui vont en boire les Eaux , par manière de purgation. Mais on n'y va qu'en tems sec, parce que sa situation basse fait que ses Eaux s'altèrent facilement par les pluyes. Aussi, quelles que soient ses qualités , on m'a assuré qu'il n'est pas sûr d'en boire en tems humide. De-là nous continuâmes notre pèlerinage à la Fontaine du Tonnelet.

Cette Fontaine, qui est beaucoup plus connue que le Wattroz, n'en est pas fort loin. Sa situation est plus gaie: elle est sur une petite Montagne au haut d'une Prairie nommée le *Pré de Fresneuse*, éloigné des Rochers d'un demi-quart-d'heure. La terre de cette Prairie est mollesse & tremblante comme du fromage mou , & s'affaisse en plusieurs endroits sous le pied , comme feroit une terre grasse à demi-sèche. Il y a même certains endroits où il est dangereux de marcher, parce que l'on courroit risque de s'y ensevelir tout vif. L'Abé, qui nous avoit suivi dans cette promenade, en pensa faire une triste épreuve. Comme il est extrêmement fringant & étourdi, il fit galopper son cheval dans la Prairie, contre l'avis de nos cochers, & il courut risque d'y demeurer. Son cheval s'enfonça jusqu'aux fangles , & quelque chose qu'il pût faire pour l'en tirer , il fut obligé de descendre. Il s'en donna lui-même jusqu'aux genoux, & je crois qu'il s'y seroit abîmé s'il avoit été seul. Nous

nous divertîmes un moment de son embarras ; mais nous en eûmes pitié, & nous envoyâmes nos valets & nos cochers à son secours. Milady cependant , qui rioit de tout, & qui commençoit à se laisser des affiduités de l'Abé , lui fit promettre qu'il ne seroit plus amoureux ; & ce ne fut qu'après l'avoir solennellement juré, qu'elle permit à nos gens de l'aider. On eut beaucoup de peine à retirer son cheval, qui en resta fourbu. L'Abé en fut quitte pour le payer ; & je ne sai pour quoi nous prîmes plaisir à l'en railler, plutôt qu'à le plaindre. C'est, je crois, que les gens qui sortent des bornes de leur état, n'excitent que du mépris.

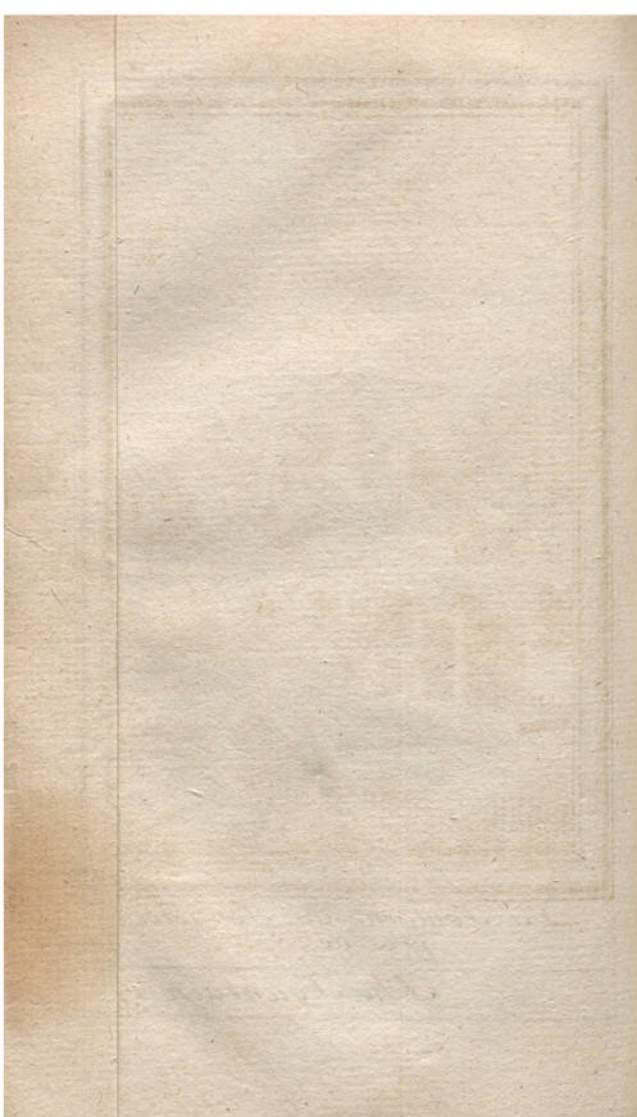
Après cette petite aventure, nous nous approchâmes de la Fontaine, qui n'est pas riche en ornemens. Elle est enfermée sous une niche carrée, qui paroît avoir été assez jolie autrefois, mais qui ne montre plus que des ruïnes. Son bassin est fait en forme de tonneau, & c'est peut-être ce qui lui a donné le nom de *Tonnelet*. Sa Source, qui est incomparablement plus grosse qu'aucune des autres, sort du fond de ce tonneau, & jette des bouillons aussi gros que le bras. Ses Eaux sont d'une froideur extraordinaire, & il seroit plus facile de tenir la main dans la neige, que dans cette Fontaine. Mr. Lake, au défaut de notre Médecin, nous en expliqua les qualités. Il dit que l'Eau du Tonnelet étoit celle qui contenoit le plus



*La Fontaine du Tonnelet,  
près de Spa .*

*De Fontein van Tonnelet,  
by Spa . N<sup>o</sup>. 10.*

*The Fountain of Tonnelet, near Spa .*



plus de souphre : mais il nous assura que ce souphre étoit très différent de celui de la Géronstère , qui est volatil, au lieu que celui du Tonnelet n'étoit ni métallique ni volatilisé , mais un souphre crud & commun. Il nous dit encore, que les sels dominans de cette Fontaine étoient le nitre & l'alun , & que c'étoit l'abondance de ces deux Minéraux qui causoit son extrême froideur. Il nous apprit que ses Eaux étoient très-propres à rafraichir le sang , à réparer les insomnies ; à dissoudre la pierre & le sable dans les voies de l'urine , & que quantité de personnes s'en étoient bien trouvées. Il ajouta cependant, que beaucoup d'habiles Médecins n'en conseilloient pas l'usage , à cause de l'alun dont elle abonde , & dont les qualités astringentes leur étoient suspectes, sur-tout quand il s'agissoit de dissoudre la gravelle. Comme on ne la fréquente guères, il n'y a aucun bâtiment où l'on puisse se mettre à l'abri dans les mauvais tems, à moins que l'on n'aille à un petit hameau voisin nommé Nivezé, où il y a aussi une Fontaine minérale. Nos Dames, qui craignoient le sort du pauvre Abé , se retirèrent auprès d'un buisson, où nous nous assimes pour faire halte. C'est d'ailleurs un des plaisirs de Spa , d'aller boire quelques bouteilles de vin à la Fontaine du Tonnelet ; & comme nous ne voulions manquer à rien de l'étiquette, nous nous donnaîmes

ce régal. Nous avions fait mettre du vin dans les coffres des chaises, & nous en servîmes à nos Dames. Il est certain que la fraîcheur de cette Eau, & son petit goût minéral, rend le vin délicieux; & quantité de personnes qui viennent à Spa, n'en boivent pas d'autre avec le vin. Les Dames trouvèrent la situation du Tonnellet si jolie, qu'elles voulurent y rester jusqu'au soir, & nous y passâmes quelques heures fort agréablement. L'Abé, qui savoit plus d'Airs d'Opéra que de Pseaumes, en chanta plusieurs & des plus tendres. Il a la voix belle, & nous aurions pu faire un concert, si nous avions eu des Instrumens. Mais le Signor Gratiani nous manquoit. Il s'étoit trouvé mal d'avoir mangé des fruits, & il étoit resté à l'auberge.

Quand l'Abé eut fini de chanter, Milady l'entreprit de nouveau sur son air galant, qui paroissoit un peu jurer avec son petit collet. Il nous avoua bonnement, qu'il n'étoit pas né pour cet état, & qu'il n'étoit Prêtre que par hazard; mais qu'étant cadet d'une nombreuse famille, on l'avoit destiné à l'Eglise, & qu'il en avoit pris le parti, dans l'espérance d'un Bénéfice considérable, qu'il avoit effectivement obtenu. Peut-être, ajouta-t-il, aurois-je été moins éveillé, si l'on m'avoit élevé moins sévèrement. Mais comme je suis d'un Diocèse Janséniste, j'ai été obligé de m'enfermer à Paris pendant

dant cinq années dans le Collège du *Plesfis*, & dans la Communauté de *St. Hilaire*, où l'on nous faisoit un crime des choses les plus innocentes ; & cette austérité mal entendue n'aboutissoit qu'à faire des hypocrites. J'en suis cependant fortifié assez bien ; mais quand je me suis vu libre , j'ai tâché de me dédommager du tems passé.

C'est donc à dire Monsieur , lui dit l'Abesse, que vous n'êtes point Janséniste ? Oh point du tout , dit-il : j'en estime quelques-uns , mais je les méprise pour la plupart ; parce que je les ai vus de près, & que j'en connois le ridicule. Prenez garde à ce que vous dites l'Abé, repliqua Milady ; car voilà Mr. le Marquis qui aime les Jansénistes. Je n'en rabattrai rien Madame , continua l'Abé : je dis & je soutiens que les Jansénistes tels que ceux dont je parle , sont les plus ridicules & les plus dangereux animaux à forme humaine que je connoisse ; & je suis sûr que Mr. le Marquis en conviendra, après les traits que je vai vous raconter.

Avant d'entrer au Seminaire de *St. Hilaire*, je passai quelque tems à Paris chez un des amis de mon père. C'étoit dans le tems que Mrs. Buys & Goslinga , Ambassadeurs de Hollande , devoient faire leur entrée publique. Elle devoit être magnifique , & tout Paris en étoit curieux. Un jeune - homme de mon âge

eut fort envie de la voir, & comme nous étions fort amis, nous fîmes partie de satisfaire notre curiosité : elle étoit, ce me semble, fort innocente. J'allai au jour marqué pour cette cérémonie, chercher le jeune-homme. Il logeoit chez un oncle, homme célèbre, habile, & plein de mérite d'ailleurs, mais Janséniste outré. Malheureusement, c'étoit un jour que les Chefs du Parti tenoient bureau chez lui. Il y avoit les Du Guet, les Ravechet, les Witasse, les Des-Effarts, & certaines Dévotes qu'il régaloit d'une tasse de Caffé, qui est la liqueur favorite de ces austères Dévots. Mon jeune ami, que l'on regardoit déjà comme un Adepté, étoit admis aux Mistères, & on lui faisoit l'honneur de lui faire lire devant la Troupe tous les Libelles & toutes les Satyres contre les *Jésuites* & la *Constitution*. Il étoit dans cette occupation, lorsqu'on l'avertit que je l'attendois. Il voulut faire sa révérence, pour me venir joindre. Mais avant d'en obtenir la permission, il fallut expliquer où il alloit. Il le dit naturellement. Vous croyez, Mesdames, qu'on le laissa aller; point du tout. On examina l'affaire dans le Sanhedrin, & on en pesa toutes les conséquences au poids du Sanctuaire. Le plus vieux de la troupe, qui, si je ne me trompe, s'appelloit Des-Effarts, (vieux Brouillon, chassé d'une Eglise de Normandie,) demanda gravement au jeune-homme

me



me par quel motif il vouloit aller voir cette cérémonie, si c'étoit par Amour de Dieu? L'enfant répondit, qu'il y alloit par curiosité toute pure, & qu'il n'y prévoyoit aucun mal. Aussi-tôt on se recrie au blasphême; car, lui dit-on, toute action doit avoir une fin; & il n'y en a que de deux sortes, l'Amour de Dieu, ou la Cupidité. Tout ce qui n'est pas Amour de Dieu, est Cupidité. Donc, si vous allez voir cette cérémonie par Cupidité, comme il n'y a point de doute, vous ferez un crime énorme, parce que vous ne ferez point cette action par charité. On appuya ce Dogme de quantité de passages de St. Augustin, & il fut conclu unanimement qu'il ne lui étoit pas permis d'aller voir l'entrée des Ambassadeurs. Mon pauvre ami vint tout triste me raconter cette Dissertation, & nous nous en vengeâmes, en maudissant les Jansénistes & leur Doctrine.

Je vous avoue, dit le Marquis, que ce trait est fort ridicule. Cependant, dit la Duchesse, leur principe est vrai en soi-même, mais il est ridiculement outré dans son application. J'aurois voulu demander à ces bonnes gens, si c'étoit par Amour de Dieu qu'ils prenoient du Café, & qu'ils déchiroient les Jésuites. Oh Madame, le pauvre jeune-homme n'auroit pas ôsé repliquer un mot. On l'auroit bientôt envoyé à l'Abaye d'*Hyverneaux* en Brie, qui étoit la Prison des

enfans des Jansénistes rebelles à la *Saine Doctrine*. Il fut une fois huit jours sans sortir, pour avoir bâillé deux fois en lisant l'ennuyeuse relation de la Captivité de Mère *Angelique* de Port-Royal, que son parent lui faisoit lire pendant le repas. Je vous dirai plus. Cet austère parent faisoit un crime à son neveu de vouloir avoir un Maître de Danse, tandis qu'il lui donnoit un Maître de Musique, pour pouvoir chanter proprement les petits couplets que l'on faisoit journellement contre la Constitution & les Evêques Molinistes. Qu'arrivoit-il delà ? C'est que quand nous nous trouvions ensemble, nous chantions tous les Vaudevilles qui couroient les rues, & qu'il perdoit son tems à copier tous ceux qu'il trouvoit, pour se dédommager de l'ennui des Airs Jansénistes. Devinez, Mesdames, quels présens cet oncle, qui est fort riche, faisoit à son neveu ? Il lui donna une fois pour étrennes une jolie Découpure taillée par une Religieuse de Port-Royal, & appliquée sur un petit morceau de satin rouge, qui avoit servi à border les gands épiscopaux de l'Evêque d'Angers ; & il y avoit autour écrit en lettres d'or, *Relique du saint Evêque Arnaud*. Si les Maîtres de Guinguette avoient été Jansénistes comme lui, nous en aurions pu faire usage ; mais malheureusement, cette monnoie n'avoit pas de cours chez eux.

Apparemment, dit l'Abesse, que votre ami est devenu un célèbre Janséniste au sortir d'une pareille Ecole. Au contraire Madame, répondit l'Abé, je ne sai même au juste ce qu'il est devenu; mais ce que je sai bien, c'est qu'il a été martyr du parti. Son oncle le persécuta cruellement, dès-qu'il se fut apperçu qu'il ne se livroit pas au Systéme Janséniste. Ce jeune-homme avoit une forte passion pour le Droit, & auroit réussi dans la profession d'Avocat. Son oncle fit si bien qu'il l'en détourna, par la seule crainte qu'il ne plaidât quelque jour pour les Jésuites. Le jeune-homme, qui mouroit d'envie de s'avancer, feignit de goûter la Doctrine Jansénienne, pour tâcher de mettre dans ses intérêts cet oncle qui avoit à Paris un crédit immense, & il obtint par ses amis le Brevet de Secrétaire des Commandemens du jeune Prince de . . . Il eut même le secret de faire appouver la chose à son oncle, mais ce ne fut pas pour longtems. Dans la première Assemblée, il fut décidé que la Cour étoit un poste trop dangereux, que la vertu y étoit trop exposée, & que sûrement on ne pouvoit être *Courtisan* & aimer la *bonne Doctrine*. L'oncle alla lui-même prier quelqu'un du Conseil de ce Prince, de retirer la grace qu'il avoit faite à son neveu, & en sortant paya le Suisse pour refuser la porte à ce jeune-homme quand il s'y présenteroit. Le

pauvre garçon se voyant barré par-tout, fut conseillé de prendre le petit collet, & de continuer à faire le Janséniste. Il le fit, il se mit même dans notre Séminaire. Tout le monde auroit cru que c'étoit-là ce qui auroit plû à l'oncle, & à ses amis. On y fut trompé. Mon ami malheureusement avoit reçu la Tonsure des mains de l'Evêque de Beauvais, qui étoit Moliniste. Tout fut perdu, ce fut un crime indélébile. L'oncle refusa de le voir, & ne voulut entendre à la réconciliation, qu'à condition que le neveu quitteroit le petit-collet. Il lui mit aux trousses les Directeurs les plus en vogue du parti. On l'envoya à Mr. Du Guet, au Sr. Pocquet, & au petit bon-homme Bourfier, qui tous avoient ordre de conclure à la Sécularisation. Il n'en fit pourtant rien, sans savoir à quoi aboutiroit pour son avancement, le sacrifice qu'on lui proposoit; car il vouloit en tirer parti. Le voici. Son oncle s'engageoit de consigner une somme de 20000 francs pour l'établir Libraire, & promettoit de lui procurer l'édition de tous les Livres Jansénistes. Il faisoit donc, dit Milady, comme le Malade imaginaire, qui vouloit faire épouser la Faculté à ses filles, parce qu'il étoit entêté de Médecine. J'espère pourtant que votre ami ne se fera point fait Libraire. Non Madame, repliqua l'Abé. Il est vrai que cette proposition déconcerta le jeune-homme, qui

qui étoit né pour tout autre chose ; mais il répondit à ses fades Directeurs , qu'il n'avoit pas envie d'être jamais à charge au Roi , & qu'une pareille proposition , & une assurance pour une chambre à la Bastille , étoit une même chose. L'oncle se fâchant à son tour , lui dit dévottement , *qu'il aimeroit mieux le voir Marchand d'Alumettes , que de le voir Prêtre* : parce que tous ceux qui le devenoient en ce tems , étoient à son avis des lâches & des parjures. C'est-là en effet le langage Janséniste. Le neveu le laissa dire , & fut son train. Il obtint peu après un Indult du Parlement , qui lui donnoit droit aux plus considérables Bénéfices du Royaume. L'oncle le sut , sa dévotion en frémit , & il tâcha de rompre ce coup. On députa vers le neveu un de ses amis , pour lui offrir de solliciter Mr. le Chancelier d'attacher l'Indult sur un des meilleurs Bénéfices , & ce message fut fait au nom de l'oncle. Mon ami qui ne se défioit de rien , confia le Brevet d'Indult à son perfide ami : ce traître le porta à l'oncle , qui le jeta au feu par dévotion , pour épargner , disoit-il , à son neveu la tentation de se damner en signant le Formulaire. Cette signature , qui fait tant de peur aux Jansénistes , est une cérémonie préliminaire à la réception des Ordres , & à la possession des moindres Bénéfices. Quand le neveu sut cette supercherie , il rompit avec cet oncle austè-

tère, & se retira à la campagne. Il y a vécu quelques années en Philosophe, uniquement occupé de ses Livres, & il est disparu depuis sans prendre congé de personne. On prétend qu'il s'est retiré à Genève, & qu'il y a fait abjuration.

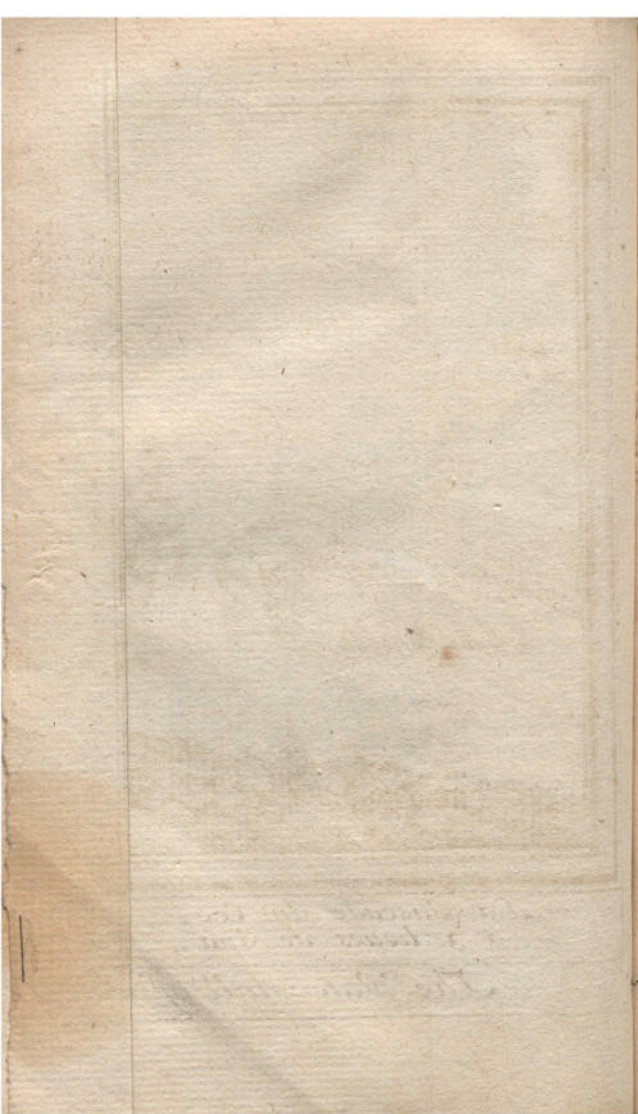
Cela pourroit bien être, dit l'Abesse, car les Dogmes Jansénistes ont bien de la relation avec ceux de Calvin. Oui: mais, dit Mr. Lake, la Religion que vous appelez Calviniste, n'enseigne pas à tourmenter son prochain, à le détruire, à rompre ses établissemens, ni à le décrier, comme font les bonnes gens dont Mr. l'Abé vient de parler. Aussi, Messieurs, tous les Jansénistes ne sont pas comme ceux-là, dit le Marquis. Oh, Monsieur le Marquis, reprit l'Abé, je vous en nommerai d'autres qui ne valent pas mieux, quoiqu'ils ayent l'air fort austère. J'en ai connu, continua-t-il, qui avoient un grand zèle pour la conversion des Grifettes, & qui ne s'amusoient pas toujours à leur prêcher le pur Amour des Choses Célestes. J'en fai d'autres, qui après avoir beaucoup déclamé contre les Bals &c. ne laissoient pas de se masquer eux-mêmes. Je m'imagine, dit le Marquis, que vous voulez parler de l'Abé de Montempuys, qui se déguisa en femme pour aller à la Comédie. Soit, dit l'Abé: n'étoit-ce pas un joli trait pour un Janséniste? Il étoit un des plus sévères du parti, je l'ai bien connu, il a été  
mon



*La Cascade du Coo,  
à 3 lieues de Spa.*

*De Water-fal van Coo,  
drie mylen van Spa. N<sup>o</sup>. 12.*

*The Water-fall of Coo, three miles from Spa.*





mon Professeur. Comment, dit Milady, un Janséniste déguisé en femme! Oh racontez-moi cette histoire, elle doit être curieuse. Je la sai à merveilles, répondit le Marquis; j'étois ce soir-là à la Comédie; & avec la permission de Mr. l'Abé, je vai vous la dire.

L'Abé de Montempuys étoit Professeur de Philosophie au Collège du Pleffis. Il avoit été Recteur de l'Université; & comme il s'étoit rendu célèbre par ses leçons, il avoit amassé beaucoup de bien. Le Cardinal de Noailles, en considération de sa Doctrine, l'avoit fait Chanoine de la Cathédrale de Paris, & il étoit en traité pour acheter une charge de Conseiller au Parlement, lorsqu'il eut la folie de faire ce déguisement. Il lui prit tout-à-coup une tentation violente d'aller voir la Comédie, où il n'avoit jamais été, parce qu'il avoit été élevé par les Jansénistes. La Grace lui manqua sans-doute, suivant les Dogmes de son Ecole, & il succomba. Tout autre qu'un Janséniste se seroit satisfait sans autre façon, que de se mêler au Parterre qui fourmille de petits collets. Mais Montempuys effrayé du *qu'en dira-t-on*, du scandale qu'il alloit causer, & sentant cependant sa *prévarication inévitable*, parce que la Grace lui manquant il étoit laissé à lui-même, il songea à se déguiser, & choisit l'habillement de femme. Sa figure, qui est fort petite & efféminée, lui en fit peut être naître l'en-

l'envie. Il avoit hérité depuis peu d'une vieille parente , qui avoit conservé avec soin les ajustemens de sa grand-mère. Il court au coffre qui renfermoit ces précieux accoutremens ; il met la jupe , la robe fermée , il se coëffe , & sûrement dans le dernier goût : il met même quelques mouches pour se déguiser davantage : & après avoir étudié ses graces & les révérences au miroir , il se rendit à la Comédie , & prit une place aux troisièmes Loges. C'est , comme vous savez , l'endroit où se mettent les gens du commun.

Dès qu'on y vit paroître cette figure antique & grotesque , chacun la regarda ; les Lorgneurs du Parterre s'armèrent de leurs lunettes pour observer ce nouveau phénomène , & chacun fit ses conjectures. La plus générale fut , que c'étoit quelque Provinciale , ou quelque Conductrice de bonnes fortunes. Quelques Mousquetaires y montèrent pour l'observer , & comme ils ne sont pas gens à longs complimens , ils débutèrent d'une façon fort significative. La Duègne, offensée de leurs libertés , menaça d'appeler le Suisse. Les jeunes-gens crurent reconnoître la voix du masque, ils le serrèrent de plus près , & passant la main sur son menton tout fraîchement rasé , ils reconnurent leur ancien Professeur. Montempuys de son côté voulant soutenir son déguisement , crioit qu'on n'in-

sultoit

fulloit pas impunément une femme de condition. Les Mousquetaires de leur part crient que c'est un homme déguisé en femme. Les Suisses montent à la Loge, enlèvent le masque au milieu des huées de tout le Parterre, le jettent dans un carosse, & le mènent chez le Lieutenant de Police. Ce Magistrat, qui avoit aussi été son Disciple, le reconnut d'abord, & crut que la tête lui avoit tourné. Si Montempuys avoit voulu dire un mot au Magistrat, la chose se seroit étouffée d'abord. Mais il nia qu'il fût homme, & demanda d'abord réparation contre le Mousquetaire qui l'avoit suivi jusqu'à la Police. Ma foi, Mesdames, on trouva moyen de le convaincre, & je n'ai pas besoin de vous dire comme on s'y prit. Le Lieutenant de Police le renvoya à l'Archevêché dans ce curieux ajustement. Il fut interdit de ses fonctions, & exilé à Provins, pour réparer dans la retraite le scandale qu'il avoit donné au parti. Dès le lendemain tout Paris chantoit cette aventure, & on en fit un Vaudeville, dont le refrain étoit :

*Dirons-nous Mademoiselle,  
Ou Monsieur de Montempuys?*

L'Abé nous chanta tous les Couplets, & Milady rioit de tout son cœur de cette aventure. Voilà, dit la Duchesse, un vilain échec pour les Jansénistes; mais  
com<sup>a</sup>

comment prirent-ils la chose ? Fort pauvrement, répondit l'Abé : ils débitèrent que Montempuys avoit dîné chez une personne du parti contraire, qui lui avoit fait prendre quelque chose qui lui avoit dérangé le cerveau ; car c'est leur ressource ordinaire, de rejeter sur leurs ennemis les sottises qu'ils font eux-mêmes. De mon tems, par exemple, il y avoit un Père de l'Oratoire, très-fameux par ses Directions. C'étoit le Père L. . B. . . Un jour qu'il revenoit de campagne, & qu'il traversoit Paris dans un fiacre tout fermé, où il étoit seul avec une Demoiselle qui n'avoit pas l'air fort dévot, le carrosse s'accrocha sur le Pont-Neuf, & fut renversé. Le bon Père comprit bien que quand on le verroit sortir de-là avec une jeune fille, il courroit risque d'être honni, & que la flétrissure retomberoit sur les Pères de l'Oratoire en général. Il prit son parti en habile homme : il ôta son petit-collet, qui est la seule marque qui les distingue d'avec les Jésuites, & sortit du carosse. Dès-qu'on en vit sortir la fillette, chacun cria au scandale, & en moins d'une heure tout Paris disoit avec étonnement, que l'on avoit surpris un Jésuite avec une fille. Je sai de bonne part, dit l'Abé, que le Père de l'Oratoire se félicitoit de cette invention, comme d'un grand service rendu à l'Eglise. Tout cela ne m'étonne pas, dit l'Abesse, je les reconnois là : car j'ai eu quelques

ques différends moi-même avec un Curé Janséniste, & il n'y a sorte de souterrains qu'il n'ait tentés pour me perdre, jusqu'à donner des avis en Cour contre moi ; & tout cela par amertume de zèle, à cause que j'avois laissé lire la Constitution dans ma Communauté. Madame les caractérise à merveilles, dit l'Abé ; car ils sont extrêmement acres & mordans, & ne respectent personne dans les accès de leur bile.

On voit bien Monsieur, dit le Marquis, que les Jansénistes vous ont fait du mal, & que vous ne les aimez guères. Je ne sai même si vos préventions contre eux ne vont pas un peu trop loin. Est-il bien équitable de rejeter sur tout un Corps, les fautes personnelles de quelques Particuliers ? Ces défauts que nous relevons ici, sont plutôt des travers d'esprit, que des fautes du cœur. Les Jésuites seroient bien heureux d'en pouvoir dire autant de leur Girard, & de tant d'autres qui ont scandalisé la Religion. En un mot, je pense que quelque ridicules que les Jansénistes paroissent en certains points, leur Morale est du moins respectable, & infiniment plus digne de la vraie Religion Chrétienne, que les sentimens relâchés des Docteurs Molinistes. Tous les Jansénistes, d'ailleurs, ne sont pas tels que ceux dont parle Mr. l'Abé. J'en ai connu de très-aimables. J'ai passé huit ou dix jours à Asnières, dont le

Curé certainement étoit homme de mérite. J'ai vu Mrs. les Abés Bidal & d'Asfeld, qui étoient gens d'un commerce très-poli. Ce sont pourtant ceux qui font le plus d'honneur au parti, & leur attachement à en soutenir les Dogmes les a tous fait exiler. Mais à propos, dit la Duchesse, Mr. le Marquis nous a promis de nous dire quelque chose des singularités du Curé d'Asnières. Tandis que nous sommes sur ce chapitre, je serai bien aise de les apprendre. Volontiers Madame, dit le Marquis; mais je ne sais si mes réflexions plairont à Madame l'Abesse & à Mr. l'Abé. Je tâcherai pourtant de ne rien dire qui puisse les offenser.

Le Curé d'Asnières se nomme Mr. Jubé, Il a été élevé par le savant Mr. Baillet, qui a tant écrit sur les anciens Auteurs, & qui a démêlé tant de superstitions, que la crédulité des Moines avoit mêlées dans la Légende des Saints. Ce travail, dans lequel il se faisoit aider par Mr. Jubé, lui avoit attiré, comme au Docteur de Launoy, le nom de *Dénicheur de Saints*. Il est à préfumer qu'un homme élevé à cette Ecole, s'étoit dégagé des préjugés populaires. Aussi, dès-qu'il fut en place, il tâcha de mettre ses lumières à profit, pour la réformation de sa Paroisse. Quand il fut Curé d'Asnières, il trouva une petite Eglise toute remplie d'Images & de Figures de Saints, la plupart estropiées

par laps de tems. Il y avoit entre autres, à ce qu'il m'a dit lui-même, une Image de la Vierge, que l'on habilloit tous les Samedis avec beaucoup de cérémonies, & c'étoit une vieille Dévote qui étoit chargée du soin de sa toilette. Cette superstition lui déplut infiniment; mais comme il est prudent, il n'osa d'abord la blâmer publiquement. Il ôta peu à peu les petits Saints estropiés, à raison de l'indécence de leurs Statues; il négligea les autres; & quand on lui en parloit, il assuroit qu'il méditoit de rebâtir l'Eglise, & que dans cette idée il lui paroïssoit inutile de faire de la dépense mal à propos. Il y pensoit effectivement, mais l'embaras étoit d'engager les Seigneurs d'Asnières à y contribuer. La Seigneurie de cette Paroisse est divisée en deux parts. L'une appartient à l'Abé Le Moine, célèbre Moliniste, attaché par conséquent à toutes les béatilles des plus petites dévotions. L'autre appartenoit à un riche Protestant, qui certainement n'auroit pas aimé à donner son argent pour faire des figures dont sa Religion condamne le culte. Le Curé d'Asnières tira parti de l'un & de l'autre. Il fit comprendre au Seigneur Protestant, qu'il avoit dessein de bâtir une Eglise dans le goût antique, sans ornemens ridicules; & comme le Curé avoit plus d'une fois parlé de bonne foi sur les superstitions de l'Eglise Romaine avec ce Seigneur qui l'estimoit,

il en tira parole de contribuer au Bâtiment, sous condition qu'il n'y auroit aucune Image. Du même pas il alla trouver l'Abé Le Moine, à qui il fit comprendre, que pour tirer quelque chose de plus du Coseigneur Réformé, il falloit s'abstenir de placer les Images pendant quelque tems; & par cette adresse, les deux Seigneurs concoururent à réédifier de fond en comble une Eglise très-jolie, très-simple, très-propre, presque sur le modèle d'un Temple Réformé.

Pendant qu'on la bâtissoit, le Curé instruisoit ses Paroissiens, & les préparoit à la réformation qu'il méditoit. Il leur distribua des Livres de Pseaumes, des Nouveaux Testamens François, & en moins de trois ans il avoit renouvelé les mœurs de son Troupeau. Il y étoit aimé, quoiqu'il fût extrêmement sévère; car il mettoit en pénitence publique les Pécheurs publics. Une fille, par exemple, qui avoit manqué à son honneur, étoit pendant trois mois sous le porche de l'Eglise, sans oser y entrer; & avant de l'y admettre, il prenoit l'avis de ses plus graves Paroissiens. Comme il avoit su gagner leurs cœurs par des aumônes considérables, & qu'il avoit disposé leurs esprits à la soumission par la lecture de l'Écriture Sainte, sa sévérité ne les revolta point; & quoiqu'aux portes de Paris, & sous les yeux des Jésuites, on ignora longtems ces singularités. Mais



la plus sensible de toutes fut la construction de deux bancs en forme de pupitre, qu'il fit placer vis-à-vis l'un de l'autre dans son Eglise. Il y avoit sur un des deux, tous les Livres de la Bible en François, en un seul volume ; & sur l'autre, la Vie des Saints écrite par Mr. Baillet ; & tous les Dimanches & les Jours de Fêtes, il étoit permis à tout le monde indifféremment d'y venir lire dans les intervalles des Offices. La première fois que je vis cela, je fus extrêmement touché de ce spectacle. C'étoit un Vigneron qui lisoit la Bible , & ceux qui étoient autour de la table l'écoutoient avec une piété qui me toucha jusqu'aux larmes. Outre que l'Eglise étoit sans Images , il n'y avoit qu'une seule Croix , encore n'étoit-elle pas sur l'Autel , pour marquer apparemment qu'on ne se soucioit pas fort de la faire adorer. L'Autel même n'étoit qu'une table de marbre , nue, sans chandeliers, sans ornemens, napes ni tapis. On la couvroit seulement d'une nape blanche, à l'heure que l'on devoit faire la Liturgie. Alors on allumoit deux cierges qui étoient attachés contre la muraille, & on ne multiplioit jamais ces lumières que dans les Offices du soir ou du matin. Quand le Curé disoit la Messe , il ne montoit à l'Autel qu'au moment de la bénédiction des Symboles. Il demeuroit assis à côté pour réciter toutes les Oraisons, auxquelles tout le Peuple, les fem-

mes, les enfans, répondoient *Amen*; jusqu'aux Oraisons que la Rubrique Romaine appelle *secrettes*, & qui ne l'étoient pas à Asnières; car outre que le Curé les récitoit tout haut, tous ceux qui savoient lire les avoient en François. Il étoit aidé dans ses fonctions par un vieil Ecclésiastique qui n'étoit que Diacre, & qui avoit refusé la Prêtrise, pour donner à cette Eglise une face encore plus antique. Pour ne pas choquer trop ouvertement la Discipline courante de l'Eglise Romaine, on chantoit en Latin les Epîtres des Apôtres & les Evangiles marqués par la Liturgie; mais aussitôt le Diacre se tournant vers le Peuple les leur lisoit en François, & après avoir demandé la bénédiction du Curé, il les leur expliquoit en forme d'Homélies. Quand il se rencontroit une Fête de quelque Saint ou Sainte, par exemple, de l'Assomption ou de la Conception de la Ste. Vierge, ne croyez pas, Mesdames, qu'il s'amusât à en faire le Panégyrique, ou à débiter les Fables dont on a farci ces histoires. Il en disoit deux mors dans son exorde, souvent même pour les réfuter; & si le Saint dont il s'agissoit avoit brillé par quelque vertu d'éclat & bien authentique, il proposoit cet exemple à son Peuple, & l'invitoit à remercier Dieu des graces qu'il avoit accordées à ce serviteur fidèle. Ensorte que les Fêtes se célébroient chez lui, à peu près,

près, selon la Liturgie de l'Eglise Angli-  
cane. Aussi ne connoissoit-on guères les  
Pelerinages dans cette Paroisse; & quoi-  
qu'Argenteuil, qui en est un lieu célèbre,  
ne soit qu'à demi-lieue de-là, les habi-  
tans d'Asnières ne se fatiguoient pas à y  
aller voir la Ste. Robe sans couture que  
l'on y montre. Le Sacrement n'étoit ja-  
mais exposé avec pompe sur l'Autel. Il  
étoit conservé pour l'usage des Malades,  
dans une Colombe de vermeil suspendue  
au dessus de l'Autel; & quand on le des-  
cendoit pour quelque Cérémonie publi-  
que, je n'ai pas vu qu'on s'y mît en grands  
fraix d'adoration. Je sai pourtant que  
l'on y recevoit la Communion à ge-  
noux.

Je m'en étonne, dit l'Abesse; car mal-  
gré l'institution de l'Adoration perpé-  
tuelle de Port-Royal, on n'est pas fort  
convaincu qu'ils croient plus que vous  
la Présence Réelle. Ils sont au-moins  
Luthériens sur cet article; & s'ils la  
croient, ce n'est qu'au moment de la  
Communion. J'ai lu moi-même dans leur  
Livre de Prières, si fameuses sous le nom  
d'*Heures de Port-Royal*, j'y ai lu, dis-je,  
une Prière marquée pour le moment de  
l'élevation de l'Hostie à la Messe, où il  
y a ces paroles: *Je t'adore, ô Jésus assis  
à la droite du Père Eternel, &c.* Cela s'ap-  
pelle la Profession de Foi de Charenton;  
& je vous avoue que si j'avois à choisir  
une Religion, je me croirois plus en su-

reté dans la vôtre que dans la leur ; parce qu'au-moins vous suivez constamment vos principes , au-lieu que les Jansénistes ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes.

La conséquence est juste Madame, dit Mr. Lake. Mais pour en revenir à notre bon Curé , je suis surpris que les Jésuites l'aient laissé en repos , eux qui sont ennemis de tout bien. Aussi Monsieur , reprit le Marquis , n'ont-ils rien négligé pour le perdre. Mais Mr. le Régent le protégeoit & l'estimoit. Il l'avoit connu en venant voir la Marquise de P . . . . qui avoit une maison à Afnières. Il ne put cependant se défendre d'envoyer quelqu'un pour examiner les choses sur les lieux , afin de contenter les Jésuites. Mais comme pour se moquer d'eux il en chargea l'Abé Du Bois , qui assurément ne se connoissoit pas fort en Messes. Il assista cependant *incognito* à celle du Curé ; & soit qu'il ne fût pas grand Clerc en Cérémonies , soit qu'il n'en aimât point le fatras , il en fit un rapport très-avantageux à Son Altesse Royale , & on laissa le Curé en repos. Il eut cependant une petite bourasque à essuyer de la part de la Marquise de P . . . . qui le menaça beaucoup. Le trait est curieux. Les galanteries publiques de cette Dame avec Mr. le Duc R . . . & son commerce plus caché avec le Marquis de B . . . . n'édifioient pas

la Paroisse d'Asnières, qui leur servoit de rendez-vous. Le Curé, qui n'entendoit pas raison sur cet article, la fit prier de ne pas se trouver à l'Eglise; parce que, suivant les anciens Canons de l'Eglise, il lui étoit défendu de célébrer les Mystères en présence des Pécheurs publics. La Marquise regarda le compliment comme une vapeur de zèle. Elle auroit dû mieux connoître son Curé. Cependant elle vint à l'Eglise un jour solennel. Le Curé la vit, & lui envoya réitérer à l'oreille le compliment qu'il lui avoit déjà fait faire. Elle s'en moqua, & resta sur son carreau. Mr. Jubé demeura dans la Sacristie, sans vouloir commencer la Messe. La Dame s'opiniâtre, & envoie un laquais savoir quand on la commencera. . . . *Dès-qu'elle sera sortie, mon Ami, dit le Curé; & assurez votre Maîtresse, que je retournerai plutôt chez moi, que de paroître à l'Autel en sa présence.* La Marquise sortit en furie, & un moment après le Curé fit le Service. La Dame vint dès l'après-midi à Paris, demander justice de cet affront au Duc R. . . . Mais ce Prince, loin d'épouser sa querelle, lui répondit: Pourquoi vous y exposez-vous? Il fait son métier, vous deviez vous y attendre; & s'il m'avoit fait à moi-même une pareille menace, je ne m'y fiéris pas.

Ce trait de fermeté acquit au Curé l'estime & la confiance de ce Prince. Il lui en donna même une marque bien sensible,

sible, le jour que l'on exécuta le malheureux Comte de Horne. Chacun fait que Mr. le Régent sortit secrettement de Paris, pour se dérober aux sollicitations qu'on lui faisoit pour obtenir la grace d'un Criminel d'une naissance aussi distinguée. Ce Prince partit seul & sans Gardes, dans un carosse gris, & vint droit à Asnières à la maison de la Marquise de P . . . Elle étoit absente, & il n'y avoit alors à la maison que la Jardinière. Le Prince en y entrant vit passer le Curé, qu'il appella; & prenant la clé de la porte, ils s'enfermèrent dans une chambre. Ils y passèrent tout l'après-midi à s'entretenir de Matières Ecclésiastiques, que ce Prince entendoit parfaitement bien. Son Altesse Royale fut si satisfaite de la conversation du Curé, qu'il lui offrit des Abayes & des Pensions, que cet Ecclésiastique refusa. Il l'assura de sa protection, & lui ordonna de venir quelquefois à son audience, pour tenir ses ennemis dans le respect. Enfin le Prince ayant faim, & ne trouvant rien dans la maison, le Curé descendit à la cuisine, chercha des œufs, & le Prince & lui s'amuserent à les faire cuire. Le Prince, après les avoir mangés, dit au Curé en lui frappant sur l'épaule : *Jugez par ce repas, combien je vous estime; je n'en voudrois pas manger autant chez vos ennemis. Il faut même que j'aye bien de la confiance en votre probité, pour*

*me livrer à vous seul.* En effet, tant que ce Prince a vécu, le Curé a été en repos. Sa Paroisse devint comme le rendez-vous des Jansénistes. Tous les Dimanches on y accouroit de tous côtés, pour voir la simplicité des Cérémonies avec lesquelles il célébroit le Service. Les Jansénistes trouvoient un double asyle dans sa maison, & dans celle du frère du fameux Mr. Petitpied, qui avoit été si longtems en Hollande, & dont le Curé avoit obtenu le rappel par la faveur de Mr. le Régent. Pour moi je vous avoue que j'ai été très-édifié de tout ce que j'ai vu, & je crois devoir à son exemple, & à ses maximes, le peu de lumières que j'ai sur la Religion. Je suis sûr que si tous les Prêtres de France étoient dans ses sentimens, notre réunion seroit bien plus facile.

Il faut que je vous dise à ce sujet une Cérémonie que je lui ai vu faire le Jeudi devant Pâques, auquel on célèbre à Rome l'institution de l'Eucharistie. Mr. le Curé avoit fait assembler sur le soir douze Pauvres de sa Paroisse, dont il lava les pieds dans l'Eglise. Après cette cérémonie, il les fit asseoir à table avec lui, & après avoir béni du pain, il leur en présenta à tous un morceau, en leur disant en propres termes: *Voici, mes frères, comme le Seigneur institua le Sacrement de l'Eucharistie*; & en présenta ensuite à tous les assistans, qui en mangèrent. Il fit

fit la même cérémonie avec un calice, qu'il remplit de vin, & qu'il présenta de même à tout le monde après l'avoir béni, disant à chacun : *Buvez-en tous, car c'est ainsi que le Seigneur a institué l'Eucharistie.* J'étois présent à cette cérémonie, j'y pris part, & je vous avoue que je l'ai toujours regardée comme ma première Communion. La simplicité de ce repas, pendant lequel le Diacre lisoit en François l'Histoire de la Passion du Seigneur, me rappella l'idée de nos Eglises, & dès lors je formai le dessein de m'y réunir.

Je suis fâchée de vous dire Mr. le Marquis, dit l'Abesse, que ce qui fait le mérite du Curé chez vous, ne me le rend guères respectable: car enfin il faut être l'un ou l'autre, & je ne vois dans tout ceci qu'un mélange indéfinissable de sentimens & de pratiques contradictoires. Madame a raison, dit Mr. Lake, & je soupçonne les Jansénistes de beaucoup de mauvaise foi. Ils sont éclairés, ils conviennent des abus de leur Eglise, & cependant ils en retiennent plusieurs. Ils n'accordent l'Infaillibilité qu'à certains Conciles de leur goût, & murmurent assez haut contre quelques-uns des derniers; cependant ils veulent nous convertir & nous ramener à leur Eglise, dont ils nous vantent l'Infaillibilité sans pouvoir déterminer où elle réside. Ils crient autant que nous contre la domination des Evêques. On fait le cas qu'ils font du Pape, qu'ils  
estiment



estiment moins que sa Chaire, à laquelle ils protestent d'être attachés, tandis qu'ils en culbutent le SaintPère à force d'Appels. Leurs sentimens sur la Grace & la Prédestination sont fort voisins des nôtres. Ils se moquent comme nous, au-moins tout bas, des rêveries du Purgatoire. Ils n'aiment ni les Moines, ni les Vœux, ni les Pelerinages. Ils ne font pas grand cas des Indulgences. Les plus célèbres d'entre eux conviennent de la validité de nos Ordinations Anglicanes; ils se font honneur d'être *Appellans*, comme nous d'être *Protestans*, ce qui signifie la même chose; & avec tout cela ils se déclarent nos ennemis, & s'offensent grièvement quand leurs Adversaires leur reprochent qu'ils sont plus d'à demi Calvinistes: je pense même que s'ils n'étoient pas persécutés, ils nous persécuteroient. C'est une bizarrerie que je ne puis leur pardonner.

Le raisonnement de Monsieur est très-juste, reprit l'Abé; & il n'y a aucune calomnie à taxer les Jansénistes de mauvaise foi en fait de Religion. Elle éclate dans toutes leurs démarches. Que signifient, par exemple, leurs chicanes sur le Formulaire, & leur soumission à l'Eglise? Leur Appel au Concile, & leur attachement au Pape? Leur opposition à la Bulle *Unigenitus*, & leur zèle à faire valoir celles qui condamnent les Cultes Chinois? Leur prétendue sévérité sur l'observation

vation des Vœux Monastiques, & la fuite des Chartreux réfugiés à Utrecht? Leur dévotion aux Saints, & leur éloignement pour leurs Images? Et voyez leur ridicule, continua l'Abé; ils crient depuis cent ans contre les Scapulaires, les Rosaires, & les Miracles de quelques Saints des derniers tems; & aujourd'hui ils canonisent leur Béat Pâris, qui étoit le plus pauvre Saint du monde; ils lui font faire des Miracles extravagans, & dans leur espèce, & dans la manière de s'opérer. Témoin, par exemple, ce Dévot de la Paroisse de S. Paul, qui est allé au tombeau du nouveau Saint, pour obtenir la liberté de sa langue qui ne pouvoit prononcer la lettre C, qui disoit toujours *un Ca. Ca. Capucin*, & qui par la vertu du bienheureux Diacre dit à présent tout couramment un *Capucin*. Le fait, tout ridicule qu'il est, est cependant rapporté gravement dans une de leurs Gazettes Ecclésiastiques. Etoit-ce la peine de tant railler les Stigmates de St. François, pour y substituer aujourd'hui leurs ridicules Convulsions? Falloit-il tant crier contre les révélations de *Marie Alacoque*, pour donner dans les visions impertinentes de leur *Frère Augustin*? N'est-ce pas enfin un excès du fanatisme le plus méprisable, de voir des Curés *Appellans* débiter en pleine Chaire, que le Prophète Elie est venu, & que cet Elie est Mr. *Vaillant*, Prêtre Janséniste enfermé à la Bastille, d'où

d'où il doit sortir par miracle &c? Voilà pourtant, continua l'Abé avec émotion, ce que font aujourd'hui les Jansénistes en général. Par-tout vous les trouverez en contradiction avec eux-mêmes.

Assurément, dit Milady, il y a bien de la petitesse à tout ceci. Cela vient, à ce que je crois, dit le Marquis, d'un reste de préjugé, d'un peu de timidité, & d'un esprit de Parti qui les rend outrés en tout. En voulant prendre un milieu toujours dangereux en matière de Religion, & en cherchant ce milieu, ils s'écartent également des deux extrémités, sans pouvoir trouver le point fixe. On peut dire d'eux, qu'ils vont trop loin pour un bon Catholique, & qu'ils n'avancent pas assez pour être bons Protestans. J'avoue même, que si j'avois à changer de religion, je trouverois que la controverse d'un Jésuite seroit infiniment plus efficace contre moi que celle d'un Janséniste Appellant. Au défaut de bonnes raisons, le Jésuite au-moins me donneroit l'exemple de la soumission, son Systême auroit un air suivi; au-lieu que le Janséniste démentiroit par sa pratique les vérités qu'il voudroit me persuader. La religion du Jésuite me paroîtroit plus sûre, suivant les principes de Rome; mais celle du Janséniste me paroîtroit plus noble & plus relevée; car les Appellans ont des choses très-estimables. Parmi les traits bizarres que Mr. l'Abé

nous

nous a racontés, tant de leurs démarches publiques, que de leur conduite particulière, on démêle un amour sincère pour la Vérité, & un grand goût pour la Piété. Cette austérité de leur Morale en est la preuve ; & si elle n'étoit pas portée à cet excès que nous blâmons, il est sûr qu'elle seroit très-louable. Il me semble que c'est moins par mauvaise foi qu'ils pèchent, que par excès de zèle. Il est vrai que c'est un grand défaut, & je crois que leur manière sévère d'élever la Jeunesse, fait plus de libertins que de gens pieux ; mais c'est contre leur intention. Je ne doute pas même, que si Mr. l'Abé, par exemple, comme il l'avoue lui-même, avoit eu un peu plus de liberté de goûter les innocens plaisirs de la Jeunesse, il n'y penseroit plus tant aujourd'hui. Si Montempuys encore avoit eu la permission d'aller quelquefois aux Spectacles, dans un âge qui semble exiger ces sortes d'indulgences, on ne l'auroit pas vu tenté de recourir à cinquante ans au bizarre déguisement qu'il a imaginé pour satisfaire sa curiosité. Peut-être se corrigeront-ils de l'amertume qu'on leur reproche. D'ailleurs ils ne sont pas tous aussi outrés ; & quand ils le seroient, je suis porté à les excuser ; parce qu'il me semble qu'ils concourent, à leur manière, au renouvellement & à la réformation de l'Eglise. Tout le monde se réunit aux sentimens si raisonnables du Marquis, excepté

cepté l'Abesse & l'Abé, qui étoient dans des principes différens. La bienséance ne nous permettant pas de pousser plus loin la conversation par ménagement pour eux ; nous reprîmes le chemin du Bourg. C'étoit un jour que le Messager arrivoit de Liège : chacun alla chercher ses Lettres, & nous nous séparâmes pour les aller lire & y répondre.

Nous nous rejoignîmes le lendemain au Pouhon, d'où nous partîmes pour la Géronstère, qui demeura notre favorite. La Duchesse n'y vint pas : elle nous fit dire qu'elle étoit occupée à répondre à Milord-Duc, qui lui mandoit qu'il partiroit pour la venir chercher à Bruxelles, où il comptoit la trouver les derniers jours d'Août. Nous étions au quinziesme, & il y avoit déjà près de six semaines que nous étions à Spa, sans avoir eu le tems de nous ennuyer. L'absence de la Duchesse nous prépara à notre séparation, & nous n'y pensâmes tous qu'à regret. L'Abesse nous menaçoit aussi de son départ ; & comme elle avoit un long voyage à faire, elle comptoit partir la première. Milady nous assura que la Duchesse n'avoit pas compté rester si long-tems, & que nous en avions l'obligation au dérangement des Postes ; parce que la précédente Lettre que Milord lui avoit écrite, avoit circulé dans tous les Bureaux de la basse Allemagne, faute d'avoir mis sur l'adresse, *A Spa par Liège* : l'avis est

important à ceux qui doivent y écrire. Quoi qu'il en soit, nous tâchâmes d'écartier les idées de notre séparation, & nous nous remîmes à badiner autour de la Fontaine. Le Marquis fit une politesse à l'Abesse, sur la liberté avec laquelle nous avons parlé de Religion la veille en sa présence. Cette Dame, qui n'étoit aucunement bigotte, répondit civilement, & nous assura que n'étant point appelée à nous convertir, elle ne pouvoit que louer notre fermeté dans nos principes; & nous avoua qu'elle n'avoit tant d'éloignement pour les Jansénistes, que parce qu'elle les trouvoit peu d'accord avec eux-mêmes.

Ce compliment ramena la conversation sur eux, & elle nous en raconta plusieurs traits fort réjouissans. Elle demanda au Marquis, s'il savoit bien que Mr. Petit-pied n'étoit plus en France, & si on lui avoit raconté comment il avoit pu éviter la Bastille? Le Marquis lui dit que non, parce que depuis qu'il étoit sorti du Royaume, il avoit perdu de vue toutes ces choses. Il faut donc que je vous le dise, ajouta-t-elle; car il doit sa liberté au chat de son frère. L'Abé Petit-pied, depuis son retour de Hollande, étoit devenu beaucoup plus précieux à son parti, qui le regardoit comme un Confesseur de la Foi. Le Prince de Lorraine, qui étoit Evêque de Bayeux, avoit une singulière affection pour lui, & se l'é-

toit

toit attaché. Ce Docteur fut le seul que la Cour souffrit tranquillement auprès de ce Prélat. Ce Prince mourut entre ses bras, & sa mort fut le terme de la liberté de Petitpied. Dès qu'il eut fermé les yeux, l'Abé retourna chez son frère, qui avoit une Charge à Paris. A peine fut-il arrivé, qu'un Exempt vint avec un carosse demander à lui parler, & lui remit une Lettre de cachet qui l'exiloit à la Bastille. L'Abé surpris cacha son trouble, & demanda à l'Exempt ( qui, je crois, s'appelloit Rappin ) la permission d'appeller son frère pour l'embrasser. Le frère vint, & fit des politesses à l'Exempt, qui marqua quelque regret d'être porteur de ces ordres. L'Abé le voyant si poli, lui demanda encore la permission d'emporter son Bréviaire, & quelques Livres pour s'occuper. L'Exempt, plus indulgent que de coutume, le permit encore, à condition que le tout seroit visité par le Gouverneur de la Bastille. Mr. l'Abé rentra dans son cabinet pour faire son paquet. Le frère resta à faire compagnie à l'Exempt, qui s'amusa à badiner avec un chat qui se trouva-là, & qui étoit le plus joli chat du monde. Il savoit faire mille petits tours de passe-passe, il fautoit sur un bâton, il passoit & repassoit dans un cerceau, il savoit en un mot tout ce qu'un chat de bonne maison & bien élevé peut savoir. Cet amusement fit oublier à l'Exempt qu'il avoit un Prisonnier d'E-

tat à garder, & il y avoit un gros quart-d'heure que l'Abé étoit sorti de la chambre. Rappin en marqua quelque inquiétude, que le frère calma par la raison du choix des Livres que l'Abé faisoit peut-être; & à l'aide du petit chat, l'Exempt prit encore patience un quart-d'heure. Il la perdit cependant, & appella l'Abé. Mr. l'Abé ne répondit pas. L'Exempt ouvre la porte du cabinet, & se trouve bien surpris de voir que ce qu'il prenoit pour un cabinet, étoit une espèce d'armoire, qui cachoit une fausse-porte qui donnoit dans la cour de la maison voisine. Mr. Petitpied, qui étoit accoutumé dès-longtems à voir pleuvoir les Lettres de cachet sur lui, avoit fait pratiquer cette issue dérobée avec la permission du Voisin, & fut s'en servir à propos. Rappin, au desespoir d'avoir manqué sa proie, appelle ses Mouches, les fait entrer dans les maisons voisines, monte au grenier, descend à la cave, visite tous les recoins, & ne trouve rien. Il poste ses gens à toutes les rues qui aboutissoient à ce quartier, & courant lui-même comme un fou de rue en rue, il arrêtoit tout ce qu'il voyoit de Prêtres, en leur demandant s'ils n'étoient pas Mr. Petitpied. Il étoit trop tard. Mr. Petitpied étoit en sûreté, & repartit peu après pour la Hollande, où il est encore. Cette aventure jetta un ridicule étonnant sur l'Exempt, dont le Lieutenant de Police



se moqua. Dès le lendemain, tout Paris chantoit les louanges du petit Chat Janséniste. On en fit des Couplets fort badins, & en voici un qui vous en donnera quelque idée.

*Rappin, toi qui comme un vautour,*

*Fonds sur le Janséniste,*

*Envain tu devances le jour*

*Pour le suivre à la piste :*

*Petit pied sur ton compliment*

*Déloge sans trompette,*

*Et te laisse fort poliment*

*Son chat pour amufette.*

On a beau dire, dit Milady, les Jansénistes ont de l'esprit. Mais je crains que comme ils outrent tout, ils n'élèvent quelque jour une statue à ce célèbre chat. Je n'en voudrois pas jurer, dit l'Abé; car ils ont déjà marqué cet événement dans leur Almanac sur la Constitution, imprimé à Utrecht. Ils ont même fait graver une petite planche, pour en conserver la mémoire. C'est une espèce d'Hiéroglyphe assez ingénieux, s'il n'étoit pas si polisson. Ils ont représenté un gros Chat, qui badine autour d'une Alouette enfermée dans une cage. Ce Chat, à force de singeries, vient à bout d'en ouvrir la porte avec sa patte; & dans le moment qu'il croit gober sa proie, l'Oiseau s'envole: & dans l'éloignement

on voit un Abé qui s'échappe des mains d'un Exempt qui le poursuit , à qui il présente en courant une banderolle, sur laquelle sont écrits ces mots qui expliquent l'Estampe : *Petits-pieds ne sont pas pour toi, gros Matou.*

Je trouve cela fort joli, dit Milady ; & si j'étois Janséniste, je voudrois avoir un chat , à tout événement. Madame, reprit le Marquis , sans chats ils savent se tirer d'affaires. Le bon Curé d'Asnières a su se retirer en Moscovie , sans autre secours que l'estime de ses Paroissiens. Dès-que Mr. le Régent fut mort, les Jésuites sollicitèrent contre lui le nouveau Ministère, & surprirent une Lettre de cachet pour l'exiler. Le Curé en fut averti, & se cacha si bien qu'on ne put la lui signifier. Il mit un Vicaire dans sa Paroisse, pour la desservir sans y paroître. Les Jésuites se flattoient qu'au-moins son absence , prolongée au-delà du terme prescrit, lui feroit perdre sa Cure ; parce que quand un Curé abandonne pendant un an son Bénéfice, il en est privé de droit. L'amour des habitans pour leur Pasteur a éludé pendant plusieurs années l'artifice des Jésuites ; car avant l'expiration de chaque année , ils savoient lui procurer quelque Fonction Curiale & Juridique, comme un Baptême, un Mariage, un Enterrement, qu'il venoit faire *incognito*, & dont on couchoit l'Acte sur les Registres, avec bons témoins ; après quoi il

s'éclip-

s'éclipsoit de nouveau, enforte que l'on a été quatre ans sans pouvoir prouver son absence. Apparemment, que lassé d'être inutile à l'Eglise, il a pris le parti de sortir du Royaume; & quelqu'un m'a assuré que c'est lui qui est à Pétersbourg sous le nom de Mr. de la Cour, & qu'il y est chargé de l'éducation de la jeune Noblesse. Elle sera donc bien élevée, dit l'Abé, s'il suit les maximes sévères de son parti. Le Marquis, voyant que l'Abé s'aigrissoit, rompit la conversation, en demandant un gobelet. L'Abesse ayant en même tems regardé à sa montre, dit qu'il étoit tems de repartir, parce qu'elle étoit obligée d'entendre la Messe ce jour-là, qui étoit Fête de la Vierge. Nous la ramenâmes aux Capucins, où l'Abé resta aussi, & nous allâmes trouver la Duchesse.

Elle étoit déjà habillée, & en humeur de fortir. Elle nous pria de l'accompagner dans quelques boutiques, pour achever ses emplettes, & visiter les ouvrages de Vernis qu'elle y avoit ordonnés: car à Spa tous les jours sont des jours de Foire, & la dévotion des habitans ne les empêche pas de vendre leurs Galanteries les Dimanches & les Fêtes, comme les autres jours. Nous vîmes une Toilette complète, qu'elle avoit fait faire, & qui étoit un des plus galans ouvrages que j'aye vus: toutes les bouëttes étoient en Lacque noire, relevée de

Desseins Chinois en bosse , qui étoient d'or fin. Milady en avoit fait faire une en bleu , qui imitoit le *Lapis lazuli*, avec des passages en *Camayeu* , ses Armes & son Chiffre sur le devant de chaque boëtte. Chaque Toilette avec ses assortimens leur coutoit quatorze pistoles. Nous achetâmes aussi quelques bagatelles. De là nous allâmes choisir des Bagues de crin , que l'on y fait dans la dernière perfection , & nous en primes plusieurs paquets de toutes les espèces. Nous revînmes faire un tour sur la Place avant le dîner. Il y avoit un monde infini autour du Pohon. Tous les Païsans des environs ont coutume d'y venir chaque année, pendant les Fêtes du mois d'Août, pour boire de cette eau. C'est un régal qu'ils se donnent , & le concours est si grand , que la Fontaine s'épuise toujours avant midi ces jours-là. Les bonnes gens croient que cette eau leur donne des forces pour achever la moisson. Le dîner nous rappelant chacun à nos Auberges , la Duchesse nous proposa une partie pour l'après-midi , & nous nous rendîmes chez elle à trois heures. Nous y jouâmes jusqu'à six, parce que l'Abesse s'étoit absentée pour aller à l'Eglise & au Sermon. La Duchesse eut envie d'aller entendre la Prédication: mais Mr. Lake l'en détourna , & lui fit faire attention que ce seroit s'exposer ; & qu'outre que le Vénéable étoit sur l'Autel, il craignoit

que

que la matière sur laquelle on prêchoit ne fit rire les Dames, & qu'elles ne s'attirassent quelque insulte ; d'autant plus que la foule y seroit si grande, qu'il leur seroit impossible de se retirer avant certaine cérémonie, à laquelle il étoit dangereux de ne pas se conformer. Son avis fut suivi, & nous apprîmes le lendemain qu'il n'étoit que trop bien fondé. Comme l'Abesse étoit en dévotion, nous ne la revîmes pas ce soir, & nous allâmes faire un tour à la *Prairie de sept beures*.

Le lendemain, nous nous retrouvâmes tous à la Geronstère, & les Dames demandèrent à l'Abesse si elle étoit bien contente du Sermon. Ne m'en parlez pas, nous dit-elle ; j'ai entendu les plus pitoyables choses du monde, & je suis ravie que vous n'y ayez pas été. Je m'en doutois bien, dit Mr. Lake, & j'en avois averti les Dames pour les empêcher d'y aller. Je me souviens d'avoir entendu ici à pareil jour, il y a vingt ans, un Capucin qui pour louer Marie, prit son texte au 6. v. du I. Chap. de Jérémie, où le Prophète voulant marquer la foiblesse de son éloquence, dit, *Ab, Ab, Ab, Seigneur Eternel* &c. Le Capucin les répéta gravement, & fit de ces trois *Ab*, les trois Points de son Discours. Quand Marie fut enlevée au Ciel, il prétendoit que le Père s'étoit écrié, *Ab! c'est ma Fille*. Que le Fils avoit dit, en

la voyant, *Ab! c'est ma Mère.* Que le St. Esprit avoit proféré ces mots, *Ab! c'est ici mon Temple.* Et que tous les Anges enfin, remplis d'admiration, avoient répondu par échos, *Ab, Ab! c'est ici notre Reine.* Le bon Père dit tant de pauvretés de cette espèce, que j'en fus indigné, & que je sortis pour ne pas entendre le reste de cette profane Capucnade.

Ces Dames vous ont obligation Monsieur, reprit l'Abesse, de les avoir empêché d'y venir, car il n'y faisoit pas bon. On y insulta trois Dames Hollandoises, qui sont toutes charmantes. Ce sont ces Dames si aimables que vous voyez souvent, nous dit-elle, se promener aux Fontaines, & qui logent aux Armes d'Angleterre. On dit qu'elles sont d'un rang très-distingué dans leur Pays, & que le Mari de celle à qui nous parlâmes un jour ici, est un des premiers Régens de la République. Ces Dames voulant sortir avant la bénédiction, furent arrêtées par un Coquin, qui voulut les forcer de se mettre à genoux. Il eut même l'insolence d'en ferrer une entre ses bras, & de la renverser. Cette scène a troublé le Service, & indigné les plus honnêtes gens, qui ont été la dégager des mains de cet Impertinent. Heureusement que son Mari n'étoit pas à portée de voir cette violence, car il auroit pu arriver quelque malheur. On assure même qu'elles  
sont

font si outrées de ce traitement, qu'elles partent demain. Eh bien Madame, dit Milady, si ce Seigneur étant retourné chez lui, alloit se venger de cet affront sur les Catholiques qui sont en Hollande, on crieroit beaucoup à la persécution. Cela est vrai, dit elle, & tout attachée que je suis à ma Religion, je n'approuve pas ces adorations forcées. Nous félicitâmes l'Abesse d'avoir des sentimens si raisonnables. Et en effet j'ai vu peu de personnes penser si juste qu'elle, sur les devoirs qu'imposent la Religion & l'Humanité.

Nous fîmes quelques tours sur la terrasse, en raisonnant sur diverses choses, & nous revînmes à la Fontaine voir boire notre Liégeois, qui étoit déjà à son trente-deuxième verre. Nous prîmes plaisir à le regarder quelque tems, & nous revînmes au Bourg, parce qu'il commençoit à faire extrêmement chaud. Quand les Dames furent habillées, elles allèrent payer leurs emplettes, & revinrent chez Salpetreur, demander le compte des petites drogues qu'il avoit fournies. Nous en fîmes tous autant, car nous songions sérieusement à notre départ. Le Comte avoit reçu une Lettre qui lui apprenoit que son fils étoit en route, & il vouloit partir incessamment pour le rencontrer à Cologne. L'Abesse attendoit aussi des chevaux pour repartir. Ces nouvelles nous remplirent tous d'une certaine tristesse,

tesse, que nous nous témoignâmes réciproquement. La Duchesse, tout indolente qu'elle paroïsoit, assura la compagnie qu'elle ne la quitteroit qu'à regret, & dit qu'il falloit s'assembler pour régler notre départ. Salpetreur, qui nous entendoit, nous conseilla de ne point partir sans aller voir la fameuse Cascade du Coo, qui est à trois lieues de Spa. Chacun y consentit, & l'on auroit fort souhaité que le Comte en fût; mais il s'en excusa, sur la nécessité de se trouver à Cologne à l'arrivée de son fils. Il faut pourtant, dit Milady, que nous fassions encore quelques parties ensemble. Eh bien, dit Salpetreur, allez faire un tour cet après-midi à la Fontaine du Barisart, qui est tout près d'ici; vous ne l'avez peut-être pas vue encore. Il n'y a rien de curieux à voir, mais c'est afin que vous puissiez vous vanter d'avoir goûté de toutes les Fontaines de Spa. C'est bien pensé, dit la Duchesse; je vous y invite tous, & je vous ramènerai le soir faire la collation chez moi. Il n'y eut pas moyen de s'en défendre, & on se sépara pour aller dîner. Personne de nous ne tint table longtems. Nous trouvâmes les Dames dans la rue des deux heures, & nous allâmes à la Fontaine du Barisart.

Cette Fontaine n'est effectivement pas fort éloignée du Bourg. Elle est solitaire & négligée, & on ne la fréquente plus.

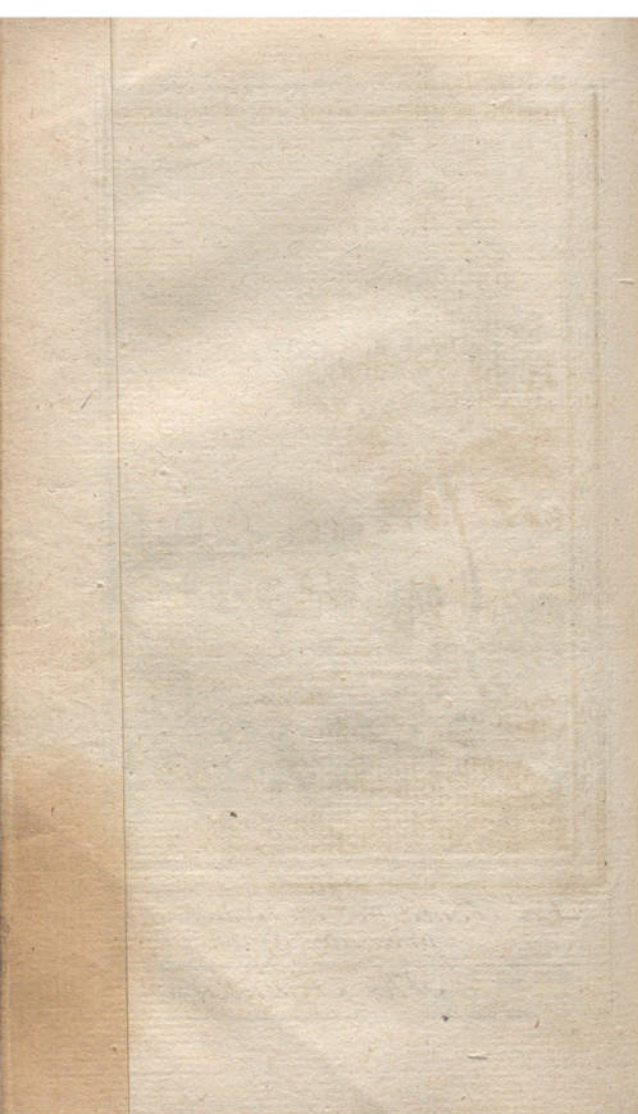




*La Fontaine du Barisart,  
pres de Spa.*

*De Fontein van Barisart,  
by Spa. N.º 11.*

*The Fountain of Barisart, near Spa.*



plus. C'est la promenade ordinaire des R. P. Capucins, qui vont quelquefois y étudier leurs Sermons. Nous y en trouvâmes deux, à qui nous fîmes plusieurs questions sur les qualités de cette Fontaine, sans que les bons Pères pussent nous satisfaire. Ils nous dirent qu'on leur avoit appris que ces Eaux avoient les mêmes qualités que celles de la Géronstère. Cependant nous ne leur en trouvâmes pas le goût. Car après avoir congédié ces deux Moines, nous nous approchâmes de la Source, pour en juger par nous-mêmes. Cette Fontaine est double, & ses deux bassins sont en forme de tonneaux. Nous en goûtâmes; mais, soit prévention ou réalité, le minéral de cette Eau nous déplut beaucoup. Nous eûmes même toutes les peines du monde à en faire avaler à Milady. Il faut pourtant que ces Fontainés aient eu autrefois quelque vogue, car on y voit des restes de quelques commencemens d'ornemens. Peut-être aussi, que comme elles sont sur le territoire du Sart, les habitans de Spa les auront négligées exprès, pour attirer chez eux tout le concours. Je crois même que le nom de *Barisart* leur a été donné de la figure de leurs bassins, qui sont faits en forme de tonne ou de baril, comme qui diroit *Baril du Sart*, & par abréviation *Barisart*. Comme cette Fontaine n'est plus fréquentée, nous négligeâmes de nous éclaircir de ses vieilles qua-

qualités. Nous n'étions pas d'ailleurs dans le goût de beaucoup philosopher ce jour-là. L'idée de notre séparation générale avoit un peu dérangé notre liberté de penser. En tout autre tems même, Milady n'eût pas manqué de badiner avec ces deux Capucins , & de visiter leurs poches, pour savoir la vérité des Mémoires que l'on avoit fournis au Chevalier H . . . Et ce fut peut-être un bonheur pour eux , que Milady ne fût pas en train de rire ; car badine comme elle est, le saint habit n'eût pas échappé à ses raileries.

La situation tranquile de ce lieu folitaire ne ranimoit pas notre gayeté. Cependant la Duchesse proposa de s'y asseoir sur le gazon, & nous déclara qu'elle comptoit partir au plus tard dans six jours. Milady devoit partir avec elle ; mais Mr. Lake dit qu'il accompagneroit le Comte à Cologne, qu'il le ramèneroit à Bruxelles , & qu'ils repartiroient tous ensemble. Le Comte le pria de ne pas quitter les Dames , & Mr. Lake ne le promit qu'à condition que le Comte les y viendroit joindre. J'étois aussi du voyage ; mais l'Abesse n'en pouvoit être, parce qu'elle prenoit la route de Luxembourg pour s'en aller en Lorraine. Le Comte cependant pria les Dames de le dispenser de les venir joindre à Bruxelles, parce qu'il craignoit d'être retenu à Cologne un peu plus qu'il ne voudroit. D'ailleurs

leurs il étoit bien aise avant de partir, disoit-il, de savoir au vrai une histoire terrible que l'on mettoit sur le compte d'un de ses amis. La Duchesse lui demanda, si sans indiscretion on pourroit lui faire quelques questions sur cette affaire. Hélas ! Madame, dit-il, la chose n'est que trop publique ; & si elle étoit malheureusement aussi vraie qu'elle est circonstanciée, il faudroit que la tête eût tourné à mon ami. Le Comte ouvrant aussi-tôt son porte-lettre, en tira une relation si affreuse, que la lecture même nous effraya.

Cette relation aceusoit un Seigneur des plus qualifiés d'Allemagne, de s'être joint avec un Seigneur Etranger qui avoit Caractère à la Cour de V . . . pour sacrifier au Démon, dans l'idée qu'après ce sacrifice ils auroient la clé de tous les Trésors cachés. Ce qu'il y a de vrai, c'est que tous deux aimoient la dépense, & que leur magnificence peut-être les avoit épuisés. On prétendoit que l'un d'eux s'étant laissé duper aux piperies de ces Bohémiens qui courent le monde, en auroit acheté un Livre, que ce Charlatan disoit avoir rapporté du fond de la Laponnie. Chacun fait que ces Peuples ignorans se vantent d'un commerce fort étroit avec le Démon ; que l'on y enseigne publiquement la Magie ; & que les Lapons, après avoir appris à leurs enfans cet Art diabolique, leur laissent par héritage un  
ou

ou plusieurs Démons. Quoique la Science de ces Peuples ne soit à vrai dire qu'un amas de cérémonies superstitieuses & idolâtres, le Vulgaire s'est accoutumé à croire que le Démon obéit à leurs invocations. Quoi qu'il en soit, le Bohémien a, dit-on, vendu son Grimoire à ces deux Seigneurs quatorze mille francs ; & on les accusoit d'avoir mis en usage ce qui étoit prescrit dans ce maudit Livre, & qu'après avoir engagé dans leur complot un misérable Prêtre, ils avoient fait un sacrifice humain au clair de la Lune, & égorgé un de leurs valets de chambre. La relation que le Comte avoit reçue, entroit dans un détail fort circonstancié des cérémonies extravagantes qu'ils avoient observées dans cet horrible sacrifice, & prétendoit que la chose avoit été découverte par un de leurs valets, qui les avoit observés, & qui en avoit informé la Cour.

Ce détail avoit quelque chose de si puérile, de si cruel, de si impie en même tems, que le Comte en interrompit plusieurs fois la lecture, pour se recrier sur la barbarie & l'imposture de ce prétendu sacrifice. La Duchesse, qui étoit curieuse d'en savoir toutes les circonstances, prit le papier, & continua de le lire. Le Comte nous protesta qu'il ne croyoit rien de cette histoire, & qu'il la regardoit comme une fable inventée à dessein de noircir ces deux Seigneurs, & de

de les perdre. Je connois peu, nous dit-il, le Seigneur étranger ; mais j'ai été intime ami de celui qu'on lui donne pour complice, & je ne le crois ni assez bigot ni assez crédule pour donner dans ces illusions. Comment donc Monsieur le Comte, dit l'Abesse, faut-il être bigot pour sacrifier au Démon ? Assurément Madame, reprit le Comte ; & je crois que pour en venir à cet excès d'impiété, il faut être d'une crédulité & d'une ignorance crasse. Il faut aussi supposer une bigoterie puérile, pour ajouter foi au pouvoir imaginaire de certains Caractères & de certaines Cérémonies. Il y a même une contradiction manifeste dans le concours & l'amas de ces rubriques superstitieuses. Car, suivant la croyance commune de l'Eglise de Rome, l'Eau benite, les Huiles consacrées, les Cierges benits, les *Agnus-Dei*, les Chapelets, & les Ornemens sacerdoteux & les Vases qui servent à la Messe, passent pour des spécifiques merveilleux pour chasser le Démon. Comment donc, ces mêmes choses si terribles aux Puissances Infernales, peuvent-elles servir à évoquer & fléchir le Démon ? Il me semble qu'il faut pour le moins autant de foi pour croire le second effet, que pour croire le premier : & je doute que mon ami en ait jamais eu beaucoup ni pour l'un, ni pour l'autre. Quoi qu'il en soit, le scandale que cette affaire a causé, l'a fait éloigner de la

Cour, & je suis en peine de favoir comme il s'en tirera.

Il seroit perdu, Monsieur, & brûlé vif, s'il étoit dans mon Pays, dit le Signor Grattiani: car sur les moindres indices de Sortilège, l'Inquisition condamne les accusés aux flammes. Ce n'est pas, poursuit le Signor, que l'on soit beaucoup plus crédule à Rome qu'ailleurs, ni que l'on y craigne tant les Sorciers: mais l'on y punit sous ce nom les sacrilèges, les invocations blasphématoires, & l'abus des choses consacrées dont ces Misérables font un criminel usage. Quoique l'effet ne suive pas toujours les imprécations qu'ils font, & que le Diable rarement se rende à leurs invocations, je crois que leur mauvaise volonté est très-punissable, & que l'on a raison de les exterminer comme des pestes publiques, puisqu'ils font tout ce qui dépend d'eux pour perdre leurs ennemis. Il vaudroit mieux, Signor, reprit Mr. Lake, les traiter comme des foux. Je crois que la plupart des Magiciens ne le sont que dans leur imagination, & que tout leur Art consiste dans la connoissance de quelques Secrets naturels, qu'ils revêtent de je ne sai combien de Cérémonies superstitieuses pour en rendre l'effet plus mystérieux; & que le concours & l'application de ces mêmes Secrets produiroient naturellement leur effet, s'ils étoient dépouillés de ces rubriques sacrilèges. Je suis même très-

per-



persuadé, que malgré l'appareil scientifique dont on a revêtu cet Art diabolique, la Magie, celle même qu'on appelle la Magie noire, ne doit sa naissance qu'à l'ignorance & à la superstition. Je ne prétens pas pour cela l'excuser; mais je voudrois que pour guérir le Vulgaire superstitieux, on exprimât clairement, lorsqu'on condamne un de ces prétendus Sorciers, que ce n'est pas tant un crime de Magie que l'on va punir, qu'un sacrilège, & un abus des choses saintes. Ce seroit-là le vrai moyen d'en exterminer bientôt la race. C'est ce que l'on fait aussi quelquefois Monsieur, reprit le Signor Gratiani, & j'en ai vu un exemple dans la célèbre histoire qui arriva en Toscane, il y a environ vingt ou vingt-cinq ans. Je ne doute point que ce fait ne soit connu à la compagnie, car il a fait beaucoup de bruit dans l'Europe: on s'est cependant contenté de l'assoupir. Personne de nous ne s'en souvenoit: on pria instamment l'Italien de nous le raconter, & il le fit en ces termes.

Je suis surpris, Mesdames, que cette étrange histoire n'ait pas été vue à Londres, vu qu'il y eut un Anglois mêlé dans cette tragédie. On prétend que c'étoit une Conspiration contre la vie des Rois de France & d'Espagne, que l'on vouloit faire périr de langueur par la verru magique. Elle fut découverte par le Consul de France à Livourne, & j'étois chez

Mr. le Cardinal de Janson lorsque le Courier dépêché par le Consul François lui apporta la relation de cet exécrationnable attentat, qui avoit été médité, disoit-on, par le Consul d'une des premières Puissances de l'Europe. Le principal Acteur de cette Pièce étoit un Prêtre habitué de N. Dame de Montévéro, nommé Dom Giovanni Gustiani, natif de Burgue & Sujet du Grand-Duc de Toscane. Ce Misérable s'étoit associé un Génois Conseiller du Grand-Duc, & Officier des Galères de ce Prince, & quelques personnes moins connues dont j'ai oublié les noms. Le Consul de . . . à Livourne, nommé Mr. Et . . . leur prêta sa maison, & attira dans ce complot son Vice-Consul qui étoit Anglois. Ce grand-œuvre ne fut pas l'ouvrage d'un jour, on en passa plus de quinze à en faire les préparatifs. On feuilleta tous les Grimoires que l'on put trouver, entre autres les *Livres de Cornelius Agrippa*, la *Clavicule de Salomon* &c. & on n'ômit aucune des profanes rubriques que ces Auteurs prescrivent; on travailla à l'Aube, dont ce Prêtre devoit se revêtir; on fit avec beaucoup de cérémonies, les bougies qui devoient être allumées & benites par ce méchant Prêtre; & on prépara la cire dont on devoit former les figures de Leurs Majestés Très-Chrétienne & Catholique; on purifia l'encens, que l'on mit dans un Encensoir de terre fait d'une certaine fa-  
çon;

con ; & enfin le Consul de . . . fournit & paya tout ce qui devoit servir à cet abominable usage.

L'affaire étoit dans sa crise , lorsqu'un François nommé Charles Méret, natif de Provence, fit connoissance avec le Prêtre qui devoit être le Pontife de ce noir sacrifice. Ce Provençal , qui les avoit vu plusieurs fois s'assembler , & qui avoit cru remarquer qu'ils tramaient quelque coup secret , alla exprès à confesse au Prêtre de Montévéro , & lui fit quelques déclarations, qui firent croire au Confesseur que cet homme pourroit leur être utile dans l'exécution de leur dessein. Après la confession , le Prêtre tira cet homme à l'écart , le sonda sur plusieurs articles , & l'invita à dîner. Le Provençal y fit son personnage à merveilles , & marqua à son Prêtre un dévoûment absolu. Le Prêtre voulant l'amorcer , lui dit que si on pouvoit se fier à lui , il lui feroit part d'un secret qui le rendroit riche à jamais , parce qu'il avoit l'art de découvrir les Trésors cachés , & qu'il en savoit un immense dans une Montagne qu'il lui désigna. Méret, s'appercevant à l'air du Prêtre que ce Trésor n'étoit qu'un prétexte pour le sonder , lui promit un secret inviolable , & ajouta les sermens nécessaires pour se faire croire. Le Prêtre s'avançant peu à peu , lui représenta qu'il y avoit quelque risque, parce que le Diable garde ordinairement ces Trésors.

Le Provençal lui protesta qu'il n'avoit aucune peur du Diable , & qu'en cas de besoin il feroit assaut contre lui. Vous ne ferez pas seul , lui dit le Prêtre ; j'ai des amis aussi résolus que vous , & je leur proposerai de vous admettre dans leur société. L'affaire fut conclue en deux ou trois conférences de cette nature , & le Provençal fut invité à dîner chez le Consul de . . . qui étoit le Chef de ce mystère d'iniquité. Dès-que Méret fut chez le Consul , on remit la découverte du Trésor sur le tapis ; mais il n'en fut pas la dupe. Il leur fit même remarquer qu'il entrevoyoit qu'ils couvoient d'autres desseins , & leur dit que si on ne vouloit pas se fier absolument à lui , il alloit se retirer. Le Prêtre & le Consul , qui avoient déjà beaucoup bu , entrèrent en matière , & après des sermens réitérés de part & d'autre , ils lui expliquèrent à diverses reprises le grand mystère qu'ils méditoient. Mais s'appercevant que le vin les trahissoit , & qu'ils en avoient peut-être trop dit , ils tirèrent chacun un pistolet , & saisissant Méret à la gorge , lui signifièrent que comme ils n'étoient que trois , ils l'accuseroient d'avoir révélé leur secret , s'il venoit à se découvrir ; & qu'en ce cas , il devoit s'attendre à une mort certaine. Méret en homme habile dissimula son trouble , & se plaignit de leur défiance. Il leur protesta même qu'indépendamment de leurs menaces , il étoit prêt

prêt à tout faire , & qu'il suffisoit qu'il s'agit de sa fortune , pour se prêter à tout. Depuis ce moment il devint leur homme de confiance, on l'initia aux mystères les plus secrets, on lui montra les Instrumens diaboliques , les Figures fatales , & tout ce qui devoit servir à ce projet. Il fut même chargé d'y travailler. Il le fit, & se retira, bien résolu d'en donner secrettement avis à qui il appartenoit. En effet, Mesdames, dès la nuit suivante il fut s'en confesser à un bon Prêtre, avec qui il alla chez le Consul de France découvrir toute cette trame. Le Consul en donna aussi-tôt avis à Mr. Du Pré par un Courier extraordinaire, & cet Agent en informa sur le champ le Grand-Duc & le Cardinal de Médicis, pour obtenir les ordres nécessaires. La chose n'étoit pas aisée, & ne pouvoit être si prompte, parce que l'affaire regardoit la Sainte Inquisition. Le Cardinal dépêcha dans l'instant le même Courier avec une Lettre pour l'Inquisiteur de Pise, ou son Vicaire en cas d'absence , & les prioit de travailler à cette affaire avec toute la diligence & la discrétion possible. Le cas étoit épineux, parce qu'il s'agissoit d'un Homme à Caractère, & qu'il étoit extrêmement dangereux de l'arrêter, à moins d'avoir des preuves bien évidentes, pour ne pas se commettre avec le Prince dont il faisoit les affaires. Le Grand-Duc dépêcha en même tems un autre Courier

au Gouverneur de Livourne, avec ordre de prêter main-forte au Saint Office, toutes les fois qu'il en seroit requis. L'Inquisiteur s'y étant rendu *incognito*, eut une longue & secrette conférence avec le Consul François, pour voir comment ils s'y prendroient. Il voulut même entretenir Méret, pour concerter les mesures avec plus de justesse. Il lui ordonna de feindre toujours beaucoup de dévoûment à ses complices, & lui donna d'avance l'absolution de la part qu'il avoit déjà prise, & prendroit de nouveau à ce détestable attentat. L'embarras de l'Inquisiteur étoit de pouvoir se saisir du *Corps du délit*, comme on parle, c'est-à-dire, de trouver les Livres & Instrumens magiques, sans quoi sa procédure eût été sujette à reprehension de la part de la Puissance dont le Consul coupable avoit arboré les Armes; & la déposition du seul Méret étoit insuffisante. L'occasion s'en présenta d'elle-même. Le Provençal fit savoir que le Consul de... avoit loué deux chambres au haut d'une certaine Tour qu'il indiqua, & que c'étoit-là que devoit s'opérer l'abominable Sacrifice. Suivant les Loix magiques, il falloit qu'une pareille scène se passât dans un lieu qui fût percé à l'Orient & à l'Occident, & qui n'eût aucune vue du côté de Notre Dame de Lorette, & qu'il n'y eût dans ce lieu aucune Image du Seigneur ni de la Vierge. Méret avoit été chargé de porter les

In.

instrumens magiques dans cette Tour, & d'y faire placer deux matelas pour coucher le malheureux Prêtre. Il avertit le Consul François que la tragédie devoit s'exécuter la nuit du samedi au dimanche suivant, & le pressa d'en arrêter l'exécution.

L'Inquisiteur se trouva fort embarrassé dans les ordres qu'il devoit donner, parce qu'il auroit souhaité pouvoir arrêter tous les Complices. Le lieu qu'ils avoient choisi étoit construit de façon que quatre hommes armés pouvoient s'y défendre contre deux cens, à moins d'y pointer le canon. On ne pouvoit y monter que par une trape, au moyen d'une échelle de bois fort étroite que l'on retiroit après soi. On convint pour cet effet d'un signal que le Provençal donneroit, & dès le soir Mr. Castellani Procureur du Saint Office fit entourer secrettement la maison, & plaça des Sbirres dans toutes les maisons voisines, jusqu'à ce que les Complices fussent assemblés. Méret voyant la nuit approcher, & craignant qu'au moindre bruit le Prêtre ne brulât ses Livres, & ne fît une pelotte des Figures magiques, avança le signal, de peur qu'il ne fût taxé d'imposture si l'on venoit à ne rien trouver. Il feignit de descendre pour aller hâter les Conjurés, & laissa la trape ouverte, & l'échelle pendante. L'Inquisiteur aussi-tôt, précédé du Barigelle, & suivi des Sbirres de Livourne, entre

dans la Tour, & faisit le Prêtre. Ce Malheureux fut arrêté dans le moment qu'il préparoit les Instrumens magiques. Il étoit déjà revêtu de l'aube, il avoit chaussé les bottines, il feuilletoit le Grimoire avec la baguette magique, & n'attendoit que le retour de Méret pour percer les Figures. On trouva dans la chambre une boîte de sapin, sur le dessus de laquelle étoit écrit, *A Mr. Et . . . Consul de . . .* Cette boîte renfermoit les deux Figures, couronnées & le sceptre à la main, avec des cheveux à la tête: circonstance nécessaire, disent les Magiciens, à cette maudite opération. L'Inquisiteur se faisit de toutes ces pièces, en dressa Procès-verbal, le fit signer au Prêtre, à Méret, & aux assistans. De-là l'Inquisiteur se transporta avec son cortège au logis du Prêtre, & faisit tous ses Livres. On trouva parmi ses papiers, deux Suppliques écrites & signées de la main de ce Malheureux, qui les a reconnues en Justice. Elles étoient de différentes dates, & l'une étoit la ratification de l'autre. Toutes deux étoient signées de son sang; & ce qui est horrible à dire Mesdames, poursuivit l'Italien, ce Misérable traitoit le Démon de *Sacrée Majesté*, & se donnoit pour toujours à lui, même avec son Caractère Sacerdotal, à condition qu'il auroit toujours avec lui un Génie assistant, & assez puissant pour l'aider à défendre & attaquer qui bon lui sembleroit.



Ce Misérable, confronté à Méret, convint des faits déposés par celui-ci, & dans les Interrogatoires chargea le Consul de . . . & déclara que par ses ordres il devoit fondre peu à peu, & par quinze degrés différens, ces deux Figures couronnées, & que par le moyen de son Art les deux Princes qu'elles représentoient devoient périr de langueur. Il avoua même que son dessein étoit de prolonger cette langueur jusqu'à six mois, mais que le Consul de . . . & son Vice-Consul l'avoient obligé, le poignard sur la gorge, de leur promettre de faire mourir ces Princes en quinze jours, qui est le terme le plus prompt que son Art lui permettoit. Ces dépositions furent confirmées par un fait singulier, déposé par Méret. Cet homme déclara que le Prêtre lui ayant demandé de ses cheveux pour attacher sur la tête des deux petites Figures, il s'en étoit dispensé en lui faisant remarquer qu'il portoit perruque : & comme cette rubrique est importante, le Prêtre, pour ne manquer à rien, avoit été obligé de couper de ses propres cheveux derrière l'oreille gauche, & les avoit appliqués sur la tête des Figures, avec des Huiles sacrées, de l'Eau benite, & les avoit enveloppé de toiles chargées de Caractères & de Croix. On examina les cheveux, qui furent reconnus par le Prêtre, & l'on vit encore la place où il les avoit coupés.

Sur ces indices, le Consul de . . . fut  
jetté

jetté dans les cachots de l'Inquisition à Livourne, & les procédures avec les preuves furent envoyées à Rome. Mr. le Cardinal de Janson ne prit cette affaire à cœur, qu'autant qu'il convenoit à l'honneur du Roi son Maître, pour la santé duquel il ne craignoit pas beaucoup, nous dit-il, tant que l'on ne blefferoit Sa Majesté qu'en peinture. Il sollicita cependant l'éclaircissement de cette affaire; mais comme elle étoit du ressort du Saint Office, dont les procédures sont toujours obscures & secrettes, je n'ai jamais bien su ce qu'elle étoit devenue. Il y a apparence qu'on l'aura étouffée, & qu'on aura puni les coupables dans quelque Exécution nombreuse, en les confondant avec d'autres Criminels. Cette précaution paroît d'autant plus juste, qu'une punition publique auroit eu quelque chose d'offensant pour le Prince qui avoit nommé ce Consul. Je ne sache point pourtant que personne ait eu la témérité d'en faire rejaillir la moindre chose sur cette Puissance respectable, si ce n'est quelque Nouvelliste outré de ce tems-là. Il est vrai que je partis peu après pour Malthe, & que je n'ai jamais pensé à m'en informer depuis.

A présent, dit le Marquis, je me souviens bien d'en avoir ouï parler dans les Nouvelles Publiques; mais il me semble aussi qu'on ne la croyoit pas fort sérieuse, & que bien des gens la regardoient  
com-

comme une histoire qui avoit pourtant quelque fondement , mais que l'on avoit soin de broder , pour rendre plus odieux les ennemis du Roi. Ces sortes d'histoires, continua le Marquis , reviennent de tems en tems , & celle-ci pourroit bien avoir été copiée sur celles du tems de la Ligue , où il est aussi fait mention de petites Figures de cire , sur lesquelles on disoit la Messe pour l'extinction des Princes que les Ligueurs furieux traitoient de Tirans. Assurément , dit la Duchesse, voilà d'horribles histoires ; & sans connoître l'ami de Mr. le Comte, je ne puis croire qu'il se soit livré à de pareilles horreurs. J'ai peine à m'imaginer qu'un Gentilhomme qui a bien servi , qui a de l'honneur & tant soit peu d'esprit , puisse donner dans des visions de cette nature ; & qu'il soit assez dupe de son avarice, pour croire qu'au moyen d'un Sacrifice humain, il engagera le Diable à lui donner des Trésors ; il y a de la folie à le penser. Je ne crois pas d'ailleurs, que le Diable ait jamais enrichi personne. J'ai même ouï dire, que tous ceux que l'on appelle Sorciers, sont des gueux & des misérables , qui meurent de faim pour la plupart. Quoi qu'il en soit , dit Milady, le Signor Gratianime permettra de lui dire que la Religion Romaine a d'étranges pratiques , & renferme bien des superstitions ; puisque les choses qui y paroissent les plus sacrées , peuvent s'employer

ployer à invoquer le Démon. Il me semble même , que les punitions si fréquentes que l'on y fait des Sorciers, sont des aveux publics de l'impuissance de toutes les béatilles dont Rome vante tant l'efficacité pour chasser les Démons. Ce n'est que dans les Pays Catholiques que l'on trouve tant de Magiciens, ou chez les Idolâtres; car depuis la Réformation de l'Angleterre, je ne me souviens pas d'avoir jamais lu qu'il soit arrivé pareille histoire, si ce n'est entre les Catholiques.

Cela est un peu vrai, dit l'Abé, qui n'étoit pas plus crédule que nous; car dans le tems que nous étions à Chaud-Fontaine, on m'y raconta une histoire de ce genre, qui venoit d'y arriver, & qui faisoit beaucoup de bruit. Depuis notre retour, j'ai ouï dire à des Liégeois, que le Gouvernement de Liège s'en faisoit une affaire sérieuse avec Messieurs les Etats-Généraux. Voici ce qu'on m'en a raconté. Une fille sujette à des vapeurs étranges, s'est mise en tête qu'elle étoit enforcelée. Elle avoit des convulsions extraordinaires. Pendant des espèces d'extases qui lui prenoient souvent, elle faisoit des contorsions qui paroissoient merveilleuses, & il passa pour constant que sa maladie étoit un effet diabolique. Chacun alloit la voir, & il n'étoit bruit que d'elle. Parmi les Curieux, il se trouva un Homme du pays, qui est Soldat au Service de Hollande, & qui avec la per-  
mif-

mission de son Capitaine étoit venu passer quelque tems à Chaud-Fontaine. Ce Soldat s'est vanté de pouvoir découvrir le Sorcier qui avoit jetté le maléfice, & de pouvoir l'obliger à lever le Sort. Il y a bien apparence que le Drolle n'étoit pas plus Sorcier que moi. Cependant, dit l'Abé, dans l'idée de gagner quelque argent, il a entrepris cette recherche. Au jour marqué par les parens de la fille, il a fait un cercle, des figures, a prononcé quelques paroles barbares, & a indiqué la femme du Meunier de Chaud-Fontaine, comme étant la Sorcière. Les parens croyant la chose vraie, ont attiré chez eux la Meunière, l'ont dépouillée toute nue, l'ont maltraitée & battue, pour l'obliger à force de coups à lever le prétendu charme. La pauvre femme, qui de sa vie n'avoit songé à la Magie, a eu beau protester de son ignorance, les coups ont recommencé, & elle y auroit expiré, si l'on n'étoit venu à son secours. Le Soldat voyant l'affaire sérieuse, & que la Meunière se plaignoit en Justice, s'est sauvé à Mastricht, & est repassé en Hollande. L'affaire se poursuit vivement. La Meunière demande des réparations. La famille de la fille enforcélée rejette la faute sur le Soldat; & le Prince de Liège a donné ordre à son Agent à La Haye, de redemander ce Soldat, ou d'en tirer satisfaction. Je crois, dit Milady, que les Etats-Généraux

raux n'auront garde de rendre leur Soldat ; car Leurs Hautes Puissances n'ajoutent guères de foi à tous ces prétendus Sortilèges ; mais je pense qu'on le fera passer par les cordeaux , pour le punir de son imposture. Avouez Signor , dit l'Abé à l'Italien , que la crédulité que nous avons pour les Sorciers autorise bien des sottises. Si l'on pouvoit bannir cette idée de l'esprit du Vulgaire , on lui ôteroit la tentation de commettre bien des crimes & des sacrilèges.

A ce que je vois Mr. l'Abé , dit l'Abesse , vous ne voulez pas plus que ces Dames , reconnoître le pouvoir des Magiciens. Cependant l'Ecriture Sainte en parle. C'est ce que je sai Madame , reprit Milady ; & je crois comme vous , que c'est un crime énorme d'avoir recours à ceux qui se vantent de cet Art. Mais je doute un peu que les Magiciens dont parle l'Ecriture , ayent été tels que l'on nous représente ceux des derniers tems. Pardonnez - moi Madame , dit Mr. Lake , je crois plutôt qu'ils ont toujours été les mêmes ; c'est à dire parfaitement ignorans , & souverainement superstitieux ; & que tout leur Art consistoit & consiste encore dans quelques Secrets naturels , dont ils couvrent l'innocence sous des voiles mystérieux qui les rendent infiniment coupables ; & qu'enfin tel a passé pour un grand Magicien , qui n'étoit qu'un bon Chymiste , ou un

ha-

habile Physicien. Ce n'est pas que je nie que le Démon n'ait quelquefois , par la permission divine , marqué quelque puissance sur les créatures ; mais ces cas sont si rares , qu'excepté ceux dont l'Écriture fait mention , on peut rapporter tous les autres à la sotte crédulité des peuples, dont quelques Charlatans abusent au moyen de certaines pratiques superstitieuses. Ce n'est pas encore , que je veuille excuser par-là les invocations sacrilèges ou blasphématoires que l'Irreligion & l'Impiété ont introduites depuis, pour donner à cette Science un air mystique : je les déteste avec vous , & je les crois dignes du dernier supplice. Mais aussi je suis persuadé, que l'on brule souvent pour Magiciens, des gens à qui la tête a tourné , & qui n'ont jamais vu le Diable qu'en idée. L'expérience a démontré que tout ce que les Sorciers racontent eux-mêmes de leur prétendu commerce avec les Démons dans le *Sabbat*, ne se passe que dans leur imagination troublée par la force des graisses & des onguens soporifiques, dont ils se frottent les parties qui ont une liaison plus étroite avec le cerveau. Comme ils ont alors la tête pleine de tout ce qu'ils ont ouï raconter des cérémonies infames du *Sabbat* , leur imagination en reste occupée pendant cette espèce d'extase qu'ils se procurent ; & à leur réveil, ils croient avoir marché par les airs , & traversé des espaces immenses. Tout cela n'est pour-

tant qu'un rêve extravagant. Il seroit même de la majesté de la Religion, de détruire cette croyance populaire, qui revient à l'Hérésie damnable des Manichéens, qui admettoient deux Principes également puissans, l'un pour le Bien & l'autre pour le Mal. En un mot, donner tant de pouvoir au Diable, c'est partager l'Empire du Monde entre le Créateur & l'Ange rebelle. C'est ce qui est impie à dire, ou à penser.

Il me semble Mr. le Comte, dit la Duchesse, que si votre ami prend Mr. Lake pour son Avocat, sa Cause n'aura rien de bien dangereux. Je le souhaitterois Madame, répondit-il, parce que j'aurois encore mieux le voir déclaré fou, que coupable de l'homicide qu'on lui impute. Sans ce meurtre, dit le Marquis, il n'y auroit que de la gloire pour lui à être accusé de Magie en général. C'est un reproche que l'on a fait dans les siècles passés à tout ce qu'il y a eu d'Hommes savans, dont Mr. Naudé, tout Prêtre & Catholique qu'il étoit, a cru devoir faire l'apologie. Ses Ecrits cependant n'ont pu l'emporter sur le préjugé, & le monde est encore plein de gens qui crient à la Magie sur tout ce qu'ils n'entendent pas. La raison en est claire, dit Mr. Lake; c'est qu'il est plus aisé d'appeller un homme Magicien, que d'examiner à fond l'Art ou la Science qu'il traite. Tous les jours, ajouta le Marquis, on voit des

Ca-



Cafuiftes mettre encore en doute fi l'on peut fe faire *guérir du Secret*, & fi l'on peut en fureté de conscience fe fervir de la *Poudre de fympathie*. Rien n'eft cependant plus naturel, & chacun en fait aujourd'hui le miftère. Ce doute vient en partie d'une ignorance crasse de la Chymie; & de l'autre, des paroles barbares ou miftérieufes que ces Empyriques emploient pour couvrir leur Art. Un Soldat de ma Compagnie, qui étoit fort habile dans cette forte de cures, m'a plus d'une fois avoué, que ces paroles étoient inutiles, & en a employé d'autres en ma présence avec succès, que je lui avois moi-même dictées, & qui étoient tirées d'une Satyre de Juvenal, dont je me fouvins par hazard.

Je conviens Monsieur, dit le Signor Gratiani, qu'il y auroit beaucoup d'ignorance à croire tout ce qu'on débite des Sorciers: mais je crois auffi qu'il ne faut pas tant donner à la Nature. Pardonnez-moi Monsieur, dit Mr. Lake, & je soutiens que la Nature elle-même est la plus grande Magicienne qu'il y ait jamais eu, & qu'elle fait tous les jours des prodiges incompréhensibles. Aussi, pour peu que la Superstition s'y joigne, on crie au miracle, & l'on en fait honneur au premier petit Saint qui se trouve dans le Canton, comme dans les faits extraordinaires on a recours à la Magie. N'avez-vous pas vu vous-même, ajouta-t-il, jusqu'où la

crédulité des gens de ce pays a porté la superstition, en attribuant à leur *St. Remacle* la vertu des Eaux de la Sauvenière; tandis que d'une autre part ils prétendent que les qualités de cette Fontaine étoient connues à Pline, qui vivoit plusieurs siècles avant *Remacle*? Oh! je vous prie, dit l'Abesse en se levant, laissez un peu le bon *St. Remacle* en repos, de peur que pour vous punir quand vous ferez marié, il ne rende votre femme stérile. Nous rîmes tous du badinage de l'Abesse, & les Dames se levant aussi reprîrent le chemin du Bourg.

Nous nous arrêtâmes plusieurs fois sur la route à cueillir des Herbes odoriférantes, dont tous les environs de Spa sont couverts. On y trouve entre autres une prodigieuse quantité de Thim, de Marjolaine, & de Serpolet; & ces Herbes aromatiques nous rappellèrent notre soupe de Franchimont. Elles y sont si abondantes, que l'on ne sauroit faire un pas sans en écraser & s'embaumer de leur odeur. C'est sans doute ce qui rend si excellent le gibier de ce Canton qui s'en nourrit; & ce qui donne tant de réputation à leurs moutons, tant vantés sous le nom de *Moutons d'Ardenne*. Il y a aussi beaucoup d'Herbes médicinales: le grand & petit Capillaire y est fort commun, & nous prîmes plaisir à en ramasser en revenant à Spa. Une demi-heure après y être rentrés, on vint avertir l'Abesse

besse qu'on lui avoit amené des chevaux. Cette nouvelle ne nous fit aucun plaisir, parce que nous comptions la mener dans notre petit voyage de la Cascade. Nous lui fîmes sur cela beaucoup d'instances, sans pouvoir la fléchir. Elle persista à nous dire qu'après avoir laissé reposer ses chevaux pendant un jour, elle partiroit infailliblement. L'impatience qu'elle avoit de voir Mlle. sa nièce, fille de sa malheureuse sœur, étoit une raison trop forte pour vouloir s'y opposer, & nous cessâmes de la combattre. Notre entretien roula presque entièrement sur son départ, pendant la collation que la Duchesse nous fit servir; & la résolution de l'Abesse fut un contretems à la gayeté que nous nous étions promise. Le Comte de son côté, profitant de la disposition où la compagnie étoit, demanda aussi aux Dames la permission de partir le même jour que l'Abé, par des raisons aussi pressantes. L'envie d'embrasser son fils étoit si légitime qu'il fallut s'y rendre, & leur départ fut résolu. La Duchesse invita la compagnie à boire à leur bon voyage, & au bonheur de deux personnes si dignes d'être heureuses. Comme ils étoient unis par un sort assez semblable, le souvenir de leurs infortunes leur fit à tous deux verser quelques larmes. Ils se firent réciproquement des souhaits, d'autant plus sincères qu'ils partoient des vifs sentimens

qu'ils avoient de leurs disgraces passées. Cette scène fut si touchante, qu'elle nous attendrit tous ; & malgré la tristesse de cet entretien , nous nous sommes tous avoués depuis leur départ , que nous avions éprouvé une douceur délicieuse à les entendre, parce que ces illustres affligés étoient encore plus vertueux qu'ils n'étoient malheureux. L'Abesse se leva la première de table , & pria la Duchesse de lui permettre de se retirer de bonne heure , pour donner quelques ordres pour son voyage. Elle nous invita de l'accompagner encore le lendemain à la Geronstère, pour faire ses adieux à la Fontaine, & nous nous fîmes tous un devoir de nous y rendre , pour profiter de sa compagnie.

Nous nous y rassemblâmes à l'heure accoutumée , & ce fut la dernière fois que notre compagnie s'y rendit. Nous y trouvâmes encore notre Liégeois, qui buvoit ses quatre bouteilles. Et quoique nous l'y eussions déjà vu plus d'une fois , nous voulûmes l'observer pour savoir s'il n'y avoit pas d'hyperbole dans ce qu'il nous avoit dit. Il en étoit à son quinzième verre , & nous lui vîmes encore faire une fois le tour de son cadran, c'est-à-dire qu'il but trente verres sans en rabattre un seul. Il est vrai que l'eau passoit promptement chez lui ; car presque à chaque verre qu'il buvoit, nous lui voyions faire de petites absences , que nous

nous attribuâmes à l'effet des Eaux. Cependant ces fréquentes évacuations ne diminuèrent point notre étonnement sur cette espèce de prodige ; & quelque chose qu'il pût nous dire du bon effet qu'il en ressentoit , nous ne pouvions comprendre que son estomac ne souffrît point de cette prodigieuse quantité d'eau. Nous fîmes sur cela plusieurs raisonnemens entre nous , qui concluoient toujours à l'étonnement. Un homme qui étoit derrière nous , & que l'on nous avoit dit être Professeur de l'Université de . . . nous entendant raisonner sur ce Liégeois, s'approcha de nous, & se mêla à notre conversation. Nous lui demandâmes s'il savoit bien que ce Liégeois buvoit quatre bouteilles par jour. Il nous dit qu'oui , & qu'il l'avoit déjà remarqué plusieurs fois ; mais que comme il avoit vu en ce genre des choses encore plus surprenantes , il n'étoit que médiocrement étonné de la quantité d'eau que prenoit ce Buveur. Mais Monsieur, dit Milady, à moins que vous n'avez vu quelqu'un avaler une rivière tout d'un trait, je ne comprends pas que l'on puisse boire davantage d'eau. Pardonnez-moi Madame, dit le Professeur en riant. Permettez-moi seulement de vous dire ce que j'ai vu.

Vous vous étonnez, dit-il, de voir ici boire à ce Liégeois quatre bouteilles d'eau ; mais qu'auriez-vous dit d'un hom-

me qui en buvoit cent pintes par jour? Je dirois Monsieur, répondit la Duchesse, que j'aurois voulu les mesurer, les compter & les voir boire; & après tout cela, je dirois encore que je ne le comprends pas. Eh bien Madame, répliqua le Professeur, étant à Francfort, il y a près de 40 ans au moins, j'ai vu un homme à la Foire de Septembre, qui promettoit d'en boire autant, & qui a parcouru toute l'Europe, qu'il a rendu témoin de son savoir-faire. Je le vis plusieurs fois dans cet exercice, & je l'ai encore présent à mon imagination, comme s'il n'y avoit que deux jours que je l'eusse vu. Il se disoit Italien, il avoit la taille courte & ramassée, la poitrine, le visage & le front fort larges, les yeux grands & la bouche aussi. Il se donnoit soixante ans, quoiqu'à sa mine on n'eût pas cru qu'il en eût quarante. Vraiment, dit le Signor Gratiani, je sai de qui Monsieur veut parler. C'est du fameux Manfrédi, qui étoit natif de Malthe. Je l'ai vu, lorsque j'étois enfant, exercer son art au Carnaval de Venise; & je ne sai comment il m'est échappé de vous en parler jusqu'ici. C'étoit bien le plus étrange Buveur d'eau qu'il y ait jamais eu. Cependant Monsieur, reprit le Professeur, sa pratique étoit fort différente de ce qu'il annonçoit dans ses Affiches; car de cent pintes qu'il promettoit de boire, il n'en prenoit pas quatre sans les rendre. Il est

vrai

yrai qu'à Francfort il réitéroit cet exercice fort souvent trois fois par jour; car outre qu'il le faisoit deux fois sur un Théâtre public d'où l'on n'approchoit qu'en payant, il alloit encore dans les maisons particulières boire devant les Seigneurs qui l'appelloient. Voici, autant qu'il m'en souvient, dit le Professeur, comme il s'y prenoit; & en cas que je me trompe, le Signor aura la bonté d'y suppléer. Il se faisoit apporter un grand seau plein d'eau tiède & claire, & une vingtaine de petites phioles ou caraffes de verre, semblables à des ventouses applaties, de sorte qu'elles pouvoient se tenir renversées. Il en emplissoit quelques-unes de cette eau tiède, en les plongeant avec cérémonie dans ce seau, & en avaloit ordinairement deux ou trois pour se laver la bouche & se gargariser la gorge; il en rejettoit aussi-tôt l'eau, pour montrer aux Spectateurs qu'il n'avoit aucunes drogues entre ses dents, dont on pût soupçonner qu'il pût tirer avantage. Après ce prélude, il faisoit une harangue en Italien, dont je ne saurois vous rien dire de bien précis, parce que je n'entens pas cette Langue. Mais à sa déclamation, je compris que ce n'étoit qu'un galimatias ordinaire à ces sortes de Bateleurs; car tout Charlatan se croit Orateur. Ce discours duroit ordinairement un quart-d'heure, & il avoit apparemment ses raisons pour le faire; car il n'y

manquoit jamais. Après avoir ainsi discouru, il prenoit ordinairement deux douzaines de ces petites caraffes qu'il puisoit dans ce même seau, & les rendoit un moment après par la bouche. Mais ce qu'il y avoit de plus merveilleux, c'est que cette eau qu'il rejettoit impétueusement, paroissoit rouge comme du vin, au sortir de sa bouche : cependant quand il l'avoit soufflée en deux bouteilles différentes, on la voyoit rouge en l'une, & rousse comme de la bière dans l'autre. Dès-qu'il changeoit les bouteilles du côté droit de sa bouche au côté gauche, ou du côté gauche au droit, ces mêmes caraffes varioient dans leurs couleurs, & prenoient alternativement celle de vin ou de bière, & ainsi successivement tant qu'il vomissoit. Cependant j'ai remarqué qu'à mesure qu'il dégorgeoit cette eau, elle se trouvoit plus claire & moins colorée. C'étoit-là le premier acte. Il rangeoit ensuite ces deux douzaines de caraffes sur une table vis-à-vis de lui, afin que chacun pût les voir. Il prenoit ensuite un pareil nombre de bouteilles, les plongeoit de nouveau dans le seau, les avaloit encore, & les rendoit en eau très-claire, en eau de roses, de fleur d'orange, & enfin en eau de vie. Ah! pour le coup Mr. le Professeur, s'écria la Duchesse, je ne pense pas que vous vouliez nous faire croire toutes ces merveilles, c'en est beaucoup à la fois.

Par-



Pardonnez-moi Madame, dit Mr. Gratiani, j'ai vu aussi les mêmes choses, j'ai senti les odeurs différentes de ces liqueurs; je l'ai même vu enflammer un mouchoir qu'il avoit mouillé de l'eau qui sentoit l'eau de vie, & il rendoit un feu violet comme celui que cette liqueur produit quand elle s'enflamme. Mais j'ai remarqué, comme Monsieur le Professeur, que l'eau colorée sort la première, & que celles qui ont les odeurs qu'il vient de nommer, ne venoient qu'après, & que l'eau de vie sortoit toujours la dernière. Il promit même plusieurs fois à Venise, de rendre cette eau en lait & en huile, mais il me semble qu'il ne tint pas parole. Il nous en promit aussi autant à la Foire de Francfort, repliqua le Professeur, mais il n'y réussit pas. Enfin il terminoit cette scène en avalant tout de suite encore trente ou quarante demi-verres d'eau, qu'il puisoit toujours dans le même seau; & après avoir fait croire aux spectateurs par le valet qui lui servoit d'interprète, qu'il alloit commander à son estomac de les rendre, il se renversoit la tête, & rejetant cette eau en l'air avec sa couleur naturelle, il la faisoit jaillir avec tant d'impétuosité, qu'il imitoit parfaitement les jets d'eau des Fontaines les plus élevées. Ce dernier trait plaisoit infiniment plus au peuple que tous les autres, & pendant un mois qu'il fut à Francfort, on accouroit de tous côtés

pour

pour voir ce sale exercice. Quoiqu'il le réitérât plus d'une fois par jour, il avoit toujours plus de 400 spectateurs à la fois. Les uns lui jettoient des mouchoirs, les autres des gands sur le Théâtre, afin qu'il les arrosât de l'eau qu'il rejettoit; & il les rendoit toujours parfumés des différentes odeurs d'eau-rose, d'eau de fleur d'orange, ou d'eau de vie.

S'il n'y avoit pas de prestige dans son fait, dit l'Abesse, & que cette transmutation de liqueurs se fît réellement dans son estomac, il me semble qu'il auroit plus gagné à les ramasser & à les vendre, qu'à se donner en spectacle. Mais je doute qu'il ait fait sortir de son estomac tant de liqueurs différentes & distinctes: car enfin je me figure son estomac, quelque grand qu'il pût être, comme un grand sac où tout ce que l'on y met se confond. Cela est vrai Madame, dit Mr. Gratianni: cependant il falloit que le sien fût d'une autre constitution, & qu'il eût diverses loges; car il promettoit de manger une Salade composée d'herbes différentes & de fleurs, & de les retirer toutes par ordre de son estomac. Il ne le fit pourtant pas, autant qu'il m'en souvient. Apparemment, dit le Professeur, qu'il n'étoit pas sûr de son fait sur ce point, car il ne s'en vanta point à Francfort. Je le crois dit Mr. Lake, car la chose me paroît absolument impossible. Quand son estomac eût été fait à la façon de ceux  
des

des Animaux qui ruminent ; comme il s'en est trouvé dans la dissection de quelques cadavres humains ; il seroit toujours difficile à comprendre que les alimens solides , mais délicats, comme le seroient des herbes , pussent sortir de son estomac sans altération. La chose est plus facile à imaginer , quand il ne s'agit que des liqueurs, & de l'eau sur-tout. Car pour les odeurs & les couleurs, il usoit certainement de quelque artifice. Assurément, dit Mr. Gratiani : aussi n'osa-t-il se montrer à Rome où il étoit allé , parce qu'il fut averti que la Sainte Inquisition vouloit l'arrêter comme Magicien. Ah Signor ! dit le Professeur, la Sainte Inquisition y alloit bien vite. Si vous voulez me le permettre , j'aurai l'honneur de vous dire en quoi consistoit toute la Sorcellerie de Manfrédi. J'étois alors dans le train de mes études, & je me fis une affaire sérieuse d'observer ce fameux Buveur d'eau , avec plusieurs Etudians de mes amis, qui se trouvèrent comme moi étonnés de ces merveilles. Nous ne nous arrêtâmes pas à ce qu'il débitoit dans ses Affiches. Nous l'examinâmes, & nous le primes en quelque sorte sur le fait. Premièrement, il nous parut que les cent pintes d'eau qu'il s'engageoit de boire, se réduisoient à dix ou douze au plus : car outre que ses caraffes étoient fort petites , c'est qu'il les emplissoit toujours de l'eau qu'il avoit fait apporter dans le seau qui étoit devant lui,

lui , & qui assurément ne contenoit pas cent pintes. Encore fîmes-nous persuadés qu'il ne les emplissoit pas toutes , & qu'à l'ombre des bords du seau, il n'étoit pas impossible qu'il ne fît que les rincer sans y laisser rien entrer , quoique dans l'éloignement elles parussent toujours pleines , à cause de la netteté du verre , & de la clarté de l'eau. Il ne vuidoit pas même ce grand vase , & il en répandoit beaucoup à se rincer la bouche. Supposant donc qu'il en eût bu huit ou dix pintes, il ne seroit pas étonnant que son estomac fût de la taille de celui que l'on montre dans le Théâtre d'Anatomie à Leyde , & que sa vaste capacité a fait conserver, parce qu'il contenoit sept ou huit pintes de liqueur. En ce cas, la merveille deviendroit plus facile à expliquer.

Il est sûr , dit Mr. Lake , que la Nature se joue quelquefois à donner au corps humain des conformations extraordinaires ; & que comme il s'est trouvé des personnes en qui elle a formé un estomac double, il y en a aussi à qui elle en avoit donné un seul d'une capacité énorme. Les anciens Auteurs font mention de certains Gourmands de leur siècle , dont le corps devoit être tout estomac , pour pouvoir contenir la prodigieuse quantité d'alimens qu'ils prenoient. On dit, par exemple, que l'Empereur Maximin mangeoit ordinairement quarante livres de viande à son repas. Milon de Crotone,  
cet

cet Athlète si célèbre dans l'Antiquité, en mangeoit cent livres, & buvoit un demi-muid de vin. Sans compter ce fameux Parasite qui dévora, dit-on, un jour, un sanglier & un mouton dans un seul repas, à la table de l'Empereur Aurélius, avec quantité d'autres choses, & un petit tonneau de vin. Il falloit certainement que ces célèbres Mangeurs eussent reçu de la Nature un estomac beaucoup plus ample qu'ils ne sont d'ordinaire: car enfin, quelque activité qu'on lui suppose pour la digestion, il falloit loger quelque part cette monstrueuse quantité d'alimens. J'ai lu aussi en quelque endroit, dit le Marquis, qu'un certain Théagène mangeoit un veau entier à son dîner. Eh bien, dit la Duchesse, je crois que ces Messieurs de si grand appétit auroient bien bu les cent pintes d'eau que votre Charlatan faisoit semblant de boire, & je commence à croire ce que vous m'en racontez. Je suis sûre même que si Manfrédi, au lieu d'Eau commune, avoit pris des Eaux minérales telles que celles de Spa, il eût pu en boire encore une plus grande quantité: car il me semble que ces Eaux étant plus subtiles & plus légères, s'insinuent davantage dans le corps; & quelque chose que l'on dise pour prouver qu'elles n'y restent pas, je doute que l'on rende la même quantité que l'on boit.

C'est-à-dire Madame, reprit Milady, que

que vous vous rendez aux raisons de ces Messieurs. Pour moi je ne suis pas si-tôt vaincue ; & quand vous donneriez à Mr. Manfrédi un estomac aussi large qu'un tonneau, je ne verrois pas encore comment cette énorme capacité pourroit expliquer la métamorphose de l'eau commune, en vin, en eau de vie, en eau de fleur d'orange & de roses ; & voilà ce que je voudrois que l'on m'expliquât. La chose n'est pas difficile Madame, repliqua le Professeur ; je n'ai cependant que des conjectures à vous offrir ; mais elles sont appuyées sur quelques observations que nous fîmes alors, & qui nous tinrent lieu de démonstrations. La plus considérable, c'est que l'eau qu'il promettoit de changer en vin, en la rendant, n'en avoit ni les qualités, ni l'odeur, ni le goût. Reste donc à en expliquer la couleur, & rien n'est plus aisé. Ne pouvoit-il pas avoir dans la bouche quelque grains de Cochenille, quelque pâte de Carmin ou de quelque autre teinture, qui se déchargeât en passant sur l'eau qu'il rejéttoit ? Je ne vois pas même d'inconvénient à croire qu'avant de commencer son jeu, il eût avalé quelques bolus de bois de Brésil, de bois d'Inde, de Cochenille, ou de quelque autre matière pulvérisée, propre à teindre en rouge l'eau qu'elle toucheroit. Ce qui confirma notre soupçon, c'est la harangue qu'il faisoit toujours pendant un quart-d'heure, après avoir avalé

les

les deux ou trois premiers verres , pour donner le tems sans - doute à ses teintures de se détremper dans l'estomac ; & ce n'étoit qu'après cet intervalle qu'il buvoit quelques pintes d'eau, qu'il rendoit aussitôt après, rouge. Par une suite naturelle de l'effet de sa poudre , l'eau devenoit moins colorée , à mesure que la force de sa teinture s'anéantissoit par la nouvelle quantité d'eau qu'il prenoit , & qu'il rendoit peu à peu plus claire. Quant à la couleur rousse & ambrée qu'il donnoit à la même liqueur, qui paroissoit rouge en d'autres phioles , la chose étoit encore plus facile. Il avoit mis sans - doute un peu d'eau de vitriol, de verjus , de jus de citron, ou de quelques liqueurs acides au fond des phioles dans lesquelles il vomissoit son eau rouge, & l'effet étoit immanquable. J'ai déjà eu l'honneur de vous dire , que quoiqu'il fît semblant de rincer ses caraffes dans le seau , il n'étoit pas sûr qu'il les y plongeât ; & pour peu qu'une liqueur aigre en touche une rouge, elle la précipite infailliblement, & la dénature. Nous avons fait une expérience, dit l'Abesse , avec le Thé & les Eaux de Spa, qui peut aider à comprendre celle - ci ; & je crois que si Manfrédi s'étoit avisé de boire des Eaux de Spa, après avoir avalé quelques pillules de noix de galle pulvérisées, il auroit encore bien plus surpris ses admirateurs : car la facilité de vomir, jointe à la légèreté de cet-

te eau, lui auroit donné beau jeu.

Je vois bien Madame, reprit le Professeur, que vous n'iriez pas si vite que l'Inquisition, & que Manfrédi ne courroit pas risque d'être grillé chez vous, comme à Rome. Il me semble que mes observations & mes conjectures le lavent à vos yeux du soupçon de Sorcellerie. D'accord, dit la Duchesse; mais j'ai encore une petite difficulté sur les odeurs de l'eau qu'il rend. Oh pour cela, Madame, permettez-moi, poursuivit le Professeur, de l'expliquer en un mot. Je crois fermement, que ce Charlatan avoit dans la bouche & entre les dents quelques masses ou pâtes d'Essences, qui contenoient les principes des odeurs qu'il communiquoit à ses eaux. Il ne falloit pas même que le volume de ces pastilles fût gros. Mr. Graziani vous dira que les Parfumeurs ont en Italie, & à Naples sur-tout, le secret de renfermer les odeurs les plus pénétrantes dans des pastilles qui ne sont pas plus grosses qu'un grain de poivre. Un grain de musc, qui est beaucoup plus petit, suffit pour parfumer tout un appartement. Un peu de *Cachou* préparé est capable de corriger l'infection de l'haleine la plus gâtée. Manfrédi pouvoit avoir le secret de quelques pastilles, capables de communiquer l'odeur de roses & de fleurs d'oranges à l'eau qu'il faisoit passer entre les dents. Il pouvoit même les y avoir attachées au moyen de quelque gomme, que l'eau

dont



dont il se rinçoit la bouche , ne pouvoit absolument dissoudre.

Peut-être Monsieur , dit le Signor Gratiani , qu'il avoit encore un moyen plus court que celui-là. Monsieur le Professeur a remarqué aussi-bien que moi , que les bords du seau où il puisoit l'eau , déroboient aux spectateurs le manège secret qu'il pouvoit faire en feignant d'y remplir ses bouteilles. La transparence des phioles pouvoit encore tromper les yeux : peut-être étoient-elles déjà pleines de ces Essences même , lorsqu'il les prenoit sur la table , & qu'il ne faisoit que semblant de les plonger dans le seau ; & en ce cas il n'y auroit pas grand miracle à lui voir rendre des Essences qu'il auroit avalées , supposant dans son estomac une habitude & une facilité de vomir supérieure aux qualités cordiales des eaux de roses & de fleurs d'oranges , qui dans tout autre estomac auroient calmé le vomissement. Sans-doute qu'il en faisoit de même avec l'eau de vie. C'est cependant l'article le plus difficile à expliquer , parce qu'il seroit difficile qu'il eût bu de cette liqueur sans que son odeur l'eût trahi. Cela est vrai en un sens Monsieur , dit Mr. Lake : cependant , comme vous dites que c'est toujours par l'eau de vie qu'il finissoit son jeu , l'odeur de cette liqueur pouvoit bien se confondre parmi celles qui la précédoient , & qui remplissant l'air de leurs parfums empêchoient que l'on ne s'ap-

perçût distinctement de l'odeur de l'eau de vie. Quoi qu'il en soit Mesdames, continua le Professeur, il faut que cet homme se soit exercé de bonne heure, & depuis longtems, à cet infame exercice, pour pouvoir se faire un plaisir de ce qui feroit la honte & l'infirmité d'un honnête homme. Ce Charlatan avoit apparemment reçu de la Nature une inclination particulière au vomissement, & les membranes de son estomac s'étoient sans-doute fortifiées par une longue habitude. Cela est très-probable, dit le Marquis: car j'ai eu un Soldat de mon Régiment, qui remuoit à son gré ses oreilles & ses narines avec autant d'agilité que la paupière des yeux, & il m'a assuré qu'il s'étoit accoutumé dès son enfance à faire ce mouvement; & ce n'est pas sans raison que l'on dit, que la Coutume est une seconde Nature. Quoi qu'il en soit, dit l'Abesse, Mr. Manfrédi avoit-là une fort vilaine coutume, & je m'étonne que l'on se soit empressé à l'aller voir; ce spectacle devoit être fort dégoûtant. Peut-être aussi qu'il n'avoit choisi les liqueurs parfumées, que pour dérober aux spectateurs une partie du dégoût que son vomissement devoit leur causer. Avec toutes ces précautions même, je n'aurois pas eu grande foi à ses parfums; car il étoit impossible qu'ils n'eussent contracté quelque aigreur, du séjour que ces liqueurs avoient fait dans son estomac. Eh bien, Mes-

Messieurs, à tout prendre, je trouve, dit la Duchesse, que notre Liégeois a quelque chose encore de plus merveilleux; nous sommes surs au moins qu'il a bu sous nos yeux trente verres: il n'y a ni prestige, ni artifice dans son fait: & s'il ne convertit pas l'eau en vin, du-moins n'a-t-il rien de dégoûtant. Les Dames remercièrent cependant Mr. le Professeur de les avoir entretenu si agréablement, & regrettèrent de ne l'avoir pas connu plutôt.

Cet honnête homme, qui étoit fort âgé, étoit fort amusant; & quoique nous n'ayons pas su à quelle Science il s'appliquoit, il nous parut très-savant, & plein de recherches curieuses. Il avoit avec lui une fort jolie personne, qu'il se hâta d'appeler sa femme, pour nous empêcher apparemment de la prendre pour sa fille. Elle paroissoit effectivement avoir trente-cinq ou quarante ans moins que lui. Cette jeune personne avoit l'air si languissant, qu'il nous fut facile de juger qu'elle se feroit mieux accommodée d'un peu plus de jeunesse dans son époux, que d'un savoir si profond. Elle étoit bien mise, & le bon Professeur paroissoit l'aimer beaucoup. Il l'avoit amenée à la Fontaine de Géronstère, pour les raisons sans-doute pour lesquelles d'autres femmes vont boire avec dévotion les Eaux de la Sauvenière. Aussi son vieux

quatorze verres tous les jours; il en buvoit auffi lui-même feize, fans que la pauvre Dame s'en portât mieux. Mr. Lake qui étoit en humeur de railler, nous fit mille plaifanteries à ce fujet, & vouloit aller trouver la jeune Dame, pour favoir d'elle le mal qui l'amenoit aux Eaux. La demande n'a rien d'indiscret ni d'incivil à Spa, où l'on est en poffeffion de fe faire réciproquement la même queftion dès le premier abord. Mais nous jugeâmes qu'elle fentiroit un peu trop l'infulte dans le cas préfent, & nous le priâmes de ménager un honnête homme, qui avoit eu la bonté de nous amufer fi agréablement, & de répondre avec tant de patience & de bonté à toutes nos objections.

Pour l'en détourner, nous approchâmes de la Fontaine, afin de faire chacun nos petits préfens aux femmes qui ont foin de puifer l'eau & de la fervir aux Etrangers. Elles méritent bien quelque récompense, pour le foin qu'elles prennent de la tenir nette; car elles font obligées de s'y rendre pour cela dès trois heures du matin, & d'y refter jufqu'à dix, expofées à toutes les injures de l'air. Elles n'exigent cependant rien, & fe contentent de fort peu de chofe. Les gens raisonnables les payent à proportion du tems qu'ils ont été aux Fontaines, & le moins qu'on leur donne eft un *Ecu à Couronnes*. Nous vîmes cependant des perfonnes très- riches ne leur donner qu'un

efca:

escalin : aussi leur lézine fera longtems célèbre à Spa, où, comme par-tout ailleurs, on juge de la générosité par les petites choses. Pour nous, nous reçûmes mille bénédictions de ces bonnes femmes, qui firent toutes fortes de vœux pour notre bonheur. Tandis que nous étions occupés de ces petites libéralités, l'Abesse tira de sa poche le Mémoire de sa dépense, & me pria de l'examiner & de le réduire en monnoie de France. Bien des gens s'y trompent & s'y trouvent embarrassés, parce que l'on compte en ce Pays-là par *Escalins de permission*, qui valent chacun dix sols argent de Liège, & les deux Escalins font une livre de leur monnoie. Je tirai mon crayon, & j'en fis la réduction : elle montoit assez haut, parce que l'Abesse avoit loué un quartier à part, qu'elle avoit un carosse, des chevaux, un valet, un cocher, une compagne, & une femme de chambre. Ce calcul nous donna occasion de faire des réflexions assez curieuses sur la dépense qui se fait à Spa pendant la Saison, qui dure au moins trois mois, & il nous prit envie de voir à quoi elle pouvoit monter. Avant d'en faire le compte général, nous fîmes d'abord en gros un compte particulier de ce qu'un homme avec un valet peut y dépenser chaque jour, en y suivant le train de vie ordinaire. J'ai cru que le Lecteur se feroit un plaisir de le voir. Je le mets ici.

## DEPENSE ORDINAIRE

De ceux qui boivent les Eaux à Spa.

|                                             | Escal. Sols.            |
|---------------------------------------------|-------------------------|
| <i>Chaque jour pour le logis, deux</i>      |                         |
| <i>escalins &amp; demi. - - - - -</i>       | 2 - 5                   |
| <i>Pour le dîner, trois escalins par</i>    |                         |
| <i>tête. - - - - -</i>                      | 3                       |
| <i>Pour le souper, deux escalins &amp;</i>  |                         |
| <i>demi. - - - - -</i>                      | 2 - 5                   |
| <i>Une bouteille de vin, qui s'y vend</i>   |                         |
| <i>trois escalins. - - - - -</i>            | 3                       |
| <i>Nourriture du valet, deux escalins.</i>  | 2                       |
| <i>Logis du valet, un demi-escalin. - -</i> | 5                       |
| <i>Pour les voitures, trois escalins. -</i> | 3                       |
|                                             | <hr/>                   |
|                                             | <i>Escalins. 16 - 5</i> |

Qui réduits en monnoie d'Hollande, font précisément un ducat à Liège, qui vaut cinq florins & cinq sols argent de Hollande.

Nous ne fîmes entrer en compte que les dépenses ordinaires; nous prîmes le vin au plus bas prix; nous ne mîmes qu'une bouteille par jour, quoiqu'il y ait des personnes qui en boivent beaucoup davantage; sans compter la nourriture des chevaux que l'on amène, ni les dépenses extraordinaires que l'on y fait souvent, ni la Comédie qui s'y trouve quelquefois, afin d'établir une espèce de niveau, & de balancer les bonnes & les mauvaises années.

années. Il y a des Saisons où il s'est trouvé plus de 800 personnes à Spa, sans compter les valets, & l'on y vient depuis le mois de Mai jusqu'à la mi-Septembre. Nous comptâmes seulement 400 personnes à un ducat par jour, pendant trois mois de 30 jours. Leur dépense se monte à 189000 florins, argent d'Hollande.

Nous supputâmes ensuite qu'il n'y a personne, même des valets, qui n'y fasse quelque emplette, & qui sorte de Spa sans emporter des Étuis, des Canes, des Cadrans, des Colliers, des Bagues, des Ouvrages de Vernis, & qui n'y fasse quelque dépense en Médecines, Anis, & Confitures. Il y a même des gens qui achètent de toutes les Galanteries que l'on y voit, pour des sommes considérables, tant par commission, que pour faire des présents. Mais pour faire un compte général, nous supposâmes que les mêmes 400 personnes y achetoient des Marchandises l'une portant l'autre, seulement pour une pistole, qui vaut neuf florins neuf sols argent d'Hollande; & ce calcul nous produisit 3780 florins d'Hollande, sans compter l'argent que l'on donne aux femmes des Fontaines, au Médecin, & pour le Blanchissage.

Nous ajoutâmes à ce compte le produit du droit qui se lève pour le bouchon & le cachet de chaque bouteille qui sort de Spa. On nous assura qu'il y a des années qu'il en sort pour les Pays étrangers

jusqu'à 150000 bouteilles, dont chacune paye un sol & demi, argent de Liège. Nous supposâmes que l'on en tiroit seulement chaque année 100000 bouteilles: c'étoit encore 4500 florins, monnoie d'Hollande.

Nous réunîmes ces trois Articles.

|                                                                                                   |                      |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|
| 400 Personnes pendant trois mois dépensent un ducat par jour pour leur entretien, c'est - - - - - | 189000               |
| Ils achètent chacun pour une pistole de Marchandises - - - - -                                    | 3780                 |
| Plus, les Habitans de Spa retirent du droit des bouteilles - - -                                  | 4500                 |
| <b>Total en monnoie d'Hollande.</b>                                                               | <b>Fl. 197280</b>    |
| <b>Monnoie de Liège.</b>                                                                          | <b>Livres 315648</b> |
| <b>Monnoie de Brabant, en Livres de gros,</b>                                                     | <b>32880</b>         |

C'est-à-dire, que les Fontaines de Spa produisent chaque année aux seuls Habitans du Bourg, au-moins deux-cens-mille florins d'Hollande, qui font quatre-cens-mille francs argent de France.

Je ne l'aurois pas cru, dit la Duchesse, & je suis étonnée plus que jamais, que ces bonnes gens négligent si fort leurs chemins, & les ornemens de ces Fontaines, qui font un Pérou pour eux. Ce qui me surprend encore plus, dit Milady, c'est de voir ici tant de pauvres, & que



que les Habitans en général y soient si gueux. Car enfin , cet argent qui circule annuellement chez eux , devroit rester dans leurs coffres. C'est ce qui vous trompe Mesdames , reprit Mr. Lake , car cet argent ne leur reste pas ; & quand la dépense des Etrangers y seroit encore une fois plus considérable , ils n'en seroient pas plus riches : en voici la raison. Leur Pays ne produit presque rien de ce qui se consume ici. Ils sont obligés de tirer tout d'ailleurs , jusqu'à la viande, la volaille & le gibier. La plupart même des écrevisses que nous mangeons, viennent du Luxembourg, & quelquefois de 20 lieues loin ; enforte qu'après avoir payé leurs denrées , il leur reste peu de chose : encore faut-il que ces trois mois les fassent vivre pendant les trois autres quarts de l'année , parce qu'ils n'ont aucun Commerce. Cela étant , dit l'Abesse , on ne peut s'empêcher d'admirer ici la Providence dans la dispensation de ses biens. Car puisque ce Pays produit si peu de chose pour la vie , ces bons gens auroient été fort à plaindre si Dieu n'eût placé dans leurs rochers, ces Fontaines salutaires qui leur attirent tant de secours. Cela est vrai Madame , dit le Comte : mais il me semble qu'ils n'en font pas le cas qu'ils doivent , & qu'outre qu'ils ne ménagent pas assez les Etrangers , ils négligent trop de leur procurer les commodités que l'on trouve

par-

par-tout ailleurs. Mais que voudriez-vous qu'ils fissent, répondit Mr. Lake ? car ils ne sont pas riches. Je voudrois, repliqua le Comte , qu'ils fissent sequestrer l'argent qu'ils tirent du Droit des bouteilles , & qu'ils l'employassent tantôt à l'entretien des chemins , tantôt à l'ornement de quelque Fontaine ; que l'on bâtît, par exemple , peu à peu une maison à la Geronstère , & que l'on y mît quelque Concierge qui auroit soin de la garder , en lui donnant le droit exclusif de distribuer l'eau aux Buveurs , & d'en percevoir les petits profits. Tout cela pourroit se faire avec un peu de tems & d'industrie. Si cela ne leur suffisoit pas, je ne verrois pas grand inconvénient s'ils établissent un Droit de péage de deux ou trois escalins par tête, par exemple, en entrant au Bourg , & pareille somme en sortant. Mais je voudrois qu'une partie de ce revenu fût appliqué à former une pension pour quelque Médecin habile, qu'ils y feroient venir pendant la Saison ; car il est cruel de ne savoir à qui s'adresser. Je suis sûr qu'il n'y a personne de ceux qui viennent à Spâ, qui refusât de payer ce Droit comme on fait aux Ponts de France & aux Barrières des Pays-Bas. La coutume établie ici de donner librement quelque chose aux Pères Capucins , n'a pas pour objet un bien si général ; cependant peu de personnes s'en dispensent. D'accord

Mon-

Monsieur , répondit Mr. Lake : cependant cet impôt feroit crier , parce qu'on est accoutumé à regarder les Lieux célèbres par leurs eaux minérales , comme des Lieux de franchise. On raconte même ( & c'est sur la bonne foi de Camera-rius ) qu'un Seigneur Allemand dans le district duquel la Providence avoit placé une Fontaine , s'avisa un jour d'établir un Impôt sur tous ceux que la maladie y amenoit. Ce Monopole fâcha non seulement les Malades , mais irrita la Nature elle-même. On prétend que la Source tarit tout à coup , & qu'elle ne recommença à couler , que lorsque le Propriétaire eut aboli le Droit de péage. Je ne voudrois pas garantir l'histoire , je vous déclare même que je n'en crois rien : mais ce que l'on en peut inférer , c'est que l'on est généralement persuadé que tous les hommes ont un droit acquis aux bienfaits de la Nature , & qu'on doit leur laisser prendre librement ce qu'elle donne gratuitement : c'est pourquoi , tout utile que seroit le plan de Mr. le Comte , je crois qu'il soulèveroit tout le monde. N'importe , dit la Duchesse , j'ai envie de communiquer ce Projet à Salpeteur , avant de partir. Allons Mesdames , dit l'Abesse , nous retournerons , s'il vous plaît , car j'ai encore quelque arrangement à prendre : buvons un dernier verre , pour prendre congé de la Fontaine. Nous y fîmes quelques folies , nous cassâmes nos gobelets ,

belets, & nous revinmes au Bourg. Nous allâmes tous nous habiller, parce que c'étoit jour de Bal, & ce fut le dernier que nous eûmes à Spa.

Après midi nous allâmes chercher l'Abesse, qui vouloit prendre congé des Capucins; mais nous en trouvâmes déjà deux chez elle, qui venoient par des vœux réitérés pour sa fanté, la faire souvenir de la pieuse coutume; elle leur promit de ne pas les oublier, & les congédia. Nous nous promenâmes à la Prairie de quatre heures, & nous l'amènâmes un peu malgré elle au Bal, où elle se contenta du plaisir du spectacle. La compagnie y étoit assez nombreuse, & on se mettoit en train d'y passer agréablement une partie de la nuit, quand un murmure secret vint troubler nos plaisirs. Chacun se mit à raisonner tout bas par pelotons, & je fus quelque tems sans pouvoir démêler de quoi il s'agissoit. J'appris enfin que le Sieur de B. . . Chevalier-Baronnet étoit averti de sortir incessamment du Bal, & de partir secrettement de Spa, parce qu'il y avoit ordre du Prince de Liège de l'arrêter. Il sortit en effet, partit dès la nuit; & avant qu'il fût jour, il étoit hors des Etats de ce Prince. Il lui falloit même beaucoup moins de tems; car cette Principauté est enclavée dans tant d'Etats voisins, que l'on peut se réfugier en peu d'heures. Sa femme, sa sœur & quelques Dames, sortirent pour  
aller

aller lui dire adieu , & nous y allâmes aussi. Il étoit déjà parti. A peine étoit-il hors de Spa , qu'une Troupe de Soldats Liégeois vinrent le demander à son logis. Nous demandâmes à voir leurs ordres , & nous les trouvâmes si précis & si violens , que nous comprîmes que le Conseil du Prince avoit été surpris ; car personne ne reconnut dans cette conduite, le caractère humain & bien-faisant de Son Altesse. Nous amusâmes les Soldats autant que nous pûmes, pour donner le tems au Chevalier d'avancer. Nous les fîmes entrer dans toutes les chambres de l'Auberge , pour les visiter ; & ils ne se retirèrent qu'après avoir mis le scellé sur ses valises & celles des deux Dames , auprès de qui leur Chef vouloit mettre garnison pour les garder à vue. Mais outre que leurs ordres ne portoient pas cette circonstance , nous leur déclarâmes tous de vouloir mourir, plutôt que de souffrir cette insulte. Une pareille violence contre des Etrangers, mit l'allarme dans tout le Bourg. Les Habitans en murmuroient tous , parce qu'ils sentoient que rien n'étoit plus capable de décrier leurs Fontaines , & qu'ils craignoient avec raison que les Etrangers ne voulussent plus y revenir. Ils furent les premiers à presser le Chef de cette Troupe de modérer la rigueur de cet ordre violent, & à facilit

ter

ter l'évasion du Chevalier & la sûreté des Dames.

La chose même dont on faisoit tant de bruit, n'étoit qu'une bagatelle, que l'on avoit assurément grossie aux yeux du Prince, pour porter son Conseil à prendre une résolution si violente contre un Gentilhomme qualifié, & d'une Nation si jalouse de sa liberté. On sera surpris de savoir que cette violence inouïe n'avoit pour objet que de venger le Chien d'un Payfan. Le Chevalier de B. . . étant allé à la Cascade du Coo avec sa famille, avoit mené avec lui un Chien qui le suivoit toujours. Ce Chien fut attaqué sur la route par celui d'un Payfan qui passoit. Le Chevalier de B. . . cria au Payfan de rappeler son Chien. Le Manant ne fit qu'en rire, agaçoit les combattans, & le Chien Anglois étoit déjà tout déchiré. Le Chevalier de B. . . menaça de tirer dessus; & voyant que le Villageois s'en moquoit & s'applaudissoit de la défaite du Chien Anglois, il tira en effet son pistolet si juste, qu'il tua le Chien du Villageois, sans blesser le sien. Le Payfan furieux court aussi-tôt au Chevalier, avec une fourche à la main, dont il vouloit l'assommer; & saisissant la bride de son cheval, fit tout ce qu'il put pour le desarçonner. Le Chevalier tirant son couteau de chasse, jura au Payfan de l'en frapper s'il ne le laissoit, & lui fit véritablement une coupure sur le travers de  
la

la main. Le Manant se voyant sans armes & blessé, vomit mille imprécations contre l'Anglois, & le menaça du Prince de Liège. Je ne fai ce que le Chevalier répondit, mais ce Misérable fut à Liège porter sa plainte, & accuser le Gentilhomme Anglois d'avoir manqué de respect au Prince, & d'en avoir parlé d'une manière méprisante. En toute autre Cour on auroit cité le Gentilhomme, & l'on auroit informé du fait avant de le punir. Cependant le Conseil, sur la seule déposition du Payfan, donna un Decret de prise de corps contre le Chevalier- Baronet. L'ordre portoit, qu'il seroit amené à Liège pieds & mains liées; & cet ordre eût été rigoureusement exécuté, si quelqu'un ne l'eût averti assez à tems. Tout le tort que le Chevalier eut dans cette affaire, fut de n'avoir pas tâché de l'assoupir avec quelques guinées. Mais c'est-là le défaut presque général des Anglois, de ne savoir faire une dépense à propos, tandis qu'en mille occasions ils sont inutilement prodigues de leurs guinées.

Tandis que nous étions occupés à raisonner sur cette affaire, un des Habitans vint nous avertir secrettement, que dans l'Acte de saisie des valises, il y avoit une nullité essentielle qui anéantissoit l'Arrêt, & que les Dames étoient libres. Nous l'en remerciâmes; & après en avoir conféré entre nous, nous leur conseillâmes

de partir dès le lendemain. Elles y consentirent , & nous les laissâmes pour aller chercher des voitures. L'Abesse qui parloit aussi, s'offrit de les prendre dans son carosse , & de mettre son monde dans les chaises de ces Dames , & leur départ fut conclu. Nous nous retirâmes pour prendre quelques heures de repos, & dès le matin nous montâmes à cheval pour les escorter. Tout ce qu'il y avoit d'Anglois à Spa furent du voyage , & nous faisons une Caravane très-nombreuse, & assez forte pour défendre nos Dames contre toute la Milice Liégeoise, en cas d'attaque. En deux heures de tems nous les mîmes hors des Terres de Liège , & après leur avoir souhaité un heureux voyage, nous reprîmes le chemin de Spa. Je pris en particulier congé de l'Abesse , qui me chargea de faire de nouveaux remercimens à la Duchesse & au reste de la compagnie , des plaisirs que nous lui avions procurés. L'Avanture du Chevalier de B. . . avoit un peu dérangé nos adieux, & nous avoit épargné naturellement des réflexions trop tendres sur l'éloignement d'une personne si aimable & si vertueuse. Il étoit midi quand nous arrivâmes à Spa , où nos Dames étoient inquiètes du succès de notre voyage , parce qu'elles avoient craint quelque rencontre. Le Comte ne fit que manger un morceau à la hâte , & prit congé des Dames pour partir aussi.



On lui fit promettre de venir à Bruxelles, ou du-moins à Calais, où elles comptoient s'embarquer. Il promit le dernier article: mais comme le Marquis devoit quitter les Dames à Bruxelles aussi-bien que moi, nous embrassâmes tendrement le Comte, en lui souhaitant plus de bonheur qu'il n'en n'avoit encore éprouvé, & il prit la route d'Aix pour arriver le lendemain à Cologne.

Après le dîner, nous allâmes nous consoler avec nos Dames du départ de l'Abbesse & du Comte, & nous fîmes beaucoup de réflexions sur deux caractères si malheureux. Nous eûmes un vrai chagrin de l'aventure du Chevalier de B. . . qui nous avoit ôté le plaisir de leur donner des marques particulières de la peine que nous avions de les perdre. Pour faire quelque distraction à nos regrets, nous fixâmes au lendemain notre voyage de la Cascade, & nous fîmes partir dès le soir un de nos valets pour aller faire préparer notre dîner, parce que sans cette précaution on courroit risque de ne rien trouver. Il eut ordre d'aller à Stavélo, petite Ville à trois quarts de lieue de la Cascade, qui est le seul endroit où l'on puisse trouver quelque chose. Nous lui donnâmes un guide de peur qu'il ne s'égarât, & nous lui ordonnâmes de se retrouver le lendemain au Coq, pour nous dire l'Auberge qu'il auroit retenue.

Nous partîmes dès quatre heures du

matin , & nous prîmes pour y aller le chemin de la Géronstère. Quand nous fûmes près de la Fontaine, nous coupâmes sur la gauche par un chemin tracé à travers les Bois. De toutes les routes que nous avons faites aux environs de Spa, je n'en ai pas vu de plus rude, de plus triste, ni de plus solitaire. Il y a trois lieues environ de Spa au Coq; & je ne sai si nous vîmes trois maisons sur la route. Elle est en quelques endroits si sauvage, qu'elle inspire une secrète horreur, dont on ne peut se défendre qu'en bonne compagnie. Quand on en approche d'environ un quart de lieue, le chemin est très-dangereux, & nous eûmes la précaution de mettre pied à terre, & de faire descendre les Dames de leurs voitures, par l'avis même de leurs cochers. C'est un chemin en pente, qui côtoie la montagne, & qui est tout semé de roches. Il est si étroit, qu'il n'y a pas un demi-pied de terrain au-delà de l'ornière, enforte que pour peu que la roue fît un saut, ou que les chevaux fissent un faux-pas, la voiture rouleroit dans le vallon qui est au bas, & qui est très-profond. Heureusement pour les personnes timides, ce chemin est bordé d'arbrisseaux qui dérobent à la vue une partie du précipice. L'attention d'ailleurs est suspendue par l'impatience de voir la Cascade, dont on entend le bruit de fort loin. A la descente de cette montagne,

tagne , on en trouve une autre moins difficile , & nous fîmes rentrer les Dames dans leurs chaises pour la monter plus facilement. Enfin nous arrivâmes à la Croix , qui est au haut de la Cascade. Nous y trouvâmes le valet que nous avions dépêché la veille , & qui nous assura que nous avions passé tout le mauvais chemin. Nous descendîmes pour considérer cette Chute d'eau , & nous n'eûmes pas lieu de regretter la fatigue du voyage. Cet endroit mérite d'être vu. Cette Cascade se forme de l'amas des eaux qui s'écoulent de toutes les montagnes supérieures , & qui forment en cet endroit un torrent assez large. Il se fend en deux bras contre une pointe de roc qui le divise , & autour duquel il s'est creusé deux lits. On a pratiqué sur chacun d'assez mauvais ponts de bois , couverts de terre , de branchages & de rocailles , qui ne sont pas fort assurés. Le bruit de l'eau qui coule dessous , & la vue du précipice où elle s'abîme , impriment une certaine frayeur assez pardonnable , sur-tout quand il y fait un grand vent , qui couvre tous les environs d'un nuage de pluye très-fine , qui s'élève des bouillons de cette eau irritée. Aussi je ne comprends pas la témérité de ceux qui osent passer en voiture sur ces deux ponts chancelans , qui n'ont aucuns appuis. Nos Dames n'y passèrent qu'en tremblant , & n'osèrent approcher de la pointe du ro-

cher qui sépare les deux torrens. L'un des deux est beaucoup plus fort & plus rapide que l'autre. Tous deux paroissent former diverses chutes, parce que les rochers le long duquel ils coulent sont inégaux. Mais cette inégalité fait le plaisir des yeux, en offrant à la vue une infinité de Cascades particulières, qui forment diverses figures, & quantité de petites Napes d'eau infiniment plus belles que celles que l'Art fait imiter. Ce torrent tombe d'environ cinquante pieds de haut, & forme au pied du roc une espèce de lac, qui s'écoule par un ruisseau qui porte un quart de lieue loin de-là l'écume qu'il forme en tombant. Cette eau sert à faire tourner un moulin qui est au bas du roc, & la maison du Meunier est la seule habitation que l'on voie en cet endroit sauvage, avec une petite Chapelle.

Mr. Lake invita les Dames à y descendre, pour considérer la Cascade plus commodément. Nous laissâmes nos voitures & nos chevaux au haut de la Croix, & nous descendîmes auprès de la maison. Le Meunier nous conduisit sur un roc vis-à-vis la Chute d'eau, & offrit de nous la faire paroître aussi abondante que quand il a plu plusieurs jours de suite. Il monta avec ses garçons au dessus des ponts, & ouvrit une espèce de digue qu'il y a fait avec des planches, des fascines, des fagots de bruyère & de la terre, pour retenir une partie de l'eau dans le bassin supérieur.

périeur. A peine eurent-ils soulevé ces fascines avec leurs fourches, que la Cascade s'enfla, & roula des montagnes d'eau & d'écume, qui imitoient parfaitement les flots de la Mer dans sa plus grande fureur. En quelques endroits elle formoit des Jets-d'eau naturels, qui s'élevoient en forme de gerbes, en se brisant contre les diverses pointes du rocher; & malgré le bruit affreux que ces eaux font en se précipitant, elles offrent un spectacle très-curieux. Le Meunier voulant nous régaler de tous les plaisirs dont ce lieu est susceptible, prit un de ses chiens dressé à cet exercice, & le précipita dans le torrent. Nous le perdîmes un moment de vue, mais il reparut aussi-tôt du fond de l'eau, & vint nous caresser, comme pour nous demander sa récompense. Dans le même moment, un des valets du Meunier s'étant dépouillé de ses habits à la réserve d'un seul caleçon, nous salua du haut du pont, & se précipita de même dans le coulant de la Cascade. Nous le vîmes rouler dans l'eau & tomber dans l'écume qui est au bas, & après y avoir nagé un moment, il vint nous demander s'il y avoit quelque chose de plus pour notre service. Les Dames, surprises aussi bien que nous de l'agilité avec laquelle il s'étoit élancé sans se blesser, le grondèrent de s'exposer de la sorte pour un petit profit. Il nous dit qu'il s'y étoit exercé dès l'âge de sept ans, & qu'il ne s'étoit

jamais bleffé , parce que l'eau le soulevoit au dessus des pierres. Nous lui donnâmes chacun quelques petites pièces pour sa récompense, & nos Dames s'amuserent quelque tems à considérer le mouvement impétueux de ces eaux , qui leur parurent d'autant plus admirables , qu'aucune d'elles n'avoit vu de Cascade, excepté Milady, qui avoit vu celle de St. Cloud. Elle soutint cependant que cette Cascade artificielle étoit fort inférieure en beauté à celle du Coo, toute sauvage qu'elle étoit ; parce que celle-ci étoit l'ouvrage de la seule Nature. J'avoue que je ne fus pas de ce sentiment , qui me parut un peu outré. Mais c'est-là le génie Anglois ; il est extrême en tout. Nous interrogeâmes le Meunier sur tout ce qui regardoit cette Chute d'eau. Il nous dit que telle que nous la voyions actuellement, elle étoit infiniment moindre qu'en Hiver ; sur-tout après la fonte des neiges , qui durent peu dans ce Pays-là ; parce que les vapeurs des minéraux dont les montagnes sont remplies, les fondent d'abord. Cependant, dit-il, quand les neiges ou les pluies ont été abondantes, ou continues pendant quelques semaines, les eaux que la Cascade roule font un bruit affreux, & on en entend le murmure de Spa même, quoiqu'il y ait trois heures d'ici. Il étoit aisé de se l'imaginer par celui qu'elle faisoit actuellement, & qui nous obligeoit de parler fort haut pour nous enten-

tendre. Tout cela n'est rien encore, dit Mr. Lake; & tout admirable qu'est celle-ci, elle n'a rien de comparable à la Cascade que le Rhin forme près de Schaffouse en Suisse. Ce Fleuve s'y précipite du haut des rochers dans un second lit plus bas de dix toises que le premier, & cette Chute d'eau forme cinq cascades différentes au pied du petit Bourg de Lauffen. Celle du milieu passe entre deux pointes de rochers, qui forment comme deux grands termes à demi rongés par l'écoulement continuel des eaux. Quoique ce Fleuve y roule des volumes immenses d'eau avec une rapidité & une violence extrême, & que l'écume qu'il élève en tombant se porte à plusieurs lieues de-là, cette Cascade a quelque chose de si majestueux, que quand j'y passai, ajouta Mr. Lake, je ne pouvois me lasser de l'admirer. Ce qu'elle a d'incommode, c'est qu'elle fait un bruit horrible, & qu'étant à Lauffen où je m'arrêtai pour dîner, j'avois peine à entendre ce que l'on m'y disoit. Cependant les habitans, dont les oreilles y sont accoutumées, entendoient tomber une épingle, & n'y parlent pas plus haut qu'ailleurs. Cela est vrai, dit le Signor Gratiani, & je fus frappé du bruit & de la majesté de la Cascade de Schaffouse, quoique j'eusse vu plusieurs fois celles de la Rivière de Tévérone, & de Frascati. Cependant Monsieur, dit la Duchesse, vos Cascades d'Italie sont

bien ornées , à ce que j'ai ouï dire , & l'Art doit beaucoup embellir ces jeux de la Nature. Votre réflexion , Madame , est juste , répondit le Signor , par rapport à celle de Frascati, où l'Art & la Nature se sont épuisés pour produire tout ce qui peut charmer les yeux & les oreilles. On y a si bien marié l'air & l'eau , que ces deux élémens réunis y formoient autrefois tout ce que l'on peut voir de séduisant. Il y a un Sallon entre autres, que l'on nomme la *Salle d'Apollon* , où l'air comprimé par le poids & la pression de l'eau qui descend avec impétuosité du haut de cette Cascade artificielle , faisoit jouer un Jeu d'orgues , & imitoit les sons de quantité d'Instrumens très-mélodieux. Ce lieu charmant, que l'on regarde comme un séjour enchanté , fit autrefois les délices de Cicéron ; & nous avons de lui des Ouvrages qui portent encore le nom Latin de cet endroit, qui est aujourd'hui si négligé, que l'on a peine à croire toutes les merveilles que les Voyageurs du Siècle passé en racontent. Peut-être, reprit Mr. Lake, que dans cent ans d'ici nos Neveux auront la même incrédulité, quand ils verront les desseins & les plans de la magnifique Cascade de Cassel, que le Landgravé y a fait faire. Quoiqu'il n'y en ait encore qu'un tiers d'achevé, on a peine à en croire ses yeux. C'est un ouvrage digne des anciens Romains , tant pour la hardiesse que pour la dépense.

Ce-



Cependant , quelque belle qu'elle soit, poursuivit Mr. Lake, j'aime encore mieux la Cascade de Tivoli dans la Campagne de Rome. Elle est plus simple & plus naturelle, & j'ai trouvé quelque chose de plus grand dans sa simplicité, que dans les ornemens magnifiques des autres. Les rochers qui l'entourent ont quelque chose de respectable, à mon avis; & quoique je ne sois assurément pas superstitieux, je me sentis saisi d'une espèce de vénération à l'aspect de ces roches & de ces voûtes que les eaux ont creusées, & que l'on dit avoir servi de retraite à la dixième Sibylle, connue sous le nom de *Sibylle Tiburtine* ou d'*Albunée*. Il est vrai que Mrs. les Italiens, n'en déplaise à Mr. Gratiani, ont un talent particulier pour relever l'idée des Merveilles & des Antiquités de leur Pays. On me montra, par exemple, des débris de murailles dont on voit encore le contour, que l'on me dit avoir été l'Antre ou le Temple de cette Sibylle. Il n'est point étonnant que ces restes antiques, & l'idée de Divinité que les Anciens y ont attachée, n'aident infiniment à relever le mérite de la Cascade. Effectivement elle est très-belle & très-haute, dit le Signor Gratiani; & on ne croiroit pas, à voir la Rivière de Tévérone qui la forme, qu'elle pût fournir autant d'eau. Sans-doute Monsieur, continua-t-il, que l'on vous fit remarquer le fameux Lac qui en est

est tout proche, & qui est fort singulier: car quoiqu'il ne soit pas extrêmement large, il est d'une profondeur que l'on n'a pu sonder encore. L'eau en est soufrée, & l'on y voit quantité de petites Iles flottantes, qui voguent au gré du vent sur la superficie de l'eau. Le peuple même les appelle *Barquettes*, parce qu'on peut les pousser avec un bâton, comme l'on feroit un petit bateau. Oui, dit Mr. Lake, je l'ai vu. On me mena aussi à un petit Ruisseau qui en sort, & qui est extrêmement soufré, & que pour cette raison l'on nomme, je crois, *Solfatara*. Car je pense que par-tout où il y a des Cascades, il y a aux environs des Eaux minérales ou soufrées: celle où nous sommes actuellement en est une preuve; & si je ne me trompe, il y en a aussi vers la Cataracte du Rhin en Suisse.

Prend-on aussi ces Eaux pour la santé, demanda la Duchesse, ou s'y baigne-t-on? Oui Madame on s'y baigne, répondit l'Italien, sur-tout pour les blessures & les plaies. C'est-à-dire que la Providence, dit le Marquis, a multiplié les remèdes autant que les maux, & que chaque Pays a sa médecine particulière. Mais ce que j'y admire, dit-il, c'est que ces mêmes choses contribuent à l'agrément; car toutes ces Cascades me paroissent bien aimables, à juger des autres par celle du Coo. Nous en avons encore une en Italie, dit le Signor, qui est fort belle:

le: c'est la Cascade del Marmore , qui est à trois milles de Terni. La Rivière de Vélignos y précipite du haut d'un rocher qui a pour le moins cent pieds d'élevation. Sa rapidité est si grande, que les particules d'eau qui s'en échappent en roulant sur les pierres, y forment un brouillard continuel , qui s'élève en l'air deux fois plus haut que le rocher même.

Tout ce que ces Messieurs nous disent des diverses Cascades qu'ils ont vues, dit Milady , me rappelle ce que j'ai lu de la Chute que fait le Nil à quelques lieues de sa source, qu'un Jésuite prétend avoir découverte en parcourant l'Abyssinie, dont il a fait une Relation que j'ai lue autrefois. La découverte est belle assurément , dit le Marquis , & a fait jadis inutilement l'objet des vœux des plus ambitieux Conquérens. On prétend même que César eût préféré l'espérance de découvrir l'origine du Nil, au plaisir de faire la guerre à sa Patrie. S'il ne falloit qu'être ambitieux pour y parvenir , reprit Milady, je crois qu'un Jésuite y pouvoit prétendre plus que personne. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-elle, c'est, si je ne me trompe, le Père Lobo, Missionnaire Portugais , qui prétend avoir découvert au pied d'une Montagne dans le Royaume de Goyame deux petites Fontaines , qui après avoir coulé quelque tems sous terre) & entre les joncs , forment à quelques lieues de-là un Ruisseau, qui se grossit

fit tout à coup par les eaux de plusieurs autres qu'il ramasse en son chemin. Il ajoute, que ce Ruiffeau traverse un Lac avec tant de rapidité, que l'on distingue les eaux du Fleuve d'avec celles du Lac qui est fort long; & qu'enfin le Nil au fortir de ce Lac, se précipite du haut d'un rocher escarpé, & y forme la plus belle Nape d'eau que l'on puisse voir. Mais ce qui m'a réjoui, dit-elle, dans cette Relation, c'est que le bon Père y raconte que cette Nape d'eau forme une espèce de voûte liquide, mais transparente comme du cristal. Il est vrai qu'il n'en dit point la hauteur. Il avoit apparemment laissé tomber sa sonde dans les deux sources du Nil, qu'il dit avoir exactement mesurées. Mais il fait cette Voûte d'eau assez vaste pour pouvoir passer dessous, & il assure avec toute la sincérité dont un Jésuite est capable, qu'il s'y est assis sans se mouiller, & qu'il s'y est reposé pour jouir du frais que donne cette eau, à travers laquelle il admira, dit-il, les plus belles & les plus vives couleurs que la réflexion des rayons du Soleil y peignoit, comme sur autant d'Arc-en-ciels. Ma foi Madame, dit Mr. Lake en riant, je pense que tandis que le Soleil s'occupoit à cette peinture, le bon Jésuite s'amusoit à broder sa découverte, car le trait me paroît un peu fort. Cette Voûte de cristal, cette immense Nape d'eau, sent bien l'hyperbole. Ah! croyez-en le Jésuite,  
dit

dit la Duchesse, je vous le conseille même plutôt que d'y aller voir. Nous avons à présent un voyage plus intéressant à faire, c'est de prendre incessamment le chemin de Stavélo, car ces belles Napes d'eau ne nous donnent point à dîner. Il étoit effectivement déjà près de dix heures: nous repartîmes pour Stavélo, où nous arrivâmes une demi-heure après.

C'est une petite Ville fort simple & fort triste, qui par-tout ailleurs ne passeroit que pour un Bourg. Elle est située au bas des montagnes sur une petite Rivière nommée la Rech, qui prend sa source à quelques lieues de-là au dessous de Limbourg. Nous y descendîmes à la *Ville de Liège*, qui est l'Auberge la plus apparente, quoique l'on y soit assez mal. Après y avoir pris quelques rafraichissemens, nous allâmes nous promener dans la Ville, en attendant que le dîner fût prêt. Nous eûmes bientôt vu les dedans, qui consistoient en une grande Place fort propre à tenir une Foire, mais qui n'a rien de beau ni de brillant. De-là nous allâmes voir l'Abaye, qui est fort considérable; car son Abé, qui est Moine, a le titre de Prince de l'Empire, & on lui donne de l'Altesse. Ce qu'il y a de curieux, c'est que comme ces Moines ne font pas preuve de Noblesse, & que Mr. l'Abé doit toujours être pris du Corps de l'Abaye, il est arrivé plus d'une fois que le Prince de Stavélo étoit fils  
d'un

d'un des Payfans des environs , & que Son Altesse avoit des frères , des oncles & des neveux qui regardoient comme une suite de la fortune de leur parent, l'avantage de pouvoir par sa faveur devenir Fermiers de son Abaye. Ces Moines , qui font de l'Ordre de *St. Benoit*, font extrêmement riches. Leur Abaye a de grandes extensions, & ils prétendent qu'elle est des plus anciennes de leur Ordre. Les Bâtimens en paroissent fort beaux. Le Palais du Prince-Moine est très-vaste. Il a sa table à part & ses Officiers, & tient un train assez lesté. Nous ne le vîmes pas, il étoit allé chasser, à ce qu'on nous dit, à une Campagne qui lui appartient à quelques lieues de-là. On nous assura qu'il étoit très-poli, & charmé de voir les Etrangers, qu'il recevoit parfaitement bien. Nous n'eûmes pas lieu de nous louer de ses Moines. Le Marquis fit annoncer la Duchesse & sa compagnie. Il demanda à voir Mr. le Prieur, ou quelqu'un des premiers Officiers du Prince ; mais ils ne jugèrent pas à propos de paroître. Peut-être craignoient-ils que nous ne vinssions leur demander à dîner ; car on nous dit qu'en l'absence de Mr. l'Abé, les Moines n'aimoient pas à voir des Etrangers. On nous envoya recevoir par un gros Père, qui n'avoit ni manières, ni conversation. Il nous servit de guide pour voir l'Eglise, qui n'a rien de rare. Elle est pour-  
tant

tant assez propre , & toute la voûte en est peinte, mais grossièrement. Le Chœur où les Moines chantent, est d'une grande propreté. L'Autel est extrêmement riche : il est d'argent massif, & chargé de quantité de petites figures, & ornemens Gothiques de vermeil doré & émaillé. Le dessus de l'Autel est d'or, à ce qu'on nous dit, aussi-bien que la Châsse qui renferme les os du fameux *St. Remacle*, Patron de leur Abaye. Nous ne pûmes cependant pas les voir, quoiqu'on les montre ordinairement aux Étrangers. Le Moine qui nous servoit de guide, nous dit que depuis quelque tems on avoit caché la Table d'or de l'Autel, & la Châsse du Saint, pour les mettre à l'abri des Voleurs & des Bohémiens, qui rodoient dans le Pays, & y faisoient des ravages étranges. Il nous en montra même une douzaine qui étoient pendus au gibet de l'Abaye, qui est sur une montagne voisine que nous voyions de-là; & il nous dit que depuis six mois, ils avoient volé dans les Eglises du voisinage plus de deux-cens Calices, Ciboires & autres Vases d'argent & d'or qui servent à la Messe. Il ajouta enfin, que pour ces raisons le Prince avoit fait cacher secrètement ce qu'il y avoit de plus précieux dans l'Abaye, & qu'il n'y avoit que Son Altesse, & deux ou trois des plus anciens du Couvent, qui en faisoient l'endroit. Il nous montra quel-

ques Reliquaires , & un Buste d'argent qui renfermoit la tête de je ne sai plus quel Saint , dont il nous conta force merveilles. Il nous fit descendre ensuite dans une Eglise souterraine , où il y a une Image miraculeuse , bien vieille, & bien enfumée par la vapeur des cierges & des lampes qui brulent continuellement devant elle. Il nous montra aussi l'endroit où leur Saint avoit été enterré, & quelques autres choses de cette espèce. De-là il nous fit passer dans un petit Préau, qui est de plein pied avec ce merveilleux caveau , & nous mena dans une espèce de Cabinet isolé de toutes parts. C'est une sorte de Pavillon soutenu de quatre colonnes , au dessous duquel on voit une vieille Croix de fer, qu'ils ont en grande vénération. La dévotion avec laquelle il s'y prosterna pour l'adorer, nous obligea à lui demander ce que c'étoit. Il nous répondit , que c'étoit la Croix de St. Lambert , & qu'on l'avoit placée à l'endroit où ce Saint avoit été mal à propos mis en pénitence, & d'où on l'avoit retiré tout couvert de neige. Il nous fit à ce sujet je ne sai quel conte, auquel nous ne comprîmes rien. Les Dames , qui n'en étoient pas fort curieuses, continuèrent leur promenade, & entrèrent dans un Jardin, dont elles virent la porte ouverte. Dès que le Moine s'en aperçut, il courut après elles en leur criant , que cela n'étoit pas permis



aux Femmes ; & comme elles feignirent de ne le pas entendre , le brutal se jetta sur elles , & prenant Milady par le bras , il la fit retourner avec une violence qui fâcha Mr. Lake au point qu'il dit quelques injures au Moine. La Duchesse demanda à voir le Prieur , pour lui en faire ses plaintes ; mais personne ne vint , & nous sortîmes fort mécontents de notre visite.

Nous retournâmes à notre Auberge , où nous trouvâmes un dîner fort différent de celui de Franchimont. Nous nous y régalâmes en poisson ; car depuis que nous étions à Spa , nous n'en avons pas goûté. Soit parce qu'il y est rare & que l'on n'y a que du poisson d'eau douce , soit parce qu'il est effectivement contraire au régime des Eaux , il est sévèrement banni des tables , où tout le monde mange gras , si ce n'est peut-être quelques Catholiques zélés , qui font maigre les vendredis seulement. Le valet que nous avons envoyé devant nous à Stavélo , avoit fait pêcher des truites & des écrevilles , & nous en eûmes de très-belles. Nous nous dédommageâmes en dînant , à médire du Moine bourru que nous avons vu , & nous nous promîmes tous de faire en toute occasion l'éloge de ses manières brutales ; bien persuadés que si son Abé est aussi poli qu'on nous le dit , il apprendroit à ce Brocart à mieux connoître son monde , &

à parler du-moins avec respect à des femmes de qualité.

Sur la fin du dîner , la Maîtresse de l'Auberge supposant que nous étions accoutumés à boire à Spa de l'Eau minérale avec le vin , vint nous en offrir d'une Fontaine qui est près de Stavélo , & que l'on regarde comme la rivale du Pouhon, sous le nom d'Eau de *Chevron* , qui est un Village voisin. Nous en avons ouï parler à notre Médecin , & quoiqu'il ne nous en eût pas dit grand bien , & qu'il nous eût assuré même que Mr. Chrouet ne l'approuvoit pas , nous eûmes la curiosité d'en goûter. Je ne sai si nous avions tort ; mais nous étions tous dans l'idée , que quand on est dans un Pays étranger , il y faut voir & goûter tout ce qu'il y a de rare. La femme nous en apporta deux bouteilles bien scellées, dont elle nous vanta beaucoup les vertus, en nous disant que quantité de personnes en faisoient venir & s'en trouvoient bien. Ce qu'il y a de vrai, c'est que des Marchands de mauvaise foi de ce Canton , en ont envoyé en Pays étranger des voitures entières sous le nom d'Eau de Spa, dont ils avoient frauduleusement contrefait le cachet. A moins d'être Connoisseur & Chymiste, il est aisé de s'y tromper ; car nous lui trouvâmes le même goût qu'à l'Eau du Pouhon ; elle a même quelque chose de plus délicat, & qui plaît encore plus. Son acide,

de, quoique plus léger, a quelque chose de pénétrant, qui paroît rafraichir davantage; & les vésicules d'eau qui y sont plus abondantes, & que le Vulgaire prend pour l'esprit du minéral, préviennent d'abord en sa faveur. On en est pourtant revenu, depuis qu'on a découvert que ces vésicules ne sont que des parties d'air qui s'y sont incorporées, & qui en rendent le transport plus difficile, par la nécessité où l'on est de laisser longtems les bouteilles ouvertes avant de les boucher. Par une suite de cette observation, quelques bonnes qualités qu'on suppose à cette Eau dans sa source, elle ne vaut absolument rien lorsqu'elle est transportée, parce qu'elle est destinée de ces esprits minéraux qui font tout son mérite.

Le Public esclave des nouveautés en a pourtant été quelque tems la dupe, & les Eaux de Spa se virent à la veille d'en souffrir & d'être abandonnées. Les Habitans de Spa, allarmés de l'attentat de leurs voisins, traduisirent la Fontaine de Chevron au redoutable Tribunal des Médecins de Liège. La Faculté s'assembla extraordinairement pour lui faire son procès en forme, & enfin le 7 Octobre 1711, elle fut sérieusement condamnée, comme mal-faisante, nuisible, meurtrière même, comme on peut l'inférer des propres termes de leur Arrêt, dont voici la teneur.

*Déclaration des Docteurs en Médecine du Collège de Liège, contre les Eaux minérales de Chevron, en date du 7 Octobre 1711.*

*Nous les Médecins, composans ledit Collège, déclarons que les Eaux de Chevron prennent plus de teinture avec la noix de galle, que celles du Pouhon de Spa, à raison d'un sel acré, vitriolique & fixe, dont elles sont impregnées au-delà de celles de Spa, qui ont un sel de Mars beaucoup plus temperé par des parties sulphureuses qui émoussent leur activité, par où nous les estimons beaucoup davantage; ayant reconnu & reconnoissant tous les jours que les plus vitriolées, où l'acide prédomine ouvertement, ne se prennent pas impunément par les personnes incommodées de maladies de Poitrine, de Catarres & autres accidens, où un acide mordicant peut être nuisible, &c.*

Le trait est malin, dit Milady: mais les Eaux de Chevron n'ont elles point appelé de cette sentence? Il y a du-moins nullité dans la forme; Mrs. les Médecins de Liège étant juges & parties, pourroient être recusés. Vraiment Madame, reprit Mr. Lake, si l'on en croit Mr. Chrouet, il y a aussi nullité dans le fond; car il prétend qu'après avoir analysé cette Eau, il n'y a pas plus trouvé de vitriol que dans celles de Spa; & j'ai ouï dire qu'il s'étonne de la belle passion que Mrs. de Liège ont pour le vitriol, qu'ils

qu'ils prétendent voir par-tout où il n'est pas. Mais quoi qu'il raisonne sur des principes différens, il convient que les Eaux de Spa son infiniment supérieures à celles de Chevron, & assure qu'elles ont deux tiers plus des mêmes minéraux : 2. que leur sel double est beaucoup plus fort ; 3. enfin qu'elles abondent d'un souphre infiniment précieux. Mr. Chrouet est cependant plus indulgent que Mrs. de Liège ; car il avoue que les Eaux de Chevron ne sont pas mal-faisantes, mais seulement moins salutaires ; & j'ai ouï dire que par cette seule raison, il ne les conseille à personne. N'en buvons donc plus, dit la Duchesse, de peur de nous brouiller en partant avec les Fontaines de Spa, dont nous nous sommes si bien trouvés jusqu'ici. Nous la crûmes, & nous quitâmes la table. Comme il étoit encore de trop bonne heure pour repartir, & que nous ne savions que devenir dans cette petite Ville, où il n'y avoit plus rien à voir, Mr. Lake nous proposa d'aller voir celle de Malmédy, qui n'est qu'à une heure de-là, & où il y a aussi une magnifique Abaye, qui est de la dépendance de celle de Stavélo, & soumise au même Abé. Mais Milady s'y opposa, par le souvenir de l'insolence qu'elle avoit éprouvée le matin. Cependant nous appellâmes nos cochers, pour savoir si nous avions assez de tems pour faire ce petit voyage ; mais, soit qu'ils voulussent é-

pargner leurs chevaux, soit qu'effectivement le chemin fût trop rude, ils refusèrent de nous y mener, à moins d'y vouloir coucher, & nous en restâmes-là. Ne sachant donc que faire pour nous amuser, nous demandâmes des cartes, & nous fîmes une partie.

Nous n'avions fait encore que deux tours, lorsque nous vîmes arriver dans notre Auberge, & dans une autre du voisinage, une troupe d'hommes à cheval & de femmes en voitures, suivie de quantité de chevaux, de moutons, & de cochons; & toute la troupe avoit l'air triste & inquiet, comme des gens qui se seroient sauvés à la hâte de quelque accident funeste. La première idée qui nous vint, fut que c'étoit des familles échappées de quelque incendie, & nous appellâmes nos valets pour savoir ce que c'étoit. Ils vinrent un moment après, nous dire que c'étoient des personnes qui ayant été mordues par des chiens enragés, revenoient de l'Abaye de St. Hubert, où ils avoient été se faire tailler pour guérir, & s'en retournoient du côté de Cologne, d'où ils étoient partis. Mrs. les Allemans, plus que pas une Nation du monde, ont une foi extraordinaire à la vertu de St. Hubert. La fameuse Abaye de ce Saint est dans le Luxembourg, au milieu des Ardennes, sur les frontières du Duché de Bouillon & de l'Evêché de Liège, c'est-à-dire à huit ou dix lieues environ de la petite Ville de Stavélo où nous étions.

Ce

Ce que nous avions ouï dire en différentes occasions des merveilles de cette célèbre Dévotion , nous fit quitter le jeu pour nous informer par nous-mêmes de toutes les particularités qu'on en raconte ; & peu s'en fallut que nous n'eussions fait le voyage. Si notre départ n'avoit pas été arrêté, nous aurions été jusqu'à cette Abaye si renommée, pour voir de plus près les célèbres superstitions qu'on y exerce. Car, outre la *Rage* dont ces Moines prétendent pouvoir guérir ou préserver les Hommes & les Bêtes , ils ont encore une Relique qui a le pouvoir de chasser & d'exterminer les *Rats* ; fondés peut-être sur le rapport qu'il y a entre les mots de *Rats* & de *Rage*. ( Ce fut la remarque de Milady. ) Mais la crainte que la Duchesse avoit d'inquiéter Milord son époux , qui devoit l'attendre à Bruxelles , arrêta notre curiosité. Nous y suppléâmes en interrogeant toute cette troupe , que nous plaignîmes d'abord , & dont nous exagéraâmes le malheur, pour nous insinuer dans leur esprit, & gagner leur confiance. D'ailleurs il n'eût pas été sûr pour nous de railler leur simplicité , dans l'idée où ils étoient du miracle qui venoit de s'opérer en eux ; & nous aurions eu lieu de craindre de voir réveiller contre nous autres Hérétiques, une rage beaucoup plus funeste encore que celle dont ils se croyoient guéris. Ils nous racontèrent, que sur la

fin de Juillet dernier , un chien enragé avoit passé dans leur Village, & avoit fait des ravages étranges dans leurs troupeaux; qu'il avoit mordu plusieurs chevaux, vaches, porcs & moutons, & même des poules; & qu'au bout de huit jours, ils avoient remarqué que le principal coq de leur basse-cour, qui apparemment avoit été mordu aussi, étoit devenu furieux. Ils nous dirent que ce coq s'étoit jetté sur plusieurs personnes de la maison, qu'il avoit égratigné & pincé jusqu'au sang avec son bec; & que tous ceux qu'il avoit blessés, ayant tout lieu de craindre les funestes effets de cette morsure, étoient allés à St. Hubert avec les bêtes mordues, pour se faire guérir, après avoir pris la précaution de se faire donner le *Répit*, par des gens du voisinage qui avoient eux-mêmes été taillés autrefois à St. Hubert. Pour nous assurer de la qualité de la morsure, nous demandâmes à ces bonnes gens, à quoi ils avoient reconnu que le chien qui avoit mordu leurs bestiaux étoit enragé? Aucun d'eux ne put nous dire qu'il l'eût vu; mais tous répondirent uniformément, qu'on les avoit assurés que ce chien étoit véritablement mauvais, & nous le dépeignirent selon l'idée que l'on a communément de ces animaux. C'étoit, nous dirent ils, un chien noir & maigre, qui couroit la campagne sans suivre de route fixe, s'arrêtant quelquefois tout court & sans sujet, heurtant contre ce  
qu'il



qu'il rencontroit fans s'en détourner. Il portoit la queue repliée entre les jambes. Il avoit les oreilles baissées, les yeux de travers & étincelans, & se jettoit indifféremment sur toutes sortes de personnes & de bestiaux. On nous a dit même, ajoutèrent ces bonnes gens, que cet animal avoit la langue pendante, & qu'il rendoit par la gueule & les narines de la bave & de l'écume; qu'il haletoit toujours, & que les flancs lui battoient continuellement; & personne ne l'a vu manger.

Cette peinture, qui assurément porte tous les traits d'un animal atteint de la rage, nous laissa une impression d'horreur, qui augmentoit encore par la consternation avec laquelle ces gens nous en faisoient le récit. La Duchesse leur demanda si quelqu'un de la troupe avoit déjà ressenti quelques atteintes de ce mal affreux, avant d'aller à St. Hubert. Ils nous montrèrent une fille, en qui ils avoient cru voir déjà des symtômes de rage, dont le principal étoit à leur avis, qu'elle commençoit à avoir de l'aversion pour l'eau, à se plaîre à entendre les chiens aboyer, & à les imiter quelquefois; & que pour cette raison ils s'étoient tous hâtés de prendre le *Répît*, & qu'ils s'étoient mis en chemin vers l'Abaye de St. Hubert, avant l'expiration du terme prescrit. La précaution leur avoit paru d'autant plus sage, qu'ils nous racontèrent qu'un

qu'un jeune-homme de leur voisinage étoit mort misérablement de cet étrange mal, depuis quelques semaines. Les circonstances qu'ils nous en apprirent, ont quelque chose de si extraordinaire, tout affreuses qu'elles sont, que je ne les oublierai de ma vie. Ce jeune-homme, qui étoit parent d'une personne de la troupe, étoit, disoient-ils, âgé de 20 ans. Il aimoit passionnément les chiens, & jouoit indifféremment avec le premier qu'il rencontroit. Il étoit dans l'idée, qu'un animal si fidèle à l'homme, ne pouvoit lui communiquer l'horrible mal de la Rage. On l'avoit souvent averti qu'il pourroit l'éprouver un jour, s'il ne prenoit plus de précautions en jouant avec les chiens. Le malheur voulut, nous dirent ces bonnes gens, que cette prophétie ne fût que trop vraie. Un chien, dont la rage n'étoit pas encore manifestée, vint à sa rencontre; il badina avec lui, & cet animal le mordit légèrement au visage. Il se contenta de panser sa blessure comme une plaie ordinaire, & ne voulut point le *Répit*, quelque instance que ses parens lui en fissent. Chacun cependant s'attendoit à ce qui arriva, & on le fuyoit déjà comme atteint de ce mal, personne ne voulant le souffrir en sa compagnie. Une petite fièvre qui lui survint environ un mois après, fit soupçonner que ce garçon ressentoit déjà les progrès de ce mal; & quoiqu'il eût encore tout son bon-sens,

on le lia dans sa chambre, & on lui donna malgré lui le *Répit* ; son plus proche parent le demandant pour lui & en son nom , comme cela se pratique à l'égard des Enfans. La fièvre continua avec une grande altération ; & comme on crut que le mal étoit prêt à se manifester, & que personne n'ôsoit en approcher dans la crainte d'être mordu , on alla chercher tout ce qu'il y avoit de gens dans le voisinage qui avoient été *taillés de la Sainte Etoile* , & on le mit de force sur une charette, à laquelle on le lia sur la fin de Juillet dernier , & on le mena ainsi à St. Hubert. Dès-qu'il eut mis le pied sur le territoire de l'Abaye , il entra dans une fureur étrange , il déclara qu'il étoit enragé , il hurloit & aboyoit comme un chien ; il ne voulut ni boire ni manger. Il cherchoit à mordre ceux qui l'approchoient, il souffroit des convulsions étranges , crioit qu'il voyoit des Spectres, sa voix étoit enrouée , il avoit une totale aversion de l'eau & des choses liquides ; quand on lui en présentoit , il disoit qu'il y voyoit des chiens prêts à le dévorer. Enfin il expira le lendemain au milieu de ces tourmens, laissant , dirent-ils, ceux qui le menaient dans une grande admiration de la puissance de Monsieur St. Hubert , qui punissoit d'une manière si visible l'incrédulité de ce jeune-homme. Car, ajoutèrent-ils , il étoit si bien enragé, que son visage parut prendre la forme

me d'un chien , & que ceux qui le gar<sup>doient</sup>, observèrent que quand ses urines étoient reposées , on voyoit au fond du vase des dépôts & des sédimens qui avoient la figure de petits chiens. Cette imagination ridicule nous eût fait rire en toute autre occasion ; mais elle venoit à la suite de tant d'horribles circonstances, que nous nous contentâmes de gémir en nous-mêmes sur la simplicité de ces pauvres gens, & sur le malheureux sort de ce jeune-homme, que selon les apparences on avoit fait devenir enragé à force de vouloir l'en préserver ; mais nous réservâmes toutes nos réflexions à un autre tems, pour suivre l'examen des rubriques observées par ces bonnes gens.

Mr. Lake , qui ignoroit aussi bien que nos Dames ce que signifioit ce *Répit* dont ils nous parloient, leur demanda ce qu'ils entendoient par-là, & comment se faisoit cette cérémonie. Celui d'entre eux qui paroissoit le mieux instruit dans la rubrique, la lui expliqua ainsi. Quand quelqu'un a été mordu de quelque bête enragée, & que par des empêchemens légitimes il ne peut se rendre à l'Eglise du Saint dans les Ardennes, il doit aller au plutôt trouver quelqu'un qui ait été autrefois *taillé de la Sainte Etoile*, & lui demander le *Répit*. Le terme de ce *Répit* est de 40 jours seulement : mais au bout de ce terme on peut le faire prolonger de 40 autres, & ainsi successivement, jusqu'à

qu'à ce que les empêchemens légitimes, comme des affaires de famille, un tems de guerre, ou l'extrémité des deux âges, ayent cessé. On se met à genoux devant la personne qui a été autrefois taillée, soit homme, soit femme, comme représentant le grand Saint Hubert, & on lui demande *Répit* de la Rage. Alors cette personne répond, en faisant le signe de la Croix sur le malade prosterné : *Allez, je vous donne & vous accorde Répit pour 40 jours, au nom de Dieu, de la Sainte Vierge Marie, & du glorieux St. Hubert.* Si la personne n'est pas en âge de raison, ou qu'elle soit dans un état à ne pouvoir s'expliquer, comme étoit le garçon dont on vient de parler, le plus proche parent peut le demander en son nom. Mais ce *Répit* ne dure que 40 jours, à moins qu'on ne le fasse renouveler, ou que l'on n'aille en personne à St. Hubert des Ardennes, dont les Moines seuls ont le privilège d'accorder un *Répit* de plusieurs années; & cela se pratique à l'égard des Enfans qui ne sont pas encore en âge de communier. Cette cérémonie suspend, poursuit-il, l'effet de la Rage, qui sans cela se manifesterait dans les 40 jours, qui suffisent pour faire commodément le voyage. Comment donc, dit la Duchesse, êtes-vous obligés de prendre la Communion dans cette cérémonie? Oui Madame, dit-il, & cela pendant neuf jours après que l'on a été taillé dans l'Eglise. H

y a même, ajouta-t-il, plusieurs choses à observer; & si l'on manque à quelqu'une, par mépris sur-tout, le miracle ne s'opère pas. Cet homme en même tems tira de sa poche un Billet imprimé, que les Moines leur avoient donné en partant, & qui contenoit tout ce qu'il faut pratiquer. Comme ils en avoient chacun un pareil, il nous laissa celui-ci, que je joignis à mes Mémoires.

*Manière de faire la Neuvaine de Saint  
Hubert.*

1. *La Personne mordue de quelque Bête enragée, & qui veut être guérie ou préservée de la Rage, doit se confesser & communier neuf jours consécutifs.*

2. *Elle doit coucher seule en draps blancs & bien nets, ou bien se mettre au lit tout habillée.*

3. *Elle doit boire dans un gobelet de verre, ou dans quelque autre vase particulier, & ne doit point baisser la tête en buvant, ni boire aux Fontaines & aux Rivières.*

4. *Elle ne peut boire que du vin rouge, clair, & blanc, trempé avec de l'eau, ou seulement de l'eau pure.*

5. *Elle peut manger du pain blanc, ou autre; de la chair d'un porc mâle, d'un an ou plus; des coqs ou poules, aussi d'un an ou plus; des poissons portant écailles, comme barengs-forets, carpes &c.; des œufs: & toutes ces choses doivent être mangées froides.*

6. *Elle*

6. Elle ne peut pas peigner ses cheveux, pendant l'espace de quarante jours.

7. Le dixième jour après avoir été taillée, elle doit faire délier son bandeau par quelque Prêtre, le faire bruler, & en jeter les cendres dans la Piscine d'une Eglise.

8. Elle doit solemniser tous les ans la Fête de St. Hubert, qui arrive le 3. jour de Novembre.

9. Si la personne taillée recevoit ensuite quelque nouvelle blessure ou morsure de quelques Animaux enragés, elle doit faire la même abstinence trois jours seulement, sans qu'il soit besoin qu'elle revienne à St. Hubert.

10. Elle pourra enfin donner REPIT ou délai de 40 jours à toutes Personnes qui sont blessées ou mordues jusqu'au sang, ou autrement infectées par quelques Animaux enragés.

Milady ayant entendu lire tous ces Articles, demanda avec étonnement si tous les observoient régulièrement. Le bonhomme lui repliqua, que si l'on en suprimoit seulement le moindre article, non seulement on deviendroit enragé, mais qu'on le seroit de la façon du monde la plus terrible; & que bien loin d'en omettre la moindre chose, ils y ajoutoient même: que pour s'épargner, par exemple, la tentation de boire aux Rivières & aux Fontaines, ils n'osoient pas même les regarder; mais que lorsqu'ils en trouvoient sur le chemin, ils en détournoient promptement les yeux, quand ils ne pouvoient les éviter. Il nous montra un sac dans lequel ils portoient avec eux les ali-

mens marqués, pour en user dans les Auberges ; & nous en vîmes en effet qui prenoient des précautions infinies pour boire selon la rubrique. Ils se levoient, fermoient les yeux, & buvoient debout, sans oser faire la moindre inclination de tête.

Le Signor Gratiani, qui jusques-là n'avoit rien dit, pria ces bonnes gens de nous apprendre comment l'on tailloit de la Sainte Etole, & ils le firent volontiers. Dès-qu'on est arrivé à l'Abaye de St. Hubert, dit l'un d'eux, on va trouver les Moines, pour les prier de prêter leur ministère. On leur montre les témoignages du Curé ou du principal Prêtre du lieu d'où l'on vient, & même des certificats légalisés par les Juges du lieu le plus prochain où l'on fait sa demeure, pour arrêter la morsure faite par des bêtes enragées ; & après que les Moines les ont examinés, & qu'on leur a fait voir le nom de celui à qui l'on a demandé le *Répit*, l'un d'eux introduit les Pelerins dans le lieu destiné à cette cérémonie. Il fait quelques courtes prières, après lesquelles il prend la boîte dans laquelle on conserve l'Etole du Saint. Il fait ensuite une petite incision sur le front de chaque personne, & y insère une petite parcelle qu'il a coupée de la Sainte Etole, en prononçant le nom de Dieu, de la Vierge Marie, & du glorieux Saint ; & il ferre le front avec un bandeau, que l'on doit por-



porter neuf jours consécutifs. Ce qui est bien admirable, continua le bon homme, c'est que cette Etoile ne diminue pas, quoique si l'on ramassoit tout ce qu'on en a coupé depuis plusieurs siècles, il y auroit dequoi en faire une douzaine au moins. Bien plus Monsieur, dit-il, elle s'est conservée sans corruption, malgré l'humidité de l'Eglise qui gâte en peu de tems les autres Ornemens. Son incorruptibilité même paroît encore, en ce que les brins d'Etoile que l'on insère dans le front des personnes suspectes de rage, y demeurent dans leur entier sans que la plaie les rejette, comme il arrive d'ordinaire dans les autres blessures, où la Nature repousse jusqu'aux moindres particules des substances étrangères. Tout cela est bien merveilleux, dit le Signor: mais quand on a inséré le petit brin d'Etoile, les Malades sont donc en sûreté, & peuvent s'en retourner? Oui, dit le bonhomme: dès-que la cérémonie est finie, les bons Pères distribuent à tous ceux qu'ils taillent, un Billet imprimé, pareil à celui que vous avez vu, & exhortent les Pelerins à l'observer rigoureusement pendant leur voyage; car il est libre alors à un chacun de s'en retourner, pourvu que dans la route on puisse communier tous les jours; mais la plupart des Pelerins achèvent la neuvaine sur les lieux. La Duchesse demanda ce que c'étoit que la *Sainte Etoile*. Le Marquis lui expliqua

en Anglois, que c'étoit une bande d'étoffe fort étroite, que les Prêtres Romains portent au cou pendant le Service, à peu près comme l'Echarpe que les Chanoines & les Chapelains du Roi portent en Angleterre. Car si nous avions fait la moindre mention de Ministres Anglicans, ces bonnes gens n'auroient plus voulu nous rien dire, & peut-être nous auroient punis de notre curiosité. Mais comme ils ne nous connurent pas pour Protestans, ils continuèrent à nous raconter toutes les merveilles de la Sainte Etole, & nous en dirent des plus belles, dont voici le précis.

Ils commencèrent par nous apprendre, que St. Hubert étoit fils d'un Duc d'Aquitaine ; car les Saints de ces siècles étoient tous Grands Seigneurs, selon les Légendes. Hubert avoit été élevé à la Cour, & vivoit en Courtisan. Il aimoit particulièrement la Chasse, & couroit souvent les Bois pendant le Service Divin ; c'est-à-dire, qu'il étoit un peu Petit-maître. Un jour qu'il s'étoit égaré en chassant dans les Ardennes, & qu'il étoit fort embarrassé de retrouver sa route, il vit venir à lui un grand Cerf qui portoit une image du Crucifix, entrelassée dans son bois. Il entendit même une voix terrible qui le menaça de l'Enfer, s'il ne changeoit de vie. Hubert se convertit & se fit Prêtre, après avoir mis sa femme dans un Couvent. De-là il alla à Rome, & pendant qu'il y étoit, le Pape

Ser-

Serge eut révélation , que St. Lambert Evêque de Mastricht avoit été assassiné ; & l'Ange qui lui apporta cette nouvelle , mit sous son chevet le Bâton Pastoral du défunt Evêque , avec ordre de sacrer en sa place Mr. St. Hubert. Ces messages célestes étoient si communs en ce tems-là , que les Faiseurs de Légendes faisoient descendre du Ciel des légions d'Ange pour la moindre bagatelle. Le rêve le plus absurde , le songe le plus ridicule , étoit toujours dans les Saints de ces siècles ténébreux l'ouvrage d'un Ange , à ce que disoient ceux qui écrivoient leur histoire. Ainsi le Pape Serge ne s'avisait pas de douter un moment du fait , il exécuta à son réveil ce qu'il avoit rêvé ; & pendant la cérémonie , le même Ange apporta du Ciel une magnifique Etole de la part de la Vierge Marie , avec un petit compliment à St. Hubert , dont voici la substance. *Hubert , voilà une Etole que la Vierge Marie t'envoie , qui sera un signe perpétuel de ton pouvoir absolu sur les Démon & les Bêtes venimeuses & enragées &c.* C'est cette merveilleuse Etole que l'on conserve , nous dit ce bon-homme , depuis tant de siècles. Il nous apprit encore , que St. Pierre étoit venu du haut du Ciel faire son présent à St. Hubert , & qu'il lui avoit donné une Clé d'or , sur le modèle de laquelle on a fait celle dont on marque les Bestiaux que l'on veut guérir ou préserver de la rage.

Le Marquis, qui avoit écouté tous ces contes sans ouvrir la bouche, se réveilla dans cet endroit, & dit d'un grand air de persuasion : Oh ! cela est très-vrai ; car j'ai vu moi-même dans l'Abaye de St. Hubert le Bâton Pastoral de St. Lambert : c'est une crosse d'yvoire, que l'on y conserve encore, & avec bien de la raison sans-doute. J'ai aussi vu faire la cérémonie de l'Incision, & tout ce que vous en dit cet honnête-homme, est encore fort au-dessous des merveilles que l'on m'y raconta. On m'assura que la vertu de la Sainte Etole est si grande, qu'elle la communique à tout ce qui l'approche. J'y vis toucher quantité de petits Cornets, de Médailles, de Bagues d'or & d'argent, des Chapelets, des Croix & autres petits Meubles de dévotion que l'on y vend aux Pelerins, au moyen desquels toute personne qui les porte n'a, dit-on, rien à craindre de l'approche ou de la morsure des Bêtes enragées. J'en achetai aussi, dit-il d'un air malin, car il n'est pas permis d'y aller sans en rapporter ; & quoique je n'aye point été taillé, & que j'aye cependant marché en beaucoup de Pays, je n'ai jamais été mordu de chiens enragés.

Cela est sûr Monsieur, dit le Payfan, & le préservatif est infailible. Mais, lui dit Milady, je ne crois pas que l'on donne des morceaux de la Sainte Etole aux Bestiaux que l'on mène à St. Hubert ; il  
me

me semble que ce seroit profaner une Relique si merveilleuse. Non, non Madame, répondit le Payfan, on les marque seulement avec la Clé de St. Hubert. C'est un fer que l'on fait rougir, & qu'on applique sur l'endroit où les Bêtes ont été mordues; & quand la morsure ne paroît pas, on leur applique la Clé brulante sur la tête, & de mémoire d'homme on n'a vu ces Bêtes devenir entagées. Bien plus même, ajouta-t-il, c'est que si par l'inobservation de quelques-uns des Articles qui nous sont prescrits, il nous arrivoit à nous autres d'être repris de la rage, elle ne fera jamais si violente, que dans ceux qui n'ont pas été taillés; & la Sainte Etoile fait que malgré les tourmens de la rage, nous mourons paisiblement sans mordre personne. Mais j'avois cru, dit la Duchesse, que quand on avoit été à St. Hubert, on étoit préservé pour toujours de la rage. Cela est bien vrai Madame, dit le Payfan: cependant, quand on manque de foi, ou que l'on néglige par mépris quelques-unes des rubriques prescrites, alors le grand Saint Hubert punit sévèrement ces misérables, mais dans cette vie seulement; car comme il leur accorde une mort tranquile, ils ont le tems de se confesser. Pareillement, dit-il, ceux qui ont obtenu le *Répit*, sont quelquefois repris de la rage, quand ils négligent sans raison légitime de faire leur pèlerinage avant l'expiration du *Ré-*

*pit* ; & c'est alors une punition visible que le Saint leur envoie , pour avoir méprisé son pouvoir. Croyez-moi Madame, poursuivit-il , puisque vous en êtes si près, vous devriez y aller ; car il pourroit arriver quelque jour , que vous seriez obligée de faire un voyage plus long. La Duchesse lui répondit bonnement , que pour cette fois la chose n'étoit pas possible , parce qu'elle étoit obligée de repartir incessamment ; mais que si elle revenoit une autre fois à Spa , elle pourroit bien alors aller à St. Hubert. Le bon homme nous y exhorta fort, & conclut par nous prier d'acheter de petits cornets & autres semblables béatilles qu'il avoit rapportées ; & comme nous vîmes qu'il en vouloit à notre argent , & que d'ailleurs il étoit bien juste de payer ses histoires , Mr. Gratiani en prit pour tous , & lui donna une guinée , c'est-à-dire deux fois plus que ces babioles ne valoient. Il nous les distribua ensuite , & chacun de nous rangea cette précieuse pièce parmi les colifichets que l'on rapporte de Spa. Toute la troupe fit bien des vœux pour notre conservation , & nous leur souhaitâmes un heureux voyage.

Cette conversation avoit duré assez longtems , & nos cochers nous étoient venus avertir qu'il étoit tems de repartir. Nous rentrâmes un moment dans la salle , où nous fîmes de tristes réflexions  
sur

sur la crédule simplicité de ces pauvres gens. Mais comme les cochers nous pressoient, Milady, qui avoit envie de raisonner sur la rage & sur ces prétendus préservatifs, nous invita tous à venir souper chez elle à notre retour à Spa, à condition que le Marquis nous diroit tout ce qu'il avoit autrefois vu à St. Hubert, que Mr. Lake l'expliqueroit, & que chacun diroit son avis. On accepta la partie; & le Signor Gratiani, qui étoit celui de notre compagnie qui pouvoit le moins s'accommoder de nos réflexions, marqua une grande passion d'entendre la compagnie raisonner sur ces faits merveilleux. Les Dames remontèrent dans leurs voitures, & nous repartîmes. Nos cochers ne nous ramenèrent point par la Cascade, parce que ç'eût été un détour d'une heure. Ils prirent le chemin qui mène droit à Spa, & qui est beaucoup plus doux & plus court. Nous y arrivâmes en moins de trois heures, car il n'en étoit pas huit quand nous entrâmes au Bourg.

Nous trouvâmes en y arrivant notre petit Abé, qui vint à la portière présenter la main aux Dames, pour les aider à descendre. Il leur marqua beaucoup de regret d'avoir ignoré ce petit voyage, & fit poliment quelques plaintes à Milady de le lui avoir caché. Nous y eûmes quelque regret aussi; car à son étourderie près, dont les leçons de Milady l'avoient un

peu corrigé à Chaud-Fontaine, il étoit fort amusant. Nous lui en fîmes nos excuses, parce qu'en effet c'étoit plutôt par oubli qu'à dessein, qu'on ne lui en avoit pas parlé. Milady, pour l'en consoler, l'invita à venir souper avec nous, en s'excusant cependant sur le peu de chose qu'elle auroit à donner. Mais comme notre partie est plutôt un prétexte pour causer ensemble, lui dit-elle, que pour manger, je crois que vous y tiendrez bien votre place. Nous lui racontâmes ensuite une partie de ce que nous avions vu à la Cascade & à Stavélo, & nous le trouvâmes parfaitement instruit de tout ce qui regarde les guérisons de St. Hubert, qu'il traitoit hautement de superstitions. C'étoit bien en effet le plus incrédule petit Prêtre que j'aye jamais vu, par rapport à ces dévotions. Quoiqu'il n'aimât point les Jansénistes, chez qui il avoit été élevé, il est apparent qu'il avoit malgré lui retenu beaucoup de leurs maximes & de leurs dogmes, qui sont infiniment plus raisonnables & plus éclairés, que la plupart des points enseignés par les Jésuites & les autres Docteurs. Il débuta par nous dire des choses si fortes contre le *Répit*, & les autres pratiques du Pelerinage de St. Hubert, que nous nous promîmes beaucoup de plaisir de sa conversation. Courage, l'Abé, dit Milady, ramassez-nous tout ce que vous savez là-dessus, & nous le gardez pour le  
des-



dessert : je vai en attendant voir si vous aurez à souper. Elle rentra chez elle avec la Duchesse & deux Dames qui les accompagnoient toujours , & nous allâmes faire un tour sur la Place.

Il y avoit beaucoup de monde que nous ne connoissions pas , parce qu'il étoit arrivé quantité de personnes de Liège & des environs , qui viennent toujours sur la fin de la Saison. Comme ils sont dans le voisinage , ils ont moins à craindre que les Etrangers , en cas que les pluyes d'Automne détraquent les chemins. Rien n'est cependant plus mal imaginé de leur part , car ils laissent passer le tems le plus brillant : mais comme ils ont essuyé en divers tems plusieurs mortifications de la part des Anglois , qui voudroient se rendre maîtres des plaisirs à Spa , les Liégeois ont préféré la tranquillité & la liberté de leurs divertissemens , au fracas des plaisirs bruyans des Compagnies Angloises. C'est une perte cependant pour le Public ; car de toutes les Femmes du monde il n'y en a pas , je crois , de plus enjouées que les Liégeoises ; je parle de celles qui ont eu quelque éducation. Elles aiment toutes la Musique , la Danse , & les Parties ; on diroit à les voir , qu'elles ont toujours le pied en l'air & prêt à commencer un menuet. On nous montra entre autres les deux Demoiselles R . . . . qui sont bien les plus charmantes personnes qu'on puisse

puisse voir , & qui passent pour les plus aimables Filles de Liège. Nous les entendîmes chanter un Air en partie , avec toutes les graces & les agrémens possibles. Outre que ces deux sœurs ont un air de douceur & de majesté que l'on trouve rarement ensemble , elles sont parfaitement aimables. Nous regrettâmes de n'avoir plus qu'un jour à rester à Spa , par le plaisir que nous nous serions flatés de goûter dans leur compagnie. Nous les saluâmes , & nous les trouvâmes aussi polies que belles. Mais le valet de Milady nous étant venu avertir que l'on servoit , nous les quitâmes pour aller rejoindre nos Dames.

Dès-que nous fûmes entrés , nous nous mîmes à table. Elle étoit parfaitement bien servie pour un *repas à la hâte* ; & quoique ce fût un souper de Spa , c'est-à-dire un ambigu , il n'y manquoit cependant aucune des délicatesses que l'on peut trouver dans le lieu : nous y avions des coqs de bruyère , qui sont excellens dans ce Pays-là , & un pâté de sanglier. Nous voulûmes parler des aimables Liégeoises que nous avions vues : mais Milady avoit l'idée si pleine de son St. Hubert , qu'après que l'on eut bu quelques verres de vin , elle ramena la conversation sur la Rage , & pria Mr. Lake de nous dire ce qu'il pensoit de cette maladie ; & si elle étoit naturelle à l'Homme , ou si elle pouvoit naître en lui , indépen-

dam

damment de toutes morsures contagieuses.

La réponse à votre question, Madame, est très-embarrassante, répondit Mr. Lake, & demanderoit une plus grande connoissance de la Médecine que je n'en ai. Vous m'exposez pour y satisfaire, à créer peut-être quelque nouvelle Hérésie dans l'*Ecole de Salerne*. Mes sentimens d'ailleurs sont un peu singuliers sur cette matière, & absolument opposés aux préjugés vulgaires. On croit communément que la Rage est une maladie si particulière aux Chiens & aux Loups, qu'il passe pour constant, que l'Homme n'en peut être atteint qu'en conséquence de la morsure de quelque animal enragé. Pour moi je pense que c'est une erreur, & que la Rage peut naître des principes internes de corruption, qui sont dans l'Homme comme dans les Chiens; & je regarde cette maladie comme une suite d'une violente affection mélancolique qui attaque tout le corps, principalement le cerveau, mais par degrés. Je suis même porté à croire que si l'on y remédioit de bonne heure, les accidens en seroient plus rares & moins funestes. Rien n'est plus ordinaire, que de voir des Mélancoliques devenir furieux. La Mélancolie est, à mon avis, le premier degré de la Rage. Quand on ne remédie pas de bonne heure à cette perniciose affection, l'humeur mélancolique dégénère en Phrénésie, la Phrénésie trouble

ble l'imagination & devint Fureur ; & chacun fait qu'il n'y a qu'un pas à faire de la Fureur à la Rage , qui n'est en effet qu'une espèce de la première.

De plus , Mesdames , les Philosophes conviennent entre eux , que tous les Venins mortels peuvent s'engendrer dans le Corps Humain , comme dans celui des Brutes. Il est même d'expérience , que l'Homme en produit abondamment de très-dangereux , & que sa nature en ce point n'est pas différente de celle des Serpens & des Vipères. Mais pour ne point entrer dans un détail peu ragoûtant dans la circonstance où nous sommes , poursuit Mr. Lake , faisons attention seulement à la Petite-Verole , à la Peste , à la Lèpre , aux Fièvres malignes , & à tant d'autres misères auxquelles l'Homme est sujet par lui-même. Tout contagieuses que sont ces maladies , il est pourtant certain qu'elles lui sont propres , qu'elles naissent en lui , & qu'elles ont commencé par lui. Les précautions n'y font rien , & l'on voit tous les jours des personnes en être attaquées dans la retraite la plus profonde , dans l'air le plus pur , & dans des lieux où ces maladies étoient inconnues avant qu'elles les eussent attaqués. On peut , ce me semble , raisonner de même sur la Rage , puisqu'il est arrivé plus d'une fois , que des personnes en ont été surprises sans avoir été mordues d'aucunes Bêtes.

old Je

Je me souviens même d'avoir ouï raconter qu'un Enfant qui tettoit encore en fut attaqué, quoique selon les apparences il n'eût été approché d'aucune Bête enragée; & l'on a dans l'Histoire Naturelle plusieurs exemples pareils, qui regardent des personnes formées & d'un âge plus avancé, en qui cette maladie a paru sans qu'ils ayent eu aucun commerce avec des Hommes ou des Animaux enragés. Il y a des Auteurs qui prétendent, que le Cormier, le Cornouiller, peuvent causer la rage; & on rapporte des exemples de gens qui ont eu cette maladie, pour avoir dormi à l'ombre d'un de ces arbres; & d'un Cardeur de laine, qui devint enragé pour avoir battu sa laine avec une baguete de Cornouiller. On nomme aussi quelques Herbes, auxquelles on donne la même vertu; mais j'en doute. Quoi qu'il en soit Madame, fondé sur mes principes & sur des faits plus constants, je crois pouvoir vous assurer que la Rage est d'elle-même une maladie naturelle à l'Homme, & qu'elle est presque toujours accompagnée du délire, en attaquant tout à la fois le corps, l'esprit & l'imagination, par la fermentation d'une humeur mélancolique qui se répand dans tout l'Homme, & qui attaque principalement son cerveau. Aussi les tempéramens bilieux & mélancoliques sont bien plus susceptibles de tous les Venins en général, & en particulier de la Rage,

que

que les autres. Ceux qui sont maigres, & dont les vaisseaux sanguins sont plus amples, y sont aussi plus exposés que les personnes grasses.

Cependant Monsieur, dit la Duchesse, les Animaux sont bien plus sujets à la Rage que l'Homme: elle paroît même une maladie particulière au Chien. J'en conviens Madame, reprit-il; & les Chiens y doivent être plus sujets, parce que ces Animaux sont plus mélancoliques, & ne suent jamais. Ce défaut de transpiration fait que leur sang ne pouvant se dépurer par cette voie naturelle, ni se décharger de ses impuretés, se charge plus aisément de parties grossières qui le troublent, & qui venant à fermenter sans trouver d'issue, infectent sa salive, & le jettent dans une fièvre qui tient de la furie. D'ailleurs, tous les Animaux ont leur maladie particulière; le Pourceau, par exemple, est plus sujet à la Lèpre qu'un autre Animal, & l'on en fait les raisons. Mais cela n'empêche pas que les Hommes dont le tempérament a quelque rapport avec ces Animaux, ne soient aussi sujets aux mêmes maladies. Tout le monde convient que la Lèpre est contagieuse. Les précautions que Moïse prescrivoit au Peuple Juif pour connoître & éviter les Lépreux, la sévère défense de manger du Porc qui y est si sujet, n'empêchèrent pourtant point cette maladie de pulluler; parce que les Juifs,

soit

soit par leur malpropreté , soit par l'ardeur du climat qu'ils habitoient , en avoient en eux les principes internes. Je crois, Mesdames , que l'on peut regarder la Rage à peu près comme la Lèpre; parce que l'une & l'autre est commune aux Hommes & aux Bêtes, qui peuvent se la communiquer réciproquement, quoiqu'elle puisse naître de la corruption intérieure des uns & des autres.

Tout le monde approuva le sentiment de Mr . Lake, qui parut d'autant plus raisonnable, que ses raisons étoient sensibles; & le plaisir que l'on prit à l'entendre, fit que chacun supprima ses objections. Il n'y eut que la Duchesse qui lui fit une instance. Si la rage, lui dit-elle, est naturelle à l'homme , comme vous le supposez, pourquoi voit-on que tous ceux qui sont dans les accès de cette affreuse maladie, empruntent les qualités & les inclinations du chien , qu'ils hurlent, qu'ils abboient & qu'ils mordent? Permettez Madame, reprit-il , que je vous fasse observer deux espèces de Rage; l'une naturelle , qui se forme dès principes de corruption qui sont dans l'homme; & l'autre accidentelle, qui est communiquée par le sang , la bave & la morsure d'un animal enragé, & quelquefois par la fraieur seulement que l'on en a. Je doute, dit-il, que ceux qui sont attaqués de la rage de la première espèce , éprou-

TOME II. Y vent

vent les horribles symptômes que vous venez de dire ; mais que ceux qui sont dans les accès de la seconde , hurlent , mordent & abboient , je n'y vois rien que de très-naturel & très-conséquent au trouble de l'imagination , qui fait partie de ce mal.

Pour éclaircir ma pensée , poursuit Mr. Lake, je dois vous expliquer de quelle façon je conçois que la rage se communique à l'homme , par la morsure d'un chien qui en est attaqué. Quand un chien se jette sur un homme & qu'il le mord , il laisse toujours échapper quelque bave , ou salive , dont sa gueule & ses dents sont humectées. Cette salive est indubitablement venimeuse ; elle contient même toute la malignité de la maladie du chien , qui ne suant pas , & ne transpirant que peu , la charge de parties salines , acres , corrosives & brulantes , qui font tout son mal. Cette salive devenant par-là très-subtile & très-agissante , pénètre la partie blessée , & se mêlant avec le sang , corrompt & infecte tous les ressorts du corps humain , & en porte dans un instant le poison jusqu'aux parties les plus éloignées. Le cerveau même ne tarde point à en être infecté , parce que l'imagination troublée par l'idée du danger , avance elle-même le mal , & le réalise souvent. Cependant , le mal ne se déclare pas tout d'un coup , ses progrès se font par degrés ; & l'on a vu des personnes



nes en qui ce germe mortel n'a paru que plusieurs mois , plusieurs années même après leur morsure. Généralement parlant, la morsure de quelque animal que ce soit est dangereuse , & sa salive envenimée lorsqu'il est en furie; on ne peut même y penser sans une secrète horreur. Jugez donc, Mesdames , de l'impression que doit faire sur l'imagination d'un homme, la morsure qu'il reçoit d'un animal qu'il fait être enragé. Le souvenir des affreuses histoires qu'il aura entendues, les contes dont les Nourrices bercent leurs Enfans, lui reviennent alors à l'esprit; & l'idée vulgaire, que la rage ne peut être guérie que par un miracle , fait sur son cerveau une impression que rien ne peut guérir. L'imagination conserve cette empreinte fatale , & au moindre dérangement que le corps souffre après la morsure, elle se trouble , & le regarde comme un symptôme de la rage; & alors elle rend incurable un mal , qui ne seroit rien sans-doute , si l'on pouvoit ôter de l'esprit d'un pareil Malade , qu'il est ou qu'il va devenir enragé.

Il me semble Monsieur , dit le Signor Gratiani, que vous donnez beaucoup de force à l'imagination; & suivant vos principes, la Rage, qui est un mal si terrible, ne seroit plus qu'une maladie imaginaire. Si cela étoit, elle ne seroit pas contagieuse. Elle l'est cependant. Je ne sai d'ailleurs, si l'on pourroit étendre cette ima-

gination jusqu'aux Bêtes. Je ne prétens pas, Signor , faire de la rage une maladie purement d'imagination , répondit Mr. Lake : je dis seulement que l'imagination a beaucoup de part à cette maladie , en ce qu'elle l'accélère , qu'elle l'augmente , & qu'elle y cause presque tous les fâcheux symptômes qui la rendent si horrible. Je ne dis rien que l'expérience ne démontre. La force incompréhensible de l'imagination se fait sentir tous les jours dans ces bizarreries de la Nature , & dans ces marques singulières qu'une femme enceinte imprime sur le fruit qu'elle porte dans son sein , quoique l'enfant soit en quelque sorte un corps étranger à la mère , & qu'il ait une ame à part. Personne n'ignore les terribles effets qu'une frayeur excessive est capable de produire. Souvent , & presque toujours , l'imagination demeure occupée de l'objet qui l'a frappée dans cet instant de terreur , & le souvenir de ce même objet la trouble toutes les fois qu'elle s'en retrace l'idée. Marie Reine d'Ecosse, continua Mr. Lake , étant enceinte de Jaques qui devint ensuite Roi d'Angleterre, lui communiqua une impression si vive de la frayeur qu'elle eut en voyant assassiner à ses pieds son cher Riccio, que ce Prince la conserva toute la vie. On raconte que ce Roi , plus savant que guerrier , ne pouvoit voir tirer une épée hors du fourreau , sans s'évanouir : jusques-là même , que voulant un jour  
tou-

toucher de l'épée un Seigneur qu'il croit Chevalier, il ne put la regarder, & pensa crever l'œil du nouveau Chevalier. Nous avons aussi eu, dit le Marquis, un Roi de France qui ne pouvoit soutenir la vue d'un chat, qui frémissoit même s'il s'en trouvoit sans qu'il le fût, dans une chambre où il étoit; & l'on prétend que cette foiblesse étoit la suite d'une frayeur qu'il avoit eue dans sa jeunesse. Quant à l'objection de Monsieur Gratiani par rapport aux Bêtes, reprit Mr. Lake, il est constant qu'elles éprouvent aussi la force de l'imagination; & l'on montre en plusieurs endroits des œufs, dont la coque est chargée de figures bizarres. Cela est vrai, dit Mr. Gratiani, & je n'y pensois pas. Il y a dans notre Pays un œuf merveilleux, sur la coque duquel est imprimée en relief une figure du Soleil avec ses rayons très-distincts, & l'on assure que cet œuf fut pondu pendant une Eclipsé. Mais malgré cela, je ne puis croire que l'imagination des Brutes s'étende aussi loin que celle des Hommes, qui tire sa force de la réflexion.

Je ne le prétens pas aussi, répondit Mr. Lake. Mais pour demeurer dans notre thèse, & dans le point unique qui regarde la rage par rapport à l'Homme, je pense que le venin communiqué par la morsure d'une Brute, excite par l'ardeur qu'il cause dans le sang, le trouble de l'imagination déjà dérangée, & que les

hurlemens que pousse un homme attaqué de la rage, ne sont que l'effet d'un délire véritable. Troublé par l'idée du chien qui l'a mordu; effrayé par un tas d'histoires qu'il a entendues, que le préjugé de l'enfance & une horreur naturelle pour ce mal rendent encore plus vraisemblables; attristé par les précautions que l'on prend à son égard, ou qu'on le force de prendre malgré lui, comme le malheureux jeune homme dont on nous a parlé à Stavélo; je ne vois rien de bien merveilleux, si cet homme dans son délire se croit un chien, s'il abboie, s'il hurle, & s'il mord. En fait de délire, il n'y a que du plus ou du moins; & il n'est pas plus étonnant de voir un homme se croire chien, & en imiter les actions, que d'en voir tant d'autres se croire loups, chevaux, mulets, comme on en a vu plusieurs s'imaginer qu'ils avoient des jambes de paille, un ventre de verre, un corps de cire, parler & agir en conséquence de ces ridicules idées, pendant des mois & des années entières. Ces symptômes sont pourtant les effets naturels d'une maladie si connue & si célèbre sous le nom de *Lycanthropie*, qui n'est encore, à mon sens, qu'une espèce de rage. Si l'on en croit Pline, il ne faut que goûter de la cervelle d'ours, pour causer cette étrange altération de cerveau. Combien de fois même notre imagination ne nous séduit-elle pas en songe? Pour moi, je

vous avoue que j'ai rêvé une fois que j'étois mort , & que personne ne voulant venir à mon enterrement , j'avois moi-même porté mon corps au lieu de la sépulture. J'ai connu des gens qui révoient souvent qu'ils étoient oiseaux , & qu'ils voloient dans les airs. Dans ces circonstances, il est certain que tant que le rêve dure, on sent les mêmes affections que si l'on étoit réellement ce que l'on croit être. Il y a si peu de différence entre le rêve & le délire, que le délire n'est qu'un rêve prolongé. Quoi qu'il en soit, je demeurerai toujours persuadé , que si l'on s'effrayoit moins de la rage, elle seroit moins terrible & plus facile à guérir. Croyez-moi Mesdames , le pauvre garçon dont on nous parloit à Stavélo, a été la victime du préjugé populaire , & je suis sûr qu'on l'a fait devenir enragé, à force de lui dire qu'il le seroit ; & le *Répit* qu'on lui a donné malgré lui , a troublé sa cervelle , & lui a causé ces terribles accès que l'on nous a racontés , dont je crois pourtant qu'il faut rabattre la moitié.

Toute la compagnie convint de la justesse du parallèle, & de la solidité des raisons de Mr. Lake , & l'on fit une petite pause pour boire quelques santés , & raisonner sur les divers effets que produit une imagination dérèglée. Milady nous en raconta une des plus plaisantes , d'un Seigneur Anglois qui s'imaginoit avoir des grenouilles dans le ventre , & que cette

idée faisoit secher sur pied. Elle nous dit que son valet de chambre ne l'en avoit guéri, qu'en mettant adroitement de petites grenouilles dans la chaise-percée, un jour que son Maître avoit pris médecine, & que l'Anglois crut fermement les avoir rendues. Cette historiette, dit-elle, dont je connois le héros, m'aide à croire une partie des raisons de Mr. Lake: mais ce que je ne comprends pas bien encore, c'est pourquoi tous ceux en qui la rage se déclare, ont une si invincible aversion de l'eau & des liqueurs, que l'on prétend que si on lave la plaie récente avec de l'eau fraîche, la maladie est incurable. Voilà, dit-elle, ce qu'il faut que Mr. Lake nous dise encore, après qu'il aura vuidé son verre.

La soif horrible, reprit Mr. Lake, & l'aversion de l'eau, qui sont presque toujours inséparables en ceux qui sont attaqués de la rage, forment peut-être le phénomène le plus difficile à expliquer dans cette maladie. Voici ce que l'on en dit. Il se pourroit qu'il y eût entre le venin de la rage, & l'eau, une antipathie particulière, qui feroit qu'à son approche il se retireroit de la surface du corps au dedans, & qu'il rendroit par-là la plaie plus dangereuse en concentrant le venin. Peut-être aussi que cette liqueur irrite la douleur du Malade, en délayant & agitant les sels venimeux dont la gorge & l'estomac du Malade sont im-  
preg-

pregnés. Pour moi, je pense que cette aversion de l'eau fait une maladie à part, que l'on nomme *Hydrophobie*, qui quelquefois vient seule, mais qui est presque toujours inséparable de la rage. Et dans les deux cas, je la rejette encore sur le compte de l'imagination. Oh pour le coup, dit la Duchesse, Mr. Lake en veut bien à l'imagination. . . . Je ne crois pas Madame qu'il ait tort, dit le Marquis : car j'ai ouï parler d'une femme qui étoit devenue *Hydrophobe*, c'est-à-dire qui avoit pris une aversion de l'eau & des liqueurs, pour avoir demeuré seule la nuit au bord d'une rivière où elle s'étoit endormie : la frayeur qu'elle en avoit eue à son réveil, lui inspira une si étrange horreur de l'eau, qu'elle mourut de soif, sans qu'on ait pu la forcer à avaler aucune liqueur : & sûrement cette aversion de l'eau n'étoit que l'effet de l'imagination de cette femme, qui avoit été vivement frappée du danger qu'elle avoit couru auprès de la rivière. Une preuve, continua Mr. Lake, que cette aversion de l'eau est une suite d'un cerveau blessé, c'est que la plupart de ceux en qui l'*Hydrophobie* est jointe aux fureurs de la rage, la plupart, dis-je, croient y voir des chiens prêts à les mordre encore & à les dévorer. Vous êtes pourtant, à ce que je crois, bien persuadées, Mesdames, que ces chiens n'y existent pas. C'est donc l'imagination qui les produit.

D'accord, dit l'Abé: mais je gage que ces Dames vont demander pourquoi ces personnes voient toujours des chiens préférablement à tant d'autres animaux, & que parmi tant de spectres effrayans qu'une imagination échauffée est si habile à se former, elle choisit uniquement les chiens enragés. Fort bien Mr. l'Abé, dit Milady, je vous aime de faire cette objection, car elle m'embarrassoit. Je m'en étonne Madame, reprit Mr. Lake, car il me semble que je l'avois prévenue. J'y répons cependant encore. Outre ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de la force d'une imagination déréglée pour conserver longtems l'impression de la morsure, il n'est pas impossible que la salive envenimée du chien, qui s'est infinuée dans les parties du corps, ne contribue par la fermentation qu'elle y excite, à entretenir ce délire, & à renouveler continuellement l'idée de ce chien dont on a été si vivement frappé. Ne pourroit-on pas dire même, que ce venin ayant circulé dans les parties les plus intimes de cet animal, en auroit en quelque sorte entraîné la substance, & que cette substance incorporée à l'homme mordu, fixeroit l'imagination sur ce qui fait le sujet de son trouble, en lui retraçant continuellement les images? En ce cas la merveille cesse, & il ne seroit plus étonnant qu'un homme dans cet état crût voir ces chiens dans l'eau, qu'il



qu'il crût même s'y voir lui-même transformé en chien, à l'aide des images trompeuses que l'eau peut former, sur-tout quand sa superficie est agitée. Cela même est si vrai, que l'on raconte qu'un Philosophe mordu par un animal enragé, sentant déjà les accès de ce mal qui se manifestoit par l'aversion des liqueurs, ramassa les restes de sa raison prête à s'éteindre, & jugea que son unique remède étoit celui qu'il fuyoit. L'image du chien qu'il croyoit voir dans l'eau d'un Bain où il étoit prêt d'entrer, lui parut une séduction de sa fantaisie blessée, puisqu'il n'y a aucun rapport naturel entre un Bain & un Chien. Il crut qu'il falloit passer outre, & par un effort de jugement bien digne de sa Philosophie, il se jetta subitement dans le Bain, & s'y étant plongé jusqu'à perdre haleine, il but tant d'eau qu'il fut guéri. Cette eau bue largement émoûssa sans-doute, & emporta les sels venimeux exprimés dans cette agitation violente.

Mais si cette aversion de l'eau est une maladie de l'imagination, & que la maladie de la rage en soit une suite, il s'enfuit de-là, dit Milady, que la rage est incurable: ou bien il faut aller à St. Hubert, dont le pouvoir imaginaire pourra guérir une imagination malade. N'en riez pas Madame, dit l'Abé: je suis très-assuré que la foi ridicule des Peuples en la vertu de ce Saint, fait tout le miracle

racle de la guérison : & comme ces bonnes gens en reviennent avec une ferme confiance qu'ils sont guéris ou préservés, leur imagination se rassure , & rendue à elle-même , elle ne voit plus que de l'eau dans l'eau , sans y chercher des chiens qui n'y sont pas. La cause de leur effroi étant cessée, leur esprit se tranquillise , & ce calme arrête l'effervescence du sang. Cependant , dit Mr. Lake, quelque puissance qu'ait l'imagination pour faire le mal , je ne voudrois pas trop m'y fier pour ma guérison , si j'avois été mordu jusqu'au sang par un animal enragé. Que feriez-vous donc, dit la Duchesse ? Il y a des remèdes, Madame , qui sont très-efficaces. Si-tôt qu'on apperçoit que l'on a été mordu , le plus sûr est d'employer au-plutôt les scarifications & les ventouses, en cernant les chairs qui sont les plus voisines de la blessure. Cette opération empêche le progrès du venin que la salive de l'animal a communiqué ; & le sang que l'on fait sortir en abondance, l'entraîne dehors avec soi. La brulure, ou l'application du feu sur la plaie, est encore très-salutaire. Un fer brulant qu'on en approche, atténue par l'agitation qu'il cause, les particules envenimées , & les dissipe. Mais le grand & infaillible remède, ajouta-t-il, c'est de plonger les Blessés dans la Mer.

En plusieurs endroits de l'Italie , dit Mr. Gratiani , on les guérit en les plongeant

geant dans des Bains d'eau douce seulement, & l'on est persuadé qu'ils suffisoient pour emporter le poison, au moyen des évacuations qu'ils causent par la voie des urines. En Normandie, ajouta le Marquis, les Payfans n'ont pas d'autres remèdes que de sucer le sang de la plaie pour en exprimer le venin, de la frotter ensuite de sel, & d'y en appliquer dessus un petit paquet entre deux linges qu'ils lient fortement sur la plaie; & l'on m'a assuré qu'avec ces précautions il n'arrive jamais d'accidens. En Hollande, d'où assurément on ne court pas fort à St. Hubert, on ne laisse pas de guérir & de se préserver de la rage, par des potions & des fomentations très-efficaces. J'ai ouï parler, poursuivit le Marquis, d'un remède souverain, qu'un Payfan du Village de Ferwert en Frise distribuoit avec un succès infallible. Les Etats de cette Province en ayant fait examiner & vérifier les effets, l'ont acheté de sa Veuve, & l'ont fait imprimer & distribuer *gratis* par toute l'étendue de leur Province, de peur que ce Secret ne se perdît à la mort de cette femme. Elle s'appelle, si je ne me trompe, *Hykes Botes*, & les Etats de la Province lui font une pension, pour la dédommager du profit qu'elle pouvoit tirer de la distribution de ce remède. J'en ai quelque part un Exemplaire imprimé à Léwarde, avec le Placard des Etats qui le rend authentique.

tique. Il y entre de la Thériaque, de la Rue & plusieurs Herbes fortes, & très-aisées à trouver, dont l'effet est aussi salutaire aux Animaux qu'aux Hommes. En vérité, dit Milady, il faut avouer que Messieurs les Hollandois sont bien plus occupés du Bien Public, que la plupart des Souverains; & je pense qu'on ne sauroit assez louer la vigilance & la générosité des Etats, dans une action si utile au salut de leur Province. Tout cela ne détruit pas mon système, dit Mr. Lake; parce que tous ces préservatifs rassurent l'imagination du Malade, & empêchent l'action du venin. D'ailleurs, les immersions dans la Mer guérissent la peur de l'eau, & par la frayeur ou la surprise qu'elles causent au Blessé, elles produisent une révolution salutaire.

Eh bien Mr. l'Abé, dit alors Milady, que nous direz-vous du remède de St. Hubert? Que c'est une superstition, Madame, répondit l'Abé, & la plus inepte & la plus ridicule des superstitions, une vraie mommerie pour tromper le peuple, & l'attirer à ce pèlerinage, sous ombre de dévotion, & dans l'idée d'un miracle. Mais, Mr. l'Abé, y pensez-vous bien, dit l'Italien, peu accoutumé à voir parler un Prêtre avec tant de liberté? Oui Monsieur j'y pense, dit-il, & ce que j'ai l'honneur de vous dire n'est que d'après nos Théologiens de Paris. La Sorbonne a condamné les cérémonies de  
la

la Neuvaine, & dans les Cas de conscience de Mr. de Ste. Beuve, qui sont imprimés avec Approbation, il est formellement décidé que les pratiques de cette Neuvaine, & le *Répit* sur-tout, sont vaines, ridicules, & purement superstitieuses. En effet, dit-il, tout le miracle est appuyé sur la vertu de l'Étole, que l'on prétend qu'un Ange apporta à St. Hubert, pendant que le Pape Serge l'ordonnoit Evêque en la place de St. Lambert. C'est une fable qui ajoute l'absurdité au ridicule: car il est démontré par les plus habiles Chronologistes, que St. Lambert survécut de sept années au Pape Serge qui mourut en 701, St. Lambert n'ayant été assassiné qu'en 708. Voilà qui démonte déjà l'histoire de l'Étole. Aussi, dit le Marquis, quand j'allai à St. Hubert, on ne me parla point si positivement de l'origine de la Sainte Étole. Soit que le Moine qui m'en montra quelque lambeau n'en crût rien lui-même, soit qu'il eût honte de me débiter ce conte, il m'en parla comme d'une croyance pieuse. Son incorruptibilité & sa multiplication journalière est encore fort sujette à caution, continua l'Abé: car de tous les miracles qui se font, il n'y en a pas qui me soient plus suspects que ceux qui s'opèrent entre les mains des Moines. Qui nous assurerait, dit-il, qu'ils n'ont pas eu soin d'en substituer d'autres, quand la première a manqué? Car enfin ce pieux Trésor est

est en leurs mains , & l'on m'a assuré qu'ils montrent bien aux Étrangers un paquet ou rouleau d'étoffe , mais ils ne souffrent pas qu'on le déplie. Vraiment , dit le Marquis , vous me faites souvenir qu'ils me racontèrent , quand j'y fus , qu'un Nonce du Pape ayant voulu la voir de près , fut puni de sa témérité par un tremblement soudain par tout le corps , dont il fut surpris dès-qu'il porta la main à ce précieux lambeau.

La précaution est prudente , dit la Duchesse , pour arrêter les Curieux. Ils en ont bien d'autres , Madame , reprit l'Abbé : car les Articles prescrits ne sont chargés de tant d'observances , qu'afin que si quelqu'un ne se trouve pas guéri , on en puisse rejeter la faute sur l'inobservation de ces Articles , qui sont en si grand nombre , qu'un Juif même , tout accoutumé qu'il est aux Cérémonies Légales , pourroit aisément s'y trouver prévaricateur. Ils ont encore soin d'avertir que le préservatif n'est pas infallible , sur-tout quand la personne a été mordue à la tête. D'ailleurs , il n'est pas sûr que tous ceux qui y vont , soient guéris : on a même des exemples de gens qui ont été repris de la rage , malgré le *Répit* & le *Pèlerinage*. Il n'est pas sûr encore que tous les chiens que l'on croit enragés le soient réellement , ni que ceux qui en sont mordus le seroient ; puisqu'il y a des tempéramens heureux qui sont moins suscepti-

bles

bles que les autres, des venins les plus contagieux. En d'autres, l'imagination fait le reste. Et cela n'est pas étonnant, ajouta-t-il: car outre ce que Mr. Lake nous a dit de la force de l'imagination, il n'y a personne de ceux qui courent à St. Hubert, qui ne se trouve flatté par l'idée d'un miracle opéré en sa faveur; & cette idée est trop précieuse à l'amour-propre, pour ne pas former cette conviction intérieure qui calme la frayeur. Quant au *Répit*, & à l'insertion de la Sainte Etoile par manière de préservatif, c'est encore une vraie piperie. Tous ceux qui vont à St. Hubert n'ont pas de révélation, que sans cette précaution ils auroient été mordus de Bêtes enragées. Il s'ensuivroit de-là, que toutes ces personnes auroient été prédestinées à être enragées; quoiqu'il soit très-probable que la plupart d'entre eux seroient tranquillement morts chez eux sans cette précaution. Quoi qu'il en soit, ajouta l'Abé, il y a des pratiques très-injurieuses à la Religion, dans cette Neuvaine. Les neuf Communions, par exemple, ont quelque chose de profane, en ce qu'elles donnent à quantité de Scélérats & de Pécheurs indignes le droit d'exiger les Sacremens. Il est vrai que les Moines de St. Hubert, depuis une vingtaine d'années, ont adouci ces Articles par une glose plus tolérable: mais il eût mieux valu pour l'honneur de la Religion & du prétendu miracle, qu'ils

les eussent supprimés ; & il est étonnant que l'Evêque & les Grands-Vicaires de Liège ayent approuvé solennellement une si pitoyable Pièce, malgré les plaintes & les censures des Théologiens de Paris. Car si le miracle est infailible, à quoi servent les précautions ridicules qui le rendent conditionnel ? Si la première Communion a été faite dans les règles, les Confessions qui la suivent ne sont qu'un jeu. Si cette Communion est sacrilège, comme elle a dû l'être à l'égard de tant de Misérables qui s'y seront présentés avant la dernière explication des Articles, n'est-ce pas un blasphème de dire & de croire que Dieu aura fait pour l'approuver un miracle aussi éclatant ? Croyez-moi, Signor Gratiani, tout cela n'est qu'une de ces charlataneries ordinaires aux Moines ; & ce n'est pas la seule que ceux de St. Hubert exercent, & qui toutes exposent l'Homme à l'orgueil, & la Puissance Divine au mépris : c'est au-moins tenter Dieu, que d'exiger de lui des miracles dépendans de certains signes arbitraires, comme l'Etole & les Clés de St. Hubert.

A ce que je vois, dit le Marquis, Mr. l'Abé n'a pas plus de foi au miracle des Rats, dont on prétend que tout le Territoire de St. Hubert dans les Ardennes est exempt. Eh ! Monsieur, reprit l'Abé, je meurs de honte que l'on vous ait informé de ces petiteffes. Croyez, Monsieur,



seigneur, que les gens raisonnables regardent ce miracle comme la superstition la plus indécente qu'il y ait jamais eu. Car les Moines prétendent qu'en répandant dans une maison des morceaux de pain qu'ils bénissent à l'honneur de leur Saint, c'en est assez pour faire crever les Rats qui en goûtent. Ils devroient rougir, de profaner ainsi ce qu'ils bénissent. Pour moi, dit Milady, je ne suis pas si incrédule que Mr. l'Abé ; parce que je suppose que les Moines ont mis dans ce pain quelque puissant *mort-à-rats*, qui extermine ces animaux. Cela se peut Madame, dit le Signor Gratiani, qui commençoit à se rendre à tant de raisons ; mais je suis véritablement étonné que l'on ose couvrir toutes ces tricheries du manteau de la Religion.

Monsieur, reprit le Marquis, c'est que les Moines y trouvent leur compte ; & sans la dévotion de St. Hubert, leur Abbaye ne seroit pas si puissante qu'elle l'est devenue. Croiriez-vous que l'Abé de St. Hubert se voyant si riche, voulut faire le petit Souverain vers la fin du XVI. Siècle ; & qu'il eut l'orgueil, sur cette prétention, de refuser de comparoître à l'Assemblée des Etats du Luxembourg ? Mais Philippe II, à qui il avoit à faire, & qui, tout dévot qu'il étoit, ne connoissoit ni Dieu ni ses Saints quand il s'agissoit de ses intérêts, le mit bientôt à la raison. Il fit saisir son Temporel par le Pro-

cureur-Général de la Province. L'Abé en appella au Grand-Conseil de Malines, & y plaida contre son Souverain. Mais il n'y gagna rien, & il n'obtint main-levée de ses revenus, qu'après avoir honteusement ratifié tout ce qui s'étoit fait dans l'Assemblée, & donné caution d'y comparoître à l'avenir.

Il me semble, dit la Duchesse, que c'est dommage qu'il soit si tard, car nous voilà fort en train de raisonner. Pour moi Madame, répondit Milady, je ne me suis point ennuyée. Tout ce que ces Messieurs nous ont dit me paroît extrêmement amusant; & graces à leurs raisonnemens, je me crois aussi sûre de n'avoir jamais la rage, que si j'avois été à St. Hubert. Je suis fâchée que nous soyons sur le point de nous séparer: M. Lake me rendroit savante, & Mr. l'Abé pourroit bien me rendre dévote. Finissons donc, dit la Duchesse, car je crains horriblement une Dévote savante. Je crois d'ailleurs qu'il faut songer à se retirer, car nous voulons aller demain dire adieu au Pouhon, & je ne sai si notre conversation n'aura pas déplu à Mr. Gratiani. Point du tout Madame, répondit l'Italien. J'en ai profité, & me suis fait un grand plaisir de l'entendre. D'ailleurs voilà Mr. l'Abé, dit-il agréablement, qui me donnera l'absolution, s'il m'a rendu incrédule. La Duchesse, en se levant, lui fit un petit compliment sur des sentimens si raisonnables.

bles. Milady vouloit nous garder encore, mais chacun se leva. Cependant elle nous porta les santés de nos absens, du Comte & de l'Abesse : nous bûmes ensuite à notre bon voyage, & nous prîmes congé d'elle pour remener la Duchesse.

Comme il étoit un peu tard, & que chacun songeoit à son départ, nous ne descendîmes le lendemain au Pouhon que vers les sept heures. Nous y prîmes congé de tous ceux de notre connoissance, & ces sortes d'adieux se font à Spa avec une apparence de tendresse tout extraordinaire. Nous allâmes aussi voir le Sr. Salpeteur notre fidèle ami ; mais il avoit sa maison si pleine de monde, & il étoit si occupé à donner ses comptes à ceux qui partoient, que nous remîmes nos adieux à l'après-midi. Nous ne pûmes même le remercier de nous avoir indiqué la promenade du Coo, qui nous avoit paru si agréable ; & nous nous contentâmes de lui demander s'il n'y avoit plus rien à voir à Spa ou dans les environs, afin de ne négliger aucune des Curiosités du Pays. Il y pensa un moment, & nous dit que nous devions encore une visite à la Fontaine de Nivezé près du Tonnelet. Nous n'avions rien à faire, & nous prîmes sur le champ la résolution d'y aller. On chercha des voitures, & en attendant qu'elles fussent prêtes, nous allâmes faire nos petites libéralités aux Femmes de la Fontaine

taine du Pouhon, à qui l'on a coutume de donner quelque chose de plus qu'aux autres, parce que l'on boit toujours de cette Fontaine plus abondamment & plus longtems que d'aucune autre. Nous fîmes aussi appeller la *Béate* qui fait les affaires des bons Pères Capucins, & nous lui remîmes ce que nous avions résolu en commun de lui donner pour eux. Mr. Lake y ajouta même une galanterie. Car ayant vu un Payfan qui apportoit un sanglier au Marché, il l'acheta pour une guinée, & l'envoya gracieusement à ces Pères, avec quelques bouteilles de vin de Bourgogne qui lui restoient de sa provision. Bien des Etrangers ne pouvant s'accommoder du vin & de la bière des Aberges, en font venir des paniers de Liège; & Mr. Lake, qui ne vouloit manquer de rien, en avoit acheté une assez ample provision, dont le reste accommoda parfaitement les Capucins. Les bons Pères se consolèrent aisément, à ce prix, des petites railleries que nous en avions faites entre nous: c'étoit, ce me semble, leur en faire une satisfaction suffisante: aussi ne tardèrent-ils pas à venir nous en remercier.

Comme nous nous promenions dans la rue en attendant nos voitures, l'Abé nous fit remarquer sur la porte du Caffé, un Cavalier de bonne mine & fort ajusté. Nous le regardâmes tous avec surprise, parce que jusques-là nous l'avions

considéré comme un de ces Misantropes & de ces Hypochondriaques, que l'on envoie aux Eaux comme au dernier remède. En effet, sa physionomie lui donnoit aux Eaux plus de droit qu'à personne. C'étoit un grand garçon, maigre, jaune, les yeux enfoncés, que nous avons vu fort négligé jusques-là sur sa personne. Il avoit toujours eu les cheveux mal en ordre, un chapeau enfoncé, un air rêveur, toujours mal vêtu, quoiqu'avec des habits riches; marchant seul, fuyant toute compagnie, n'approchant des Fontaines que pour boire, se promenant à l'écart, suivi d'un valet de chambre & d'un laquais, qui ne le quitoient jamais. La misantropie l'avoit tellement gagné, qu'il s'étoit logé à l'écart, dans une maison où il mangeoit seul, & se faisoit apprêter à manger par son valet: car à Spa c'est l'usage, que quand on y loue un quartier, les Hôtes sont obligés de fournir les meubles & les ustensiles de cuisine. En un mot, il s'étoit tenu si solitaire que je ne sache pas qu'il eût parlé à personne, & chacun le regardoit avec compassion. Il étoit François, & avoit pourtant malgré sa mélancolie, un air de condition qui le faisoit respecter. Il n'avoit vu personne dans toute la Saison, & tout ce que nous en avons appris, c'est qu'il s'appelloit Mr. de Riancourt, & qu'il cachoit son véritable nom. Le changement que nous vîmes dans sa personne nous

frappa si fort, que nous doutâmes s'il étoit bien le même homme.

Est-il possible, dit Milady, que les Eaux aient fait cette guérison? cette cure seroit un miracle. Il faut absolument que je m'en informe, avant de partir. Si j'étois homme, j'irois lui parler; car son changement a quelque chose de trop frappant pour l'ignorer. En effet, il avoit l'air ouvert, les yeux éveillés, le teint plus clair, & toute sa personne plus ajustée. Il paroïssoit même avoir envie de faire des connoissances: car comme il vit que les Dames avoient les yeux sur lui, il les salua de très-bonne grace. Sa révérence nous rejetta dans nos doutes, & pour nous en éclaircir, Mr. Lake s'offrit de l'aborder, en feignant que nous avions fait une gagure à son sujet, & nous quita pour le joindre. Il lui fit son compliment, & lui dit que Madame la Duchesse & ces Dames avoient fait un pari, qu'il lui expliqua, & dont elles le faisoient juge. Le Cavalier reçut poliment le message, & aborda les Dames d'un air très-civil. Il est fâcheux Mesdames, leur dit-il galamment, que pour la première fois que j'ai l'honneur de vous parler, vous me mettiez dans la nécessité de juger entre vous, & de m'exposer par ma décision à déplaire à l'une ou à l'autre. N'importe Monsieur, dit la Duchesse, décidez je vous en prie. Nous ne pouvons croire

re que vous foyez le même homme que nous avons vu si mélancolique il y a deux mois. La compassion même que nous avons eue de votre état, exige de vous une réponse positive ; & qui que ce soit de nous qui perde la gagure , gagnera toujours assez par le plaisir d'apprendre une cure si merveilleuse. Eh bien Mesdames , répondit le Cavalier en rougissant , c'est moi-même. Je suis cet homme que vous avez vu sauvage, misantrope, hypocondriaque ; je ne me reconnois pas moi-même, je ris le premier de l'état où j'ai été. C'est le Pouhon qui m'a guéri, & je lui dois le retour de ma raison & de ma santé. Chacun l'en félicita de la façon du monde la plus sincère : mais Milady lui demanda si l'on pourroit savoir de lui quel étoit le fond de son mal. Il ne fallut pas beaucoup l'en presser ; car un Malade guéri n'est jamais plus charmé, que quand il a occasion de parler de ses maux passés. Il nous dit que sa maladie étoit dans le foie. Je n'ai jamais pu la bien définir, dit-il, & les Médecins même ne s'accordoient pas à la qualifier. Cependant mon mal a duré trois ans. Il fut une suite d'une tristesse violente, & il commença par des insomnies si longues & si cruelles , que je passai des mois entiers sans dormir. L'épuisement où je tombai, joint au souvenir continuuel de la juste cause de mes chagrins, me jetta dans une mélancolie réelle. Je

perdis l'appétit fans recouvrer le sommeil , & mon dégoût fut général. Je fuyois également les plaisirs & les alimens. On me fit faire plusieurs saignées, qui me dégagèrent le cerveau, & me rendirent l'esprit plus libre. Mais ce ne fut pas pour longtems : ma mélancolie prit le dessus , & se fixa , à ce qu'on a cru, sur le foie. Je sentoís continuellement des douleurs très-vives dans les entrailles, & un feu dévorant que rien ne pouvoit calmer. De tems en tems j'avois peine à respirer, & je tombois dans des espèces de syncôpes, que l'on disoit être aussi dangereuses qu'elles étoient douloureuses. Dans cet état, j'avois quelquefois un appétit que rien ne pouvoit assouvir; & d'autres fois un dégoût si grand, que rien n'étoit capable de le réveiller. La bile se répandit par tout mon corps, & vous en avez encore vu quelque chose ici, dit-il; car ce n'est que depuis un mois, que mon visage a commencé à reprendre peu à peu sa couleur. Vous vous imaginez bien Mesdames, continua-t-il, que je n'avois pas l'esprit fort libre au milieu de ces maux. L'image continuelle de l'objet de mes ennuis me rendoit la vie insupportable, & je fuyois tout commerce avec les humains, pour ne m'occuper que de mes chagrins. Je devins d'une maigreur affreuse, & l'on craignit tout à la fois pour ma vie & pour ma raison. On consulta tous les Médecins de Paris, & leurs réponses différentes augmen-



augmentèrent encore mes maux. Les uns , à cause de mes syncôpes , & des palpitations que j'éprouvois quelquefois, jugèrent que je devois avoir dans le cœur quelque excrescence de chair, qu'ils nommoient *Polype* , s'il m'en souvient bien, & déclarèrent mon mal incurable. Cette réponse n'avoit rien de fort consolant, d'autant qu'à peu près dans ce tems-là le Duc d'Albrét étoit mort d'un pareil accident , que l'on n'avoit reconnu qu'en ouvrant ses entrailles. D'autres , raisonnant seulement sur les chaleurs d'entrailles, & sur la douleur fixe & constante que j'y sentoïis , jugèrent plus sagement , à mon avis, que le mal étoit dans le foie. Mes alternatives d'appétit & de dégoût, mes insomnies , l'effusion générale de la bile dont j'étois inondé jusques dans les yeux, confirmoient leur opinion ; mais elle n'en étoit pas plus réjouissante pour moi. Quelques-uns même jugèrent que j'avois un abcès bien formé dans le foie, & me proposèrent de tenter l'opération fameuse que l'on avoit faite peu auparavant à Mr. Le Blanc, qui avoit la même maladie. Quoique cette opération eût été d'abord aussi heureuse que hardie , pour ne pas dire téméraire, Mr. Le Blanc mourut peu après , & quelques-uns regardèrent sa mort comme une suite de l'opération. Il me restoit encore assez de liberté d'esprit pour ne pas consentir à cette proposition, & je me résolus d'attendre la

la mort, dont j'étois uniquement occupé. Ces idées sombres me changèrent tellement, que quand je réfléchis sur l'état où je me suis vu, j'ai peine à le comprendre. J'ai cependant passé trois ans, Mesdames, dans cette triste situation, & j'y ferois peut-être encore, si un Médecin de Poitiers ne m'avoit conseillé de venir ici. Il m'y accompagna lui-même sur la fin d'Avril dernier, & a passé près de deux mois avec moi. Il m'a fait boire régulièrement les Eaux du Pouhon, il m'a mené plusieurs fois à Chaud-Fontaine; & sans employer d'autres purgations que ces Bains & ces Eaux, il m'a mis au point de ne desespérer pas de ma guérison. Il a joint à l'Eau du Pouhon l'usage d'une Poudre, qu'il m'a vantée comme spécifique pour desopiler les obstructions du foie, & je n'ai pas tardé à en voir les effets. L'humeur qui faisoit mon mal, a pris son cours par diverses voies, & insensiblement je me suis senti mieux, & sans douleurs. Quand mon Médecin a vu ma cure en bon train, il m'a laissé ici pour continuer le régime auquel il m'avoit assujetti. Il est fort simple: la seule chose qui me paroissoit rude, étoit la tâche qu'il m'avoit imposée de courir tous les après-midis, & de me fatiguer beaucoup à marcher, & à grimper sur les Montagnes. Il m'obligeoit même à remuer des pierres très-rudes & très-pesantes, pour déterminer, disoit-il, par ce pén-

pénible exercice , le cours de l'humeur, soit par les sueurs , soit par les autres voies. Il ne me laissoit boire que deux verres de vin par jour , l'Eau du Pouhon faisoit mon unique boisson , même aux repas ; & les soirs , je ne prenois que du ris ou du gruau. Je sentis bientôt toute la sagesse de ce régime , & j'eus honte de ma misantropie. Quoiqu'il y ait déjà plus d'un mois que je me trouve mieux , je n'ai pu me résoudre à fréquenter plutôt les Assemblées , parce qu'il me sembloit que l'on devoit m'y montrer au doigt. Mais une nouvelle fort intéressante que j'ai reçue depuis huit jours , ayant achevé de me guérir radicalement , en supprimant les sources d'ennuis qui avoient été l'origine de ma maladie , m'a fait passer par dessus cette fausse honte ; & avant de rentrer dans le Monde , je me suis enhardi à m'y reproduire ici. Il me semble, Mesdames, que vous devez me trouver bien sauvage , & que je dois avoir l'air d'un homme de la vieille Cour.

Point du tout Monsieur , dit Milady ; & nous vous avons si peu trouvé cet air , que nous ne pouvions nous imaginer que vous fussiez le même. Nous le félicitâmes tous d'une guérison si singulière , & nous primes une part véritable à son rétablissement. Il reçut nos complimens avec beaucoup de politesse , & marqua aux Dames une reconnoissance très-vive de l'honneur qu'elles lui faisoient,

de

de s'intéresser au retour de sa santé.

Milady, qui se doutoit que sa maladie venoit de quelque amour malheureux, lui dit en riant, qu'elle croyoit que le cœur avoit été chez lui aussi malade que le foie, ou que la maladie de l'un avoit causé celle de l'autre. Il y a peut-être de l'indiscrétion, Monsieur, dans ma demande, lui dit-elle; mais il me semble que pour nous mettre en état de bien juger de votre rétablissement, & de nous en réjouir avec vous comme il faut, vous devriez nous apprendre toutes les causes que votre maladie a eues. En vérité Monsieur, dit aussi la Duchesse, la singularité de votre guérison nous donne une si grande curiosité d'en entendre toutes les circonstances, que je doute que vous puissiez vous défendre de nous raconter tout ce qui y a rapport. Nous n'osérions cependant l'exiger: mais si ce récit ne vous fait pas de peine, nous serions charmées de l'entendre. Je vous dirai même, que depuis que nous sommes ici, nous n'avons fait autre chose que nous raconter nos aventures . . . Je ne refuserai pas, répondit-il en soupirant, de vous faire part des miennes, si vous avez la patience de les entendre. La cause m'en est trop glorieuse, pour que je veuille la dissimuler devant des Dames. Eh bien, lui dit Milady, nous allons faire une promenade à une demi-lieue d'ici, vous nous ferez plaisir d'en être.



*La Fontaine de Nivezé proche  
du Tonnelet, a Spa.*

*De Fontein Nivezé by de  
Tonnelet, tot Spa. N.º 14.*

*The Fountain Nivezé near the Tonnelet, at Spa.*



être. Les voitures arrivèrent dans l'instant ; & pour ne point perdre de tems à chercher un cheval, on pria Mr. de Riancourt de monter dans la chaise de la Duchesse, & nous arrivâmes une demi-heure après à la Fontaine de Nivezé. Elle est située dans un Hameau dont elle porte le nom , & qui n'est pas fort éloigné du Tonnelet. Elle en a assez le goût , & à peu près les mêmes qualités, qui lui ont fait donner, à ce qu'on nous dit, le nom de *Petit Tonnelet* par quelques Auteurs. Elle a cependant quelque chose de plus âcre. On ne la fréquente guères ; & quoiqu'elle soit assez bien entretenue, elle ne sert qu'à l'usage des Payfans du Hameau. Sa situation est riante, & moins solitaire que les autres. Nous en goûtâmes par curiosité ; & après avoir à notre ordinaire fait quelques observations sur la qualité de cette Eau , avec le secours de Mr. Lake , la Duchesse pria Mr. de Riancourt de commencer son histoire. Nous fîmes cercle autour de lui, & il satisfit ainsi notre curiosité.



## H I S T O I R E

DE MR. DE RIANCOURT.

SI vous soupçonnez, Mesdames, qu'il soit entré un peu de tendresse dans les causes de ma maladie, vous devinez très-juste, & j'aurois tort de ne vous pas faire un aveu qui n'a rien que d'honorant. Il est vrai que jusqu'ici ma tendresse n'a pas été heureuse, & que je n'ai éprouvé que les bizarreries de l'Amour, qui paroît cependant vouloir à-présent me dédommager de ses caprices. Je suis né fils unique d'un père que j'ai perdu trop tôt, & qui avec un bien assez considérable pour vivre avec distinction dans ma Province, m'a laissé en mourant plusieurs procès, comme une partie essentielle de sa succession. Je n'avois que vingt-deux ans quand je perdis mon père, & j'étois déjà depuis deux ans Cornette dans le Régiment de C . . . . Je quitai le Service à la mort de mon père; & après avoir donné quelque tems aux justes larmes que je lui devois, je fus obligé de travailler avec ma mère à l'arrangement de nos affaires, qui avoient beaucoup souffert du goût que feu mon père avoit pour les procès. Parmi ceux qu'il m'avoit laissés, il y en avoit un, dont le succès



cès ne m'étoit pas indifférent. On y avoit attaché la possession d'une aimable parente , qui s'appelloit Léonore , avec qui j'avois été en quelque sorte élevé , & que j'aimois uniquement. L'union de nos cœurs, fondée sur la conformité de nos sentimens, avoit prévenu le consentement de nos parens. J'aimois ma chère cousine dès l'enfance : mais quand je vins à certain âge , je m'apperçus bientôt que le sang & la nature n'agissoient pas seuls en moi , & que ma tendresse pour elle étoit plus vive & plus respectueuse que ne le sont ordinairement les amitiés de l'enfance. Ma petite cousine éprouvoit aussi les mêmes sentimens : car dès que l'âge eut développé en elle ces traits de beauté qui m'avoient frappé d'abord , & ces sentimens d'honneur & de générosité qui font son caractère , elle évitoit de rencontrer mes yeux , elle rougissoit quand nous nous trouvions ensemble , & souvent nous gardions le silence quand nous nous trouvions seuls , après avoir désiré longtems cet heureux entretien. Plusieurs fois j'avois voulu l'entretenir de ma passion naissante , mais toutes les fois sa pudeur s'étoit effrayée de ma déclaration. A peine avois-je pu lui dire que je l'aimois. Un jour cependant je rompis ce silence , & je priai ma belle cousine de m'expliquer ses sentimens pour moi , & d'accepter les assurances de mon éternelle estime. Léonore, à ces mots , rougit &

soupira; & se levant aussi tôt, me dit en me quittant brusquement. " Si vous m'aimez, mon cher Riancourt, ne m'oubliez pas à vous faire le même aveu: contentez-vous de mon estime, c'est tout ce que je puis vous accorder, vous la possédez entièrement: c'est à mon père à disposer de mon cœur & de ma main. Si j'étois maîtresse de l'un & de l'autre! . . . Adieu, dit-elle, évitez-moi . . ." Ces dernières paroles, qu'elle prononça d'un air ferme, me firent comprendre que la sévère vertu de ma chère Léonore l'emportoit de beaucoup sur les sentimens de la tendresse innocente qu'elle m'accordoit; & je sentis que pour lui plaire, il falloit ménager sa délicatesse. Quelques précautions cependant que je pusse prendre, nos familles s'apperçurent de mes feux: je les avouai à mon père, & je l'engageai même à demander pour moi ma chère cousine. Elle avoit moins de bien que de vertu, & son père avoit une grande passion de la marier richement. L'alliance proposée lui parut convenable; mais le discrédit des Billets vint faire un obstacle à notre union. Mon père avoit acheté quelques années auparavant une Terre très-considérable, & ceux qui la lui avoient vendue, profitant des droits que l'*Agiot* donnoit alors, voulurent rembourser la Terre en Billets de Banque, & la retirer à droit de parentage. Mon père refu-

refusa les Billets; ils furent déposés au Greffe, & l'incertitude de ces procédures suspendit le consentement du père de Léonore, qui déclara positivement, qu'il ne me donneroit sa fille qu'en cas que ce procès fût gagné; parce que s'il étoit jugé à notre désavantage, il apportoit un notable changement à ma fortune. Vous jugez bien Mesdames, que cette réponse ne dût pas m'être fort agréable; mais l'espérance, qui fait la ressource des Amans & des Plaideurs, m'empêcha de réfléchir trop fortement alors sur l'injustice de ce père avare. Le mien mourut dans ces circonstances; & dès-que je le pus déceimment, ma mère me fit partir pour Paris, chargé de recommandations pour aller solliciter ce procès, qui devoit décider de mon amour. Je pris congé de Léonore, & nous nous réitérâmes en partant les sermens d'une inviolable tendresse: car depuis que nos parens avoient agréé notre amour, cette aimable cousine s'étoit expliquée plus clairement avec moi, & m'avoit marqué combien elle trouvoit la condition dure.

Dès-que je fus à Paris, je me donnai tout entier à la poursuite de mon procès. Quelque épineux qu'il fût, l'intégrité de mon Rapporteur me rassuroit beaucoup. Cependant, pour n'avoir rien à me reprocher, j'usai prudemment de mes recommandations selon les occurences. J'allai tous les matins au Palais, & cha-

que jour à la porte d'un certain nombre de Conseillers ; & pour me délasser de ces ennuyeux exercices, j'allois les après-midis à l'Hôtel des Mousquetaires, chercher quelques amis de ma Province, avec qui je passois plus agréablement le reste du jour.

L'un d'eux me fit connoître une fort jolie Dame , qui demouroit au Marais. Elle étoit veuve d'un Conseiller depuis deux ans , & n'en avoit pas trente. C'étoit une Brune piquante , qui n'avoit pas encore souffert des langueurs du Veuvage. Je compris dès les premiers jours que je la vis , que le défunt ne lui avoit couté que des larmes de cérémonie. A l'oraison funèbre qu'elle en faisoit de tems en tems, il étoit aisé de juger, que si elle n'avoit pas bien vécu avec lui, elle n'étoit pas disposée à mieux vivre avec un second. Cependant , comme elle avoit autant d'esprit que de coquetterie, elle savoit cacher au dehors , sous une honnête pruderie, les libertés qu'elle se donnoit chez elle. Sept ou huit jeunes-gens fréquentoient sa maison, & y étoient reçus à titre de parens. Je fus le seul qui y fût admis à titre de protection. Dès-qu'elle eut appris le fond de mon procès, la justice de ma cause parut à cette belle veuve une occasion sûre de faire valoir ses charmes & son esprit. En deux ou trois conversations , elle me parut plus instruite de mes affaires que moi-même,

même, & elle me promit tout son crédit. Son rang, ses alliances & son mérite lui en donnoient beaucoup, & je ne puis nier que d'abord elle ne m'ait réellement servi. Mais que j'ai chèrement payé ses bons offices !

L'union de tant de rivaux qui se voient tous les jours chez elle sans jalousie, quoiqu'ils y fussent également bien reçus, me donna d'abord quelque soupçon sur sa conduite. Je ne cherchai pourtant pas à l'éclaircir. Un Officier, comme vous savez Messieurs, n'y regarde pas ordinairement de si près. D'ailleurs, comme en fait de procès tout sert, & que les yeux d'une belle femme, en France sur-tout, savent répandre un grand jour sur les Causes les plus obscures, je résolus imprudemment, à quelque prix que ce fût, d'intéresser les siens dans la mienne. Je n'y connoissois qu'un moyen, c'étoit de lui marquer quelque attachement particulier. Je balançai cependant sur cette idée, par la crainte d'une apparente infidélité à ma chère Léonore. Mais l'avantage que j'en prévoyois pour terminer heureusement un procès dont ma belle cousine devoit être le prix, calma mes répugnances. Bien sûr de mon cœur, & de ma constance pour l'unique & charmant objet de mes amours, je résolus d'en conter à la veuve, beaucoup moins par tendresse, que par intérêt, & peut-être aussi par indolence. Rebuté du mé-

tier de Plaideur , il me parut plus sûr & plus doux de remettre mes intérêts dans les mains d'une jolie femme , & d'en acheter la protection par quelques soupirs étudiés, que d'aller éternellement de porte en porte solliciter des Juges , souvent inabordables , & toujours sérieux. Cette méthode au-moins me parut plus courte & plus conforme à mon humeur. Celle de la veuve m'épargna les frais d'une déclaration méditée , & je lui fis la mienne sans beaucoup de façons. Elle en badina d'abord, elle m'en railla même : je la réitérai en toutes les occasions où je le pouvois décemment ; & je la menai en peu de jours au point de la persuader , ou du-moins de la faire douter de ma passion.

Je m'en apperçus sensiblement, par l'intérêt nouveau qu'elle prenoit à mon procès. Elle m'en parloit continuellement ; & sous prétexte que ces conversations ne réjouissoient pas le reste de la compagnie, elle me tiroit à l'écart dans un coin de la fenêtre. Je profitois en galant-homme de ces tête-à-têtes , & je n'en sortois jamais sans lui renouveler l'ardeur de la passion que je feignois pour elle ; & elle payoit ces protestations , des assurances les plus marquées de faire sa propre affaire de mon procès. Cependant , je vis que nous étions tous deux dans l'erreur ; elle , en pensant que je l'aimois sérieusement ; & moi, en croyant que je ne m'en-

gagais

gageois à rien avec elle. Quelque différence qu'il y ait de l'amour à la galanterie, le passage de l'un à l'autre est si facile, qu'il n'y a souvent qu'un pas à faire. Ma veuve étoit si séduisante, que je donnai presque dans le panneau. Passez-moi cet aveu Mesdames, en faveur de la longue & cruelle pénitence que j'en ai faite, pour expier l'infidélité passagère que je fus prêt de faire à ma belle Léonore, dans l'unique but de hâter sa possession. Les scrupules qui me vinrent à propos sur ma démarche, me firent éviter une partie du piège que l'on me tenoit. Heureux! si j'avois pu le prévoir de meilleure heure. Je crus cependant devoir suivre la route que j'avois prise; & comme mon amour pour la veuve étoit méthodique & raisonné, tel qu'il doit être avec une Coquette de profession, je n'étois pas incapable de réflexions. J'en fis beaucoup sur la confiance qu'elle me fit, de la passion qu'avoit eu pour elle le Prince de . . . Ambassadeur de . . . à Paris, du vivant même de son époux.

Les particularités qu'elle m'en conta, me confirmèrent dans l'idée que je m'étois faite un peu trop tard de son humeur galante. Mais je n'eus plus lieu d'en douter, sur la réponse qu'elle me fit un jour. Il s'agissoit de quelques petits reproches que je m'étois cru obligé de lui faire, pour soutenir le ton passionné que j'avois pris avec elle pour l'intérêt de

mon procès ; & ces reproches rouloient sur l'égalité de sentimens qu'elle marquoit à tous ceux qui la voyoient régulièrement , sans distinguer la vivacité de ma passion, des petits soins des autres." Vous

„ êtes un ingrat , me dit elle. Si je ne

„ m'explique pas assez clairement, les

„ mouvemens que je me donne pour le

„ succès de vos affaires , devroient vous

„ en dire assez. Croyez-vous, ajouta-t-

„ elle, qu'il n'en coute rien à ma répu-

„ tation , quand on me voit sans-cesse

„ occupée du procès d'un Cavalier de

„ votre âge ? On dit déjà dans la famille

„ de feu mon époux , que je n'attens

„ que la fin de votre cause , pour vous

„ donner sa place. Je ne sai même ce

„ que je ne ferois pas si vous étiez plus

„ sage , ne fût-ce que pour les faire tai-

„ re." C'étoit m'en dire assez , & je sentis tout le fin de ces avances. Je m'étois cependant trop avancé moi-même pour reculer. Je me contentai de la remercier confusément avec un air d'em barras , qu'elle prit pour une marque de discrétion pour le reste de la compagnie qui avoit les yeux sur nous.

La première réflexion que je fis sur cette déclaration , fut que c'étoit un piège manifeste. Quelque bonne opinion que j'eusse de moi-même, dans un âge où les jeunes gens s'estiment toujours beaucoup plus qu'ils ne valent , je ne me connoissois cependant pas un mérite capable de

fair 0



faire de si rapides conquêtes, sur-tout parmi les femmes de Paris, qui méprisent infiniment les Provinciaux. D'ailleurs l'état incertain de mes affaires, qu'elle connoissoit très bien, me mettoit fort au-dessous de la situation brillante où elle étoit. Ne pouvant cependant porter un jugement fixe sur son cœur, parce que celui d'une Coquette est un labyrinthe inexplicable, je crus devoir laisser la veuve dans l'idée de ma passion, & observer prudemment les progrès de la sienne. Mon unique but fut de tâcher d'en profiter, pour hâter le jugement de mon procès, dont je lui avois indiscrettement confié le secret & les papiers. C'est une imprudence Mesdames, que je ne puis vous dissimuler; puisqu'elle fut la source principale des justes ennuis qui ont causé ma maladie.

Mais en vous avouant mes foiblesses, continua Mr. de Riancourt, il est juste que je vous informe aussi Mesdames, des reproches secrets que mon cœur me faisoit sur les protestations que je prodiguois à la veuve. Je sentoiss toute la duplicité d'un amour feint, & qui n'étoit relatif qu'à mes intérêts. Je me blâmois moi-même d'en imposer à une femme, dont les foiblesses sont toujours respectables; & si quelque chose étoit capable de m'excuser, c'est que je ne trompois qu'une Coquette qui cherchoit à me duper. Mais le plus importun de mes scrupules

rouloit sur le partage extérieur de ma tendresse entre Léonore & elle. Je ne lui avois pas plutôt dit une douceur, que mon cœur me la reprochoit comme un larcin fait à Léonore. Je rougissais même de prostituer des expressions, qui n'étoient légitimement dues qu'à l'unique objet de ma tendresse. Si Léonore m'entendoit, disois-je en moi-même, que pourroit-elle penser de ma constance & de ma foi, elle dont les Lettres sont si tendres? Que diroit-elle, si elle apprenoit que j'ai pris plaisir à entretenir une flamme coupable, dans une femme qui lui est si inférieure en mérite & en vertu? La droiture de mes intentions pourroit-elle excuser à ses yeux les apparences de mon infidélité? . . . Ces réflexions si fréquentes expioient dès-lors l'irrégularité de ma démarche, & je soupirois sans-cesse après la fin de mon procès, pour me tirer avec bienséance des mains de cette artificieuse femme.

Ces considérations m'obligèrent à la ménager encore davantage, pour épier l'occasion de retirer mes papiers adroitement, & de rompre ensuite avec elle. Je la vis donc à l'ordinaire. Je jouai, je soupai chez elle avec les autres, sans qu'elle me marquât rien de particulier. J'affectai même un peu moins d'empressement, pour découvrir sans affectation le secret de ses sentimens pour moi, & de sa conduite à l'égard des autres. Hélas

las Mesdames ! la mienne à son égard marquoit bien mon peu d'expérience ; & j'ignorois alors ce que je n'ai que trop appris depuis , qu'une femme de son caractère a plus de ruses que l'homme le plus fin n'en peut inventer. Tout ce qui me revint de mes observations , c'est que ma veuve paroissoit depuis quelques jours plus triste , plus rêveuse , & moins vive que de coutume. J'en fus quelque tems la dupe , en m'imaginant que malgré moi j'aurois enfin pu fixer une Coquette. Mais si cette idée flattoit mon amour-propre , elle allarmoît ma prévoyance , par les réflexions que je faisois sur un avenir où je ne prévoyois rien de bon. Je crus néanmoins pouvoir lui demander le sujet de sa tristesse. Elle prit aussi-tôt un air de bonté , pour me tromper par une fausse confiance ; & après quelques façons , elle me dit d'un air mystérieux , que sa rêverie provenoit d'une perte immense qu'elle venoit de faire sur des *Billets de Banque* , & des *Actions* , que l'on avoit dérobés à son Facteur dans le tumulte de la rue *Quinquempoix*. Je vis tant de vraisemblance dans cette histoire , que je ne m'avifai pas d'en douter , dans un tems sur-tout où tout Paris , depuis le Vigneron jusqu'au Prince , donnoit dans l'*Agiot* avec une espèce de fureur.

Cette aventure , dont elle me cacha adroitement les circonstances essentielles , en même tems qu'elle m'en exagéroit les

conséquences, me toucha véritablement. Je la plaignis, je tâchai de la consoler; & dans le fort de mes civilités, il m'échappa de lui dire, que si j'étois assez heureux pour gagner mon procès, je comptois être en état de lui offrir des ressources. Je crus que la reconnoissance exigeoit de moi ces sentimens; & outre que je me ferois estimé trop heureux d'en être quitte à ce prix, c'est un usage assez commun à Paris, de faire quelque présent à ces Solliciteuses, qui font métier de vendre leur crédit au premier-venu. Hélas Mesdames! je courois à mes disgraces, en ne croyant faire qu'un compliment. Qui l'eût cru, que ce mot dût me couter ma chère Léonore, & que la perfide veuve en prît occasion de jurer ma perte? S'il y eut de l'indiscrétion de ma part, permettez, Mesdames, que sans me plaindre d'un Sexe aimable que je respecte, je vous avoue que la perfidie de la veuve n'eut peut-être jamais d'exemple. Je doute même que jamais homme ait été plus sévèrement puni que moi, pour avoir feint un amour imaginaire. Quoi qu'il en soit, l'habile veuve, me prenant au mot, me répondit avec un faux air de tendresse: „ Quelle que soit jamais ma fortune, ne, Monsieur, elle me plairoit tous jours, si j'étois sûre de votre cœur.... ” La botte étoit d'autant plus pressante, que je ne m'y étois pas préparé. Je lui repliquai cependant, qu'elle ne devoit pas

pas douter des droits qu'elle avoit sur un cœur, en qui la reconnoissance seule feroit tout ce qu'elle avoit lieu d'attendre de son rare mérite; mais qu'elle ne devoit attribuer la discrétion de mes feux, qu'à l'effet d'une passion trop respectueuse. Enfin, pour ne la pas brusquer, j'allois me répandre en protestations & peut-être en sermens, si le Ciel, qui me préparoit tant de chagrins, n'eût encore pris soin de m'épargner celui d'être parjure. Car enfin, Mesdames, il m'étoit aussi difficile de feindre une passion que je ne sentoie pas, que de cacher celle qui me possédoit. Vingt fois même je me suis étonné d'avoir pu si longtems soutenir ce personnage aux yeux d'une aussi fine Coquette. Peut-être que pour cacher mon trouble, j'aurois pu dire quelque chose de trop: peut-être aussi me serois-je trahi, par quelque expression conforme à l'état violent où se trouvoit mon cœur. Heureusement pour moi, une Lettre qu'on vint lui rendre mystérieusement, me tira fort à propos d'intrigue cette fois, & elle congédia la compagnie sous prétexte d'affaires importantes.

Comme il étoit déjà tard, & que l'Opéra où nous aurions pu aller étoit trop avancé, je proposai au Mousquetaire qui étoit de ma connoissance, de venir avec moi passer une heure au Café de *Batiste*, & nous y allâmes. Nous y trouvâmes

mes tout en rumeur sur la prise du malheureux Comte de Hornø, dont la fin tragique est connue de toute l'Europe. Nous y apprîmes que l'on faisoit beaucoup de perquisitions, pour trouver un de ses complices qui s'étoit échappé; en même tems que l'on donnoit la chasse à quantité d'Avanturiers de tout Pays, que *l'Agiot* avoit rassemblés à Paris. Cette nouvelle nous fit réfléchir sur la mélancolie de la veuve, sur la Lettre mystérieuse qu'elle avoit reçue, qui pouvoit bien en être un avis; mais sur-tout sur l'absence du Marquis de B . . . . qui n'avoit point paru chez elle depuis quelques jours, quoiqu'il y fût un des plus assidus. Nous nous communiquâmes nos soupçons. Je fis part au Mousquetaire de la confidence que la veuve m'avoit faite, & nous ne balançâmes point à croire que le Marquis ne fût du nombre de ceux que l'on cherchoit, parce qu'il nous avoit souvent parlé du Comte de Horne, & qu'il s'étoit chargé de l'amener chez la veuve au premier jour. Mon ami me dit à son tour, que la mélancolie de la veuve tenoit lieu de démonstration dans nos doutes; parce qu'il savoit que le Marquis en étoit le mieux traité, & qu'il ne doutoit pas qu'ils n'eussent vécu ensemble très-familiairement. Il me conseilla enfin d'observer un peu les suites de cette affaire avant de retourner chez elle, de peur d'y être enveloppé.

L'avis

L'avis fans-doute étoit prudent , mais il ne me fut pas possible de le suivre. Mon procès qui étoit dans la crise, m'y rappella bientôt; & parce que je m'étois trop reposé sur la veuve, du soin d'en solliciter les Juges, elle en étoit en quelque façon devenue l'arbitre. Les choses d'ailleurs avoient changé de face. J'avois reçu nouvelle de la mort de ma mère, qu'une fièvre chaude avoit emportée en trois jours. L'état de mes affaires ne me permit pas même d'aller lui rendre les derniers devoirs. Je me vis obligé d'en aller faire part à la veuve, à cause des nouvelles formalités qu'il faisoit insérer au procès, qui devoit se poursuivre dorénavant en mon seul & privé nom, au lieu qu'auparavant ma mère y avoit part. Le grand deuil que j'avois repris, me servit d'excuse sur mon absence. Elle étoit si apparente, & ma douleur si naturelle, que la belle veuve fut obligée de s'en contenter. Mon affliction étoit en effet si vive, que je ne pus retenir mes larmes en sa présence. Outre que je perdois la plus tendre des mères, ma chère Léonore y perdoit une confidente, & mon amour pour elle un véritable appui. C'étoit par elle que j'écrivois à cette aimable parente, dont elle entretenoit la tendre estime pour moi; & ma mère, qui souhaittoit impatiemment ce mariage, consolait par ses conseils la tendre Léonore, de l'injustice des sentimens de son père.

Cet-

Cette généreuse fille m'écrivit pour me consoler de cette perte commune, en me renouvelant les assurances de sa constante estime. Mais, soit que la veuve ne crût pas mes larmes plus sincères que celles qu'elle avoit versées pour son mari, ou qu'elle voulût profiter de mon trouble, elle me fit souvenir de l'offre que je lui avois faite, & qu'elle avoit reçue, disoit-elle, comme un véritable engagement de cœur, qu'elle me sommoit de ratifier par écrit, en offrant d'y souscrire aux mêmes conditions.

Une proposition si injuste & si déplacée me fit frémir, & j'eus peine à retenir mon indignation. Je vis dès-lors plus clairement toutes les suites de l'imprudence avec laquelle je lui avois confié les papiers importans qui la rendoient maîtresse de mon sort. Perdant aussitôt les sentimens de reconnoissance que ses premiers soins m'avoient d'abord inspirés pour elle, je résolus de risquer tout, plutôt que de consommer mon imprudence, en signant un engagement également fatal à mon amour & à mon honneur. Je me contentai cependant de lui représenter poliment, „ que ma situa-  
 „ tion étoit trop incertaine, pour vou-  
 „ loir unir sa destinée à la mienne; que  
 „ la bienséance s'opposoit pendant ces  
 „ jours de deuil, à ce qu'elle exigeoit  
 „ de moi; & qu'enfin il y auroit une es-  
 „ pèce d'inhumanité à signer un engage-  
 „ ment



ment de cœur, dans une circonstance si triste, qui d'ailleurs pourroit être de mauvais augure pour notre union.

Ces raisons, au lieu de la calmer, m'attirèrent une grêle de reproches que le dépit lui dictoit, sous les apparences d'une tendresse affectée. Je gardai le silence, & je ne l'interrompis que par des larmes & des soupirs que je donnois à la mort de ma chère mère, & au souvenir de la tendre Léonore. Je m'apperçus que la perfide s'en faisoit honneur, elle se radoucit; mais la froideur avec laquelle je continuai de l'écouter sans lui répondre, la détrompa bientôt. Cessant alors de se contraindre, elle entra dans une fureur qui lui fit vomir mille imprécations contre moi, répétant à tous momens qu'elle n'avoit introduit que des ingrats chez elle; que le Marquis de B... la ruïnoit, mais qu'elle étoit moins sensible à cette perte qu'à ma perfidie . . . . Je songeois à me retirer, lorsque cette indigné scène finit par un évanouissement que lui causa son desespoir. J'appellai du secours: sa femme de chambre accourut au bruit, & le trouble où la mit l'état de sa maîtresse lui faisant oublier que j'étois-là, l'indiscrete fille laissa échapper un mot, qui justifia tout ce que le Mousquetaire soupçonnoit des liaisons familières que le Marquis fugitif avoit eues avec cette Dame. Il ne tenoit qu'à moi de m'en convaincre par mes jeux; mais

le trait eût été noir, & la vengeance trop sanglante. Je laissai donc à sa femme de chambre la liberté de rendre à son infame maîtresse, des soins que la bienséance m'interdisoit, & qui n'étoient pas de ma compétence.

Je courus promptement à mon carosse; & dans le dessein de rêver tranquillement à cette aventure, j'ordonnai à mon cocher de me mener sur le chemin de Vincennes. Dès que je me vis libre, j'en repassai toutes les circonstances; & plus j'y réfléchissois, plus je me félicitois de ma fermeté. En rapprochant ensuite mes idées, je compris clairement que cette Dame n'avoit pris un intérêt si particulier à mes affaires, que pour me faire servir en tems & lieu à couvrir l'infidélité du Marquis, qu'elle avoit peut-être prévue trop tard. Un Provincial, un jeune Plumet, lui avoit paru propre à faire une dupe. Mais, coquette comme elle étoit, pouvoit-elle ignorer qu'un Officier épouse rarement, & que le contrat est presque toujours dans la pratique commune la fin de ses amours? De ces idées je revins à mes premières frayeurs sur mes papiers. „ Elle les a, disois-je „ en moi-même, je n'en ai aucune re- „ connoissance, elle peut les supprimer; „ elle le fera infailliblement, pour se „ venger de la honte dont elle s'est cou- „ verte à mes yeux. Inutilement les lui „ redemanderois-je. Si je perds mes pa- „ piers,

„ piers, la perte de mon procès est iné-  
 „ vitable; & qui pis est, je perds Léo-  
 „ nore . . . . N'importe pourtant, dis-je  
 „ encore: si mon imprudence me prive  
 „ du fruit de tant de soupirs innocens,  
 „ j'aime encore mieux sacrifier mon a-  
 „ mour que ma fidélité. Ah! chère Léo-  
 „ nore, m'écriois-je dans ce transport, si  
 „ je dois vous perdre, vous saurez au-  
 „ moins que ce n'est que pour vous a-  
 „ voir été trop fidèle! Qui fait pourtant,  
 „ ajoutois je, si pour ménager ma dis-  
 „ crétion, la perfide veuve n'affectera  
 „ pas une générosité forcée? Une Coquet-  
 „ te a bien des ressources: elle essayera  
 „ peut-être de me retenir à ce prix. La  
 „ reverrai-je, ou ne la reverrai-je pas ”?  
 Incertain du parti que je devois prendre,  
 je me fis ramener à mon hôtel garni.

J'y trouvai un Billet de mon Procu-  
 reur, qui m'avertissoit qu'il étoit tems  
 de produire les pièces de mon procès.  
 La circonstance étoit en effet pressante.  
 Les Billets se décrédoient tous les jours.  
 La Cour même paroïssoit vouloir anéan-  
 tir le Systême du Papier; & si mon pro-  
 cès se perdoit, je courois risque de me  
 voir à la main une poignée de Billets  
 sans valeur, en place d'une très-belle  
 Terre: au lieu qu'en hâtant le juge-  
 ment du procès, s'il ne m'étoit pas a-  
 vantageux, je pouvois les négocier en-  
 core, & en retirer quelque chose. Sur  
 cet avis, je résolus d'écrire un mot à la

veuve, pour lui redemander mes papiers ; car je ne pouvois pas retourner si-tôt chez elle avec bienséance, après l'accident qui lui étoit arrivé. J'en attendis deux jours la réponse. Elle vint enfin, & elle me manda en deux mots, qu'elle ne savoit ce que je lui demandois. Cette réponse m'étonna, mais je n'en sentis pas d'abord toute la noirceur. Loin de penser que je dusse la prendre à la lettre, je m'avivai de croire que c'étoit un artifice pour me rappeler chez elle, afin d'y faire un dernier effort sur mon insensibilité. Sa conduite autorisoit ce jugement ; & je le crus si bien fondé, que dès le lendemain j'allai chez elle vers le midi, pour lui réitérer ma demande. Je composai mon air. Elle affecta beaucoup de tranquillité, & me parla des nouvelles du tems. Lassé de cette conversation générale, je la ramenai doucement sur mon procès, & de là sur mes papiers, que je la priai de me remettre . . . . Pourriez-vous le croire, Mesdames ? la perfide me soutint qu'elle n'avoit jamais eu aucuns papiers à moi. Je voulus tourner sa réponse en badinerie ; mais quelque chose que je pusse lui dire, elle persista à nier qu'elle eût rien à moi. Je la priai, je lui offris de lui faire un Billet de dix-mille francs, si elle vouloit me les rendre ; mais je ne gagnai rien sur elle, ni par prières, ni par menaces. Un trait si odieux me mit au desespoir. L'idée seule que j'allois peut-être

Être perdre Léonore, me jetta dans une espèce de fureur, que j'eus une peine infinie à retenir. Je me contentai cependant de lui marquer en deux mots mon indignation sur la menace qu'elle eut l'audace de me faire; & je me retirai la rage dans le cœur, en maudissant la veuve & sa maison.

J'allai aussi-tôt trouver le Mousquetaire qui m'y avoit introduit, pour lui raconter cette perfidie. Le pauvre garçon en fut si étonné, qu'il avoit peine à m'en croire. Il vouloit que nous y retournassions sur le champ, pour les lui faire rendre de gré ou de force, & que le pistolet sur la gorge nous l'obligeassions à remettre cet important dépôt. Le projet étoit certainement d'un fidèle ami, & d'un brave Mousquetaire: mais le pas étoit trop glissant, & mon desespoir me laissa encore assez de raison, pour refuser un parti qui nous auroit mené sur l'échafaut. J'eus même beaucoup de peine à empêcher mon ami d'y aller seul; parce qu'il vouloit me marquer par-là qu'en m'introduisant chez elle, il n'avoit pas prétendu m'exposer à cet affreux revers. Nous passâmes une partie de la journée ensemble, à raisonner sur cette indigne action. Je le quitai pour aller consulter mon Procureur, sur les mesures que je pourrois prendre pour la forcer à reconnoître le dépôt que je lui avois confié. Mais il en desespéra, quand il fut que je n'en avois ni reconnoissance, ni

témoins; parce qu'il comprit comme moi, qu'un serment ne coute guères à une femme capable de fausser ceux qu'elle avoit faits à son mari. Il me conseilla d'écrire incessamment à cette perfide, & de lui faire parler de mes papiers par plusieurs personnes, & sur-tout par le Mousquetaire; dans l'idée qu'elle pourroit lâcher dans ses réponses quelques expressions, sur lesquelles je pourrois l'attaquer en Justice. Mais la fine veuve refusa de répondre à mes Billets, & nia constamment le fait à tous ceux qui lui en parlèrent, jusqu'à me menacer de me demander réparation.

Léonore cependant, que j'avois informée du mauvais tour que prenoient mes affaires, pour tirer de nouvelles assurances de son cœur à tout évènement, me pressoit extrêmement de ne rien négliger; parce que son père, lassé des lenteurs d'une procédure qui devenoit plus incertaine que jamais, songeoit à lui faire épouser un jeune Gentilhomme du voisinage, qui étoit devenu fort riche par une succession considérable. Mais en même tems que ma chère Léonore m'apprenoit cette nouvelle accablante, elle m'assuroit aussi que rien ne pourroit l'y forcer que les ordres absolus d'un père, à qui elle devoit un respect sans bornes.

Jugez, Mesdames, de la douleur que j'éprouvai en lisant cette Lettre, dans une circonstance où j'entrevo-

vois

vois si bien mes malheurs , & où j'en lisois presque l'arrêt de la main même de Léonore. Cette aimable fille étant extrêmement vertueuse , pouvoit bien marquer des répugnances pour une union que l'intérêt seul formoit ; mais sa délicatesse ne me permettoit pas de penser qu'elle fût capable de résister aux ordres de son père. Cette considération m'obligea à reprendre le train de mon procès , & à remettre tout en œuvre pour éclaircir mon sort. Mais je me donnai des peines inutiles , & je desespérai même d'y réussir. Un jour que je m'étois extrêmement fatigué à solliciter , & que pour me délasser j'étois allé chercher mon fidèle Mousquetaire , nous fîmes partie d'aller souper ensemble chez un Traiteur , nommé Chéret , qui n'étoit pas loin de chez moi. Nous allâmes faire un tour au Bois de Boulogne , tandis que j'avois envoyé ordonner le souper. Nous nous mîmes à table fort tard , & comme nous nous arrêtâmes à raisonner fort longtems sur mon aventure , il étoit près de deux heures quand nous nous retirâmes. Je logeois dans la rue de Buffry , & le Mousquetaire devoit passer vis-à-vis de chez moi , pour retourner à son quartier. Nous étions à pied , & mon valet portoit un flambeau devant nous. A peine eûmes nous fait quelques pas dans la rue , que nous fûmes attaqués par cinq hommes que nous ne connoissions pas , & qui cependant

nous demandèrent réparation d'une injure qu'ils ne jugèrent pas à propos de nous expliquer. Nous ne leur en donnâmes pas le tems. Nous mêmes tous deux l'épée à la main, & nous parâmes plusieurs coups, à la lueur du flambeau que mon valet avoit laissé dans la rue. Le pauvre garçon, effrayé de voir tant de gens contre nous deux, s'en étoit fui en criant de toute sa force, *au meurtre! à l'assassinat!* Mon ami de son côté, s'appercevant que la partie n'étoit pas égale, & que nous avions à faire à des Assassins, crioit, *à moi, Mousquetaires! à moi, la Maison du Roi!* Mais c'étoit inutilement; parce que tous les Caffés étoient fermés, & nous courions risque de périr sous les coups de ces misérables, si le Guet à cheval qui survint ne leur eût fait prendre la fuite. Il étoit tems, car mon ami avoit reçu un coup dans le bras, qui l'avoit mis hors de défense. Nos Aggresseurs avoient aussi reçu plusieurs coups, & mon ami crut en avoir percé un, que l'on trouva mort le lendemain dans une rue voisine, où il étoit apparemment tombé en se sauvant. Nous nous fîmes connoître à l'Officier du Guet; il nous traita poliment, & nous reconduisit jusqu'à mon auberge, où je fis entrer mon ami pour le faire panser. L'Hôte nous ayant avoué pour gens d'honneur, l'Officier se retira en nous plaignant. La première idée qui vint au Mousquetaire, c'est que



ce coup étoit concerté par la veuve, & il n'y eut que trop d'apparence. Mon valet nous dit aussi, qu'il avoit cru reconnoître la voix d'un de ses gens. Mais ce qui ne nous donna plus lieu d'en douter, fut que ce garçon nous raconta, qu'il avoit vu plusieurs fois les valets de la veuve roder depuis quelques jours autour de mon auberge; & que ce même soir il en avoit rencontré un qui l'avoit joint à la porte de Chéret, l'invitant à venir boire avec lui; & que s'en étant excusé sur la nécessité de nous servir à table, il étoit allé donner avis de cette partie à sa Maîtresse. Ces indices m'en disoient assez, mais ils étoient insuffisans pour éclater contre elle. Quoiqu'il en soit, mes amis me conseillèrent de quitter Paris pour quelque tems, dans la crainte que cette méchante femme ne fît quelque nouvelle tentative, dans un tems où les assassins étoient si fréquens au milieu de Paris, que dans une semaine seule on trouva vingt-sept corps morts, tant sur le pavé, que dans la rivière.

Ce parti, tout dangereux qu'il étoit à la poursuite de mes affaires, fut pourtant celui que je pris, comme nécessaire à ma sûreté; moins encore par frayeur, que par amour. Il y avoit huit mois que je n'avois vu Léonore; & ses Lettres moins fréquentes me faisoient craindre qu'un père aussi intéressé que le sien, ne la forçât de donner enfin la main à ce riche

Gentilhomme qu'il me donnoit pour rival. Je mourois d'envie de revoir cette charmante cousine, dont je n'aurois pu supporter une si longue absence, sans l'espoir de la posséder un jour. Il importoit trop à mon cœur de m'assurer du sien, dans le délabrement prochain de mes affaires. Je retournai donc en Province, & je fus d'abord saluer Léonore & son père. Il me reçut très-froidement; & sans me donner presque le tems de parler à son aimable fille, il m'accabla de questions sur l'état de mon procès. Je lui cachai la perte de mes papiers: mais j'eus beau lui dissimuler mes craintes, il avoit des correspondances à Paris, par où il étoit informé de tout, à ce que j'appris par Léonore; & il me fit assez comprendre, que vu l'état incertain de mes affaires, je ne devois plus compter sur sa fille. Jugez, Mesdames, combien cet arrêt dut paroître rude à un cœur constant, sincère, & malheureux. Je tâchai de rassurer sur mon procès, ce père intéressé; & soit qu'il eût honte de son avarice, ou qu'il voulût encore garder quelque bienéance avec un parent dont il avoit voulu faire son gendre, il me retint à dîner, & je passai la journée chez lui. J'eus assez de peine à entretenir librement Léonore: mais dès-que je pus me trouver seul avec elle, je me jettai à ses pieds, pour lui renouveler mes sermens. " Ser-

oit-il possible, lui dis-je, belle Léo-

„ nore, que le respect pour un père vous  
 „ rendroit infidèle ? N'avez-vous donc  
 „ tant de vertu , que pour devenir par-  
 „ jure à l'égard d'un Amant si tendre &  
 „ si respectueux ? . . Parlez, chère Léo-  
 „ nore, parlez. Ne suis je pas le même  
 „ que j'étois il y a six ans ? Est-il bien  
 „ vrai que vous m'aimez encore autant  
 „ que vous m'aimiez alors ? Tant de con-  
 „ stance, tant d'amour, tant de soupirs,  
 „ ne peuvent-ils donc balancer les capri-  
 „ ces de la Fortune qui me persécute ?  
 „ Ma ruine jurée, la mort évitée, la per-  
 „ te inévitable de mon procès pour vous  
 „ avoir été fidèle jusqu'à refuser un sou-  
 „ pir à toute autre qu'à vous , tant de  
 „ sacrifices enfin , qui ne sont que l'om-  
 „ bre de ceux que je suis prêt de vous  
 „ faire encore , ne me donnent-ils pas  
 „ quelque droit à votre cœur ? . . . Déci-  
 „ dez Léonore, décidez de mon sort. . .  
 „ Quelque arrêt que votre belle bouche  
 „ prononce, assurez-vous que je vous fe-  
 „ rai toujours fidèle ; & que si la violence  
 „ vous met dans les bras d'un autre, mon  
 „ triste cœur vous conservera toujours  
 „ son inutile tendresse ; & que comme  
 „ vous avez toujours été l'objet de ses  
 „ vœux , je ne cesserai jamais d'en faire  
 „ pour votre bonheur . . . En pronon-  
 „ çant ces mots , je fondois en larmes , &  
 „ mes soupirs m'empêchèrent de continuer.  
 La vertueuse Léonore soupiroit de son  
 côté, & me dit les yeux baignés de pleurs,  
 ces

ces paroles si tendres. " Je ne suis ni par-  
,, jure, ni ingrate, mon cher Riancourt.  
,, Je vous ai promis mon estime, vous  
,, avez même toute ma tendresse. Mais  
,, si je suis fidèle Amante, je suis fille  
,, respectueuse. Permettez que j'accorde  
,, mon amour & mon devoir. Je dé-  
,, pens d'un père, & mon respect pour  
,, lui est le seul rival que vous avez à  
,, craindre. Croyez au moins que tant  
,, que votre procès durera, je prendrai  
,, occasion de son incertitude pour vous  
,, marquer ma fidélité. Quelque chose  
,, enfin qui arrive, n'en n'accusez pas ma  
,, constance . . . Léonore en finissant  
me donna la main, & comme je la fer-  
rois tendrement entre les miennes, son  
père rentra. L'attendrissement où il  
nous vit, lui faisant craindre que sa  
fille ne prît avec moi de plus forts  
engagemens, lui inspira une défiance qui  
a fait tous mes malheurs & mes ennuis.  
Il passa le reste du jour avec moi, sans  
me quitter d'un moment; & lorsque je  
pris congé de lui, il me signifia que je  
lui ferois plaisir de ne plus voir sa fille,  
& m'interdit sa maison. Je le conjurai de  
se souvenir de ses engagemens avec feu  
mon père, & de vouloir au moins atten-  
dre la fin de mes affaires: mais il fut  
inexorable, & je me vis obligé de re-  
noncer à voir Léonore: il me fut même  
difficile d'avoir de ses Lettres, & elle ne  
ré-

répondoit aux miennes qu'avec les expressions les plus mesurées.

Le chagrin que me causa ce changement, me fit une impression si vive, que je tombai dans la mélancolie où vous m'avez vu. Tout me devint insupportable; & après avoir passé quelques mois dans cet état, je retournai à Paris, dans le dessein d'y chercher la mort. L'idée que je n'échapperois pas à la fureur de la veuve, me réjouissoit, parce que je me faisois un plaisir de mourir fidèle à Léonore. Je ne pouvois d'ailleurs m'accoutumer à rester si près d'elle sans la voir, & la liberté que mon rival avoit d'y aller à mes yeux, étoit pour moi un supplice continuel. Je repris courage à Paris, je sollicitai le jugement de mon procès. Hélas! il n'arriva que trop-tôt. Comme je l'avois prévu, je le perdis entièrement, & dans un tems où les Billets étoient dans leur plus grand discrédit. Moins sensible à cette infortune qu'à la perte de ma chère Léonore, je me me livrai au desespoir le plus affreux. Je me reprochai l'imprudencce avec laquelle je m'étois livré à la malheureuse veuve qui causoit mon malheur. Je fus même tout prêt à me porter contre elle aux dernières extrémités; mais ne pouvant en accuser que moi-même, je résolus de m'en punir. J'écrivis à Léonore pour lui dire adieu, en la priant de se souvenir au moins du malheureux Riancourt. Hélas! Mesdames,

dans

dans le trouble où j'étois , j'aurois fini mes misères par un crime affreux, si mon valet n'avoit averti le Mousquetaire de mes extravagances. Ce fidèle ami vint loger chez moi, il serra toutes mes armes, & pendant un mois entier il ne me quita ni le jour ni la nuit.

Cependant la tendre Léonore , qui avoit reçu ma Lettre , n'étoit guères dans un état plus tranquile. Mon desespoir l'attendrit ; elle eut la bonté de me répondre, & m'ordonnoit , s'il étoit encore tems , de conserver des jours qui lui étoient chers. Enfin elle me consoloit, en me priant de tout attendre du tems & de sa constance. Cette Lettre calma mes fureurs , mais ma mélancolie avoit déjà pris le dessus. Je tombai dans une langueur mortelle. Toujours occupé de Léonore, je lui parlois , je lui écrivois , je l'appellois à tous momens comme un homme égaré ; je renonçai à tout commerce avec les hommes ; j'évitois de voir les Dames ; je pris de l'aversion pour tous les plaisirs , pour la lecture même ; & je n'eus pour compagnie que mon fidèle Mousquetaire. Cet affreux état dégénéra enfin en maladie réelle , je fus attaqué des vives douleurs que j'ai eu l'honneur de vous détailler : & lorsque les remèdes que mon ami me forçoit de prendre, me procuroient quelque intervalle de repos, j'en profitois pour assurer Léonore que je mourois fidèle. Mais la sévérité des ordres

dres de son père rendit notre commerce si rare, que je n'ai osé lui écrire que trois fois dans les deux dernières années. Son barbare père la pressoit de tems en tems de donner la main à mon rival. Il avoit du mérite, & j'avois tout lieu de craindre qu'enfin ma chère Léonore ne se rendît à sa tendresse, & aux sollicitations de son père. Hélas, que j'étois injuste ! La vertueuse Léonore me conservoit son cœur, comme je l'ai su depuis par le bruit public, & comme elle me l'a marqué elle-même. Cette fidèle Amante voyant que son père ne vouloit rien relâcher de ses droits, & qu'elle ne pouvoit obtenir la liberté du choix d'un époux, demanda la permission d'y renoncer. Elle feignit du goût pour la retraite. Le père de son côté parut y consentir, pour punir sa fille. Il croyoit la laisser, tandis que Léonore se reposoit de sa constance sur les événemens. Ce fut dans ces circonstances, qu'après trois années de langueur & de douleurs, je consentis à venir ici prendre les eaux. Je le fis savoir à Léonore, parce qu'il m'étoit doux au moins de penser que son cœur s'intéressoit au supplice du mien.

Je ne vous rappellerai pas, Mesdames, tout ce que je vous ai dit d'abord du desordre de mon esprit & de ma fanté : vous avez été témoins de ma déplorable situation. Il m'a paru même, que vous m'avez fait l'honneur de me plaindre. Le  
chan.

changement que les Eaux du Pouhon y ont apporté ; tient assurément du prodige ; car au bout d'un mois , j'ai senti le retour de ma raison. Je commençois à espérer la guérison de mes maux, lorsque l'on me manda la mort du père de Léonore, & que l'on m'apprit qu'en mourant il avoit reconnu l'injustice qu'il m'avoit faite. Cette nouvelle, en ranimant mes espérances, a sûrement accéléré chez moi les bons effets des Eaux. J'écrivis sur le champ à cette aimable personne , pour lui marquer la part que je prenois à sa douleur ; & sa réponse a opéré mon parfait rétablissement. Vous avez la bonté Mesdames, ajouta Mr. de Riancourt, d'y prendre un intérêt si particulier , que je ne crois pas devoir vous cacher le contenu de cette Lettre. S'il y a de l'indiscrétion à la communiquer , je mérite , je crois, quelque indulgence : car outre que j'ai le cœur plein de mon bonheur, cette Lettre n'a rien que d'honorant pour Léonore. La voici, Mesdames : vous jugerez si elle étoit capable d'opérer un moindre miracle.

## R E P O N S E

DE LEONORE à Mr. de RIANCOURT.

*Si quelque chose pouvoit me consoler de la perte d'un père que je pleure sans-cesse, & que je regretterai longtems, ce seroit sans-doute, mon cher Riancourt, la nouvelle de*  
votre



votre convalescence. Votre cœur connoit assez  
 le mien, pour suppléer à tout ce que je pour-  
 rois vous dire dans une autre circonstance.  
 Cependant, comme c'est à vous-même que  
 j'écris, je vous avouerai que s'il est possible  
 d'éprouver tout à la fois l'excès de deux sen-  
 timens opposés, personne ne l'a mieux senti  
 que moi au moment que je reçus votre Let-  
 tre. Mon cœur, accablé de tristesse sur la  
 mort d'un père infiniment respectable, ne  
 put se refuser à la joie de vous savoir guéri.  
 Hélas! m'écriai je dans ce combat de douleur  
 & de plaisir, le Ciel ne veut donc pas que  
 je sois absolument malheureuse, puisqu'en  
 m'arrachant le premier objet de ma tendres-  
 se, il me conserve mon cher Riancourt! Si  
 ce que je vous mande vous paroît déplacé,  
 songez que vous en êtes la cause; & que mon  
 père en mourant, satisfait de votre amour  
 & de mon respect, a consenti à notre union.  
 Vous me contraignez à cet aveu, peut être  
 prématuré, en me mandant que votre entier  
 rétablissement dépend de mes sentimens pour  
 vous. Il me semble que je m'explique suffi-  
 samment, pour ne vous faire oublier rien de  
 ce qui peut contribuer à me procurer bientôt  
 le plaisir de vous revoir sain, constant & fi-  
 dèle. Comme votre constante tendresse est l'u-  
 nique bien que j'aye jamais estimé en vous,  
 il m'importe peu quelle soit votre fortune...  
 Adieu, cher Riancourt... Je vous parle  
 de tendresse, & je dois pleurer un père!..  
 Je rougierois, si vous n'étiez de moitié dans  
 l'oubli que je parois ici faire de moi-même...

*Songez à vous rétablir, cher Riancourt, & à venir bientôt partager les justes larmes que je donne à un père, que votre constance a su toucher autant que moi.*

LEONORE.

Vous voyez Mesdames, continua Mr. de Riancourt avec un soupir qui marquoit son transport & son amour, vous voyez ce que j'ai lieu d'attendre d'un cœur si vertueux, si tendre & si constant. Jugez à-présent si ma mélancolie étoit bien fondée. Pouvois-je trop regretter de me voir enlever la possession d'une personne si capable de faire mon bonheur? Aussi je repars demain, pour aller à ses pieds lui porter le renouvellement de mon amour & de ma reconnoissance, afin de hâter par mes respects & mes soupirs une union si désirée, & jusqu'à-présent si cruellement traversée.

Le Marquis, à qui cette histoire si tendre avoit rappelé le souvenir d'Emilie, ne put s'empêcher de laisser échapper quelques larmes. Il dit même à Mr. de Riancourt, avec une espèce de transport: Vous êtes bien digne, Monsieur, de la générosité de Léonore; & quoique votre douleur sur les obstacles que Mr. son père apportoit à votre union ait été extrême, la constance de cette vertueuse personne justifie l'excès de vos ennuis. Mais, ajouta-t-il en soupirant, il n'est pas donné à tout le monde de voir couronner ses soupirs. Ah Monsieur, dit le Signor Gratia-

ni, que n'ai-je trouvé une Léonore! Il me seroit doux d'avoir été pendant quelque tems le jouet de l'amour: ses plaisirs m'en eussent paru plus légitimes, & plus charmans. Mais hélas! après avoir éprouvé ses caprices, il ne me reste que la honte & le regret d'avoir soupiré pour un objet indigne de ma passion. Je vous avoue, dit la Duchesse, que la vertu de Léonore me rend la veuve encore plus odieuse, par le parallèle que j'en fais; & il me semble que l'une & l'autre ont poussé le vice & la vertu jusqu'au dernier période. Pour moi, dit Milady, je me sens une si forte indignation contre cette maudite veuve qui a troublé vos amours, & ruiné vos affaires, que je m'étonne que dans le trouble où vous avez été, vous ayez pu conserver assez de raison pour la laisser tranquillement jouir du fruit de son iniquité. Je vous dirai même Monsieur, ajouta-t-il, que sans vouloir vous faire de corrections, je suis surprise que vous ayez pu soutenir si longtems avec elle un rôle passionné. Il me semble qu'une femme qui se jette à la tête des hommes, doit leur inspirer un souverain mépris pour elle. Je crois même que si j'étois homme, j'estimerois infiniment plus une Belle inhumaine, qu'une Beauté commode. Les rigueurs agacent naturellement les desirs, au lieu que des faveurs offertes les éteignent. . . Ne diroit-on pas, dit Mr. Lake, à entendre

Milady, qu'elle seroit la plus grande preuve qu'il y eut jamais? . . . La Duchesse interrompit la conversation, pour féliciter de nouveau Mr. de Riancourt sur sa guérison, & sur son bonheur prochain; & lui dit agréablement, qu'elle croyoit que la Lettre de Léonore avoit encore eu plus de pouvoir sur ses maux, que les Eaux de Spa. Je ne vous dissimulerai pas Madame, répondit-il, que sans Léonore ma santé m'eût toujours paru imparfaite: mais il y auroit aussi de l'ingratitude à moi, de nier que je ne doive beaucoup à l'effet des Eaux du Pouhon. Milady s'apercevant que le bonheur de Mr. de Riancourt rappelloit trop vivement au Marquis l'idée d'Emilie, & au Signor Gratiani le souvenir de Justina, changea à dessein la conversation, & nous proposa d'aller faire encore un tour au Tonnelet, qui n'est pas loin. Nous y fûmes en nous promenant, & nous donnâmes ordre aux cochers d'aller nous y attendre. L'Abé qui étoit avec nous, ranima la gayeté par quelques chansons badines, & nous rentrâmes à Spa aussi gayement que nous en étions partis. Le Marquis invita Mr. de Riancourt à venir dîner avec l'Abé à notre auberge, & nous quitâmes les Dames avec parole de nous retrouver après dîner. Le Signor Gratiani fit à Mr. de Riancourt un récit abrégé de ses aventures avec Justina, & le Marquis lui raconta quelque chose des siennes avec Emilie.

Mais

Mais comme ces récits ne servoient qu'à nous attrister , Mr. Lake fit venir des Instrumens , l'Abé chanta , nous fimes trêve d'histoires , & nous ne songeâmes plus qu'à nous réjouir. Nous poussâmes la joie assez loin : celle de Mr. de Riancourt étoit si naturelle , & la gayeté de l'Abé si vive , qu'un mélancolique consommé n'auroit pu tenir contre leur enjoûment.

Nous fûmes malheureusement interrompus par la visite des Pères Capucins. Ces bons Pères venoient nous souhaiter un heureux voyage , & nous remercier de nos petites libéralités. Contre l'ordinaire des autres Moines , qui comme eux vivent de bienfaits , les Capucins de Spa sont extrêmement reconnoissans. Ils nous dirent même , que de tous les Etrangers qui y viennent , il n'y en a pas de plus généreux à leur égard que les Protestans en général , sur-tout les Anglois & les Hollandois ; & ils nous en nommèrent plusieurs , qui à leur retour leur avoient envoyé provision de Morues & de Harengs. Il est vrai qu'ils sont sensibles à ces sortes de présens. Aussi firent-ils à Mr. Lake des remerciemens particuliers sur le régal qu'il leur avoit envoyé. Nous voulûmes leur verser un verre de vin , qu'ils refusèrent constamment ; & pour s'en défendre , ils nous quittèrent pour faire leurs visites aux Dames qui partoient aussi. Celle qu'ils firent à la Duchesse fut si longue qu'ils la retinrent fort tard , & qu'elle

ne vint au rendez-vous que vers les quatre heures. En l'attendant nous envoyâmes chacun un ducat au Médecin de Spa, quoique nous ne l'eussions vu qu'une fois. Mais comme c'est un usage, & que tout son revenu consiste dans les Malades étrangers, nous ne voulâmes pas qu'il pût se plaindre de nous.

Comme nous nous promenions dans la rue, nous vîmes enfin arriver la Duchesse, que nous attendions pour faire notre dernière promenade. Nous allâmes d'abord chez Salpeteur, où Mr. Lake, qui étoit allé payer la petite dépense au Caffé, vint nous retrouver. L'Apoticaire nous harangua sur le bon succès de nos Eaux, & jugea à propos de nous donner quelques règles, qu'il nous dit être nécessaires pour en conserver le bon effet. Comme elles me parurent assez sages, & fondées sur la longue expérience & les observations de cet honnête-homme, j'ai cru qu'elles seroient de quelque utilité au Public,

I. Il nous dit d'abord, qu'il est à propos que tout Buveur d'Eaux se purge en les quittant; & pour nous prouver qu'il ne parloit pas par intérêt, il nous exhorta d'en continuer l'usage pendant notre voyage, en faisant mettre pour cet effet quelques bouteilles dans les coffres de nos voitures. Chaque Etranger a droit d'en emporter une douzaine, sans payer de droits en sortant de Spa, ni en arrivant.

vant à Liège. Mais il nous avertit d'avoir soin de les déclarer aux Barrières & aux Bureaux du Brabant, où il y a quelque petite chose à payer, sans quoi nous risquions de nous faire des affaires fort defagréables.

II. Il nous conseilla de ne pas interrompre tout d'un coup l'usage des Eaux, mais de les quitter par degrés, & même par des degrés encore plus étendus que ceux que l'on a observés en les commençant; parce que les fibres de l'estomac, accoutumées à se dilater pour contenir régulièrement un certain volume d'eau, pourroient se relâcher trop vite, & causer plusieurs incommodités. Les raisons sur lesquelles il appuya cette règle, nous parurent si sensibles, que nous nous promîmes de suivre son conseil à tous égards, & il étoit encore tems: car, selon sa maxime, il ne faut se purger qu'après avoir absolument cessé l'usage des Eaux, afin de nettoyer l'estomac, de la crasse & du limon qu'elles auroient pu y laisser.

III. Il nous avertit de continuer encore quelque tems, après l'usage des Eaux, le régime que l'on observoit lorsqu'on les prenoit, & il nous en donna deux raisons. La première, que les Eaux de Spa, pour l'ordinaire, opèrent encore un mois après qu'on les a prises; & que l'expérience a démontré que plusieurs de ceux qui les ont bues, éprouvent pendant les quarante jours qui les suivent, les

mêmes symptômes qu'elles causent dans le tems même qu'on les boit actuellement. La seconde raison, qui est très-consolante pour ceux qui ne s'en trouvent pas soulagés d'abord, c'est que souvent elles n'opèrent qu'un mois ou deux après. Il nous assura même qu'il avoit connu tels Malades, qui étant repartis de Spa au desespoir de se voir encore attaqués des maux qu'ils y avoient apportés, lui avoient mandé que six semaines après ils s'étoient trouvés radicalement guéris. Ces deux raisons prouvoient, selon lui, que la vertu des Eaux restant encore quelque tems dans le corps, il falloit bien se garder de troubler leur effet par aucun excès.

Si l'on en croit Mr. Salpeteur, dit la Duchesse, nous nous ferons malades dans la crainte de l'être, & nous ne nous tirons jamais des mains de la Faculté. Nous avons pris les Eaux de Spa par précaution, dit-elle, ou du-moins pour de légères incommodités, & il a fallu nous préparer à ces Eaux par de nouvelles précautions; nous les avons réitérées à Chaud Fontaine; & maintenant que nous quittons les Eaux, il faut encore purger: sans-doute qu'il nous faudra une autre médecine, pour expulser aussi les restes de celle-là, & nous nous purgerons à l'infini. Fort bien Madame, dit le bon-homme, vous en badinez; mais si vous méprisez mes avis, je crains que vous ne vous en repentiez.

Ce;



Cependant Madame , ajouta-t-il , rien n'est plus ordinaire que de voir des gens , qui pour avoir négligé de se purger en quittant les Eaux , se plaignent un mois après , d'échauffures , de boutons , d'infomnies , de gratelles , & quelques uns même d'abcès par tout le corps. Cela pourroit vous arriver à tous , nous dit-il , plus qu'à personne ; parce que vous avez pris les Eaux un peu trop cavalièrement. Vos veilles prolongées jusqu'après minuit sont si contraires au régime de Spa , que rien ne prouve tant leurs qualités salutaires que de vous voir encore tous en santé. . . Je crois véritablement qu'il avoit raison en ce point : son sentiment du-moins est si généralement reçu , que les Liégeois que nous avions à Spa , regardoient notre manière de vivre comme très-scandaleuse , à cause de nos veilles ; & c'est un reproche que l'on y fait communément aux Anglois. Cependant Mr. Lake nous dit , qu'il y avoit vu autrefois des Allemands , qui ne venoient aux Fontaines qu'après midi , qui n'y prenoient les Eaux que vers le soir & au frais , & qui passoient la nuit à jouer ou à danser. Ces *Bobelins* hétéroclites étoient dirigés par un Médecin qu'ils avoient amené de Saxe , où ils s'en étoient retournés guéris. Il y en a d'autres qui prennent les Eaux au lit , & en qui elles ne peuvent passer autrement : j'y en ai vu plusieurs de cette espèce , qui

s'en trouvoient bien. Ainsi l'on ne peut rien déterminer de général sur ces méthodes ; chaque Malade doit consulter son Médecin , mais plus encore son tempérament.

Ces raisonnemens nous mirent insensiblement à portée de faire à Salpeteur une dernière question , sur le tems le plus propre à boire les Eaux. Il n'y a pas de doute , dit-il , que généralement parlant ce ne soit l'Été, sur-tout si l'on veut les venir boire sur les lieux. Le voyage est plus facile, le séjour de Spa plus gai , la compagnie plus abondante , les auberges mieux fournies, & la saison plus commode pour courir le matin aux Fontaines. La plupart même des Médecins Allemands sont persuadés , ajouta-t-il , que nos Eaux, au contraire des Huitres, ne sont bonnes que dans les mois dans le nom desquels il ne se trouve pas de r, & ils en ont fait un proverbe. Mais c'est une erreur. Outre que vous avez vu ici, dit-il , un Jeune-Homme qui les a bues avec succès pendant quatre ans consécutifs , sans distinction de mois ni de saison ; c'est qu'il est constant que nos Fontaines sont en tout tems les mêmes, pourvu que la saison ne soit pas trop pluvieuse. Je vous dirai plus : c'est que je préférerois de les boire en Hiver, même sur les lieux ; parce que j'ai l'expérience que les bouteilles que l'on emplit au fort de l'Hiver , & pendant les gelées , sont

in-

incomparablement plus fortes que celles que l'on emplit l'Été; parce que la chaleur de la terre est alors toute concentrée, & que la coction des minéraux est plus parfaite. Aussi, ajouta-t-il, quand on me donne commission d'en envoyer dans les Pays étrangers, je fais toujours remplir les bouteilles en Hiver.

Après toutes ces curiosités, nous remerciâmes civilement Mr. Salpeteur de ses avis, de ses attentions pour nous, & nous prîmes congé de lui. Il nous fit mille souhaits pour notre bon voyage, & nous sortîmes de chez lui. La Duchesse & Milady prièrent le Marquis & moi de les accompagner dans quelques visites d'adieu qu'elles alloient faire aux autres Dames Angloises qui restoit; & après les avoir remenées chez elles, nous revînmes à l'auberge régler nos comptes, & faire remplir nos valises. Un moment après, nous vîmes arriver les deux berlines que nous avions fait venir de Liège pour nous ramener. Nous en fîmes avertir les Dames, & immédiatement après le souper, nous allâmes leur demander l'heure à laquelle elles vouloient partir. La Duchesse fut d'avis de partir le lendemain à six heures, afin de pouvoir dîner à Liège, & nous l'envoyâmes dire aux cochers pour qu'ils se tintent prêts. De-là nous allâmes à la *Prairie de sept heures*, faire un adieu général à tous les *Babelins* qui s'y trouvoient.

Un moment après que nous y fûmes, nous entendîmes les hautbois & les cors de chasse, suivis de toute la symphonie rustique de Spa, qui vinrent se placer dans les mazures d'un vieux moulin. C'étoit encore une galanterie de Mr. Gratiani, qui vouloit donner ce dernier régal aux Dames. La musique interrompit les complimens d'adieu, & on se mit en humeur de danser à la ronde. Cette dernière soirée fut très agréable; mais la rosée étoit si abondante, que les Dames se retirèrent de bonne heure.

Malgré ce divertissement, nous rentrâmes tous au logis fort tristes. Notre départ nous annonçoit notre prochaine séparation, & j'en vis le Marquis tout attendri. Quoiqu'il fût avec nous du voyage de Bruxelles, nous n'avions cependant plus que peu de jours à vivre tous ensemble. Les Dames avec Mr. Lake retournoient en Angleterre par Calais, où le Comte devoit les joindre; Mr. Gratiani s'en alloit à Aix; le Marquis partoit pour se rendre auprès de son Prince; & moi j'aurois voulu pouvoir les accompagner tous. On ne peut guères en effet trouver une Société plus charmante, que celle que nous avions formée. Quoique chacun de ceux qui la composoient eût un caractère à part, cette diversité contribuoit au plaisir commun. L'enjouement de Milady ranimoit le phlegme de la Duchesse; le goût du Signor Gratiani  
pour

pour la Musique & la Danse , égayoit la mélancolie de l'Abesse , du Comte , & du Marquis ; & les connoissances que Mr. Lake avoit des Curiosités Naturelles , fournissoient toujours quelque chose de nouveau & de varié dans nos entretiens. Aussi , dans les derniers tems de notre séjour à Spa , la conversation devint presque notre unique plaisir. La diversité de sentimens & de religion qui se trouvoit en quelques-uns de nous , ne troubla jamais notre commerce , dont la liberté étoit la base. Chacun se prêtoit à la raillerie & au plaisir ; & l'agrément que les uns & les autres savoient donner à tout ce qui s'y disoit , faisoit que les bagatelles , aussi bien que les choses les plus graves , nous divertissoient également. Il me paroît juste de rendre ici ce témoignage à leur politesse. Et je me flate que si ce petit Ouvrage tombe entre les mains de quelques-uns de ceux qui formoient notre Société , ils voudront bien le regarder comme un hommage que ma reconnoissance doit à leur mérite. Le nom de ces illustres amis donneroit sans-doute du relief à ces AMUSEMENS ; mais c'est une satisfaction que je ne puis me donner , pour ne pas trahir les confidences qu'ils m'ont si généreusement faites. Il me suffit de dire , que rien ne prouve tant la bonté de cœur de ces personnes si aimables , & la douceur de leur commerce , que les sentimens

d'hon-

d'honneur, de compassion, & de générosité qu'elles marquèrent pour les illustres Malheureux dont j'ai raconté les histoires. Mr. de Riancourt même eut part à ces sentimens ; & quoiqu'il ne se fût fait connoître qu'en partant , & que sa mélancolie nous eût d'abord prévenu contre lui, chacun partagea sincèrement sa joie. On le mit du voyage ; mais il nous quita à Liège , où l'intérêt de son cœur l'obligea de prendre la poste. Enfin nous partîmes le lendemain à l'heure que les Dames avoient marquée, & nous prîmes la route de Liège. Quoique notre voyage de Bruxelles ait eu aussi ses agrémens, le Lecteur me permettra de finir ici ma Relation, pour me renfermer dans les bornes que je me suis prescrites.

*Fin du second & dernier Volume.*

